

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

Histoires de survivants

Collectif

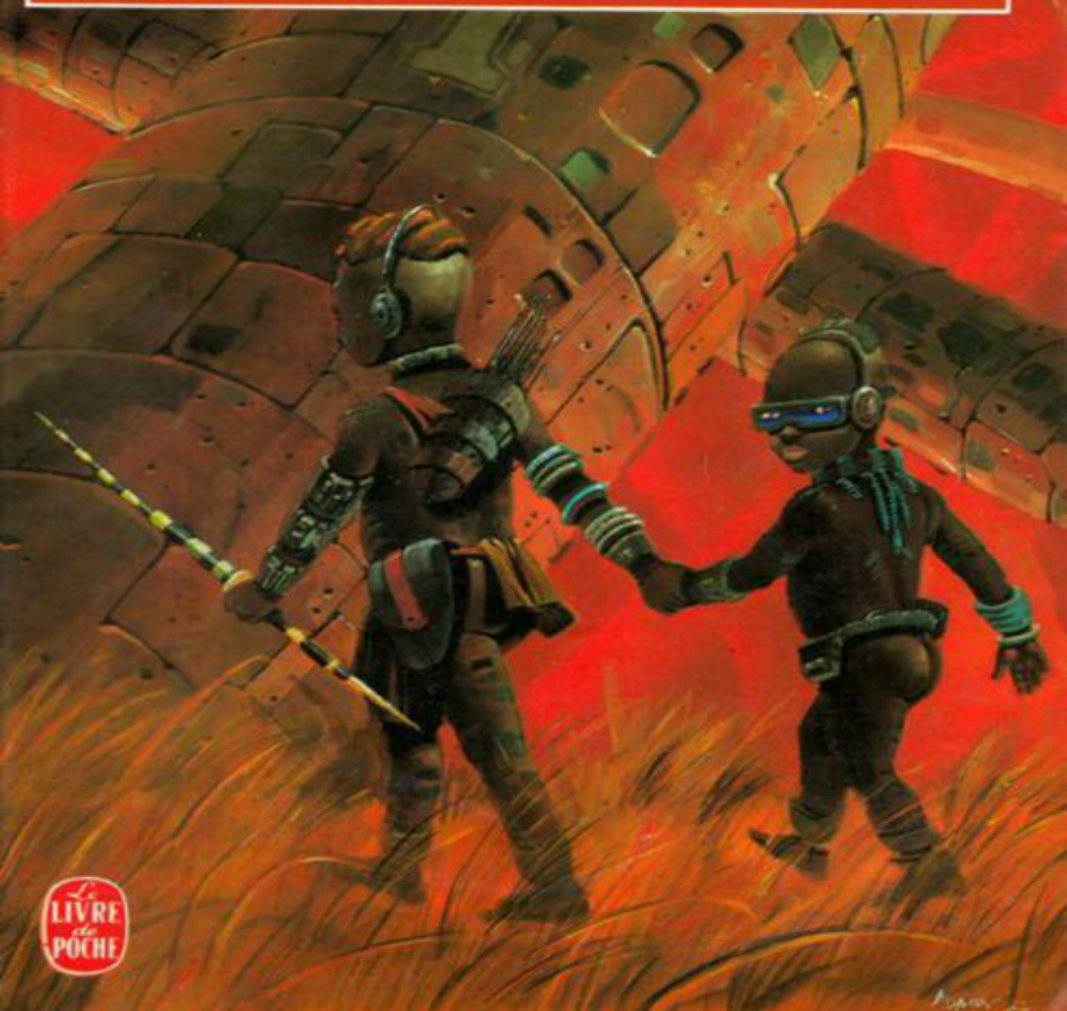
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE SURVIVANTS



LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

HISTOIRES DE SURVIVANTS

Présentées par

*DEMÈTRE IOAKIMIDIS,
Jacques Goimard et Gérard Klein*

(1983)

LE LIVRE DE POCHE

INTRODUCTION

DE L'INTÉRÊT À SURVIVRE

UNE race intelligente s'éteint. Une civilisation est détruite, ou se détruit. Un monde subit sa sentence de mort. Au terme de la narration, le mot « fin » prend sa signification la plus tragique, la plus totale. Une catastrophe de cette sorte, absolue, définitive, ne peut être racontée que par un observateur lointain, non concerné – distant, dans les deux sens du terme – qui n'en est pas affecté ; ou bien par un narrateur omniscient, objectif, impassible, voire divin. Une communauté, un monde, finit, disparaît, et il n'en reste par définition rien ; rien, du moins, qui ne lui soit pas étranger.

Lorsqu'une telle catastrophe finale forme le sujet d'une œuvre romanesque, le lecteur ne peut qu'en être ému, impressionné : davantage, de prime abord, qu'il ne le serait (à talent d'auteur égal) par un cataclysme moins définitif dont quelques personnages auraient réchappé. Un cyclone qui, selon l'expression consacrée, « balaie tout sur son passage », agit plus fortement sur la sensibilité qu'un autre, qui ne provoque que des dommages limités.

D'autre part, la présence d'un certain nombre de survivants au terme d'une catastrophe offre au romancier deux avantages précis, l'un d'ordre didactique, et l'autre d'ordre artistique. Le double motif catastrophe/survivant(s) permet par exemple à l'auteur d'unir le message d'avertissement et la note d'espoir, ou (avec des survivants au destin particulièrement pitoyable) de souligner la gravité de l'avertissement. Drame et optimisme, fin et recommencement ; ou bien faux espoir et drame recommencé, renouvelé, probablement irrévocable cette fois. Sur le plan artistique, la présence de survivants permet bien évidemment de suggérer l'existence d'un lien menant de ces survivants au narrateur (voire à l'auteur, alors moins omniscient que dans le cas précédemment évoqué) ou au lecteur. L'identification avec tel ou tel personnage s'en trouve facilitée, puisqu'il n'y a pas de solution manifeste de continuité entre ce qui est vécu d'une part et ce qui est raconté de l'autre : aucun monde n'a été totalement détruit sur

le chemin spatiotemporel qui conduit de l'un à l'autre, et l'activité du narrateur ne s'entoure d'aucun halo miraculeux, difficilement explicable.

Il va sans dire que le point de vue « omniscient » n'est pas automatiquement incompatible avec une fin de monde romanesque de qualité. Il a notamment été adopté par J.H. Rosny aîné dans *La Mort de la Terre* (1912) et par James Blish dans *The triumph of Time* (ou *A Clash of Cymbals, Un coup de cymbales*, 1958), pour ne s'en tenir qu'à deux exemples classiques. Une fois ces romans achevés, leur lecteur s'interroge : qui raconte la mort du dernier homme, dans l'œuvre de Rosny ? et qui a écrit la chronique des Cités de l'espace, que rapporte Blish ? Il y a bien, dans le cycle de ce dernier, une référence à la Voie lactée, dans les citations liminaires qui accompagnent le récit proprement dit, mais de quelle Voie lactée peut-il s'agir, puisque l'Univers tel que nous le connaissons cesse d'exister au terme du dernier roman ? Des interrogations de ce genre ne constituent pas des manifestations de nostalgie envers les échafaudages fabulatifs, ces introductions dans lesquelles le signataire du roman expliquait au lecteur comment il avait eu connaissance du récit proprement dit (Edgar Rice Burroughs en a usé plus d'une fois, en particulier dans ses récits interplanétaires). Lorsqu'il est question de la fin du monde, le lecteur a le droit de se demander par quel moyen cette fin d'un monde, cette annihilation présentée comme *totale*, a bien pu être consignée par écrit. La question se pose évidemment au deuxième degré, et comme un test de l'habileté de l'auteur : par quel artifice celui-ci assure-t-il le contexte de vraisemblance de son roman ? L'artifice en question est évidemment constitué dans la plupart des cas par la présence – ou la suggestion – de survivants.

La mise en scène de ces derniers ne suffit naturellement pas, d'autre part, à garantir la cohérence du récit, ou même sa simple qualité. À condition d'être suffisamment mauvais, tout auteur de science-fiction a imaginé, et dans les pires des cas même écrit, un récit de catastrophe cosmique où un couple de survivants finit par atteindre une planète sauvage inconnue et où il est révélé, autant que possible dans le paragraphe final, que ces deux personnages se nomment Adam et Ève (pour être juste, il faut reconnaître que ce motif a occasionnellement inspiré des récits qui n'étaient pas entièrement dépourvus d'intérêt, comme *The cunning of the beast* ou *Another world begins* – 1942 – de Nelson S. Bond).

*
* *

Mais point n'est besoin de postuler une lointaine catastrophe cosmique pour pouvoir mettre des survivants en scène. Dans quelle

sorte de scène, au fait ? Considérés en tant que personnages de science-fiction, les survivants se prêtent à des classifications diverses.

On peut ainsi les rapporter à la catastrophe ou l'accident dont ils ont réchappé. Ces catastrophes et ces accidents ont parfois une origine surnaturelle, ou inexplicable scientifiquement. Il suffit de penser à Noé, épargné par Dieu lorsque celui-ci décide d'exterminer l'ensemble de l'humanité pécheresse, à Odysseus, contre qui Poséidon s'acharne vainement, mais aussi à *Ravage* (1943) où René Barjavel n'explique jamais les causes de la disparition de l'électricité qui est à l'origine des événements racontés. À l'autre extrémité de l'éventail des causes, on aperçoit ceux qui ont survécu à des naufrages, comme Robinson Crusoé, ou à des voyages particulièrement longs et périlleux, comme Cyrus Smith et ses compagnons. Si le personnage de Daniel Defoe (1719) ne se rattache pas à la science-fiction, il n'en va pas tout à fait de même des protagonistes de *L'île mystérieuse* (1875) qui, sous la plume de Jules Verne, déploient une ingéniosité scientifique qui finit par transformer le petit bout de terre où le hasard les a jetés.

Entre ces deux extrêmes, on peut distinguer une multitude de causes diverses aux catastrophes évoquées par des auteurs de science-fiction. Un astre errant frôle la Terre, dans *The star* (1897) de H.G. Wells. Un gaz d'origine cosmique trouble l'atmosphère, dans *The poison belt* (*Le Ciel empoisonné*, 1913) d'Arthur Conan Doyle, roman dans lequel est illustré, accessoirement, un extrême des attitudes que des survivants potentiels peuvent adopter. Il s'agit d'un échange de répliques entre le professeur Challenger, qui a distingué l'imminence du danger, et son valet Austin (anglais tous deux) :

— J'attends la fin du monde pour aujourd'hui, Austin.

— Oui, monsieur. À quelle heure, monsieur ?

Dans *The Hopkins manuscript* (1939), R.C. Sherriff a imaginé la chute de la Lune dans l'Atlantique, tandis que Larry Niven décrit, dans *Inconstant Moon* (1971), ce qui pourrait se passer si le soleil devenait brusquement une nova. Les désastres astronomiques offrent une grande diversité de possibilités pour leur traitement fabulatif, tant par leurs causes que par la gravité de leurs effets et l'attitude de ceux qui survivent.

Si l'on considère ensuite des phénomènes strictement terrestres, n'affectant guère le voisinage cosmique de notre planète, on constate que J.G. Ballard en est devenu une sorte de spécialiste, décrivant un vent d'une puissance inouïe (*The wind from nowhere*, 1962), une inondation à l'échelle planétaire (*The drowned world – Le Monde englouti* – 1962), une extrême sécheresse (*The burning world*, 1964), et une transformation d'état physique (*The crystal world – La Forêt de cristal* – 1966). Sous la plume de Ballard, ceux qui survivent à ces catastrophes les considèrent en général d'un œil impassible, dans

lequel le flegme britannique se reflète cependant moins clairement qu'un étrange fatalisme hébété. On peut rapprocher de ces récits de Ballard le seul roman de science-fiction signé par un autre auteur anglais, John Bowen : *After the rain* (1958) est une histoire de nouveau déluge, où l'intransigeance et le fanatisme de l'un des personnages deviennent des facteurs de survie dont tout un groupe finit par profiter.

Une autre catastrophe terrestre fréquemment évoquée dans l'univers de la science-fiction est celle au cours de laquelle l'Atlantide fut engloutie. Survivants par excellence, les descendants de ceux qui avaient habité l'île mythique de Platon sont apparus dans divers récits, comme *The Sunken World* (1928) de Stanton A. Coblentz et *The Maracot Deep* (1929) d'Arthur Conan Doyle. On peut en rapprocher la variante thématique proposée par Ross Rocklynne dans *The Immortal* (1941), où c'est une ancienne habitante du continent de Mu qu'un astronaute contemporain découvre à bord d'un vaisseau spatial lancé il y a fort longtemps.

Dans *The purple cloud* (1901) de M. P. Shiel, ce sont les émanations d'un gaz venu des profondeurs de la croûte terrestre qui déciment l'humanité – aidées par le sadisme destructeur du protagoniste – survivant.

Anglais comme Shiel, mais moins grandiloquent que lui, John Christopher a écrit *The Death of Grass* (1956), où un virus détruit l'herbe et la totalité des végétaux comestibles. Le roman est notable par l'attention que l'auteur porte aux personnages et à leur évolution, dans le sens d'une régression des scrupules et d'une affirmation de la brutalité, au fur et à mesure que s'aggrave leur situation. En cela, ces protagonistes sont moins typiquement britanniques que ceux présentés quelques années plus tôt par John Wyndham dans *The Day of the Triffids* (*les Triffides* – 1951) et *The Kraken wakes* (ou *Out of the Deep* – *Le Péril vient de la Mer*, 1953). Le premier de ces récits évoque un péril vert, celui de végétaux mobiles qui frappent l'humanité à un moment où elle est temporairement aveuglée par un accident astronaute, tandis que le second développe le thème des envahisseurs extraterrestres, lesquels se cachent ici dans les profondeurs marines. La gravité du danger que court l'humanité est sensiblement la même dans ces trois romans, mais la différence de ton est notable, celui de Wyndham restant constamment retenu, avec une suggestion d'humour léger. Ses survivants semblent de ce fait avoir la tâche beaucoup plus facile que ceux de Christopher, et évidemment que ceux de H.G. Wells, dont *The War of the Worlds* (*La Guerre des Mondes*, 1898) imposa le thème des invasions d'extraterrestres destructeurs.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, l'agent littéraire de destruction le plus fréquemment employé a sans doute été la bombe atomique, sous des formes diverses. L'engin avait d'ailleurs fait son apparition dans plusieurs romans plus anciens, dont *The World set free* (1914) de H.G. Wells et *La Fin d'Atlantis* (1926) de Jean Carrère. Dans ce dernier roman, l'île est détruite par la chute d'un engin qui, en beaucoup plus puissant, fait penser à ceux de Hiroshima et de Nagasaki, et les survivants de l'Atlantide s'en vont vers des colonies lointaines et arriérées – l'Égypte et la Grèce – où leur souvenir donnera naissance ultérieurement aux légendes de dieux et de héros.

La description d'une Terre ravagée par un conflit atomique et l'évocation du sort que connaissent ceux qui ont survécu ont donné lieu à des traitements qui ont souvent été de nature réaliste. *Shadow on the Hearth* (1950) de Judith Merrill, *Lot* (1953) de Ward Moore et *A Canticle for Leibowitz (Un Cantique pour Leibowitz)*, 1960) de Walter M. Miller constituent, dans ce groupe, trois récits notables, différents par leurs dimensions comme par leur construction. Tout au contraire, à partir d'un thème de base similaire, Fred Saberhagen a bâti un cycle (*The Broken Lands*, 1968-1973) qui se rapproche de l'*heroic fantasy*. En fait, le sujet d'un recommencement, après une destruction – atomique, cosmique ou autre – presque totale de l'humanité, est dans la grande majorité des cas beaucoup plus important que celui de la destruction elle-même.

Ce recommencement peut ramener les survivants ou leurs descendants à suivre, à peu de chose près, le même chemin de civilisation et de culture que leurs ancêtres. C'est une des idées que Walter M. Miller développe dans *A canticle for Leibowitz* – à la suite, notamment, de Jules Verne dans *L'Éternel Adam* (posthume, 1910). C'est aussi le postulat qui se distingue dans le fond des *Viagens interplanetarias*, cycle auquel se rattachent plusieurs récits publiés par L. Sprague de Camp à partir de *The Animal Cracker Plot* (1949).

Le recommencement peut également être à l'origine de modifications profondes dans la nature de l'homme, chez lequel des pouvoirs parapsychiques se développent alors dans un milieu où la science n'exerce plus, ou presque plus, son influence. *The age of prophecy* (1951), de Margaret St. Clair, apparaît comme un bon exemple de ce groupe de récits.

Ou bien ce peuvent être les traditions, les cultures et leurs équilibres respectifs qui sont profondément transformés au cours de la renaissance venant après la destruction : les survivants vivent alors dans une sorte d'univers parallèle au nôtre, où certains repères restent reconnaissables pour faire ressortir l'étrangeté de l'ensemble. L'histoire, en ce cas, n'est pas un perpétuel recommencement, et un

seul échantillon – *Eastward ho !* (1958), de William Tenn – peut résumer l'optique de nombreuses nouvelles de ce type.

Ici aussi, on est tenté de délimiter un éventail de registres en plaçant, à une extrémité, les cas où les tentatives de renaissance échouent et où la barbarie semble devoir se maintenir et, à l'autre extrémité, les cas où la catastrophe est prévue par l'homme, lequel agit en conséquence pour en limiter les effets. D'un côté, les dix ans de sauvagerie que connaissent les personnages de *The long loud silence* (1952) de Wilson Tucker ; de l'autre, *One in three hundred* (1954) de J.T. McIntosh, où une partie de l'humanité parvient à émigrer de la Terre sur Mars avant qu'une modification des conditions physiques du soleil ne rende notre globe inhabitable.

Le sort des survivants, dans l'univers de la science-fiction, peut ainsi varier considérablement d'un récit à un autre. Il constitue toujours un des thèmes d'un contrepoint plus ou moins complexe, plus ou moins riche, qui peut être sombre ou clair, pessimiste ou optimiste, en fonction de l'optique de l'auteur et selon ce qu'il peut vouloir transmettre de ses propres préoccupations aux personnages qu'il place sur un fond de catastrophe : signal de mise en garde ou affirmation de confiance, il peut aussi constituer une transposition d'interrogations personnelles, intérieures. Si on accepte cette dernière interprétation, on entrevoit les préoccupations pessimistes d'un J.G. Ballard lorsqu'il rédigeait ses romans de catastrophes, ou quelque désinvolture ironique d'un Robert Silverberg qui fait de ses personnages les spectateurs amusés de toute une série de cataclysmes « à la carte » dans *When we went to see the End of the World* (1972).

Une fin du monde est exorcisée quand on la raconte en sachant que l'on existe ; et c'est ce qui confère aux survivants leur intérêt et leur importance.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS

LA CREVASSE DANS LA LUNE

Par Idris Seabright

Un monde ravagé par une guerre exterminatrice, de rares survivants hébétés ou résignés, leurs maladies ou leurs fantasmes, une survie qui représente une fin en soi : tout cela a inspiré de nombreux auteurs, sur des tons pessimistes dont la gravité pouvait varier. Mais cette union de thèmes a rarement suggéré un traitement aussi poétiquement tragique que ce court récit.

AU-DESSUS des collines de Berkeley se levait une lune jaune qui serait bientôt pleine. Un large trou noir la défigurait, au bord de la face brillante. C'était là que la première explosion lunaire avait creusé dans la roche stérile une crevasse à des kilomètres de profondeur.

Hovey, assis au seuil de sa cabane dans le terrain vague, observait l'ascension de la lune. Il fumait – il avait trouvé une douzaine de cartouches de cigarettes dans un drugstore la semaine d'avant. C'était bon ; il se sentait bien.

Il était seul, bien sûr, mais accoutumé à sa solitude. Le creux dans sa poitrine lui était devenu si familier qu'il avait cessé de songer à en souffrir. Quelle différence ? Il n'y avait rien à faire qu'attendre.

Attendre sans trêve. Après l'incandescente horreur des premiers mois de guerre, il y avait eu des fléaux plus subtils, puis le long silence mutuel des antagonistes à bout de forces. Hovey était venu du Canada, où il était en garnison sur la côte, pour aboutir au terrain vague qui était jadis un chantier. Il y avait pensé comme à un endroit où se rendre. Autrefois il avait travaillé là, au temps où la grand-route contiguë débordait de trafic, et il s'y était plu. Contre la clôture, les blocs de métal rouillés et les paquets de vieux magazines, et derrière elle les appels de la route – le flot léger des voitures au long des journées, la nuit la cohorte lente des camions de transport. Il avait aimé le chantier, et c'était une place où retourner, le substitut d'un foyer. Maintenant, la grand-route était taraudée de fentes où poussait

de l'herbe.

Hovey changea de position et alluma une autre cigarette. Il rejeta la fumée par le nez. Demain, si la chasse ne lui prenait pas trop de temps, il transporterait deux ballots de vieux magazines de l'autre côté de la route pour les jeter dans l'eau de la baie. Puis il ramènerait en revenant quelques morceaux des deux voitures échouées un peu plus bas. Il aimait procéder à ce va-et-vient ; cela évitait à la physionomie du chantier mort de rester immuable. Mais, bien sûr, il n'y avait rien à faire en réalité, sinon chasser pour vivre et continuer d'attendre.

La nuit était silencieuse, sans un souffle de vent. Il entendit un raclement de griffes quelque part. Peut-être un rat. Mais sans doute non. Les rats pénétraient rarement dans l'enceinte du terrain ; presque rien pour les attirer. Et, d'ailleurs, les rats se raréfiaient maintenant. Ils étaient morts des épidémies qu'ils avaient véhiculées.

Les épidémies. Se trouvait-il encore quelque part des femmes qui ne fussent pas infectées ? Hovey supposait que non ; elles avaient toutes été atteintes, toutes les femmes ; il préférait chasser cette idée. Il soupira, se frotta les yeux. Le coup de maître de l'ennemi, cela, quelque chose de plus génial que toutes les manœuvres de son propre camp. Répandre une infection touchant uniquement le sexe féminin – et une infection poussant toute femme, jeune ou vieille, innocente ou dépravée, à s'offrir au mâle, sous l'effet d'un besoin irrésistible engendré par le feu interne de la maladie... Nul autre poison de la vie humaine n'aurait pu décimer à ce point la race.

Le mal couvait sans danger chez les femmes. Pourries jusqu'à la moelle leur état se trahissait seulement par leur peau grêlée, leur voix rauque, leurs lèvres fendillées. Mais les hommes à qui elles transmettaient le virus, transformé à la suite de l'incubation dans leurs corps, mouraient d'une mort lente et putride analogue à celle provoquée par la gangrène. Nul doute, un coup de maître...

Hovey éteignit sa cigarette contre le sol. L'heure d'aller se coucher.

...Quelque part devant lui, une voix douce alors perça la nuit :

« Mon amour, es-tu là, mon amour ? »

Il bondit sur ses pieds, le cœur secoué. Une peur horrible et un horrible désir. Une femme... Sa main trouva une vieille barre de fer, s'y crispa. La tuer, la chasser. Qu'elle ne... Dieu, cela faisait tellement d'années...

Elle fut visible soudain. On eût dit qu'elle dansait. Le clair de lune la baigna, issue de l'ombre. Cheveux de cuivre, blanche peau brillante. Il ne l'avait pas crue si près.

Tremblant, il se mordit la bouche, avala sa salive.

« Va-t'en, démone. Je vais te tuer. Entends-tu ? Va-t'en ! »

Il brandissait la barre de fer.

Elle pencha de côté la tête, caressa son épaule de la joue, lissa sur

ses hanches son étroite robe blanche. Elle était pieds nus.

D'une voix douce comme le lait :

« Oh ! mon amour, est-ce vraiment toi ?

— Va-t'en, fit-il, haletant.

— Non... non... » Elle s'avança légère, comme flottant à la surface du sol. Il voyait ses yeux. Discerne-t-on les couleurs au clair de lune ? Il les eût juré bleus.

« Ne me chasses pas. Je ne pourrai plus jamais revenir. Et tu m'aimes, n'est-ce pas ? Tu me veux près de toi. »

Voix moelleuse et tendre, roucoulement de colombe. Comme des voix de femmes entendues jadis, à la radio.

Cette voix... ?

Troublé, il abandonna la barre de fer et la contempla : sa peau lisse et claire, son sourire comme une invite.

« Vous... vous n'êtes pas... ?

— Pas quoi, mon amour ? Je suis ce que tu voudras, ce que tu m'as faite. »

Incrédule encore, il la considéra, en proie à sa longue soif. Puis elle fut dans ses bras.

Sa peau était fraîche et lustrée comme du papier glacé. Il n'entendait pas son souffle. Les femmes infectées, elles, suffoquaient. Sous son vêtement presque impalpable, son corps était jeune et léger.

Il la laissa aller, saisi de vertige. Il lui fallait se retenir à quelque chose. Tellement d'années...

Il toucha sa main soyeuse, l'entraîna vers la cabane.

« Viens. Je t'en prie. Viens avec moi. »

Elle sourit. « Tu me veux vraiment ? Tu m'aimes ?

— Oui, oh ! oui. » Son désir se fondit dans la tendresse. « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? »

Elle secoua la tête. « Tu ne comprendrais pas. »

Il eut un soupçon mêlé de peur.

« Que veux-tu dire ? » fit-il durement.

Elle joua avec un anneau de cuivre à son poignet.

« Je ne viens de nulle part. Je viens *d'ici*. C'est cet endroit qui m'a faite, comme d'autres naissent des collines et des grands arbres. Et tu m'as faite toi aussi, parce que tu étais solitaire. Mais tu ne m'as pas donné beaucoup de forces. C'est pour cela que je suis plus faible que mes sœurs. Je t'ai dit que tu ne comprendrais pas. »

Folle. Il fut soulagé. Elle n'était que folle. N'en avait-elle pas le droit ? *Tout le monde* l'était.

Il l'enlaça. Au contact de son corps sous le tissu arachnéen, il sentit le feu faire explosion de nouveau en lui.

« Entre. Ma chérie. Je t'en supplie. »

Elle lui sourit, appuyée à son bras. Amoureusement elle lui toucha

la poitrine de ses mains blanches.

« Me trouves-tu belle ?

— Très belle. »

Ce feu doux et consumant.

« Il faudrait que tu voies mes sœurs ! fit-elle en riant. Si tu les voyais, je ne compterais plus pour toi.

— C'est toi seulement que je veux.

— Elles sont si belles... Elles sont fortes, elles viennent d'endroits forts, et puis tant d'hommes les ont aimées. Elles vivent dans les cités en ruines. Leurs cheveux sont rouges comme le feu, leur peau est dure et criblée comme de la pierre où des cailloux ont été incrustés. Ou bien elles sont toutes noires, vêtues de charbon, avec des cheveux de fumée. Elles sont plus belles que moi. Je suis jalouse. Mais nous sommes de la même race. »

Un tourbillon de pensées confuses. Elle était folle. Ses sœurs, dans les villes, la peau trouée. Beaucoup d'hommes les ont aimées. L'infection.

Toutes les femmes l'avaient. Elle était folle, elle ne savait pas ce qu'elle disait. Quelles sœurs ?

Il ne sentait plus son contact. Son bras se détacha de sa taille. Frustration, désir, colère, haine.

Sa voix se brisa :

« Alors, ce n'était qu'un piège ? Tu as mis de la pommade sur ta peau, tu as cru que je me laisserais avoir ? Et que j'aurais trop envie de toi pour te laisser partir ? »

Elle ne semblait pas l'avoir entendu. Elle lui caressa la poitrine en écartant sa chemise.

« Allons à l'intérieur maintenant, mon amour. Je te désire. Aime-moi, rends-moi forte. »

Il voulut pleurer, se battre, se jeter contre le sol. Il ramassa la barre de fer.

« Va-t'en ou je te tue. Va-t'en !

— Non ! Il ne faut pas me faire partir. Il ne faut pas. Je ne pourrai plus revenir. »

Il frappa. Elle s'éclipsa dans les ténèbres. Il courut en avant. Elle se cachait, mais il la trouverait, la tuerait. Il la tuerait tellement il la désirait.

Sa robe soudain voleta vers lui auprès des paquets de magazines. Il bondit et trouva des pages déchiquetées qui remuaient dans la nuit.

Il pleura, tremblant ; ses pensées le fuyaient. Elle était cruelle de se cacher. Pouvoir l'atteindre !

Sa main blanche lui fit signe de derrière un amas de ferraille. Mais quand il y fut, il n'y avait que du papier luisant sous la lune. Il le toucha, incrédule. Frais et lustré.

Son casque de cheveux cuivrés scintilla fugitivement. Ici. Là. Plus loin. Il se précipita à sa poursuite. Il sanglotait. La lune le trompait. Il étendait la main pour saisir la chevelure et chaque fois ne rencontrait qu'un des blocs de métal rouillés.

Il s'arrêta enfin, au milieu du terrain désert. Ses genoux ne le portaient plus.

Il était si rempli d'amertume qu'il se demandait où il trouvait la force de respirer.

*
* * *

Le lendemain, il erra d'un drugstore à l'autre (les débits de boissons étaient pillés depuis longtemps) jusqu'à ce qu'il eût trouvé une bonbonne d'alcool de grain. Revenu à la cabane, il passa la journée à boire et à fumer, accroupi sur sa couchette. Il ne comprenait rien de ce qui s'était passé. Ce qu'elle était, d'où elle était venue, quelles étaient ses sœurs, si tout cela avait été réel – plus il y pensait, plus il ployait sous le poids de son intolérable et dévorante solitude.

La troisième nuit, la lune était pleine. Elle s'éleva toujours plus haut dans le ciel – globe jaune entamé d'un trou noir en bas, comme une pomme où l'on eût mordu. À la porte de sa cabane, Hovey sirotait le reste de son alcool en fredonnant une vieille chanson tendre. Il s'en rappelait le nom : « *Juanita* ».

Il entendit sur la route les pas qui se rapprochaient du terrain vague.

Il se dirigea vers la clôture.

C'était une femme.

Elle se mit à parler et à gesticuler en l'apercevant. Sa voix grinçait comme une poulie rouillée ; et même à distance il distinguait les trous de sa peau ravagée.

Alors, avec un large geste, il ouvrit la porte pratiquée dans la clôture, tandis qu'elle se trémoussait et s'exhibait au clair de lune.

« Viens. Oh ! viens ! Tu peux rester, je ne te ferai pas de mal. Au moins, tu es réelle. »

Traduit par ALAIN DORÉMIEUX.
The Hole in the Moon.

© Fantasy House, 1951.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LE CHEMIN DE LA NUIT

Par Robert Silverberg

Ici à nouveau, le récit se déroule sur un fond ravagé par un conflit récent, et dans un monde où ceux qui vivent encore sont torturés par la solitude morale, la terreur et la faim. La guerre qui s'est terminée quelque temps avant que ne commence l'action de cette nouvelle pourrait-elle être la dernière, la vraie dernière, parce qu'elle a ébranlé les ultimes ressources de la dignité humaine ? Robert Silverberg suggère cette terrible question à travers un tableau sobre et désespéré.

LE chien gronda, et continua à courir. Katterson regardait les deux hommes maigres au regard avide qui le poursuivaient, avec une épouvante croissante qui le clouait au sol. Puis, après avoir bondi par-dessus un tas de gravats, le chien disparut. Ses poursuivants s'arrêtèrent et reprirent leur souffle, appuyés sur leurs bâtons.

« Et ça va devenir bien pire, dit un petit homme d'aspect malpropre qui était soudain apparu aux côtés de Katterson. Il paraîtrait que l'annonce officielle est pour aujourd'hui, mais cela fait si longtemps que la rumeur court...

— Ouais, c'est ce qu'on dit. »

Encore paralysé par la scène à laquelle il venait d'assister, Katterson avait du mal à articuler. « On commence tous à avoir drôlement faim » ajouta-t-il.

Encore essoufflés, les deux hommes qui avaient poursuivi le chien s'éloignèrent lentement, suivis des yeux par Katterson et le petit homme.

« C'est la première fois que je vois des gens faire ça, continua Katterson. En pleine rue, comme ça...

— Ça ne sera pas la dernière, dit le petit homme. Maintenant qu'il n'y a plus rien à manger, il faudra bien s'y habituer. »

Katterson sentit son estomac se contracter. Il était vide, et le

resterait jusqu'à la distribution du soir. Sans les secours, il n'aurait rien à manger du tout. Le petit homme sale et lui se mirent à avancer dans la rue calme, enjambant les décombres, sans but particulier.

« Je m'appelle Paul Katterson, se décida-t-il. J'habite la 47^e Rue. J'ai été démobilisé l'année dernière.

— Oh, un de ceux-là », fut le seul commentaire du petit homme.

Ils s'engagèrent dans la 15^e Rue, qui offrait un spectacle de complète désolation ; plus une seule maison d'avant-guerre n'était debout, et quelques tentes misérables se dressaient tout au bout.

« Vous avez eu du travail, depuis votre démobilisation ?

— Très drôle ! s'esclaffa Katterson. Trouvez autre chose !

— Je sais. Les temps sont durs. Je m'appelle Malory. Je suis négociant.

— Et que négociez-vous ?

— Oh... des produits utiles. »

Katterson n'insista pas ; Malory n'avait visiblement pas envie de s'étendre sur ce sujet. Les deux hommes, le grand et le petit, continuèrent à marcher en silence. Katterson était incapable de penser à autre chose qu'à son estomac vide. Puis, il revit la scène des deux hommes affamés poursuivant le chien. Les choses en étaient donc déjà là ? Et qu'allait-il se passer lorsque la nourriture deviendrait encore plus rare, et que, finalement, il n'y en aurait plus du tout ?

« Regardez ! dit soudain le petit homme. Il y a un meeting à Union Square ! »

En regardant dans la direction que le petit homme indiquait du doigt, Katterson vit qu'une foule commençait à se former autour de l'estrade réservée aux annonces publiques. Il accéléra le pas au point que Malory avait du mal à le suivre.

Un jeune homme en uniforme était monté sur l'estrade et faisait face à la foule, impassible. Katterson regarda la jeep dans laquelle il était arrivé, remarquant automatiquement que c'était un modèle 2036, le plus récent, qui n'avait que dix-huit ans. Au bout d'un moment, le soldat leva la main pour demander le silence et commença à parler d'une voix calme, dénuée d'émotion.

« Amis new-yorkais, voici un communiqué officiel du gouvernement. L'Oasis de Trenton vient de nous faire savoir... »

Devinant ce qui allait suivre, la foule commença à murmurer.

« L'Oasis de Trenton vient de nous faire savoir que, en raison de l'état d'urgence qui vient d'y être décrété, toutes les fournitures alimentaires destinées à la région new-yorkaise sont temporairement supprimées. Je répète : en raison de l'état d'urgence qui a été décrété à l'Oasis de Trenton, les fournitures alimentaires à destination de la région new-yorkaise sont temporairement supprimées.

Le murmure de la foule devint un grondement rageur, la nouvelle

n'était pourtant pas inattendue ; il y avait longtemps que Trenton ressentait la charge d'avoir à nourrir la métropole bombardée, et les récentes inondations lui donnaient un prétexte bienvenu pour se dégager de cette responsabilité. Katterson était incapable d'assimiler ce qu'il venait d'entendre. Il dépassait d'une tête ceux qui l'entouraient, et regarda le soldat, critiquant sa tenue, comptant ses décorations, pensant à n'importe quoi sauf aux implications du communiqué, et essayant d'oublier sa faim.

L'homme en uniforme reprit la parole :

« J'ai également ce message du général Holloway, gouverneur de l'État de New York : Des tentatives pour assurer l'approvisionnement de New York sont en cours ; des messagers ont été envoyés à l'Oasis de Baltimore pour demander des envois d'aliments. En attendant, les distributions alimentaires sont supprimées à compter de ce soir, et jusqu'à nouvel ordre. C'est tout. »

Le soldat descendit avec précaution de la plateforme et fendit la foule jusqu'à la jeep. Dès qu'il s'y fut installé, il démarra. Sûrement un type haut placé, se dit Katterson, car les jeeps et l'essence étaient des denrées rares que l'on n'utilisait qu'avec parcimonie.

Sans bouger de sa place, Katterson survola lentement du regard les gens qui l'entouraient : la plupart étaient petits et squelettiques, et lui enviaient secrètement sa puissante carrure. Un homme émacié au nez crochu et aux yeux de braise avait rassemblé un petit groupe autour de lui et leur tenait une sorte de discours. Katterson le connaissait : c'était Emerich, le chef de la colonie installée dans la station de métro abandonnée de la 14^e Rue. Katterson s'approcha instinctivement pour entendre ce qu'il disait, et Malory le suivit.

« C'est une machination ! criait l'homme émacié. Ils disent qu'il y a l'état d'urgence à Trenton. Pourquoi ? Je vous le demande, pourquoi ? Les inondations ne leur ont fait aucun mal. Ils veulent simplement se débarrasser de nous en nous faisant mourir de faim ! Voilà tout ! Et que pouvons-nous y faire ? Rien ! À Trenton, ils savent que nous ne pourrons jamais reconstruire New York, et pour se débarrasser de nous, ils nous coupent les vivres ! »

La foule était devenue plus nombreuse autour de lui. Emerich était populaire ; les gens poussaient des cris d'assentiment, et ponctuaient son discours d'applaudissements.

« Nous laisserons-nous mourir de faim ? Non !

— Très juste, Emerich ! cria un homme râblé et barbu.

— Non ! répéta Emerich. Nous allons leur montrer de quoi nous sommes capables ! Nous allons ramasser la moindre miette de nourriture que nous pourrons trouver, le moindre brin d'herbe, le moindre animal sauvage, le moindre bout de cuir. Et nous survivrons, exactement comme nous avons survécu au blocus et à la famine de

47 et à tout le reste. Et un de ces jours, nous marcherons sur Trenton et... et... nous les rôtiros vivants ! »

Des cris enthousiastes fusèrent. Katterson se fraya un passage à travers la foule, pensant aux deux hommes et au chien, et partit sans se retourner. Il se dirigea vers la 4^e Avenue ; lorsqu'il n'entendit plus la rumeur venant de Union Square, il s'assit sur un tas de poutrelles tordues – tout ce qui restait du monument Carden.

Il prit sa tête dans ses puissantes mains, et resta ainsi sans bouger. Après les événements de l'après-midi, il était complètement hébété. Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, la nourriture avait toujours été rare – les vingt-quatre années de guerre contre les Sphéristes avaient épuisé toutes les ressources du pays. Après les premiers grands bombardements, c'était devenu une guerre d'usure, réduisant lentement en poussière les sphères ennemies.

Bien qu'il n'eût jamais mangé à sa faim, Katterson était devenu grand et fort, et il se faisait remarquer partout où il allait. La génération d'Américains à laquelle il appartenait n'était remarquable ni pour sa taille ni pour sa force. Même les enfants ressemblaient à des vieillards maigres et ridés. À cause de sa taille, il avait eu la chance d'être accepté par l'armée. Là au moins, il recevait régulièrement à manger.

Katterson donna un coup de pied dans un bout de ferraille rouillée, et vit Malory qui arrivait par la 4^e Avenue. Un rire le secoua en repensant à l'armée. Il avait passé toute sa vie adulte en uniforme, avec tous les privilèges du soldat. Mais c'était trop beau pour durer ; deux ans auparavant, en 2052, la guerre avait fini par s'arrêter d'elle-même ; les hémisphères étaient tous deux réduits à néant, ou presque, et les soldats avaient été rendus à la froide et dure vie civile. Seul, sans contacts, il s'était retrouvé à New York.

« On va à la chasse au chien ? dit Malory en souriant lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas.

— Faites attention à ce que vous dites, petit homme ! Si j'ai suffisamment faim, il ne serait pas impossible que je vous mange.

— Hein ? Je croyais que vous étiez choqué lorsque deux hommes essayaient d'attraper un chien.

— Je l'étais, dit Katterson en relevant la tête. Asseyez-vous ou fichez le camp, mais ne jouez pas à ce genre de jeu avec moi. »

Malory s'assit sur les décombres à côté de Katterson.

« La situation n'est pas fameuse, dit Malory.

— Exact, je n'ai rien mangé de la journée.

— Pourquoi ? Il y a eu une distribution normale, hier soir, et il y en aura une ce soir.

— Comptez-y ! » dit Katterson.

Le jour tirait sur sa fin et les ombres s'allongeaient rapidement. Au

crépuscule, les ruines de New York paraissaient inquiétantes ; les poutrelles tordues et les immeubles écroulés semblaient les fantômes de géants morts depuis longtemps.

« Vous aurez encore plus faim demain, dit Malory. Il n'y aura plus jamais de distribution.

— Inutile de me le rappeler, petit homme.

— En fait, dit Malory avec un faible sourire, je suis dans l'industrie alimentaire. »

Katterson releva vivement la tête : « De nouveau vos petits jeux ?

— Non, non ! » se hâta de dire Malory.

Il griffonna son adresse sur un bout de papier et le tendit à Katterson :

« Tenez. Si jamais vous avez vraiment faim, venez me voir. Et puis... vous êtes drôlement costaud, hein ? J'aurais peut-être même du travail pour vous, comme vous êtes libre. »

Un doute effleura soudain l'esprit de Katterson. Il fit face au petit homme :

« Quel genre de travail ?

— Euh... fit Malory en pâlisant visiblement. J'ai besoin d'hommes forts pour me procurer de la nourriture. *Vous savez...* »

Katterson attrapa Malory par les épaules :

« Oui, je sais, répéta-t-il lentement. Dites-moi, Malory, quel genre d'aliments vendez-vous ? »

Malory essaya de se dégager :

« Enfin, écoutez... je... je voulais simplement vous aider, et... »

Lentement, Katterson se releva, sans lâcher prise, et le petit homme se trouva involontairement soulevé en l'air.

« Ça ne marche pas, avec moi. Vous êtes dans la boucherie, n'est-ce pas, Malory ? *Quel genre de viande vendez-vous ?* »

Malory faisait des efforts désespérés pour se libérer. Sans même prendre la peine de serrer le poing, Katterson le repoussa avec mépris et l'envoya sur le tas de décombres. Malory se releva prestement, les yeux agrandis par la peur, et détala en direction de la 13^e Rue. Katterson le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, haletant de colère et n'osant penser à cette horreur. Puis, il plia le papier que Malory lui avait donné, le mit dans sa poche et partit d'un pas mécanique.

Une heure plus tard, lorsqu'il sonna à son appartement de la 47^e Rue, Barbara l'attendait.

« Je pense que tu es au courant de la nouvelle, dit-elle lorsqu'il entra. Un lieutenant, sans doute portoricain, est passé dans la rue et l'a annoncé. J'avais déjà été prendre notre ration pour ce soir, mais ce sera la dernière. Dis, ça ne va pas ? »

Elle le regarda anxieusement tandis qu'il s'affalait dans un fauteuil.

« Non, mon petit, ça va. J'ai faim, c'est tout – et j'ai un peu la nausée.

— Où es-tu allé aujourd'hui ? Union Square, de nouveau ?

— Ouais. Ma promenade habituelle du mercredi. Un vrai plaisir. D'abord, j'ai vu deux hommes pourchassant un chien. Ils ne devaient pas avoir plus faim que moi, mais ils poursuivaient cette pauvre bête efflanquée. Ensuite il y a eu ce communiqué sur la situation alimentaire. Et pour finir, un affreux petit trafiquant de viande a voulu me proposer sa « marchandise » et me donner du travail. »

La jeune femme en eut le souffle coupé : « Un travail ? De la viande ? Comment est-ce possible ? Oh, Paul...

— Arrête, lui dit Katterson. Je l'ai envoyé les quatre fers en l'air, et il a détalé la queue entre les jambes. Tu sais ce qu'il vendait ? Tu sais quel genre de viande il voulait me faire manger ?

— Je sais, Paul, dit-elle en baissant les yeux.

— Et ce travail qu'il voulait m'offrir... Il a vu que j'étais fort, et j'aurais dû devenir son pourvoyeur. Le soir, je serais allé à la chasse, guettant des traîneurs qui seraient devenus les steaks du lendemain.

— Mais nous avons tellement faim, Paul... Quand on a faim, il n'y a que cela qui compte.

— *Quoi ?* rugit-il comme un taureau en colère. *Quoi ?* Tu ne sais pas ce que tu dis, femme. Mange quelque chose, sinon tu vas complètement perdre l'esprit. Je trouverai bien un moyen de trouver à manger, mais je ne deviendrai pas un sale cannibale. Pas un pourvoyeur pour Malory. »

Barbara se tut. La faible lampe du plafond vacilla deux fois.

« Bientôt la fermeture, dit-il. Sors les bougies, à moins que tu n'aies envie de te coucher. »

Il n'avait pas de montre, mais le tremblotement de la lumière signalait qu'il serait bientôt huit heures et demie, heure à laquelle le courant était coupé dans tous les appartements ne possédant pas une autorisation de dépasser les quotas.

Barbara alluma une bougie.

« Tu sais, le père Kennen est revenu cet après-midi.

— Je lui avais dit que je ne voulais pas le revoir ici.

— Il pense que nous devrions nous marier, Paul.

— Je sais. Moi pas.

— Paul, pourquoi es-tu ?...

— Inutile de revenir là-dessus. Je t'ai dit plus d'une fois que je ne veux pas avoir deux bouches à nourrir, alors que je n'arrive même pas à remplir mon propre ventre. C'est mieux ainsi – chacun pour soi.

— Mais les enfants, Paul...

— Tu deviens folle, ce soir ? Tu oserais mettre un enfant dans ce

monde ? Surtout maintenant que nous n'avons plus les aliments de l'Oasis de Trenton ? Ça te plairait, de les voir lentement mourir de faim dans ces décombres et cette crasse, ou bien devenir de petits squelettes émaciés ? Toi, peut-être. Moi, je m'en passerais volontiers. »

Dans l'obscurité, elle le regardait en pleurant silencieusement.

« Nous sommes déjà morts, toi et moi, dit-elle au bout d'un long moment. Nous ne voulons pas le reconnaître, mais nous sommes morts. Ce monde entier est mort. Cela fait trente ans que nous nous suicidons. Mes souvenirs ne remontent pas aussi loin que les tiens, mais j'ai lu quelques vieux livres, qui décrivaient comme cette ville était propre et neuve et étincelante avant la guerre. La guerre ! Depuis que je suis née, nous sommes en guerre, sans même savoir contre qui nous nous battons ou pourquoi. Nous avons dévoré le monde morceau par morceau, comme ça, sans aucune raison.

— Arrête ça, Barbara », dit Katterson, mais elle poursuivit son monologue d'une voix terne :

« On dit que jadis l'Amérique s'étendait d'une côte à l'autre, au lieu d'être découpée en petites bandes délimitées par le no man's land radioactif. Et qu'il y avait des fermes et de la nourriture, des lacs et des fleuves, et que les hommes allaient partout en avion. Pourquoi a-t-il fallu que les choses en arrivent là ? Pourquoi sommes-nous tous morts ? Et qu'allons-nous faire maintenant, Paul ?

— Je n'en sais rien, Barbara. Et je pense que personne ne le sait. »

D'un geste las, il éteignit la bougie, et l'obscurité envahit la chambre.

Sa promenade l'avait ramené dans la 14^e Rue, tout près de Union Square. Il se balançait doucement d'avant en arrière et se sentait distrait, signe qu'il commençait réellement à être affamé. Les rares passants se dirigeaient d'un pas morne vers leur destination. Le soleil était haut dans un ciel clair.

Sa rêverie fut interrompue par des cris et un bruit de course. Son entraînement militaire lui servit : il plongea dans un fossé béant et s'y cacha, se demandant ce qui se passait.

Au bout d'un moment, il risqua un coup d'œil. Quatre hommes, aussi grands et forts que lui, arrivaient dans la rue soudain déserte. L'un d'eux portait un sac.

« En voilà une ! » cria l'un d'eux.

Incrédule, Katterson vit qu'ils avaient repéré une jeune fille blottie dans les ruines d'un immeuble.

Ses vêtements étaient en lambeaux ; elle était très pâle, et devait tout au plus avoir vingt ans. Dans un autre monde, elle eût probablement été jolie, mais ses joues étaient creuses, sa peau granuleuse, ses yeux fixes et sans éclat, et ses bras, décharnés.

Lorsqu'ils approchèrent, elle se mit dos à un pan de mur et leur lança des insultes, prête à se défendre. *Elle ne comprend pas*, se dit Katterson. *Elle pense qu'ils veulent la violer.*

Couvert de sueur, il se força à regarder, se retenant de courir à son secours. Les quatre maraudeurs étaient sur elle, maintenant. Elle leur cracha au visage, les mains levées, prêtes à les griffer.

Riant, ils l'attrapèrent par un bras et la tirèrent du recoin où elle se blottissait. Elle poussa un hurlement aigu. Katterson vit l'éclat d'une lame de couteau et serra les dents ; en entendant le bruit du coup, il ferma involontairement les yeux.

« Allez, Charlie, mets-la dans le sac », dit une voix rude.

Katterson pleurait de rage. C'était la première fois qu'il voyait les bouchers de Malory – du moins supposait-il que c'était le gang de Malory. Portant la main à la gaine du couteau qu'il portait toujours au côté, il faillit se lever pour attaquer les quatre bouchers, mais, reprenant ses esprits, il se força à rester caché.

Déjà...? Katterson savait que depuis des années le cannibalisme existait dans la ville en proie à la faim, et qu'il était rare que les corps des morts arrivent au cimetière intacts. Mais c'était la première fois, à sa connaissance, que l'on tuait une femme en pleine rue pour la manger. Il frissonna. C'était donc la lutte pour la vie, pour de bon.

Les quatre attaquants disparurent en direction de la 3^e Avenue et Katterson sortit prudemment du fossé, après s'être assuré que les environs étaient sûrs. Il fallait commencer à être prudent ; un homme de sa taille représentait de quoi nourrir bien des bouches.

D'autres gens sortaient peu à peu des ruines, eux aussi, arborant tous la même expression d'épouvante. Katterson regarda ces squelettes ambulants ; ils marchaient comme s'ils étaient hébétés, d'un pas mécanique ; quelques-uns seulement pleuraient ; la plupart n'en étaient même plus capables. Impuissant, il serrait et desserrait les poings, brûlant de faire quelque chose contre cette nouvelle horreur, et sachant que c'était impossible.

Dans Union Square, un homme grand et maigre, aux traits anguleux, était monté sur la plate-forme. Il parlait d'une voix étranglée par la colère :

« Mes frères, maintenant, c'est arrivé ! Les hommes se sont détournés des voies de Dieu, et Satan les a conduits à la destruction. Vous venez de voir quatre de Ses créatures détruire un de leurs prochains pour le transformer en nourriture – le plus terrible des péchés.

« Frères, il nous reste peu de temps à vivre. Je suis un bien vieux homme et je me souviens de ces jours d'avant-guerre ; en ce temps-là, et certains d'entre vous ne voudront pas le croire, il y avait à manger pour tous, du travail pour tous, et tous ces immeubles écroulés se

dressaient fièrement dans un ciel parcouru par des jets. Dans ma jeunesse, j'ai traversé tout le pays, jusqu'au Pacifique. Mais la guerre a mis fin à tout cela, la main de Dieu s'est abattue sur nous. Nos jours sont comptés, et bientôt, nous devons faire face au jugement.

« Allez vers Dieu sans que vos mains soient souillées de sang, mes frères. Ces quatre hommes que vous venez de voir à l'œuvre brûleront pour l'éternité à cause de leur crime. Et tous ceux qui mangeront la viande impie qu'ils ont abattue iront les rejoindre en enfer. Écoutez-moi, mes frères, écoutez ! Je vous en supplie, vous qui ne vous êtes pas encore engagés dans la voie de la perdition, sauvez-vous vous-mêmes ! Il vaut mieux ne rien manger du tout, comme le font la plupart d'entre vous, plutôt que de vous souiller avec cette nourriture faite de la plus précieuse des chairs. »

Katterson regardait fixement ceux qui l'entouraient. Il voulait mettre fin à tout cela ; il eut la vision d'une croisade contre la faim, d'une campagne contre le cannibalisme, tambours et drapeaux en tête. La plupart des gens n'écoutaient plus le prédicateur ; beaucoup étaient partis. Quelques-uns lancèrent des remarques sarcastiques au vieil homme, qui continuait obstinément sa harangue :

« Écoutez-moi ! Écoutez, avant de partir ! La volonté du Seigneur est évidente : nous sommes tous condamnés. Mais donnez-vous la peine de réfléchir : bientôt, ce monde ne sera plus, mais un autre monde, un monde bien plus grand, prendra sa place. Ne dilapidez pas vos chances d'accéder à la vie éternelle, mes frères ! N'échangez pas votre âme immortelle contre un bout de viande corrompue ! »

Katterson remarqua que la foule se dispersait rapidement. Tandis que les gens se hâtaient de disparaître, le prêtre continuait à parler. Katterson parcourut la place des yeux, et soudain, il pâlit : à l'est, quatre silhouettes sinistres arrivaient d'un pas décidé.

Voilà pourquoi les gens fuyaient. Tous quatre marchaient de front au centre de la chaussée, et le plus grand d'entre eux tenait un sac. Lorsqu'ils arrivèrent à l'intersection de la 4^e Avenue et de la 14^e Rue, il ne restait plus que Katterson et le prêtre dans Union Square.

« Je vois que vous êtes le dernier qui m'écoutez, jeune homme, dit le prêtre. Vous êtes-vous souillé, ou faites-vous encore partie du royaume des Cieux ?

— Descendez de là, vieil homme ! lui dit Katterson au lieu de répondre à sa question. Les maraudeurs reviennent. Venez vite, il faut partir avant qu'ils n'arrivent !

— Non. J'ai l'intention de leur parler. Mais vous, jeune homme, sauvez-vous pendant qu'il est encore temps.

— Vous êtes fou ! ils vont vous tuer ! murmura Katterson d'une voix rauque.

— Nous sommes tous condamnés, mon fils. Si mon heure est

venue, je suis prêt.

— Vous êtes fou ! » répéta Katterson.

Les quatre hommes étaient arrivés à portée de voix. Katterson regarda une dernière fois le vieux prêtre et partit en courant en direction de bâtiments proches. Il se retourna un instant et vit qu'ils ne le poursuivaient pas.

Les quatre hommes s'étaient arrêtés au pied de la plate-forme et écoutaient le vieil homme. Katterson ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais le voyait agiter les bras. À sa grande stupéfaction, les maraudeurs paraissaient l'écouter avec attention. Puis, l'un d'eux cria quelque chose au prêtre, et le grand qui portait le sac grimpa sur l'estrade. Un des autres lui lança un couteau.

Un cri perçant retentit. Lorsque Katterson osa risquer un coup d'œil, ils étaient en train de fourrer le corps du prêtre dans le sac. Katterson baissa la tête, et ses visions de croisade triomphale s'estompèrent. Il se rendit compte que toute résistance était impossible. Le processus était engagé, et rien ne pouvait l'arrêter.

Il regagna lentement son appartement, mettant méthodiquement un pied devant l'autre à travers trois kilomètres de décombres et d'immeubles délabrés et vides. La main sur son couteau, il épiait sans cesse les ruines, où s'enfuyaient parfois des ombres à peine visibles. Les quatre sinistres silhouettes semblaient le guetter derrière chaque pan de mur.

Il s'engagea dans Broadway, prenant un raccourci à travers les décombres du Parker Building. Cinquante ans auparavant, c'était le plus haut bâtiment du monde occidental ; il n'en restait plus qu'un moignon calciné. Il passa devant ce qui avait été le plus majestueux hall de réception du monde et y jeta un coup d'œil. Assis sur une marche, un petit garçon grignotait un morceau de viande. Il pouvait avoir huit ou dix ans ; son estomac était ballonné et la peau était tendue sur ses côtes qui saillaient. Réprimant sa nausée, Katterson se demanda quel genre de viande ce pouvait bien être.

Il poursuivit son chemin. Vers la 44^e Rue, un chat efflanqué détalait entre ses jambes et disparut derrière un tas de cendres. Cela le fit penser à ce que l'on racontait des Grandes Plaines, où des chats géants couraient la campagne sans être inquiétés. Cela lui mit l'eau à la bouche.

Le soleil déclinait, et New York devenait de nouveau tout gris et noir. Le soleil ne brillait plus en fin d'après-midi ; on aurait dit qu'il avait du mal à se frayer un chemin entre les débris amoncelés, pour jeter une lueur blafarde sur les ruines de la ville. Katterson traversa la 47^e Rue et se dirigea vers sa maison, une des rares qui fût à peu près indemne.

Il monta péniblement les escaliers, étage après étage. Certes, l'ascenseur immobile était toujours là, dans sa cage, mais c'était un luxe qu'il ne fallait plus espérer. Il lui fallut un bon moment pour trouver la serrure dans le noir. Des rires lui parvenaient de l'appartement – un son que ses oreilles avaient presque oublié – et une délicieuse odeur de nourriture filtrant par-dessous la porte le frappa avec violence. Son estomac se rappela à lui par une crampe violente et il avala douloureusement sa salive.

Katterson ouvrit la porte. L'odeur de nourriture emplissait entièrement la petite pièce. À son entrée, Barbara leva les yeux et pâlit visiblement. En face d'elle, dans le fauteuil, était installé un homme qu'il avait rencontré une ou deux fois, un certain Heydahl ; il avait des cheveux clairsemés et une barbe broussailleuse.

« Que se passe-t-il ? demanda Katterson.

— Paul, dit Barbara d'une voix voilée, tu connais Olaf Heydahl, n'est-ce pas ? Olaf, Paul... ?

— Que se passe-t-il ? demanda de nouveau Katterson.

— Barbara et moi faisons justement une petite collation, dit Heydahl d'une voix grasse. Comme nous pensions que vous auriez faim, nous vous avons gardé quelque chose. »

— L'odeur était insupportablement délicieuse ; Katterson en aurait presque bavé. Barbara ne cessait de s'essuyer le visage avec sa serviette, tandis que Heydahl s'étalait avec satisfaction dans le fauteuil.

En deux enjambées, Katterson gagna la kitchenette ; un morceau de viande mijotait doucement sur le réchaud. Katterson regarda la viande, puis regarda Barbara :

« Où as-tu eu cela ? demanda-t-il. Nous n'avons pas d'argent.

— Je... je...

— C'est moi qui l'ai acheté, dit Heydahl calmement. Barbara m'avait raconté que vous n'aviez pas grand-chose à manger, et comme il y en avait plus qu'il ne m'en fallait, je vous ai apporté un petit cadeau.

— Je vois. Un simple cadeau. Sans conditions ?

— Enfin, Mr. Katterson ! Je suis l'invité de Barbara, ne l'oubliez pas.

— Sans doute, mais n'oubliez pas s'il vous plaît que c'est mon appartement, pas le sien. Dites-moi, Heydahl,... quel prix espérez-vous obtenir pour ce... cadeau ? Et combien vous êtes-vous déjà fait payer ? »

Heydahl fit mine de se lever, mais Barbara se hâta d'intervenir entre les deux hommes :

« Je t'en prie, Paul. Ne fais pas d'histoires. Olaf voulait simplement être gentil...

— Barbara a raison, Mr. Katterson, dit Heydahl en se carrant de nouveau dans le fauteuil. Allez-y, servez-vous. Cela vous fera sûrement du bien, et de plus vous me ferez plaisir. »

Katterson le regarda sans répondre. La lumière falote du plafond éclairait ses épaules, son crâne presque chauve et sa barbe florissante. Il se demanda comment Heydahl faisait pour avoir des joues aussi rebondies.

« Allez-y, répéta Heydahl. Nous avons assez mangé. »

Katterson revint à la cuisine, prit un plat dans le placard et y déposa la viande. Il sortit son couteau et allait s'en couper une tranche lorsqu'il fit de nouveau volte-face pour regarder les deux autres.

Barbara était penchée en avant sur son siège, les yeux exorbités par la peur. Heydahl, lui, confortablement installé dans le fauteuil, arborait une expression satisfaite que Katterson n'avait plus vue depuis qu'il avait quitté l'armée.

Une pensée soudaine avait gelé le sang dans ses veines.

« Barbara, dit-il en contrôlant sa voix. Qu'est-ce que c'est comme viande ? Du rosbif ou du rôti de mouton ?

— Je ne sais pas, Paul. Olaf ne m'a pas dit...

— Du rosbif de chien, peut-être ? Du filet de chat de gouttière ? Pourquoi n'as-tu pas demandé à Olaf ce qu'il y avait au menu ? *Pourquoi ne le lui demandes-tu pas maintenant ?* »

Le regard de Barbara se dirigea vers Heydahl, puis revint à Katterson.

« Manges-en, Paul. C'est bon, je t'assure – et je sais comme tu as faim.

— Je ne mange pas des aliments sans étiquette, Barbara. Demande d'abord à Mr. Heydahl ce que c'est.

— Olaf..., commença-t-elle, se tournant vers lui.

— Vous ne devriez pas être si difficile par les temps qui courent, Mr. Katterson, dit Heydahl. Après tout, il n'y a plus de distributions de vivres, et personne ne sait quand on trouvera de nouveau de la viande.

— Je préfère être difficile, Heydahl. Qu'est-ce que c'est comme viande ?

— À quoi bon être si curieux ? Vous savez bien qu'à cheval donné, on ne regarde pas la bouche, hahaha !

— Si au moins j'étais certain que c'est du cheval. C'est de la viande de quoi, Heydahl ? » La voix de Katterson se fit sarcastique : « Une tranche de petit garçon dans le filet ? Ou bien un steak de pauvre diable qui avait eu tort de sortir la nuit tombée ? »

Heydahl devint livide. Katterson prit le morceau de viande et le tint dans sa main levée :

« Les mots vous restent dans la gorge, hein ? Ils vous étouffent. Tenez... cannibales ! »

Ce disant, il lança le rôti sur Barbara. Le morceau de viande rebondit sur sa joue, alla glisser sur le parquet. Rouge de colère, Katterson ouvrit la porte, et sortit en la claquant violemment. La dernière image qu'il eut avant de s'enfuir comme un fou fut celle de Barbara à genoux ramassant la viande.

La nuit tombait rapidement, et Katterson savait que les rues n'étaient pas sûres. Pour lui, son studio était pollué ; il ne pourrait plus y mettre les pieds. Le problème était de trouver quelque chose à manger. Cela faisait presque deux jours entiers qu'il n'avait rien pris. En mettant les mains dans ses poches, il sentit le bout de papier portant l'adresse de Malory. Il se rendit compte avec une grimace que c'était sa seule chance de trouver un repas et du travail. Mais pas encore – pas tant qu'il pourrait garder la tête droite.

Le crâne vide, il marcha vers le fleuve, vers l'énorme cratère où, lui avait-on dit, se dressait jadis l'immeuble des Nations Unies. Il avait près de trois cents mètres de profondeur ; les Nations Unies avaient été rayées de la carte lors du premier bombardement, en 2028, l'année qui avait marqué le début de la guerre. Katterson avait alors tout juste un an. Les combats et les bombardements s'étaient poursuivis pendant cinq ou six ans, jusqu'à ce que les deux hémisphères fussent entièrement brûlés et ravagés ; ensuite avait commencé la longue guerre d'usure. En 2045, Katterson avait eu ses 18 ans – cela faisait neuf longues années – et sa haute taille le désignait tout naturellement pour un poste de choix dans l'armée. Pendant ses années de service, il avait parcouru toute la partie du monde qu'il considérait comme son pays : une bande de terre délimitée par la ceinture radioactive des Appalaches d'un côté, et par l'Atlantique de l'autre. L'ennemi avait sciemment érigé des murailles de feu découpant l'Amérique en une douzaine de bandes totalement isolées les unes des autres. Seul un avion aurait pu les relier – mais il n'y avait plus d'avions. Et la science, l'industrie, la technologie, sont mortes, se dit Katterson avec lassitude en fixant le fleuve sans le voir. Il s'assit sur le bord du cratère et laissa pendre ses jambes.

Qu'était-il arrivé au meilleur des mondes, qui avait abordé le XXI^e siècle avec tant d'espoirs ? Regardez Paul Katterson, probablement un des habitants les plus grands et les plus forts de ce pays, assis au bord d'un immense cratère calciné, tandis que son estomac se tordait douloureusement. Le monde était mort, l'élégant monde aérodynamique des avions à réaction, des façades de verre et des chromes. Un jour, peut-être, une nouvelle vie allait recommencer. Un jour...

Katterson regarda l'Hudson et la mer. Quelque part au-delà de l'Atlantique, il y avait d'autres pays, brisés comme celui-ci. Et quelque

part dans l'autre direction, il y avait des plaines et des collines, de l'herbe, du blé, des animaux sauvages, enfermés entre des centaines de kilomètres de montagnes radioactives. La guerre avait dévoré les champs, les pâturages et le bétail, et avait impitoyablement écrasé les hommes.

Il se leva et rebroussa chemin vers les rues solitaires. Il faisait complètement nuit maintenant ; seuls quelques rares réverbères répandaient une lumière falote semblable à celle de la lune pendant une éclipse. Les champs étaient morts, et ce qui restait de l'humanité se blottissait dans les villes dévastées, mis à part quelques heureux vivant dans les rares Oasis éparpillées au hasard à travers le pays. New York était une ville de squelettes dont l'unique et constante préoccupation était de trouver quelque chose à manger.

Alors qu'il avançait dans le noir, un petit homme le bouscula soudain ; Katterson baissa les yeux sur lui et l'empoigna par le bras ; sans doute, se dit-il, un père de famille se hâtant d'aller retrouver ses enfants affamés.

« Oh, excusez-moi, Monsieur ! » dit craintivement le personnage tout en essayant de se dégager.

Il jeta à Katterson un regard tellement effrayé que celui-ci se demanda si le petit homme craignait vraiment que le géant ne le rôtisse vivant.

« Je ne vous ferai pas de mal, citoyen, dit Katterson. Je cherche seulement quelque chose à manger.

— Je n'ai rien.

— Mais je meurs de faim ! Vous semblez avoir du travail, un peu d'argent. Donnez-moi à manger et je serai votre garde du corps, votre esclave, tout ce que vous voudrez...

— Écoutez, mon ami, je n'ai pas un morceau de pain de trop. Aïe ! Lâchez-moi le bras ! »

Katterson lâcha prise et regarda le petit homme disparaître en courant. Les gens se fuyaient de plus en plus, pensa-t-il. Malory aussi était parti en courant.

Les rues étaient noires et désertes. Katterson se demanda s'il serait transformé en bifteck avant le matin ; cela lui était presque égal. Quelque chose le démangea soudain et il passa la main sous sa chemise pour se gratter. Ses pectoraux avaient presque entièrement fondu ; il sentait les côtes sous la peau. Il se passa la main sur le visage et remarqua combien la peau était tendue.

Il revint vers le nord, contournant les cratères et escaladant les tas de décombres. À la hauteur de la 5^e Rue, une jeep officielle arriva à petite vitesse et s'arrêta à sa hauteur. Deux soldats armés de fusils descendirent.

« Un peu tard pour aller se promener, citoyen, dit l'un d'eux.

— Je prenais l'air.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Vous n'allez pas à la chasse, par hasard ? »

Katterson se jeta sur le soldat : « Dis-donc, petit morveux... »

L'autre soldat le retint :

« Du calme, mon grand. C'était juste pour plaisanter.

— Vous trouvez ça drôle ? Vous pouvez rire, vous ; tout ce que vous avez à faire pour manger, c'est de porter l'uniforme. Je sais comment c'est, à l'armée.

— Fini, tout ça, dit le second soldat.

— Vous vous moquez de moi, ou quoi ? J'ai fait sept ans à l'armée, jusqu'à ce que notre unité ait été supprimée en 52. Je sais comment ça se passe.

— Un moment : quel régiment ?

— Le 306^e Exploratoire, soldat.

— Vous ne seriez pas Katterson ? Paul Katterson ?

— Peut-être bien, dit-il en se rapprochant. Pourquoi ?

— Vous connaissez Mark Leswick ?

— Et comment ! Et vous, vous le connaissez ?

— C'est mon frère. Il parlait tout le temps de vous – le plus grand homme du monde, disait-il. Un appétit d'ogre... »

Katterson sourit :

« Et que fait Mark, maintenant ?

— Rien, dit l'autre après s'être éclairci la gorge. Avec quelques amis, il avait construit un radeau pour tenter de gagner l'Amérique du Sud. L'escadre côtière les a coulés à la sortie du port de New York.

— Eh bien... Dommage, c'était un brave gars. Et il avait raison en ce qui concerne mon appétit. Je meurs de faim.

— Nous aussi, camarade. Depuis hier, ils ont supprimé les rations du soldat. »

— Les échos du rire de Katterson se répercutèrent dans la rue désolée :

« Ah ! les vaches ! Heureusement qu'ils n'ont pas essayé ça pendant que j'y étais ; je leur aurais dit ce que je pensais !

— Tu peux venir avec nous, si tu veux. À la fin de cette patrouille, nous sommes libres.

— Il doit se faire tard, non ? Où comptez-vous aller ?

— Trois heures moins le quart, dit le soldat. Nous sommes à la recherche d'un type qui s'appelle Malory. Il paraît qu'il vend à manger. On a été payés hier, tu sais, conclut-il en tapotant sa poche.

— Vous savez ce qu'il vend, ce Malory ! dit Katterson en plissant les yeux.

— Ouais, dit l'autre soldat. Et alors ? Quand on a faim, on a faim,

et il vaut mieux manger que de crever. J'en ai vu, des gars comme toi – trop têtus pour s'abaisser pour un repas. Mais tôt ou tard, tu céderas, tu verras. Je me trompe peut-être, mais tu as l'air têtue.

— Oui, dit Katterson d'une voix rauque. Oui, je crois que je suis têtue. Merci pour l'invitation, mais je crois que je vais dans l'autre direction. »

Les plantant là, il se dirigea d'un pas lourd vers les ténèbres.

Il ne connaissait qu'un seul endroit où il serait accueilli.

Hal North était un homme calme, toujours plongé dans les livres, que Katterson avait rencontré assez souvent, bien qu'il habitât à cinq ou six kilomètres plus au nord, dans la 114^e Rue.

North lui avait dit qu'il pouvait passer quand il voulait, de jour comme de nuit. Comme c'était sa dernière ressource, Katterson partit dans cette direction. North était un des rares savants qui poursuivaient des recherches à l'université de Columbia, jadis une citadelle du savoir. Ils se retrouvaient dans une des grandes salles à moitié en ruine, maniant avec soin des livres moisies et échangeant des idées. Entouré de livres et d'un petit cercle d'amis, North habitait un petit appartement d'un immeuble indemne de la 114^e Rue.

Trois heures moins le quart, avait dit le soldat. Katterson se mit à avancer d'un pas léger, prenant à peine conscience des quartiers qu'il traversait. Il se retrouva devant l'immeuble de North alors que le soleil se montrait à l'horizon. Il monta, et frappa doucement à la porte. Deux fois, puis une troisième, un peu plus fort.

Des pas approchèrent.

« Qui est-là ? demanda une voix lasse, assez aiguë.

— Paul Katterson. Vous êtes réveillé ? »

North entrouvrit la porte. « Entrez donc, Katterson ! Qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous aviez dit que je pouvais venir quand j'en aurais besoin. J'en ai besoin. »

Katterson s'assit sur le rebord du lit. « Je n'ai rien mangé depuis deux jours.

— Vous avez bien fait de venir, alors ! dit North en riant. Je vais vous faire une tartine à la margarine. Il en reste.

— Vous êtes sûr que ça ne vous manquera pas ? »

North ouvrit un placard et en sortit une miche de pain ; Katterson sentit l'eau lui venir à la bouche.

« Mais non, Paul. Je ne mange pas beaucoup, de toute façon, et j'ai gardé une bonne partie de mes rations. Il n'y a pas grand-chose, mais vous êtes le bienvenu à ma table. »

Katterson se sentit submergé par une sensation inconnue, un sentiment d'amour et de reconnaissance qui englobait l'humanité

entière ; cette chaleur ne dura toutefois qu'un instant.

« Merci, Hal, dit-il simplement. Merci. »

Son regard se porta sur le livre jauni, tout écorné par l'usage, qui était ouvert sur le lit de Hal ; il se mit à lire à mi-voix :

Et là se tenait l'empereur du royaume des larmes.

Son torse puissant était ceint de glace ;

À son bras seul les géants étaient

Moins comparables qu'à moi un géant.

North lui apporta les tartines sur une assiette.

« J'ai lu cela toute la nuit, dit-il. Hier soir, l'envie m'était venue de le feuilleter une fois de plus, et je ne l'ai pas lâché jusqu'à votre arrivée.

— *L'Enfer* de Dante, dit Katterson. Parfaitement approprié. Moi aussi, j'aurais envie de le relire. Je connais peu de livres, vous savez ; l'éducation des soldats laisse à désirer.

— Quand vous en aurez envie, Paul, ces livres vous attendent. » Avec un pâle sourire, North lui montra les rayonnages où des livres sales et fatigués étaient disposés sans ordre. « Regardez : Rabelais, Joyce, Dante, Enright, Voltaire, Eschyle, Homère, Shakespeare... Ils sont tous là, Paul, le plus grand des trésors. Ce sont de vieux amis ; souvent, ils m'ont servi de déjeuner et de dîner quand la nourriture était introuvable.

— Nous en aurons plus besoin que jamais, Hal. Êtes-vous souvent sorti, ces derniers temps ?

— Non. Cela fait plus d'une semaine que je n'ai pas mis les pieds dehors. Henriks allait chercher mes rations et me les apportait ; il en profitait pour m'emprunter des livres. Hier – non, c'était avant-hier – il est venu me demander mon volume de tragédies grecques. Il écrit un nouvel opéra, basé sur une pièce d'Eschyle.

— Pauvre Henriks, dit Katterson. Pourquoi continue-t-il à écrire de la musique, alors qu'il n'y a plus d'orchestres, plus de disques ni de concerts ? Il ne peut même pas entendre ce qu'il compose. »

North ouvrit la fenêtre, laissant entrer l'air frais du matin.

« Mais si, Paul ; il entend la musique dans son esprit, et cela lui suffit. C'est sans grande importance ; elle ne sera jamais jouée de son vivant.

— On ne distribue plus de rations, dit Katterson.

— Je sais.

— Les gens commencent à se manger entre eux. Hier, j'ai vu tuer une femme – abattue comme un bœuf, pour la manger. »

North secoua la tête et remit en place une mèche rebelle.

« Déjà ? Je ne pensais pas que cela arriverait si tôt.

— Ils ont faim, Hal.

— Oui, ils ont faim. Vous aussi. Dans un jour ou deux, mes provisions seront épuisées, et moi aussi j'aurai faim. Mais il faut plus que cela pour enfreindre ce tabou. Ces gens ont tué les derniers restes d'humanité en eux ; ils ont subi toutes les dégradations, et ne peuvent pas tomber plus bas. Tôt ou tard, nous finirons par nous en rendre compte aussi, vous et moi, et nous nous mettrons en chasse pour trouver de la viande.

— Hal !

— Allons, Paul, ne soyez pas si choqué, dit North patiemment. Attendez encore quelques jours, quand nous aurons mangé les reliures des livres et fini de mastiquer le cuir des chaussures. Cela me retourne l'estomac rien que d'y penser, mais c'est inévitable. La société est condamnée ; les dernières contraintes sont en train de disparaître. Nous sommes plus obstinés que les autres, ou simplement plus difficiles dans le choix de nos aliments. Mais notre jour viendra, je vous assure.

— Je me refuse à le croire, dit Katterson en se levant.

— Restez assis. Vous êtes fatigué et terriblement amaigri. Qu'est devenu le grand costaud Katterson ? Où sont passés ses muscles ? » North avança le bras et lui tâta les biceps. « Il ne reste que la peau et les os. Vous vous consommez, Paul, et lorsque l'étincelle se sera éteinte, vous aussi vous céderez.

— Peut-être avez-vous raison, Hal. Dès que je cesserai de me considérer comme un être humain, dès que j'aurai assez faim et serai assez mort, j'irai chasser, comme les autres. Mais je résisterai le plus longtemps possible. »

S'accoudant sur le lit, il se mit à feuilleter lentement les pages jaunies du Dante.

Henriks revint le lendemain, hagard, les yeux fous, pour rapporter les tragédies grecques, disant que les temps n'étaient pas mûrs pour Eschyle. Il emprunta un petit volume de poèmes d'Ezra Pound. North le força à avaler un peu de nourriture, qu'il accepta avec reconnaissance. Avant de partir, il regarda Katterson avec une curieuse insistance.

D'autres amis passèrent au cours de la journée : Komar, Goldman, de Metz... Tous des hommes de la vieille génération, qui, comme North et Hendriks, se souvenaient de l'époque précédant la longue guerre. C'étaient de pitoyables squelettes, mais la flamme du savoir brûlait ardemment en eux. North leur présenta Katterson, et ils regardèrent admirativement sa silhouette restée puissante avant de se plonger dans les livres.

Mais ils cessèrent bientôt de venir. Katterson restait des heures à la

fenêtre, regardant la rue déserte. Il y avait quatre jours maintenant que l'Oasis de Trenton n'envoyait plus rien. La fin approchait.

Le lendemain, il y eut de légères chutes de neige, qui ne cessèrent pas de la journée. Le soir venu, North approcha son fauteuil du placard et, se penchant dangereusement en avant, fouilla dans tous les recoins, puis se tourna vers Katterson :

« Je suis encore plus mal loti que Mère Hubbard. Au moins, elle avait un chien.

— Comment ?

— Je me référais à une anecdote d'un livre d'enfants. Je voulais dire qu'il n'y a plus rien à manger.

— Absolument rien ? demanda Katterson d'une voix lasse.

— Rien du tout », dit North avec l'ombre d'un sourire.

Katterson prit conscience du vide de son estomac, se radossa et ferma les yeux.

Le lendemain, ils ne mangèrent pas. Il neigeait toujours un peu. Katterson passa le plus clair de son temps à regarder par la fenêtre. Une fine couche de neige recouvrait maintenant la rue, et elle ne portait pas une seule empreinte de pas.

Le lendemain matin en se réveillant, il vit avec incrédulité que North arrachait la reliure de ses tragédies grecques, pour la mettre dans une casserole où de l'eau était en train de bouillir.

« Oh, vous êtes debout ! Je suis en train de préparer le petit déjeuner. »

La reliure avait un goût pas très agréable, mais ils la mâchèrent consciencieusement et avalèrent la bouillie de cuir dans l'espoir de calmer un moment leurs estomacs torturés. Katterson rota après la dernière bouchée.

La journée se passa à manger des reliures.

« La ville est morte, dit Katterson de la fenêtre. Je n'ai pas vu une seule personne passer dans la rue. La neige recouvre tout. »

North ne réagit pas.

« C'est de la folie. Hal ! reprit soudain Katterson. Je vais sortir pour trouver quelque chose à manger.

— Où ?

— Vers Broadway. Je trouverai peut-être un chien égaré. Nous ne tiendrons pas longtemps, ici.

— N'y allez pas, Paul.

— Et pourquoi pas ? dit Katterson avec une violence soudaine. Vaut-il mieux se laisser mourir de faim ici, plutôt que d'aller à la chasse ? Vous êtes petit, il vous faut moins de nourriture qu'à moi. Je vais descendre vers Broadway ; je trouverai peut-être quelque chose. En tout cas, ça ne peut pas nuire.

— Allez-y, alors, dit North en souriant.

— J'y vais. »

Il accrocha son couteau à sa ceinture, mit tous les vêtements chauds qu'il put trouver et sortit. En descendant les escaliers, il avait l'impression de voguer, tellement il était ivre de faim. Son estomac était dur et noué.

Les rues étaient désertes. Un mince manteau blanc adoucissait les contours des ruines. Laissant des traces dans la neige vierge, Katterson se dirigea vers le centre et Broadway.

Au croisement de la 96^e Rue et de Broadway, il vit les premiers signes de vie ; un petit groupe assemblé près de l'intersection suivante. Il se dirigea vers eux avec espoir et curiosité, mais s'arrêta net dès qu'il vit ce dont il s'agissait.

Un corps était étendu dans la neige, sans doute celui d'une personne morte depuis peu. Deux garçons d'une douzaine d'années se battaient à mort pour l'avoir, tandis qu'un troisième les observait avec avidité. Après les avoir regardés un moment, Katterson traversa la rue et poursuivit son chemin.

La solitude et la neige ne lui pesaient plus. Il avançait d'un pas régulier, presque mécanique.

Tout autour de lui, le monde s'écroulait et il ne trouvait réconfort que dans sa marche solitaire.

Il s'arrêta un instant et se retourna ; derrière lui, la trace de ses pas se perdait dans le lointain, seule à briser la monotonie blanche. Il continua sa marche, voyant à peine défiler les immeubles et les rues vides.

La 90^e Rue. La 87^e. La 85^e. Arrivé à la 84^e, il aperçut une tache de couleur au loin, et hâta le pas. Il vit bientôt que c'était un homme étendu dans la neige. Il s'approcha davantage et se tint au-dessus de lui, vacillant légèrement.

L'homme était étendu face contre terre. Katterson se baissa et le retourna précautionneusement. Ses joues avaient encore de la couleur. Il était évident qu'il était mort depuis peu de minutes. Katterson se redressa et regarda attentivement autour de lui. Dans une maison proche, deux visages pâles se pressaient à une fenêtre, le regardant avec avidité.

Se retournant brusquement, il se trouva face à un petit homme boucané qui se tenait de l'autre côté du cadavre. Ils se regardèrent fixement. Katterson remarqua confusément qu'il avait des yeux comme des braises, et que son expression était déterminée. Bientôt, une femme en haillons et un gosse de huit ou neuf ans vinrent les rejoindre. Sans quitter le petit groupe des yeux, Katterson fit semblant d'examiner le corps pour l'identifier.

Deux autres hommes arrivèrent. Ils étaient cinq, maintenant,

formant un demi-cercle silencieux. Sur un signe du petit homme boucané, deux femmes et un autre homme arrivèrent de la maison la plus proche. Katterson se renfrogna ; cela annonçait du vilain.

Il se remit à neiger, et la faim fouilla le ventre de Katterson comme une lame portée au rouge. Il attendit, se demandant ce qui allait se passer. Le corps formait une barrière entre lui et les autres.

En l'espace d'un instant, le tableau vivant se disloqua. Le petit homme fit un geste vers le corps ; le devançant, Katterson se baissa et le balança sur ses épaules. Ils arrivèrent tous sur lui, hurlant et essayant de lui arracher le cadavre.

Le petit homme tirait sur un des bras du mort, tandis qu'une femme avait agrippé Katterson par les cheveux. Levant son bras libre, Katterson frappa de toutes ses forces l'homme boucané, qui alla s'affaler dans la neige à plusieurs pas de là.

Les autres continuaient à essayer de lui arracher le corps et à le frapper ; Katterson se défendit avec son bras libre, avec les épaules, avec les pieds. Même affaibli et seul contre plusieurs, sa taille lui donnait un grand avantage.

« Arrière ! criait-il. Allez-vous-en ! Il est à moi ! Arrière ! » Il entendit un os craquer sous son poing, sentit des côtes céder sous ses bottes. Il rejeta avec violence une femme qui s'agrippait à lui. « Il est à moi ! ne cessait-il de hurler. À moi ! »

Ils étaient encore plus affaiblis par la faim que lui-même ; bientôt, il ne resta plus que le petit garçon, qui s'avança avec détermination et, soudain, bondit sur son dos, où il resta agrippé, trop faible pour tenter autre chose.

Katterson fit quelques pas, portant à la fois le cadavre et le petit garçon, tandis que l'excitation de la bataille l'abandonnait lentement. Il allait ramener le corps chez North ; il pourrait sûrement le découper sans trop de mal. Ils auraient de quoi manger pour des jours et des jours. Ils allaient...

Soudain, la réalisation de ce qui s'était passé le frappa de plein fouet. Il laissa tomber le cadavre, fit quelques pas en chancelant et se laissa tomber dans la neige, la tête basse. Le petit garçon l'avait lâché, et le petit groupe s'avança craintivement vers le mort, puis, s'enhardissant, l'emporta triomphalement.

« Pardon », murmura Katterson lorsqu'il se retrouva seul. Il resta longtemps agenouillé dans la neige, la gorge serrée, incapable de trouver assez d'énergie pour se lever.

« Non, il n'y aura pas de pardon. Inutile de m'abuser ; je suis comme eux, maintenant. »

Il finit par se lever, et regarda longuement ses mains avant de se remettre en marche, se forçant méthodiquement à mettre un pied devant l'autre, la main crispée sur le petit papier dans sa poche. Il

savait qu'il avait tout perdu.

Ses cheveux étaient couverts de neige gelée, et son visage était d'une terrible pâleur. Il ressemblait à un vieillard. Il suivit d'abord Broadway, puis tourna en direction de Central Park, marchant sur un tapis de neige qui recouvrait tout, signe que l'hiver serait long.

« North avait raison », dit-il doucement, face à l'étendue blanche et vide qu'était Central Park. « Je ne peux plus tenir ». Il vérifia l'adresse : Malory, 218 Ouest 42^e Rue, et continua à marcher, à demi-paralysé par le froid.

Ses paupières étaient à peine entrouvertes ; ses cils et ses cheveux étaient couverts de givre. Il serrait les dents de faim, et sa gorge se serrait spasmodiquement. La 70^e Rue, la 65^e... Il fit des détours, suivant quelque temps Columbus Avenue, puis Amsterdam Avenue. Colomb, Amsterdam, échos d'un passé qui n'avait jamais existé.

Une heure passa ainsi, et une deuxième sans doute. Les rues étaient vides. Les survivants affamés étaient barricadés chez eux, et regardaient par leurs fenêtres cet étrange géant avançant d'un pas lourd dans la neige. Lorsqu'il atteignit la 50^e Rue, le soleil avait presque disparu. Katterson ne sentait même plus sa faim, et ne pensait qu'à une seule chose : au but de cette marche forcée. Toute son énergie tendait à avancer dans cette direction.

Il arriva enfin à la 42^e Rue, et la suivit. Lorsqu'il se trouva devant l'immeuble de Malory, la nuit tombait. Il s'engagea dans les escaliers. Un étage, encore un, encore. Chaque marche était une montagne, mais il se força à monter, à monter...

Au quatrième étage, la tête lui tournait tellement qu'il dut s'asseoir sur une marche pour reprendre son souffle. Un serviteur en livrée passa, sa tunique verte étincelant dans la semi-obscurité. Sur un plateau d'argent, il portait un cochon de lait rôti avec une pomme dans la bouche. Katterson plongea en avant pour s'emparer du cochon, mais ses mains ne saisirent que le vide ; serviteur et cochon disparurent dans une explosion de bulles qui se dispersèrent dans les couloirs déserts.

Encore un dernier étage. De la viande grésillant dans une poêle, de la viande tendre et juteuse emplissant le trou béant qu'était devenu son estomac. Montant précautionneusement une marche après l'autre, il finit par atteindre le palier. Il faillit perdre l'équilibre et basculer en arrière, mais se retint à la rampe, et fit les derniers pas.

Voilà. La porte. Il la voyait, il entendait des rires bruyants. Il y avait une fête, un banquet, et il voulait, oh, il voulait tant être invité. Encore un pas, se tourner vers la gauche, frapper...

Des bruits, de plus en plus proches.

« Malory ! Malory ! C'est moi, Katterson, le grand Katterson ! Je suis venu ! Ouvrez-moi, Malory ! »

La poignée de la porte commença à tourner.

« Malory ! Malory ! »

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, Katterson tomba à genoux et s'écroula face la première dans le couloir.

Traduit par PHILIPPE HUPOP.

Road to night fall.

© King Size Publications, 1958.

© Librairie Générale Française, 1981, pour la traduction.

SANS ÉCLAT...

Par Damon Knight

Pour qu'il puisse y avoir recommencement après une catastrophe planétaire – quelle qu'ait pu en être la cause – il est fréquemment admis de façon implicite que les survivants doivent être des personnages d'élite, physiquement et moralement exemplaires. Et si tel n'allait pas être le cas ? Si ces survivants se révélaient au contraire médiocres, étriqués, pudibonds ? C'est ce qui est supposé dans le sardonique petit récit qu'on va lire maintenant, et dont le titre anglais se réfère à un poème de Thomas Stearns Eliot, où il est dit que

*« ...c'est ainsi que le monde finit
Non dans une explosion
Mais sans aucun éclat. »*

DIX mois après que le dernier avion fut passé, Rolf Smith acquit la certitude qu'en définitive un seul autre être humain avait survécu. Cet être s'appelait Louise Olivier et Rolf était installé en face d'elle à une table du salon de thé d'un grand magasin de Salt Lake City. Ils mangeaient des saucisses viennoises en conserve et buvaient du café.

Le soleil, filtrant par une vitre brisée, pesait avec la lourdeur d'un jugement sur l'atmosphère embrumée de la pièce. On n'entendait pas le moindre son, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Il n'y avait qu'un silence étouffant. Jamais plus de cliquetis de vaisselle à l'office, jamais plus ce grondement sourd de la circulation. Il n'y avait que du soleil, du silence et les yeux humides, étonnés, de Louise Olivier.

Rolf se pencha en avant, essayant de retenir pendant un instant l'attention de ces yeux, pareils à ceux d'un poisson.

« Chérie, dit-il, naturellement, je respecte vos opinions, mais permettez-moi tout de même de vous dire qu'elles ne sont pas du tout pratiques. »

Elle le considéra, un peu perplexe, puis détourna une fois de plus les yeux. Elle secoua doucement la tête.

« *Non, non, Rolf, il m'est impossible de vivre maritalement avec vous.* »

Smith songea aux femmes de France, de Russie, du Mexique et des mers du Sud. Il avait passé trois mois dans les ruines du studio d'une station de radiodiffusion à Rochester, écoutant les voix jusqu'à ce qu'elles se soient tues. En Suède, il y avait eu une grande colonie de survivants comprenant même un ministre du Cabinet britannique. Ils signalèrent que l'Europe avait disparu. Simplement disparu. Il n'existait pas un hectare n'ayant pas été ravagé par la poussière radioactive. Ils avaient deux avions et suffisamment de carburant pour les emmener n'importe où sur le continent européen, mais il n'y avait aucun endroit où aller. Trois d'entre eux succombèrent de la peste, puis onze, puis tous.

Il y avait également le pilote d'un bombardier qui s'était écrasé dans le voisinage d'un poste de la radio d'État en Palestine. Il ne vécut pas bien longtemps, s'étant fracturé plusieurs os dans sa chute. Il avait vu la vaste étendue de l'océan vide là où auraient dû se trouver les îles du Pacifique. Ce fut lui qui devina que la calotte glaciaire de l'Arctique avait été bombardée. Il ignorait si cela avait été fait intentionnellement ou par erreur.

Il n'y avait pas la moindre nouvelle de Washington, de New York, de Londres, de Paris, de Moscou, de Tchoung-King, de Sidney. Il était impossible de dire qui avait succombé à la maladie, qui avait été détruit par la poussière radioactive et qui avait été tué par les bombes.

Smith avait été assistant de laboratoire dans une équipe essayant de découvrir un antibiotique contre la peste. Ses chefs avaient réussi à en trouver un qui donnait parfois des résultats, cependant, il était déjà un peu tard. En quittant le laboratoire, Smith avait emporté tout ce qui restait de ce remède... une quarantaine d'ampoules, de quoi le sauver pendant des années.

Louise avait été infirmière dans un hôpital du côté de Denver. D'après ce qu'elle disait, une chose plutôt étrange s'était produite aux environs de cette clinique au moment où elle s'y rendait le matin de l'attaque. Louise avait été très calme en racontant cela, mais ses yeux devinrent vagues et son expression d'animal terrorisé s'accrut encore. Aussi Smith n'insista pas pour des détails.

Comme lui, elle avait trouvé un poste de radiodiffusion qui était encore en état de marche et, lorsque Smith découvrit qu'elle n'avait pas été contaminée par la peste, il accepta de la rencontrer. Elle paraissait être naturellement immunisée contre cette maladie. Il avait dû y en avoir d'autres comme elle, mais les bombes et la poussière radioactive ne les avaient pas épargnées.

Louise regrettait amèrement qu'aucun ministre du culte protestant

n'ait survécu au désastre.

Le plus ennuyeux de l'histoire était qu'elle prenait cela vraiment très à cœur. Smith mit longtemps à s'en convaincre, mais dut se rendre à l'évidence. Elle refusait de dormir dans le même hôtel que lui. Elle exigeait le plus grand respect et s'attendait aux plus grandes marques de politesse. Elle les obtenait, car un jour elle l'avait remis vertement à sa place et il avait compris. Il marchait à l'extérieur, abandonnant à Louise le haut des trottoirs recouverts de gravats. Là où il y avait encore des portes, il les ouvrait pour elle et s'effaçait pour la laisser passer. Il se précipitait pour lui avancer un siège. Il s'abstenait de dire des gros mots. Il lui faisait la cour.

Louise devait avoir la quarantaine, à peu près cinq ans de plus que Smith. Souvent il se demandait quel âge elle croyait avoir. Ce qu'elle avait vu à son hôpital, le souvenir des malades qu'elle avait soignés, l'avaient fait se replier mentalement au stade de ses dix-huit ans. Elle admettait que tout le reste du monde était mort, mais elle considérait qu'il n'était pas séant d'en parler.

Une centaine de fois, au cours de ces trois dernières semaines, Smith avait été pris d'une envie presque irrésistible de tordre son maigre cou et de poursuivre son chemin tout seul. Mais il n'y avait pas le moindre doute : Louise était la seule femme sur cette terre et il avait besoin d'elle. Si elle mourait ou le quittait, il mourrait.

« *Sacrée vieille chienne !* » se disait-il rageusement en évitant de trahir cette pensée sur son visage.

« Louise, mon amour, lui dit-il avec douceur. Vous savez bien que j'essaie de ménager vos susceptibilités dans la mesure du possible.

— Oui, Rolf », dit-elle en le fixant de son regard de poulet hypnotisé.

Smith s'obligea à poursuivre :

« Cependant il faut que nous regardions les faits en face, si déplaisants qu'ils puissent être. Chérie, nous sommes le seul homme et la seule femme qu'il y ait au monde. Nous sommes comme Adam et Ève dans le jardin de l'Éden. »

Une expression légèrement dégoûtée apparut sur le visage de Louise. Visiblement ses pensées allaient vers les feuilles de vigne.

« Pensez aux générations pas encore nées », dit Smith avec un léger trémolo dans sa voix.

« *Pour une fois pensez à moi. Peut-être résisterez-vous encore une dizaine d'années, peut-être pas.* » Avec un frémissement il pensa au second stade de la maladie... cette rigidité, cette paralysie qui vous frappait sans le moindre avertissement, vous rendant absolument inerte. Une fois déjà il avait eu une attaque de ce genre et Louise l'avait aidé à la surmonter. Sans elle, il serait resté immobile jusqu'à ce que la mort vienne le frapper, la seringue hypodermique pouvant le

sauver, à quelques centimètres à peine de sa main paralysée. Il pensa désespérément : « *Avec un peu de chance je pourrai te faire au moins deux enfants avant que tu ne crèves et tout sera sauvé.* »

À haute voix il poursuivit :

« Dieu n'a certainement pas voulu que la race humaine s'éteigne ainsi. Il nous a épargnés, vous et moi, pour... »

Il s'interrompit. Comment pourrait-il s'exprimer sans la scandaliser ? « Faire des enfants » ne ferait certainement pas l'affaire... c'était trop suggestif.

« ...transmettre le flambeau de la vie », termina-t-il.

Voilà. C'était assez bien enveloppé.

Louise regardait fixement par-dessus l'épaule de Rolf, le regard perdu au loin. Ses paupières cillaient régulièrement et à la même cadence sa bouche était agitée d'un petit mouvement, pareil à celui du museau d'un lapin.

Smith regarda ses cuisses décharnées sous la table.

« *Non, je ne suis plus assez fort pour la violer*, pensa-t-il, *Mon Dieu ! si seulement j'avais encore assez de vigueur pour la prendre de force !* »

De nouveau il se sentit envahi d'une rage futile, mais se domina. Il ne fallait pas qu'il perde la tête, car ceci pourrait bien être sa dernière chance. Ces jours derniers, Louise, dans ce langage imprécis qu'elle employait pour s'exprimer, avait parlé de partir dans les montagnes pour prier et demander à Dieu de la guider. Elle n'avait pas dit « seule », mais il était facile de comprendre que telle était son intention. À tout prix il lui fallait la faire changer d'avis avant que cette résolution ne s'affirmât. Smith se concentra rageusement et essaya une fois de plus.

*

* *

Le flot de paroles semblait être un roulement de tonnerre éloigné. Louise entendait une phrase par-ci, une autre par-là. Chacune de ces phrases provoquait un enchaînement de pensées, rendant la rêverie de Louise plus profonde.

« Maman avait fréquemment parlé de « notre devoir envers l'humanité... » – c'était naturellement dans la vieille demeure de Waterbury Street avant que maman ne tombe malade – elle avait également dit :

« Mon enfant, ton devoir est d'être propre, polie et de vivre dans la crainte de Dieu. Être jolie ne compte pas. Bien des femmes laides ont trouvé de bons maris, excellents chrétiens. »

Des maris... unis jusqu'à la mort... des fleurs d'oranger et des demoiselles d'honneur... les grandes orgues. À travers un brouillard elle vit le visage émacié de Rolf, une face de loup. Naturellement, il

était le seul qu'elle pourrait jamais avoir. Elle s'en rendait parfaitement compte. Après tout, lorsqu'une fille avait dépassé 25 ans il lui fallait bien prendre ce qu'elle trouvait.

« *Parfois je me demande s'il est vraiment un homme bien,* » pensa-t-elle.

« ...par devant Dieu... » Elle se souvenait des vitraux de la vieille église épiscopale et comme elle croyait toujours que Dieu l'observait à travers cette transparence lumineuse. Et maintenant il la regardait encore, quoiqu'elle se demandât parfois s'il ne l'avait pas oubliée. Naturellement elle se rendait compte que les usages du mariage étaient complètement modifiés et que si l'on ne pouvait pas trouver un ministre régulier du culte... Mais c'était une véritable honte, un outrage même, que, si elle épousait cet homme il lui faille se passer de toutes ces belles choses... elle n'aurait même pas le moindre cadeau de mariage... Même pas ça. Et, cependant, Rolf lui donnerait certainement tout ce qu'elle pourrait désirer. Elle vit de nouveau son visage, remarqua ses yeux noirs, étroits, la fixant avec une détermination féroce, la bouche mince, déformée par un tic lent, régulier, les lobes poilus de ses oreilles sous la masse de ses cheveux noirs, hirsutes.

« *Il ne devrait pas laisser pousser ses cheveux aussi longs,* pensa-t-elle. *Ce n'est pas correct.* »

Si elle l'épousait elle lui ferait certainement changer ses habitudes, d'ailleurs ce n'était que son devoir de femme.

À présent, Rolf parlait d'une ferme qu'il avait vue en dehors de la ville... une belle, grande maison et une grange. Il convint qu'il n'y avait pas de bétail, mais ils s'en procureraient plus tard. Et puis, ils planteraient toutes sortes de choses et pourraient ainsi s'alimenter sans aller tout le temps dans ce qui restait des restaurants.

Elle sentit un léger attouchement sur sa main pâle posée sur la table. Les doigts bruns, boudinés de Rolf, avec leurs poils noirs en dessous et en dessus des jointures touchaient les siens. Pendant un instant il s'était arrêté de parler, mais à présent le flot de paroles reprit, plus pressant, plus insistant. Elle retira ses mains.

Il disait :

« ...et puis vous aurez la plus belle robe de mariée que vous ayez jamais vue... et un bouquet. Tout ce que vous pourrez désirer, Louise, tout... »

Une robe de mariée ! Et des fleurs !... même s'il ne pouvait y avoir de pasteur ! Eh bien, pourquoi cet imbécile n'en avait-il encore jamais parlé...

Rolf s'interrompit au beau milieu d'une phrase, se rendant brusquement compte que Louise avait dit très clairement :

« Oui, Rolf, si vous le désirez, je consens à vous épouser. »

Étourdi, il désirait qu'elle répêât ces paroles, mais n'osait lui demander : « Qu'avez-vous dit ? » de crainte de recevoir une réponse fantaisiste quelconque ou même pas de réponse du tout. Il aspira une profonde bouffée d'air et demanda :

« Aujourd'hui, Louise ? »

Elle répondit :

« Eh bien, *aujourd'hui*... je ne sais pas trop... naturellement, si vous croyez pouvoir prendre toutes les dispositions en temps utile... mais il ne me semble pas... »

Une vague de triomphe déferla à travers le corps de Smith. Maintenant il avait l'avantage et ne manquerait certainement pas d'en profiter.

« Dites oui, chérie, la pressa-t-il. Dites oui et rendez-moi l'homme le plus heureux... »

Il s'embrouilla alors dans le reste de sa phrase, mais cela n'avait aucune importance. Elle hocha la tête d'un air soumis.

« Tout ce que vous estimerez être pour le mieux, Rolf. »

Il se leva et elle l'autorisa à poser sur sa joue desséchée un léger baiser.

« Nous allons partir immédiatement faire le nécessaire, dit-il. Cependant, je vous prie de m'excuser encore pendant un petit instant.

»

Il attendit qu'elle lui réponde :

« Naturellement. » Et puis il la quitta.

Ses pas laissèrent des traces sur le tapis recouvert de poussière, des traces se dirigeant vers le bout de la pièce. Maintenant il n'aurait plus que quelques heures à lui parler aussi simplement et aussi gentiment et puis elle serait enchaînée à lui pour toujours. Après il pourrait faire ce qu'il voudrait d'elle... même la battre si cela lui faisait plaisir, la soumettre à n'importe quelle marque de son dédain et de sa répulsion, en user à sa guise. Et alors, il ne serait pas aussi mauvais que ça d'être le dernier homme sur la Terre... pas mauvais du tout. Elle pourrait peut-être lui donner une fille...

Il trouva la porte des lavabos et entra. Il fit un pas à l'intérieur et se figea, sa jambe s'arrêtant dans son mouvement en avant, il était subitement et totalement paralysé. La crise !... cette satanée crise qui l'avait déjà frappé une fois aussi soudainement, et dont la piqûre faite par Louise l'avait heureusement tiré. La panique l'envahit lorsqu'il essaya de tourner la tête et ne réussit pas à le faire... lorsqu'il essaya de pousser un cri et n'y parvint pas davantage... Derrière lui il avait entendu un léger déclic, lorsque la porte, poussée par le ferme-porte

hydraulique, s'était refermée... pour toujours.

Cette porte n'était pas verrouillée, mais de l'autre côté, sur une plaque, elle portait l'indication : MESSIEURS.

Not with a bang.

© Damon Knight, 1950

© Éditions Opta, pour la traduction.

DANSE MACABRE

Par Richard Matheson

Quatre jeunes gens, âgés de vingt-quatre à dix-huit ans, qui sortent en groupe un soir : quoi de plus normal ? Un fond d'après-guerre bactériologique : chose somme toute familière, dans les univers de la science-fiction. À partir de là, cependant, Richard Matheson s'est lancé dans une nouvelle où sa fascination de l'horreur s'est manifestée dans toute sa plénitude, dans ce qu'on peut appeler la « grande scène », bien entendu, mais aussi dans les petites notations qui en jalonnent l'approche.

*Filons en chœur
Avec ce vieux roto-moteur,
Ça c'est l'bonheur !
Et serrons-nous,
Caressons-nous,
Tamponnons-nous en chœur !*

TAMPONNER (SE) v. pr. Commettre un acte sexuel en groupe.
(Expression argotique née au cours de la 3^e guerre mondiale.)

Le pinceau double beurre la route de lumière. Le roto-moteur décapotable, modèle C, 1987, fonce derrière. La lumière bondit, jaune et diffuse. Et la voiture la poursuit dans le grondement de ses douze cylindres. Derrière, la nuit de jais et de silence efface tout. La voiture file.

ST. LOUIS 10 KM.

« *Volons en chœur, chantent-ils, avec ce cher roto-moteur, ça c'est l'bonheur...* » ils chantent.

Ils sont quatre : Len, 23 ans.
Bud, 24 ans.
Barbara, 20 ans.
Peggy, 18 ans.

Len avec Barbara, Bud avec Peggy. Bud au volant qui braque sec dans les virages relevés, qui escalade en grondant l'épaulement ténébreux des collines, qui lance le véhicule dans les laines baignées de silence. À pleins poumons les trois premiers (un peu moins fort la quatrième), luttant contre le vent qui leur bat la tête et fauche en tous sens leurs cheveux, ils chantent :

*Fonçons en chœur
En flèche à deux cents à l'heure !*

L'aiguille tremble sur 210, à deux crans au-dessous du maximum. *Un dos d'âne !* Quatre jeunes carcasses tressautent et un éclat de rire fou s'envole dans la nuit, emporté par le vent. Un virage ample, une côte, une descente, un glissement dans la plaine... projectile d'ébène en tangente à la terre.

*« Avec un bon roto-moteur
À flotteu-eu-eur ! »*

DANS VOTRE ROTO-MOTEUR VOUS FLOTTEZ SANS HEURT

Dans le compartiment arrière : « Eh, Bab, une giclée ?

— Non, merci, je m'en suis farci une après dîner. »

(Elle repousse l'aiguille fixée à la seringue.)

Sur le siège avant :

« Tu vas pas me dire que t'as jamais été à Saint Lou ! »

Mais je n'ai commencé à la Fac qu'en septembre.

Dis donc, t'es rien *bleusaille* ! »

Du siège arrière au siège avant : « Hé, *bleusaille*, un coup de vibrant ! »

(L'aiguille se tend vers l'avant, une goutte de liquide ambré tremblant à sa pointe.)

« *Vis la vie*, même ! »

VIBRANT n. m. Injection intramusculaire d'un stupéfiant.
(Expression argotique née au cours de la 3^e guerre mondiale.)

Les lèvres de Peggy ne parviennent pas à sourire. Ses doigts

frémissent.

« Non, merci, je ne suis pas...

— *Allez, bleusaille !* » Len se penche très fort par-dessus le dossier, le front blanc sous ses cheveux bruns en désordre. Il lui pousse l'aiguille sous le nez. « Vis la vie, même ! Tape-toi un peu de vibrant !

— Je préfère pas, dit Peggy. Si cela ne...

— Tu dérailles, bleusaille ? » hurle Len, en pressant sa cuisse contre celle de Barbara, qui se rapproche.

Peggy secoue la tête et ses cheveux dorés lui tombent sur les joues et devant les yeux. Sous sa robe jaune, sous son soutien-gorge blanc, sous son jeune sein... un cœur bat lourdement. *Fais attention à ta conduite, ma chérie, c'est tout ce que nous te demandons. N'oublie pas ! Tu es tout ce qu'il nous reste au monde.* Les paroles de sa mère qui lui reviennent ; l'aiguille qui la force à se tasser sur le siège.

« *Allez, bleusaille !* »

La voiture geint de tout son poids déplacé par un virage ; la force centrifuge plaque Peggy contre la hanche étroite de Bud. Il laisse pendre la main, lui tripote la jambe. Sous la robe jaune, sous le bas... la chair se hérise. Les lèvres ne réussissent toujours pas à sourire... un simple frémissement rouge.

« Bleusaille, vis la vie !

— Laisse tomber, Len, pique tes mêmes et pas celles des autres.

— Mais faut bien lui montrer comment vibrer !

— Laisse tomber, je te dis ! C'est ma gosse ! » La voiture noire gronde, à la poursuite de ses phares. Peggy retient dans la sienne la main qui palpe sa jambe. Le vent siffle au-dessus de leurs têtes et leur tire les cheveux de ses doigts glacés. Elle ne voudrait pas de la main du garçon à cet endroit, mais elle lui est reconnaissante.

De ses yeux vaguement apeurés, elle regarde la route se tordre sous les roues. À l'arrière, une lutte silencieuse s'engage, des mains contractées se frottent, des bouches entrouvertes se collent. À la recherche du fugitif bonheur, à 200 à l'heure.

« Oh ! mon chou, tu me fais partir en prise directe », gémit Len entre deux baisers humides. Sur le siège avant, un cœur de jeune fille bat irrégulièrement.

St. LOUIS 6 Km.

« Sans char, tu connais pas Saint-Lou ?

— Non je...

— Alors t'as jamais vu la danse du Néozon ? » Sa gorge se serre soudain. « Non, je... C'est que... nous allons...

— Hé, bébé n'a jamais vu danser le néozon ! » hurle Bud, pour les occupants du siège arrière.

Des lèvres se décollent, avec un bruit mouillé ; une main sûre et blasée rabaisse une jupe.

« Sans char ! » Len reprend les mots. « Ma poulette, t'as pas commencé à vivre !

— Oh ! Il *faut* qu'elle voie ça, dit Barbara, en rajustant un bouton.

— Alors, allons-y ! crie Len. Faut donner à la petite sa sensation !

— Ça colle, dit Bud, en lui serrant la cuisse, d'accord pour nous, hein, Peg ? »

La gorge de Peggy se serre et le vent lui tire méchamment les cheveux. Elle en a entendu parler ; elle a lu quelque chose là-dessus, mais elle n'avait jamais pensé qu'elle...

Fais attention à bien choisir tes amis à l'Université, ma chérie. Très attention.

Mais si personne ne vous a adressé la parole en deux longs mois ? Quand on se sent seule et qu'on a envie de bavarder, de rire, de se sentir bien vivante ? Et si quelqu'un finit par vous parler et vous invite à sortir ?

« C'est moi Popeye, le matelot ! » chante soudain Bud.

Derrière, c'est un éclat de joie affectée. Bud suit un cours sur les « *Bandes dessinées et dessins animés de l'avant-guerre* » (2^e cycle). Cette semaine, la classe étudie Popeye. Bud a piqué un béguin pour le matelot borgne et en a parlé à Ben et Barbara ; il leur a tout appris, dialogues et chansons.

« C'est moi Popeye, le matelot ! Moi j'aime les femmes qu'ont les jambes en cerceau ! C'est moi Popeye, le matelot ! »

Des rires. Un sourire hésite aux lèvres de Peggy. La main lui a lâché la jambe quand la voiture a viré dans un grincement de pneus, et elle a été projetée contre la porte. Le vent lui jette brutalement du froid aux yeux, la repousse en arrière, les paupières clignotantes... 175... 180... 190 à l'heure.

ST. LOUIS 3 KM.

Fais bien attention, ma chérie.

Popeye lui lance un coup d'œil égrillard, en coin.

« O Olive, c'est toi mon roudoudou. »

Un coude dans les côtes de Peggy. « Tu fais Olive... *toi !* »

Peggy a un sourire inquiet. « Je ne saurai pas. »

« *Mais si, voyons.* »

À l'arrière, Len fait surface pour annoncer, en imitant la voix chevrotante de Gontran : « Donne-moi un sandwich aujourd'hui, et je te paierai mardi. »

Trois voix sauvages, et une quatrième ténue, tentent de dominer le hurlement du vent. « Je me bats jusqu'au bout grâce à mes épinards. »

« C'est moi Popeye, le matelot ! Tut, tut ! » répète Popeye d'une voix rocailleuse, en reposant la main sur la cuisse d'Olive, dans sa robe jaune. À l'arrière, deux membres du quatuor recommencent à s'affronter à tâtons.

ST. LOUIS 1 KM.

Le bolide noir franchit en grondant les faubourgs enténébrés. « Et en avant les masques ! » chante Bud. Ils prennent tous leurs masques en plastique et les ajustent sur le nez et la bouche.

LES ANTICI VOUS GUETTENT ! EN VILLE, PORTEZ VOS MASQUES
--

ANTICI n. m. pl. Microbes anti-civils. (Expression argotique née au cours de la 3^e guerre mondiale.)

« Tu vas jouir, à la danse du néozon ! » lui crie Bud, par-dessus le hurlement du vent. « C'est sensass ! »

Peggy sent le froid qui n'est ni de la nuit ni du vent. *N'oublie pas, ma chérie, il y a des choses affreuses dans le monde d'aujourd'hui. Des choses que tu dois éviter.*

« On ne pourrait pas aller autre part ? » demande Peggy, mais d'une voix imperceptible. Elle entend Bud qui chante : « Moi j'aime les femmes qu'ont les jambes en cerceau ! » Elle sent de nouveau sa main sur sa cuisse, tandis qu'à l'arrière, c'est le silence de la passion dévorante, moins les baisers.

La danse des morts. C'est une pensée de glace sous le front de Peggy.

ST. LOUIS

La voiture noire s'enfonce rapidement parmi les ruines.

*
* * *

L'endroit est plein de fumée et de joie bruyante. L'air résonne de bêlements de fêtards, et des cuivres sonores dégagent un nuage de musique : de la musique 1987, toute en dissonances complexes et frénétiques. Des couples piétinent, entassés comme des sardines sur la minuscule piste carrée ; les corps palpitants sont écrasés les uns contre les autres. Un réseau de sons éclatants traverse leur masse. Les danseurs hurlent en cadence un refrain à la mode :

*Écorche-moi, mon fauve,
Que ta sève m'habite !
Brûle-moi de ton feu
Et laisse-moi sans vie...*

L'explosion se contient dans le rythme, au lieu de déborder en éclats pantelants.

« ...Prends-moi toutes les nuits ! »

« Alors, qu'est-ce que tu en dis, ma vieille Olive ? demande Popeye à l'élue de son cœur, tout en se frayant un chemin à travers les tables. T'as rien vu d'approchant à Sykesville, hein ? »

Peggy sourit, mais sa main reste inerte dans celle de Bud. Ils passent le long d'une table noyée de pénombre douteuse, et une main qu'elle ne voit pas lui agrippe la cuisse. Elle sursaute et heurte un genou dur dans l'étroit passage.

En trébuchant, en titubant à travers la pièce chaude, enfumée, dans l'atmosphère pesante, elle sent qu'une douzaine d'yeux la dévêtent, la violent. Bud l'entraîne brutalement. Elle sent trembloter ses lèvres.

« Hé, formidable ! exulte Bud en s'asseyant. Tout contre l'estrade ! »

Le serveur jaillit des brouillards de fumée et plane auprès de la table, le crayon en arrêt.

« Qu'est-ce que ce sera ? crie-t-il, dominant le vacarme.

— Whisky à l'eau ! commandent ensemble Bud et Len, puis ils se tournent vers leurs compagnes : Qu'est-ce que ce sera ? répètent-ils en écho.

— Une palude verte ! dit Barbara. Une palude verte pour moi ! »

Gin, sang de l'invasion (rhum 1987), jus de citron, sucre, sirop de menthe, glace pilée. Une boisson fort prisée des étudiantes.

« Et toi, chérie ? » demande Bud à Peggy.

Elle sourit. « Un ginger-ale, simplement », dit-elle de sa voix frêle et tremblante dans le tintamarre massif et les vapeurs.

« Comment ? Je ne vous entends pas ! vocifère le serveur.

— Un ginger-ale.

— Quoi ?

— Un ginger-ale.

— UN GINGER-ALE ! » hurle Len si fort que le batteur derrière le rideau de bruit furieux de l'orchestre l'entend presque.

Len tape du poing sur la table. *Un... deux... trois !*

EN CHŒUR :

*Ginger Ale avait douze ans !
Ell's'en allait à la messe,*

Était sag'comme une image !

Jusqu'au jour où...

« Allez, quoi ! geint le serveur. Passez la commande, les mômes. J'ai du boulot !

— Deux whiskies à l'eau et deux paludes ! » chantonne Len, et le garçon disparaît dans le brouillard tourbillonnant et insensé.

Peggy sent son jeune cœur battre désespérément. *Et surtout, ne bois pas quand tu sors avec des garçons. Promets-le, ma chérie, il faut nous le promettre.* Elle tente de repousser les conseils gravés dans sa tête.

« Alors mon chou, comment tu trouves l'endroit ? C'est néozon, hein ? » lui lance Bud, un Bud tout rouge et tout joyeux.

NÉOZON n. m. Forme populaire pour désigner le P.N.Z. (voir cette abréviation).

Elle lui sourit, avec une politesse non exempte d'inquiétude. Elle roule les yeux, le visage incliné, pour regarder l'estrade. *Néozon.* Le mot lui tranche le cerveau. *Néozon. Néozon.*

Le demi-cercle de l'estrade a un rayon de deux mètres. À hauteur de taille, une barre en suit le contour. Aux deux bouts de la barre, deux projecteurs mauves, éteints. Mauve sur blanc... l'idée lui traverse l'esprit. *Ma chérie, l'institut commercial de Sykesville ne te suffit donc pas ? Non ! Je ne veux pas d'un cours commercial, je veux passer une licence à l'Université !*

Les consommations arrivent et Peggy contemple le bras du serveur, comme détaché du corps, qui pose lourdement devant elle un grand verre, de couleur verdâtre. En un éclair, le bras disparaît. Elle regarde le liquide visqueux et vert où surnagent des éclats de glace.

« Un toast ! Lève ton verre, Peg ! » claironne Bud.

Ils trinquent tous : « Au rut primordial ! propose Bud.

— Aux couches virginales ! reprend Len.

— À la chair infernale ! » C'est Barbara qui noue le troisième maillon.

Leurs regards convergent vers le visage de Peggy, avec insistance. Elle ne comprend pas.

« À toi de conclure ! lui dit Bud, exaspéré par la lenteur d'esprit de la débutante.

— À ... à nous, balbutie-t-elle.

— Oh ! ce que c'est original », lance Barbara, et Peggy sent la chaleur lui monter aux joues. Cela ne se voit pas, les trois jeunes-Américains-qui-sont-l'espoir-du-pays étant en train d'avalier goulûment leurs alcool. Peggy tripote son verre, avec un sourire imposé à ses lèvres qui ne sauraient sourire d'elles-mêmes.

« Allons, mominette, bois ! lui crie Bud à bout portant.

— Jouis de la vie, petite », conseille distraitement Len dont les doigts cherchent de nouveau et trouvent, sous la table, une cuisse douce et consentante.

Peggy ne veut pas boire, elle a peur de boire. Les paroles de sa mère lui martèlent le crâne : « *Jamais avec un garçon, ma chérie, jamais.* » Elle soulève son verre.

« L'oncle Bud va t'aider ! »

L'oncle Bud se penche, tout près, auréolé d'une vapeur de whisky. L'oncle Bud pousse le verre froid contre les jeunes lèvres qui tremblent. « Allons, Olive, ma vieille ! Cul sec ! »

Elle s'étouffe et le devant de sa robe se constelle de gouttelettes d'eau verte de marécage. Le liquide brûlant lui coule dans l'estomac, poussant des rameaux de feu dans ses veines.

Bang boum pan rataplan POUM ! Le batteur assène le coup de grâce à ce qui était, aux temps anciens, une chanson d'amour. Les lumières faiblissent et Peggy tousse, les larmes aux yeux, dans la cave enfumée.

Elle sent la main de Bud se refermer solidement sur son épaule, et, dans la pénombre épaisse, elle est attirée, perd l'équilibre, et la bouche chaude et humide de Bud s'écrase sur ses lèvres. Elle s'écarte brusquement, mais les projecteurs mauves s'allument, et le visage moucheté de Bud recule, en gargouillant : « Je me bats jusqu'au bout », et il prend son verre.

« Hé, c'est le néozon, maintenant, le néozon ! » dit ardemment Len, en relâchant ses mains en pleine exploration.

Le cœur de Peggy fait un bond, elle craint de se mettre à pleurer et de se sauver, en battant des bras, à travers la salle obscure. Mais la main de Bud la tient clouée à sa chaise et elle lève un visage livide de peur sur l'homme qui est monté sur l'estrade, face au microphone descendu à sa rencontre comme une araignée de métal.

« Un instant d'attention, s'il vous plaît, Mesdames et Messieurs », dit l'homme au visage sombre, à la voix d'outre-tombe, dont les yeux se promènent sur l'assistance comme les éclairs précurseurs de l'anéantissement. Peggy a du mal à respirer, elle sent l'alcool s'infiltrer en brûlants filets dans sa poitrine et dans son ventre. Étourdie, elle bat des paupières. *Maman.* Le mot s'évade des cellules de son cerveau pour venir en frémissant à sa conscience. *Maman, je veux rentrer à la maison.*

« Comme vous le savez, le spectacle que vous allez voir n'est pas pour les âmes sensibles, pour les poules mouillées. » L'homme patauge dans les mots comme une vache embourbée. « Que ceux dont les nerfs ne sont pas solides me permettent un conseil : *qu'ils s'en aillent tout de suite.* Notre responsabilité ne saurait être engagée. Nous n'avons même pas les moyens de vous fournir un médecin attitré. »

Pas de rires flatteurs. « Assez merdoyé. Débîne », grommelle Len.

Les doigts de Peggy se crispent.

« Comme vous le savez, reprend l'homme d'une voix théâtrale, il ne s'agit pas simplement d'un numéro sensationnel, mais d'une démonstration scientifique, accomplie en toute honnêteté. »

C'était, en 1987, une réplique tellement normale qu'elle avait pris la valeur d'une réponse de catéchisme. Une brèche dans les lois de l'après-guerre permettait de présenter le néozon si l'on avertissait verbalement que c'était une démonstration dans un but scientifique. Par cette brèche, la loi avait été si souvent violée que peu de gens y attachaient encore la moindre importance. Le faible gouvernement en titre était encore reconnaissant d'une pure allusion à la loi.

Quand les cris et les huées s'éteignent dans l'atmosphère étouffante, l'homme reprend la parole, les bras levés en un geste de patiente bénédiction.

Peggy observe les mouvements étudiés de ses lèvres, tandis que son cœur se gonfle et se contracte, en battements lents et spasmodiques. Un froid de glace lui envahit les jambes. Elle le sent monter à la rencontre des filets de feu qui lui parcourent le torse, et ses doigts se crispent sur la fraîcheur humide de son verre. *Je veux m'en aller, s'il vous plaît, je veux rentrer à la maison...* les mots informulés lui reviennent à l'esprit.

« Mesdames et Messieurs, conclut l'homme, rassemblez vos forces ! »

Un gong résonne, creux, grelottant. La voix de l'homme se fait lente et lourde.

« Voici le P. ... N. ... Z. ...! Le phénomène du néozon ! »

L'homme est parti, le microphone, remonté et disparu. La musique prélude, cuivres étouffés et plaintifs. L'idée que peut donner le jazz de *l'obscur tangible* – en filigrane sur une vibration de caisse claire. La douleur d'un saxophone, la menace d'un trombone, le hennissement contenu d'une trompette... leur stridence est comme un viol de l'atmosphère.

Peggy éprouve un frisson le long des vertèbres. Son regard se baisse vivement sur la blancheur vague de la table. La fumée, les ténèbres, les dissonances et la chaleur l'enserrent.

Sans le vouloir, poussée par une peur de tous ses nerfs, elle lève son verre et boit. Le filet de glace dans sa gorge déclenche une nouvelle vague de frissons. Puis l'alcool brûlant envoie de nouvelles ramifications dans ses veines, l'abrutissement la prend aux tempes. Par ses lèvres entrouvertes, elle chasse son souffle inégal.

Maintenant, un mouvement impatient, un murmure, s'établit dans la salle, comme un bruissement d'arbres frémissant au vent. Peggy n'ose pas lever les yeux sur le silence mauve de l'estrade. Elle fixe l'éclat changeant de son verre, elle sent la contraction violente des

fibres musculaires de son abdomen, le battement sourd de son cœur. *Je voudrais m'en aller, partons, s'il vous plaît.*

La musique se hisse à un sommet grinçant, en dissonance, et les cuivres luttent vainement pour s'harmoniser.

Une main caresse brièvement la jambe de Peggy, c'est la main de Popeye le matelot, qui marmonne, la voix rauque : « Olive, tu es ma mère. » Elle sent, entend à peine, comme un automate elle lève encore le verre chargé de buée : le froid dans sa gorge, puis la chaleur qui grandit.

SSSSHHH ! Le rideau s'ouvre avec une telle rapidité qu'elle lâche presque son verre. Celui-ci se pose lourdement sur la table, le liquide vert retombe en cascade le long de ses parois, en pluie sur la main de Peggy. La musique explose comme un obus, en une cacophonie d'éclats, à percer les tympanes, et elle a le corps agité de soubresauts. Sur la nappe, ses mains remuent, blanc sur blanc, mais une exigence impitoyable lui fait relever son regard effrayé.

La musique s'estompe en bouillonnant, dans un sillage de roulements de tambour.

La boîte de nuit n'est plus qu'une crypte, muette, sans un souffle pour l'animer.

En toiles d'araignée, la fumée traverse la lumière violette, sur l'estrade.

Pas d'autre bruit que le roulement voilé du tambour.

Le corps de Peggy est pétrifié, réduit à une roche autour de son cœur affolé, tandis qu'à travers le voile tremblant de la fumée et de l'ivresse commençante, elle lève les yeux, horrifiée, sur la chose.

Cela a été une femme.

Des cheveux noirs qui forment un cadre d'ébène contourné au masque de cire qu'est son visage. Ses yeux cernés d'ombres sont clos sous les paupières lisses et blanches comme l'ivoire. Sa bouche, ligne sans lèvres, sans mouvement, ressemble à un coup d'épée au sang coagulé, sous son nez. Sa gorge, ses épaules, ses bras sont blancs et immobiles. À ses côtés, hors des manches de la transparence verte qui la vêt, pendent des mains d'albâtre.

Sur la statue de marbre, le projecteur répand un chatoyement mauve.

Toujours paralysée, Peggy contemple les traits sans vie, et ses doigts vidés de leur sang se nouent sur ses genoux. La pulsation des tambours paraît lui emplir le corps et leur rythme modifier celui de son cœur.

Dans le néant noir, derrière elle, elle entend Len qui murmure : « J'aime bien les femmes, mais ça ne vaut pas un beau cadavre », et elle entend les ricanements chuintants qui échappent à Bud et Barbara. Le froid continue de monter en elle, comme une silencieuse

marée de terreur.

Quelque part dans le brouillard de fumée, un homme tousse pour s'éclaircir la gorge et un murmure de soulagement passe dans l'assistance.

Toujours pas de mouvement sur l'estrade, pas d'autre bruit que la molle cadence du tambour, qui cogne au silence comme quelqu'un qui voudrait entrer par une porte lointaine. Cette chose qui n'est qu'une anonyme victime du fléau se tient rigide et livide tandis que la distillation filtre dans ses veines au sang caillé.

Maintenant le battement de tambour s'accélère, comme le pouls d'une panique envahissante. Peggy sent que le froid commence à l'engloutir. Sa gorge se serre, sa respiration n'est plus qu'une suite de soupirs, à lèvres ouvertes. Une paupière du néozon frémit.

Un silence brusque, tendu, enveloppe la salle. Le souffle même s'étouffe dans la gorge de Peggy quand elle voit les paupières pâles s'ouvrir. Quelque chose grince dans le calme ; c'est son corps qui se tasse inconsciemment sur sa chaise. Ses yeux sont deux cercles larges et fixes qui happent, jusqu'à son cerveau, cette vision d'une chose qui a été une femme.

Et la musique reprend ; gémissement d'une gorge de cuivre, monté de l'ombre, comme d'un animal fait de trompettes soudées qui miaulerait de mécontentement dans une ruelle, à minuit.

Soudain, le bras droit du néozon a une secousse, contre son flanc, sous la contraction brusque des tendons. Le bras gauche s'agit de même, se tend sèchement, puis retombe mollement, blanc et mauve, contre la cuisse, avec un bruit sourd. Le bras droit tendu, le bras gauche tendu, le gauche – le droit – le gauche – le droit... comme des bras de marionnette aux ficelles tirées par un amateur.

La musique attrape la cadence, les balais grattent sur le tambour un rythme pour les convulsions musculaires du néozon. Peggy se tasse encore, le corps engourdi et froid, le visage livide, comme un masque au regard fixe, dans la lumière marginale de l'estrade.

Le pied droit du néozon bouge à présent, se lève comme le produit distillé contracte les muscles de la jambe. Une deuxième, puis une troisième contraction font frémir la jambe, la jambe gauche se projette en un spasme violent, puis le corps entier s'avance soudain, rigidement, plaquant la soie transparente à ses clartés et à ses ombres.

Peggy perçoit le sifflement brusque de la respiration fusant entre les dents de Bud et de Len et une vague nauséuse bouillonne dans son estomac. Sous ses yeux, l'estrade se met à s'incliner abruptement et il lui semble que le néozon aux membres battants arrive droit sur elle.

Étourdie, le souffle court, elle recule d'horreur, incapable de quitter des yeux le visage maintenant animé.

Elle voit la bouche qui s'ouvre sèchement sur une cavité béante,

naguère cicatrice, ouverte de nouveau en blessure. Elle voit les narines sombres palpiter, la chair qui se convulse sous les joues d'ivoire, les rides qui se creusent et s'effacent alternativement sur la blancheur mauve du front. Elle voit le clignement monstrueux d'un œil sans vie et elle entend les rires étonnés mais contenus, dans la salle.

Et la musique s'enfle jusqu'à un paroxysme de bruit, et les bras, les jambes de la femme morte s'agitent sans cesse convulsivement, en des sursauts qui lancent son corps tout autour de l'estrade violette, comme celui d'une poupée de chiffons grandeur nature qui s'animerait d'une vie intermittente.

C'est un cauchemar dans un sommeil sans fin. Peggy frissonne d'une frayeur désespérée tandis qu'elle regarde la danse bondissante et les contorsions du néozon. Son sang s'est fait de glace, elle n'a plus de vie que le martèlement hésitant, incessant, de son cœur. Ses yeux sont des sphères figées qui contemplent le corps de femme qui se trémousse, blanc et flasque sous la soie collante.

Alors, quelque chose se détraque.

Jusque-là, ses spasmes musculaires maintenaient le néozon dans une aire de quelques mètres devant la surface ambrée qui sert de toile de fond à sa danse effrénée. Maintenant, une poussée désordonnée l'amène contre la barre qui encercle l'estrade.

Peggy entend le choc et le craquement du bois sous l'effort quand la hanche du néozon heurte la barre. Elle se réduit à un nœud compact et tremblant, les yeux toujours fixés sur le visage marbré de violet dont tous les traits sont déformés par les convulsions désordonnées, en succession.

Le néozon recule en chancelant, Peggy voit et entend ses mains léproseuses qui frappent les cuisses voilées de soie sur un rythme incertain.

De nouveau le néozon fait un bond en avant, comme une marionnette prise de folie, et le ventre fait un bruit écœurant contre la barre. La bouche sombre s'ouvre largement, se referme sèchement, et le néozon se contorsionne en décrivant un tour saccadé, puis s'écrase de nouveau contre la barre, presque au-dessus de la table où est Peggy.

Peggy ne peut plus respirer. Elle reste collée à sa chaise, les lèvres arrondies d'épouvante silencieuse, le sang lui battant aux tempes, tandis qu'elle voit le néozon pivoter une nouvelle fois, battant l'air du fléau blanc de ses bras.

La lividité terrifiante de son visage tombe vers Peggy quand le néozon revient se heurter à la barre, à hauteur de taille, et se pencher par-dessus. Le masque de blancheur lavée de lavande reste suspendu au-dessus d'elle, les yeux sombres s'ouvrant spasmodiquement en un regard figé et hideux.

Peggy sent le sol bouger sous elle, la figure livide s'embrume de ténèbres, puis reparaît dans un éclatement lumineux. Les sons s'enfuient, chaussés de cuivre, puis lui pénètrent de nouveau le cerveau, en cacophonie visqueuse.

Le néozon continue ses bonds en avant, se cognant à la barre comme pour la franchir. À chaque saccade, la soie diaphane flotte comme un voile autour de son corps et chaque collision sauvage avec la barre tend la transparence verte sur la chair enflée. Peggy, rigide, muette, regarde les farouches attaques du néozon, elle ne peut détourner les yeux du visage convulsé, encadré des noirs cheveux, emmêlés et flottants.

Ce qui se passe ensuite dure des secondes précipitées.

L'homme au visage sombre se précipite sur l'estrade baignée de mauve, la chose qui a été une femme va s'écraser en tremblant contre la barre, d'un mouvement saccadé, se pliant dessus, en deux, les spasmes relevant ses jambes aux muscles noués.

Une chute, tous ongles cherchant à s'accrocher.

Peggy se rejette en arrière et le cri qui naît dans sa gorge se ravale en sanglot d'étouffement quand le néozon tombe sur la table, les membres en un tourbillon de blancheur dénudée.

Barbara hurle, l'assistance soupire, et Peggy, à la limite de son champ visuel, voit sauter Bud, le visage tordu d'étonnement.

Le néozon tressaute et se tortille sur la table comme un poisson hors de l'eau. La musique se perd dans le silence, un murmure pressé emplît la salle et des vagues de ténèbres submergent l'esprit de Peggy.

Alors la main blanche et froide qui s'agite la gifle en travers des lèvres, les yeux sombres la fixent dans la lumière violette, et Peggy sent qu'elle s'enfonce dans le noir.

La pièce enfumée d'horreur se met à pivoter.

*
* *

La connaissance revient. Comme une lueur de bougie voilée de gaze. Un murmure, une ombre vague devant ses yeux.

Le souffle s'égoutte de sa bouche, comme un sirop.

« Tiens, Peg. »

Elle entend la voix de Bud et sent le métal glacé d'un goulot contre ses lèvres. Elle avale, en se tortillant un peu quand le filet de feu lui pénètre la gorge et l'estomac, puis elle tousse et écarte de ses doigts engourdis le flacon.

Derrière elle, un froissement d'étoffe. « Hé, *elle revient*, dit Len. Cette bonne vieille huile d'Olive nous revient !

— Ça va ? » lui demande Barbara.

Elle se sent très bien. Son cœur est comme un tambour accroché à

une corde de piano dans sa poitrine, sur lequel on battrait, lentement, lentement. Ses mains et ses pieds sont engourdis, mais pas de froid, plutôt d'une lourde torpeur. Ses pensées bougent, tranquillement endormies, son cerveau est une machine sans hâte enveloppée de flocons de laine.

Elle se sent parfaitement bien.

Peggy, de ses yeux ensommeillés, regarde la nuit. Ils sont au sommet d'une crête ; la décapotable, au frein, est tassée sur un encorbellement. Loin dans le creux, un tapis de lumière et d'ombre sous la lune de craie.

Un bras se glisse autour de sa taille. « Où sommes-nous ? demande-t-elle d'une voix languide.

— À quelques kilomètres de la boîte, dit Bud. Comment te sens-tu, mon chou ? »

Elle s'étire, et son corps jouit délicieusement de la tension de ses muscles. Elle se laisse aller, mollement, dans le bras de Bud.

« *Merveilleusement bien* », murmure-t-elle avec un sourire incertain, puis elle gratte la minuscule bosse qui la démange à l'épaule gauche. La chaleur irradie sa chair ; la nuit est sombrement éclatante. Il semble y avoir – *quelque part* – un souvenir, mais il se tapit secrètement sous les couches épaisses du contentement.

« Sacrée bonne femme, t'étais drôlement *dans les pommes* », fait Bud en riant. Barbara et Len confirment : « *Tu parles !* », et : « Notre Olive est partie *dans la vape !* »

« Dans la vape ? » murmure-t-elle, sans qu'on l'entende.

Le flacon passe et Peggy boit encore, de plus en plus décontractée au fur et à mesure que l'alcool lui plante des aiguilles de feu dans les veines.

« Vieux, j'ai jamais vu un néozon danser comme ça ! » dit Len.

Un frisson bref parcourt le dos de Peggy, puis c'est de nouveau la chaleur.

« Oh ! dit-elle, c'est vrai. J'avais oublié. »

Elle sourit.

« Ça, c'est ce que j'appelle un grand final ! dit Len, en attirant sa compagne consentante, qui murmure : *Lenny* chéri.

— Le plus beau P.N.Z. qu'il y ait jamais eu, marmonne Bud, le nez dans les cheveux de Peggy. Crénom de nom ! » Il tend mollement le bras vers le bouton de la radio.

P.N.Z. (Phénomène du Néo-Zombie). Cette extraordinaire anomalie physiologique a été découverte pendant la dernière guerre. À la suite de certaines attaques aux gaz microbiens, on a trouvé un grand nombre de soldats à l'état de cadavres vivants, encore debout et en train d'exécuter les girations spasmodiques

qui, par la suite, devaient être connues sous le nom de « danse du néozon » (abréviation pour « néo-zombie »). Le nuage microbien qui en était la cause a été ultérieurement distillé et sert maintenant à des expériences soigneusement limitées, qui ne peuvent être effectuées qu'avec autorisation officielle, et sous le contrôle le plus strict.

La musique les enveloppe, touchant leurs cœurs de ses doigts mélancoliques. Peggy se penche contre son compagnon, sans éprouver le besoin de contenir les mains errantes de celui-ci. Quelque part, dans les couches profondes et figées de son cerveau, quelque chose tente de s'échapper. Cela voltige comme un papillon de nuit affolé pris dans une cire qui se durcit, cela se débat farouchement mais les tentatives faiblissent d'autant que la chrysalide devient plus dure.

Quatre voix chantent doucement dans la nuit, accompagnant la mélodie sentimentale diffusée en sourdine par la radio.

Quatre jeunes voix qui chantent, un murmure dans les ténèbres. Quatre corps, deux à deux, chaudement alanguis et drogués. Un muet consentement... dans un chant... dans une étreinte.

Les chants prennent fin, mais la musique demeure.

Une jeune fille soupire.

« C'est bon », dit la voix d'Olive.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Dance of the dead.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta pour la traduction.

ADAM SANS ÈVE

Par Alfred Bester

Voici une histoire d'apprenti sorcier. Il y est question d'une entreprise scientifique qui tourne mal, extrêmement mal même. C'est donc fondamentalement un récit pessimiste, et pourtant... Pourtant, Alfred Bester a su y exprimer l'instinct de survie collective, le sentiment confus de l'individu qui sent que son sacrifice, inévitable, peut être consommé de manière à profiter à l'ensemble de l'espèce, de toutes les espèces.

CE devait être la mer. C'était son instinct qui le lui disait, mais aussi les quelques bribes de savoir qui adhéraient encore à son cerveau fiévreux et déchiré. La nuit, parfois, il avait entrevu les étoiles à travers de rares trouées entre les nuages. Et sa boussole pointait une aiguille tremblotante en direction du nord. C'était ça le plus formidable, pensa Crane. Malgré le chaos qui avait fondu sur elle, la Terre avait conservé sa polarité.

Ce n'était pas la côte à proprement parler. Il n'y avait plus de mer. On ne voyait plus, là où autrefois se dressait la falaise sur des kilomètres de long, qu'une ligne de démarcation subtile, un horizon de cendre grisâtre. Cette même cendre qui l'entourait de partout, à hauteur de genoux d'homme, cette même poussière impalpable qui se soulevait à chacun de ses mouvements et envahissait ses muqueuses, qui s'agglomérait en lourds nuages noirs lorsque les vents se déchaînaient, ou se transformait en une boue visqueuse lorsque les pluies, fréquentes, tombaient.

Au-dessus de lui le ciel était d'encre. Parfois un rayon de soleil se perçait un chemin jusqu'au sol, faisant danser sur son passage des milliers de particules de poussière en suspension dans l'air, ou bien, rencontrant un orage, donnait naissance à des fragments d'arcs-en-ciel irisés. La pluie et la cendre, la lumière et les ombres, tout cela formait un déchaînement de violence qui durait depuis des mois et qui

n'épargnait aucun point du globe.

Crane franchit la crête cendreuse qui marquait l'emplacement de l'ancienne falaise et continua de ramper sur la faible déclivité qui jadis avait constitué le fond de l'océan. Il voyageait depuis si longtemps que la douleur n'avait plus aucune signification pour lui. Raidissant ses coudes, il traîna son corps en avant. Puis il ramassa sous lui son genou droit et avança de nouveau les bras. Genou, bras, genou, bras... Il avait oublié ce que marcher signifiait.

La vie, pensa-t-il confusément, est une chose étonnante. Elle s'adapte à n'importe quoi. S'il faut ramper, elle rampe. Des callosités se forment aux genoux et aux coudes. Les épaules et le cou se durcissent. Les narines apprennent à expulser la poussière avant l'inspiration. La jambe inutilisable se gonfle et s'infecte. Elle devient insensible et voilà que bientôt elle pourrit et va se détacher.

« Je vous demande pardon, dit Crane, je n'ai pas très bien saisi ce que... »

Il leva les yeux vers la haute silhouette qui se dressait devant lui et essaya de comprendre les mots qu'elle prononçait. C'était Hallmyer. Il portait sa vieille blouse tachée et ses cheveux gris étaient en désordre. Hallmyer était délicatement perché sur la cendre et Crane se demanda pourquoi il voyait les nuages à travers son corps.

« Comment trouves-tu ta planète, Stephen ? » demanda Hallmyer.

Crane secoua misérablement la tête.

« Pas joli joli, hein ? Tourne un peu la tête. De la poussière, c'est tout ce que tu verras. De la poussière et des cendres, Rampe, Stephen, rampe. Tu ne trouveras que de la poussière et des cendres. »

Hallmyer sortit de nulle part un gobelet plein d'eau. Elle était fraîche et pure. Crane vit les fines gouttelettes de rosée sur le métal et sa bouche fut soudain tapissée de sable.

« Hallmyer ! » cria-t-il. Il essaya de se mettre debout pour s'emparer de l'eau, mais sa jambe lui lança une fulgurante douleur d'avertissement et il retomba misérablement.

Hallmyer aspira une gorgée et la lui cracha au visage. L'eau était tiède.

« Continue à ramper, fit la voix amère de Hallmyer. Fais le tour de la Terre en rampant. Tu ne verras que de la poussière et des cendres. » Il vida le gobelet devant Crane, puis disparut comme il était venu.

Crane s'aperçut qu'il pleuvait. Il enfouit son visage dans la cendre tiède et fangeuse pour tenter d'en sucer un peu d'humidité. Puis, en gémissant, il reprit sa reptation.

Un instinct le poussait à continuer. Sa destination, il le savait, était associée à la mer. Au bord de l'océan quelque chose l'attendait. Quelque chose qui l'aiderait à comprendre. Il fallait qu'il atteigne la mer – s'il y avait encore une mer.

La pluie crépitait bruyamment sur son dos. Crane s'immobilisa et fit glisser de côté son havresac, qu'il explora d'une main. Il contenait trois choses en tout et pour tout : un pistolet, une tablette de chocolat et une boîte de pêches. Tout ce qui lui restait de deux mois de vivres. Le chocolat était mou et avarié. Normalement, il aurait dû le manger avant qu'il perde toute valeur nutritive. Mais s'il attendait encore un jour, il n'aurait plus la force d'ouvrir la boîte de conserve. Il la sortit donc et attaqua le métal avec son ouvre-boîtes. Lorsqu'il eut percé le fer-blanc et soulevé un coin de couvercle, la pluie avait cessé.

Tout en mâchonnant les fruits dont il dégustait le sirop à petites gorgées, il contempla la pluie qui se déplaçait en rafales le long de l'ancienne pente de l'océan. Des torrents d'eau sillonnaient la boue. Déjà des ravines se formaient, qui un jour deviendraient de nouvelles rivières. Un jour qu'il ne verrait jamais. Un jour qu'aucun être vivant ne contemplerait jamais. Crane jeta au loin la boîte de conserve vide en pensant : La dernière créature vivante de la Terre a pris son dernier repas. Le métabolisme a bouclé la boucle.

Après la pluie viendrait le vent. Il en avait eu l'expérience au cours des semaines sans fin où il s'était traîné. Dans quelques minutes le vent viendrait et le fustigerait de ses tourbillons de poussière et de cendres. Il se traîna à nouveau en avant, fouillant de ses yeux chassieux la plaine grise à la recherche d'un improbable abri.

Evelyn lui toucha l'épaule.

Sans même se retourner, il sut que c'était elle. Elle était fraîche et vive avec sa robe gaie, mais sur son visage il y avait une moue angoissée.

« Il faut te dépêcher, Stephen », s'écria-t-elle.

Il ne put qu'admirer la chevelure de miel flottant sur ses belles épaules.

« Mon chéri, mais tu es blessé ! » dit-elle en effleurant son dos et sa jambe d'une main légère.

Crane hocha doucement la tête.

« C'est en sautant. C'était la première fois que j'utilisais un parachute. J'avais toujours cru qu'on tombait en douceur – comme lorsqu'on rebondit sur un lit. Mais la Terre est montée vers moi comme un poing noir. Et Umber qui se débattait dans mes bras... je n'allais tout de même pas le laisser tomber ?

— Bien sûr que non, mon chéri, dit Evelyn.

— Je l'ai donc agrippé de mon mieux, tout en m'efforçant de maintenir mes jambes vers le bas. Et c'est à ce moment-là que quelque chose m'a fracassé le côté et les jambes... »

Il se tut, ne sachant pas exactement dans quelle mesure elle était au courant de la situation. Il ne voulait pas l'effrayer. « Evelyn, ma

chérie, reprit-il en faisant un effort pour lui tendre les bras.

— Non, s'écria-t-elle en le regardant d'un air apeuré. Il faut te dépêcher. Prends garde, derrière, toi...

— La tempête de cendres ? » Il fit la grimace. « ce n'est pas la première fois que je l'affronte.

— Pas la tempête ! s'écria Evelyn. Autre chose. Oh ! Stephen... »

Puis il n'y eut plus rien. Mais Crane savait qu'elle avait dit vrai. Il y avait quelque chose derrière lui... quelque chose qui suivait sa trace depuis des semaines. Obscurément, son cerveau ressentait la menace. Elle se refermait sur lui comme un linceul. Il secoua la tête : c'était impossible. Il était la dernière créature vivante sur la Terre. Comment aurait-il pu y avoir une menace ?

Derrière lui s'enfla le hurlement du vent et, en un instant, les tourbillons chargés de poussière et de, cendres furent sur lui, cinglant cruellement sa peau. Les yeux mi-clos, il vit la boue se recouvrir d'un fin tapis gris. Il ramena sous lui ses genoux et enfouit sa tête au creux de ses bras. Ainsi prostré, se servant du havresac comme d'un appui, il se prépara à laisser passer la tempête. Elle serait aussi brève que l'orage.

L'impact du vent tourbillonnant provoqua un grand désarroi dans sa pauvre tête endolorie. Comme un enfant, il essaya de rassembler les fragments épars de sa mémoire. Pourquoi Hallmyer s'était-il montré si plein d'amertume ? Sûrement pas à cause de leur discussion ?

Discussion ? Quand ça ?

Juste avant que tout se déclenche.

Ah ! oui, ça !

Brusquement, les morceaux du puzzle se mirent en place.

Crane était devant son vaisseau et s'extasiait à en contempler les lignes pures. La toiture du hangar avait été retirée et la nef, encore entourée d'un échafaudage où s'affairaient quelques techniciens, était pointée vers le ciel.

De l'intérieur du vaisseau parvint le bruit d'une brève discussion suivie d'un choc sourd. Crane gravit rapidement la courte échelle de coupée et passa la tête à l'intérieur. Deux hommes étaient occupés à mettre en place les longs réservoirs de solution ferreuse.

« Doucement, là-dedans, leur cria Crane. Vous voulez faire tout sauter ? »

L'un des deux ouvriers lui lança un regard ironique. Crane savait ce qu'il pensait. Que de toute façon le vaisseau allait exploser. Tout le monde le croyait. Sauf Evelyn, qui avait confiance en lui. Et Hallmyer, qui le traitait de fou pour une autre raison.

En redescendant l'échelle, Crane vit Hallmyer qui entrait justement dans le hangar en coup de vent. « Quand on parle du loup... »

grommela-t-il entre ses dents.

Dès qu'il l'aperçut, Hallmyer se mit à hurler : « Écoutez-moi, Crane...

— Ah ! non, vous n'allez pas remettre ça », fit Crane.

Hallmyer sortit de sa poche une liasse de papiers qu'il lui agita sous le nez.

« J'ai passé presque toute la nuit, dit-il, à refaire mes calculs. Je puis vous certifier qu'ils sont exacts. Je ne peux pas me tromper... »

Crane regarda les feuillets noircis d'équations, puis les yeux injectés de sang d'Hallmyer. Celui-ci était à moitié fou de terreur.

« Pour la dernière fois, reprit Hallmyer. Vous avez révolutionné la science en mettant au point ce catalyseur. D'accord. C'est une découverte miraculeuse, je vous en donné acte. Mais pour l'amour du ciel... »

Que sa découverte eût été un véritable miracle, Crane en était le premier convaincu. Il était tombé par hasard – et comment eût-il pu en être autrement ? – sur la formule d'un catalyseur capable de provoquer la désintégration atomique du fer et de libérer une énergie de 10^{10} kgm par gramme de carburant utilisé. Personne n'était assez fort pour trouver cela tout seul.

« Vous ne croyez pas que je réussirai ? demanda-t-il.

— À atteindre la Lune ? À la contourner ? Peut-être. Vous avez une chance sur deux. » Hallmyer ! passa une main fébrile dans sa tignasse. « Mais bon sang, Stephen, ce n'est pas pour vous que je m'en fais. Si vous voulez vous suicider, c'est votre affaire. C'est le sort de la Terre qui me préoccupe.

— Ne dites pas de bêtises. Rentrez chez vous, une bonne nuit de sommeil effacera...

— Regardez. » D'une main tremblante, Hallmyer ; lui tendit la liasse de papiers. « Quel que soit votre système de mélange et d'alimentation, vous n'obtiendrez jamais un rendement de cent pour cent.

— C'est la raison pour laquelle je n'ai qu'une chance sur deux, dit Crane. Qu'est-ce qui vous tracasse donc ?

— Le catalyseur qui risque de s'échapper par les tuyères. Vous rendez-vous compte de ce qui pourrait se produire si une seule goutte retombait sur la Terre ? Elle amorcerait une désintégration en chaîne qui se propagerait sur tout le globe. Chaque atome de fer – et il y en a partout – y participerait. Il n'y aurait même plus de Terre pour vous accueillir à votre retour...

— Écoutez, dit Crane, excédé. Nous avons déjà discuté de tout ça. »

Il conduisit Hallmyer à la base de la fusée. Sous l'échafaudage de poutrelles se trouvait une fosse de soixante mètres de profondeur sur vingt de large, tapissée de brique réfractaire.

« Voilà pour les flammes d'échappement initiales. Si une goutte de catalyseur s'échappait, elle tomberait dans cette fosse et les réactions secondaires la neutraliseraient. Vous êtes satisfait ?

— Mais pendant le vol, insista Hallmyer. Vous serez un danger pour la Terre tant que vous n'aurez pas dépassé la limite de Roche. La plus petite goutte de catalyseur non-activée finira obligatoirement par retomber sur la Terre et...

— Pour la dernière fois, dit Crane, je vous répète que les flammes des tuyères se chargeront de cela. Elles envelopperont et détruiront la moindre particule qui pourrait s'échapper. Et maintenant, laissez-moi. J'ai du travail. »

Et, tandis qu'il le prenait par les épaules et le poussait vers la porte, Hallmyer ne cessait de répéter tout en gesticulant : « Je ne vous laisserai pas faire ! Je trouverai le moyen de vous arrêter. Je ne vous laisserai pas faire ça ! »

Du travail ? Non. Il éprouvait un véritable sentiment de griserie à parachever son œuvre. Le vaisseau avait la beauté du travail bien fait, celle d'une armure polie, d'une fine rapière au pommeau soigneusement équilibré ou d'une paire de pistolets assortis. Devant lui, Crane n'éprouvait pas le plus petit sentiment de danger.

Dressée contre l'échafaudage, la nef était à présent prête à percer le ciel. Le long du fuseau d'acier, les têtes des rivets étincelaient comme autant de bijoux. Les deux tiers de la fusée étaient occupés par les réservoirs. La plus grande partie du compartiment avant contenait la couche à inertie inventée par Crane pour absorber les effets de la formidable accélération initiale. Le nez du vaisseau était un bloc compact de quartz naturel tourné vers le ciel comme un œil cyclopéen.

Dire qu'il est condamné à mourir, pensa Crane. Après cet unique voyage, il retombera sur la Terre et s'écrasera en flammes, car nous ne connaissons pour l'instant aucun moyen de faire atterrir une fusée spatiale. Mais cela en vaut la peine. Il aura accompli sa mission, et cela devrait nous suffire. Un unique et merveilleux voyage dans l'inconnu...

En refermant à clef la porte de l'atelier, Crane entendit Hallmyer lui crier quelque chose de la maison au milieu des champs. Il le voyait gesticuler dans la lumière incertaine du crépuscule. Il courut à sa rencontre sur le chaume qui craquait sous ses pas, respirant l'air vif à pleins poumons, heureux d'exister.

« C'est Evelyn au téléphone », fit Hallmyer.

Crane le dévisagea. Hallmyer semblait mal à l'aise. Il évitait de le regarder en face.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Crane. Je croyais qu'il était

convenu qu'elle n'appellerait pas avant le moment du départ. C'est vous qui lui avez mis des idées en tête ? C'est de cette façon que vous comptez m'arrêter ?

— Non... » protesta Hallmyer en regardant obstinément l'horizon indigo.

Crane entra dans son bureau et souleva l'écouteur.

« Écoute, chérie, commença-t-il sans autre préambule. Il n'y a absolument aucune raison de s'alarmer. Je t'ai déjà tout expliqué. Juste avant que le vaisseau s'écrase, je saute en parachute et je redescends comme une fleur sur le plancher des vaches. Je t'adore, tu sais, et je te verrai mercredi avant le départ. Au revoir...

— À bientôt, mon amour, fit la voix cristalline d'Evelyn. Merci de m'avoir appelée.

— Appelée ! »

Une masse brune émergea de l'épaisse carpeite devant la cheminée et se dressa sur des pattes robustes. Umber, le grand danois de Crane, huma l'air et dressa l'oreille. Puis il se mit à gronder.

« Tu as bien dit que je t'avais appelée ? » hurla Crane dans l'appareil.

Un brusque aboiement sonore jaillit de la gorge du molosse. En une seule enjambée il se retrouva à côté de son maître, aboyant et grondant tout à la fois.

« Tais-toi, Umber ! dit Crane en le repoussant du pied.

— Donne-lui un coup de pied de ma part, fit Evelyn en riant. Oui, chéri. Quelqu'un m'a appelée pour me dire que tu voulais me parler.

— Quelqu'un, hein ? Écoute, mon chou, je te rappellerai plus tard... »

Crane raccrocha. Il se leva d'un air pensif en observant l'étrange comportement de son chien. Dehors, la lumière du soleil couchant emplissait l'atmosphère de sombres reflets orangés. Umber se tourna vers la fenêtre, huma l'air et gronda à nouveau. Obéissant à une impulsion subite, Crane bondit à la fenêtre.

Au-delà des champs une masse compacte de flammes jaillissait haut dans le ciel, entourant les fragiles parois de l'atelier. Une demi-douzaine de silhouettes courant dans tous les sens se détachaient du brasier.

« Bonté divine ! » s'exclama Crane.

Il sortit en courant du cottage et s'élança vers le hangar, le chien sur les talons. Il voyait le nez du vaisseau se profiler, froid et intact, au milieu des flammes. Si seulement il pouvait l'atteindre avant que la chaleur commence à ramollir le métal...

Les ouvriers coururent à sa rencontre, haletants et noirs de suie. Crane leur lança un regard à la fois furieux et hébété.

« Hallmyer ! cria-t-il. Où est Hallmyer ? »

Hallmyer se détacha d'un groupe. Dans ses yeux égarés brillait une lueur de triomphe.

« Je regrette, Stephen, dit-il. C'est trop tard... »

— Immonde pleutre ! lui lança Crane. Vieillard attardé ! » Il saisit Hallmyer par le revers de sa veste et le secoua, une seule fois. Puis il le lâcha et se rua vers l'entrée du hangar.

Hallmyer cria quelque chose et un instant plus tard quelqu'un lui plongea dans les jambes et le renversa. Il se remit debout en jouant des poings. Umber était à ses côtés, couvrant de ses aboiements le ronflement de l'incendie. Crane écrasa son poing dans la figure d'un homme qui le poursuivait et l'envoya heurter un autre homme. Puis il décocha un mauvais coup de genou au dernier de ses poursuivants, qui se plia en deux. Il fonça alors tête baissée dans le hangar en flammes.

Au début, la chaleur lui parut presque supportable ; mais quand il atteignit l'échelle et commença à grimper, les brûlures le firent hurler de douleur. Umber gémissait au pied de l'échelle et Crane se dit qu'il ne survivrait jamais au déchaînement des réacteurs. Il se baissa et le hissa à l'intérieur de la fusée.

C'est à peine s'il pouvait encore se traîner lorsqu'il verrouilla le panneau derrière lui. Avant de perdre totalement connaissance, il eut encore le temps de s'allonger sur la couche à inertie et de manipuler les leviers du tableau de commande. Son instinct, seul, lui dictait les gestes nécessaires. Un instinct qui s'identifiait au refus véhément de voir le vaisseau auquel il avait consacré sa vie périr futilement dans les flammes. Sa tentative était vouée à l'échec. Mais, au moins, il aurait essayé.

Combien de temps était-il resté inconscient ? Il n'aurait su le dire. Ce furent une sensation de froid contre son visage et les jappements apeurés d'Umber qui le tirèrent de son évanouissement. En levant les yeux il vit le chien grotesquement empêtré dans les sangles de la couche à inertie. Sa première réaction fut de rire. Puis il réalisa soudain. Il avait levé les yeux vers la couche !

Il gisait, recroquevillé, à l'extrémité du nez de quartz. Le vaisseau avait dû accomplir son ascension – peut-être avait-il frôlé la ceinture de Roche, la limite de l'attraction gravitationnelle terrestre – mais il s'était ensuite retourné, faute d'être dirigé par une main humaine et retombait en ce moment vers la Terre.

Crane regarda à travers le cristal et manqua défaillir. Comme une grosse boule, la Terre était sous lui. Elle devait avoir environ trois fois la taille de la Lune. Mais ce n'était plus sa Terre. C'était un globe de feu entouré d'épais nuages noirs. À l'un des pôles subsistait encore une faible tache blanche qui s'assombrit, au moment même où Crane

regardait, de reflets pourpres et sanguins. Hallmyer avait eu raison.

Longtemps, il resta figé dans le nez de quartz du vaisseau qui plongeait vers la Terre. Il regarda les flammes se retirer peu à peu, laissant la planète enveloppée d'un épais manteau de cendres fumantes. Paralysé d'horreur, il était incapable de se faire à l'idée que tant de personnes avaient été annihilées, qu'une planète entière avait été réduite à un tas de scories. Sa famille, sa maison, ses amis, tout ce qui lui avait été cher avait disparu à jamais. Et Evelyn... il ne pouvait pas supporter d'y penser.

Le sifflement de l'air à l'extérieur réveilla en lui un instinct. Les quelques bribes de raison qu'il possédait encore lui disaient d'accompagner son vaisseau dans l'oubli et l'anéantissement. Mais l'instinct de vie fut plus fort et il se releva. Il grimpa jusqu'à l'armoire de bord et se prépara pour l'atterrissage. Le parachute, une bouteille d'oxygène, un havresac contenant l'équipement de survie. À peine conscient de ce qu'il faisait, il boucla son parachute et ouvrit le panneau. Umber poussait des gémissements pathétiques. Il prit le gros chien dans ses bras et sauta dans le vide.

Sans transition, la vision se disloqua et il se retrouva plongé dans la réalité présente. Une réalité dense et envahissante qui prenait la forme de mille particules à la fois gluantes et légères, qui paralysaient sa respiration. Soudain pris de panique, Crane se débattit hystériquement, puis retomba prostré.

Ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait ainsi enseveli, hors du temps. Il écarta patiemment les cendres de ses mains, se frayant un chemin vers la lumière, et émergea enfin. La tempête s'était apaisée. Il était temps de reprendre sa lente reptation vers la mer.

Devant la désolation qui s'offrait à sa vue, la mémoire de Crane éclata à nouveau en mille paillettes. Pas assez vite, cependant. Il se rappelait trop de choses, et beaucoup trop souvent. Il avait la vague idée que, s'il se concentrait assez sur ses souvenirs, il pourrait modifier le passé – rien qu'un infime détail – et que tout ceci n'aurait plus de réalité. Si seulement tout le monde pouvait se concentrer en même temps, se disait-il... mais il n'y a plus personne. Je suis tout seul. Le dernier à me souvenir. Le dernier être vivant sur la Terre.

Il continua de ramper. Genou, bras, genou, bras... Puis, brusquement, Hallmyer fut là, rampant à côté de lui en une parodie bouffonne, s'ébrouant et plongeant dans les cendres comme une otarie joyeuse.

« Mais pourquoi faut-il aller vers la mer ? » demanda Crane.

Hallmyer expira une gerbe de cendres.

« Demandez-le-lui », fit-il en pointant son index.

De l'autre côté de Crane rampait Evelyn, l'air sérieux, attentive à

reproduire le moindre de ses mouvements.

« C'est à cause de notre maison, dit-elle. Souviens-toi, mon chéri. Notre maison tout en haut de la falaise. Nous devions y passer le restant de nos jours, entre l'ozone et l'océan. Elle doit être encore là, tu sais. Nous retournons à la maison au bord de la mer. Ton merveilleux vol dans l'espace s'est accompli, mon chéri, et tu me reviens. Nous allons vivre ensemble, rien que nous deux, comme Adam et Ève...

— C'est épatant », dit Crane.

Mais soudain Evelyn se tourna et cria : « Oh ! Stephen, attention ! » Et Crane sentit à nouveau la menace se refermer sur lui. Sans cesser de ramper, il regarda la vaste plaine de cendres grises qui s'étendait derrière lui, mais ne vit rien. Lorsqu'il se retourna vers Evelyn, il ne vit plus que son ombre, noire, et effilée, et bientôt elle disparut à son tour, emportée par le pinceau de lumière mouvante.

Mais la menace restait. Evelyn l'avait mis en garde deux fois et elle ne se trompait jamais. Crane décida de faire halte et d'attendre. Si quelque chose le suivait, il le verrait bien.

Il eut un douloureux moment de lucidité. Une lame d'acier fulgurante troua son délire embrumé. Il se dit : Je suis en train de devenir fou. La gangrène de ma jambe a gagné mon cerveau. Il n'y a ni Evelyn, ni Hallmyer, ni menace. Il n'existe plus aucune autre vie que la mienne. Même les esprits et les ombres des régions inférieures ont dû périr dans la fournaise. Je suis le seul survivant, et je vais mourir. Et quand je mourrai, seule une masse de cendres inertes restera derrière moi.

Et pourtant, quelque chose bougea.

L'instinct, à nouveau, prit la relève. Crane se tapit, faisant le mort. À travers ses paupières à peine entrouvertes, il scruta la plaine cendreuse, se demandant si déjà la mort jouait des tours à ses sens endoloris. Un autre orage s'avavançait rapidement à l'horizon, et il aurait préféré savoir à quoi s'en tenir avant que toute vision fût obliterée.

Là. Il y avait bien quelque chose.

À trois cents mètres devant lui, une forme gris brun progressait rapidement sur l'immense plaine grise. Malgré la pluie qui grondait au loin, il entendit le bruissement des cendres et distingua les petits nuages de poussière. D'une main tremblante, il sortit le pistolet de son havresac tandis que son esprit empli de terreur cherchait faiblement une explication.

La chose se rapprocha et soudain, plissant les yeux, Crane comprit. Il se souvint d'Umber qui s'était débattu dans ses bras, fou de terreur, et qui lui avait échappé d'un bond lorsque le parachute les avait déposés sur la face calcinée de la Terre.

« Ce n'est qu'Umber », murmura-t-il en se soulevant à demi. Le chien s'immobilisa. « Ici, Umber ! s'écria-t-il en un rauque sanglot de joie. Ici, mon gros toutou ! »

Il était bouleversé de joie. Il se rendit compte à quel point il avait été oppressé par la solitude, cet horrible sentiment d'être la dernière parcelle de vie au milieu du néant. À présent il n'était plus seul. Il avait trouvé une présence amie. L'espoir se ralluma en lui.

« Ici, Umber ! répéta-t-il. Viens, mon gros. »

Au bout d'un moment, il cessa de faire claquer ses doigts. Le danois avait reculé en grondant, découvrant ses canines et sa langue pendante. Il s'était émacié au point de devenir un squelette et ses yeux injectés de sang brillaient dans la pénombre d'un éclat malveillant. Lorsque Crane répéta machinalement son nom, le chien aboya hargneusement. Sous son museau, de petits nuages de cendre se soulevèrent.

Il a faim, se dit Crane, c'est normal. Il plongea la main dans son havresac, ce qui fit gronder à nouveau le chien. Crane sortit la tablette de chocolat et la décortiqua laborieusement. Puis il la lança sans force dans la direction d'Umber. Elle tomba à bonne distance de l'animal qui, au bout d'une minute de farouche incertitude, s'avança prudemment et goba la nourriture. Son museau était saupoudré de cendre grise. Retroussant les babines, il continua d'avancer sur Crane.

Celui-ci fut pris de panique. Une voix intérieure ne cessait de lui murmurer : Ce n'est plus ton ami. En même temps que la vie, l'amitié a quitté la planète. Il ne reste plus que la solitude et la faim.

« Non... protesta Crane, faiblement. Ce n'est pas juste. Nous sommes les derniers représentants de la vie sur la Terre. Nous ne devons pas nous entretuer et essayer de nous... »

Mais Umber continuait d'avancer sur lui, découvrant ses crocs blancs et pointus. Et tandis que Crane le fixait, horrifié, il bondit.

Crane replia son bras pour se protéger, mais le choc le fit basculer à la renverse. Il poussa un hurlement de douleur lorsque sa jambe enflée reçut le poids de l'animal. De sa main libre, il frappa faiblement, à plusieurs reprises, ressentant à peine la morsure des crocs qui lacéraient son bras gauche. Puis il sentit quelque chose de dur sous sa main et s'aperçut qu'il avait roulé sur le pistolet qu'il avait laissé tomber.

Il ramassa l'arme en priant pour que les cendres n'aient pas obstrué le mécanisme. Et tandis qu'Umber lâchait son bras pour lui déchirer la gorge, il enfonça au hasard le pistolet dans le flanc du chien et tira. Il tira jusqu'à épuisement du chargeur, jusqu'à ce que les affreux glapissements se fussent tus. Umber eut un dernier frisson d'agonie devant lui, le corps presque sectionné en deux. La poussière grise se teinta d'un rouge sombre.

Evelyn et Halmyer contemplaient tristement le cadavre disloqué. Evelyn pleurait amèrement et Hallmyer, comme à son habitude, se passait une main nerveuse dans les cheveux.

« À présent c'est fini, Stephen, dit-il. Tu viens de tuer une partie de toi-même. Oh ! tu survivras encore un peu, mais ce ne sera pas la même chose. Tu ferais mieux d'enterrer ce cadavre, Stephen. C'est le cadavre de ton âme.

— Je ne peux pas, dit Crane. Le vent chassera les cendres.

— Brûle-le, alors... »

Ils semblèrent l'aider à faire entrer le chien mort dans le havresac. Ils l'aidèrent à ôter ses vêtements et à les mettre dessous. Ils firent un écran de leurs mains autour de l'allumette jusqu'à ce que le tissu prenne et soufflèrent sur la flamme jusqu'à ce qu'elle s'élève, grésillante. Crane resta près du feu, veillant à ce qu'il ne reste plus rien qu'un tas de cendre s'ajoutant à la cendre. Puis il se mit en route, reprenant sa lente reptation vers la mer. Il était nu, à présent, et rien ne subsistait de ce qui avait été, rien d'autre que sa pauvre vie vacillante.

Il était si accablé de misère qu'il ne prêta pas attention à la pluie qui martelait son dos ni à la douleur atroce qui montait de sa jambe bleuie. Il rampa. Genou, bras, genou, bras... Mécaniquement, inexorablement, insensible à tout : au déchaînement des cieus, à la morne plaine de cendres et même au faible éclat lointain de l'océan.

Il savait qu'il approchait de la mer – ce qui restait de l'ancienne, ou une nouvelle en gestation. Mais ce serait une mer vide et sans vie, qui un jour viendrait lécher un rivage aride et sans vie. Ce serait une planète de roc et de minéraux ; de métal et de glace et de neige et d'eau. Mais ce serait tout. Pas de vie. Tout seul, il était inutile. Il était Adam, mais il n'y avait pas d'Ève.

Evelyn lui faisait signe, gaïement, du rivage. Elle était à côté de la villa blanche et le vent plaquait sa robe sur son corps, mettant en valeur sa fine silhouette. Et quand il se rapprocha, elle courut à sa rencontre et l'aida. Sans prononcer un mot. Elle se contenta de passer son bras autour de son épaule et de l'aider à soulever son corps épuisé par le long voyage à travers la plaine de cendres. Et c'est ainsi qu'il atteignit enfin la mer.

Elle était réelle. Il le savait. Car même après qu'Evelyn et la villa eurent disparu, il sentit l'eau fraîche lui baigner le visage. Doucement... gentiment...

Voilà la mer, se dit Crane. Je suis arrivé. Adam sans Ève. C'est sans espoir.

Il se laissa glisser un peu plus avant dans les eaux. Elles recouvrirent son corps meurtri. Doucement... gentiment...

Il leva son visage pour la dernière fois, scrutant la voûte opaque et

menaçante du ciel, et quelque chose s'insurgea en lui, amèrement.

« Ce n'est pas juste ! cria-t-il. Ce n'est pas juste que tout cela disparaisse. La vie est trop précieuse pour être arrêtée par l'acte insensé d'une seule créature insensée... »

Doucement, les eaux le recouvrirent. Doucement... gentiment-La mer le berça tranquillement, apaisant sa douleur comme un baume. Soudain, les cieus s'entrouvrirent – pour la première fois depuis des mois – et Crane aperçut les étoiles.

Alors il comprit. Ce n'était pas la fin de la vie. Jamais la vie ne pourrait finir. À l'intérieur de son corps, dans ces mêmes tissus putrescents que la mer berçait tendrement, se trouvait la source de millions et de millions de vies nouvelles. Chaque cellule – tissu – bactérie – globule – chacune des innombrables particules vivantes que recelait son corps se fixerait dans ces eaux et lui survivrait bien après sa mort.

Elles se nourriraient de son corps. Elles s'entre-dévoreraient. Elles d'adaptéraient à leur nouvel environnement et assimileraient les minéraux et sédiments de cette nouvelle mer. Elles grandiraient, se multiplieraient, évolueraient. Un jour, la vie émergerait à nouveau sur le continent, Le même cycle se reproduirait, qui peut-être avait déjà débuté grâce au corps putréfié de quelque voyageur stellaire en détresse.

Alors il comprit pourquoi il était revenu à la mer. Ni Adam ni Ève n'étaient nécessaires. Seule la mer, source de toute vie, était indispensable. La mer qui l'avait rappelé à elle afin que la vie puisse continuer.

Doucement, les eaux le bercèrent. Doucement... gentiment... la source de toute vie berça le dernier-né de l'ancien cycle, qui allait devenir le premier-né du nouveau, les yeux déjà vitreux, Stephen Crane sourit aux étoiles disséminées au hasard dans le ciel, des étoiles qui n'avaient pas encore formé les constellations familières – et ne les formeraient pas avant cent millions de siècles.

Traduit par GUY ABADIA.
Adam and no Ève.

© Street and Smith Publishing Company, 1941. Publié avec l'autorisation de
l'auteur et de Hope Leresche and Sayle, Londres.
© Éditions Opta pour la traduction.

LE COLLIER DE MARRONS

Par Jane Roberts

Un climat d'anxiété, la suggestion d'un secret, un malaise difficile à dissiper et une tension superbement contrôlée : ce sont quelques-uns des atouts que Jane Roberts joue ici. Dans son récit, la catastrophe n'est qu'un des éléments du décor, le fond d'une action qui ne vise pas à horrifier, mais bien à inquiéter.

I

«**F**ORMIDABLE ! N'est-ce pas ? Et comment. C'était splendide ! » hurla-t-elle. Elle envoya promener un oreiller à l'autre bout de la chambre et se mit à danser, toute nue, sur le lit. « Regarde-moi, je suis la Reine de Mai, s'écria-t-elle en prenant une pose théâtrale, enroulée dans un pan de drap. La Reine de Mai », cria-t-elle encore, d'un ton de défi, tandis que la panique la prenait au ventre.

Et Cynthia lui dit :

« Oh ! Seigneur, quel numéro tu fais, Olive ! Je t'en prie, baisse les stores. Tu veux que tous les gars du patelin rappliquent ici ? »

— Bien sûr, amène-les tous. On dansera, gloussa Olive, désespérée, et Cynthia se plia en deux à force de rire.

— Sincèrement, tu es un vrai clown, s'exclama-t-elle, penchée en avant, les mains entre les genoux, ses cheveux blonds lui retombant sur les épaules. Hé, Win, viens ici ! Viens voir ! »

Win arriva de la salle de bain, la brosse à dents à la main.

« Miss Quinn, cessez de faire le pitre, immédiatement. Et habillez-vous », dit-elle en faisant une mine sévère pour singer la surveillante générale.

Elles éclatèrent de rire, aux larmes.

« Chut, chut ! J'entends des voix, j'entends des voix », chantonna Olive, sur le mode aigu.

Les deux autres s'emparèrent d'oreillers pour la frapper et la jeter à bas du lit.

« Eh bien, c'était épatant, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? demanda-t-elle, à bout de souffle, en se jetant de nouveau sur le lit, ses épais cheveux noirs en désordre. Oh ! ce que j'ai été formidable, fit-elle encore, d'un ton ironique. Je devrais faire du théâtre. »

— Ça alors, qu'est-ce qui te prend maintenant ? Tu changes d'humeur comme personne. »

Cynthia s'installa dans un fauteuil confortable et Win sourit.

« C'est l'initiation qui la tourmente », dit-elle.

Olive fronça les sourcils.

« Vous me faites rire avec votre psycho ! Vous croyez toujours tout savoir. Bien sûr, j'ai la trouille d'une bande de filles que je vois toute l'année ! Ha ha ! Une vraie rigolade. » Elle se mit à arpenter le tapis, ayant surmonté sa panique. « D'ailleurs, c'est idiot, ces initiations. Des choses du vieux temps, de la préhistoire. Une bande de cinglées. »

Cynthia s'assit au pied du lit, en s'examinant les jambes d'un regard critique.

« Je parie qu'elles vont se coller des masques et qu'elles vont nous faire tourniquer avec un bandeau sur les yeux. Pour qu'on ne sache plus où on est. »

Win sourit et Olive hurla :

« Vous ne pourriez pas parler d'autre chose, toutes les deux ?

— J'y suis ! fit Win en claquant de ses doigts parfaitement manucurés. C'est clair comme de l'eau de roche !

— Quoi donc ? s'enquit Olive.

— Toi, répondit Win. Primo : tu as la frousse de ces trucs-là, les sociétés secrètes et tout. Secundo : intelligemment, tu te rends compte que ta frousse est ridicule ; et tertio : tu réagis par un défi émotif. » Elle haussa les épaules. « De toute façon, tu ne l'avouerais jamais. Mais tu peux consulter mon manuel de psycho si tu ne me crois pas.

— Bon sang, oublie-la, ta fichue psycho. Vous autres, étudiantes en psycho, vous n'êtes que des tordues. » Et c'était vrai, rumina Olive, elles étaient complètement tapées. « Ce n'est que de la foutaise ! Ridicule ! s'exclama-t-elle, reprise de panique. Des trucs d'écolières. Bon. Je vais roupiller. »

Elle se lova, le visage tourné vers le mur, écoutant le souffle de sa peur, et s'efforçant de l'écraser sous le sommeil.

Leur chambre était au deuxième étage de l'immeuble des dortoirs, au bout du couloir, près de la salle de bain. Elle avait été meublée à l'origine de trois lits à sommiers métalliques, de trois chaises et de

commodes identiques, mais cette simplicité Spartiate avait disparu sous un labyrinthe de robes entassées, de jupes, de combinaisons et de souvenirs. D'innombrables flacons encombraient la coiffeuse qu'elles avaient fabriquée avec une caisse à oranges, et un ours en peluche reposait avec un air ridiculement élégant au sommet d'une pile de linge à repasser. De temps à autre, l'ampoule du couloir s'éteignait et se rallumait, signal de déclenchement des gloussements aigus qui punctuaient le silence de la nuit.

À un moment. Olive entendit rire Miranda Williams, et s'assit sur son lit, les sourcils froncés. Ce n'était qu'une bande de méchantes gamines, totalement méchantes, songea-t-elle.

Miranda rit une seconde fois. Il y avait quelque chose d'insidieux dans son ricanement. Un démon semblait en émaner, qui vous entraînait dans la gorge, vous forçant vous-même à rire, forçant votre bouche à dessiner une horrible grimace de rire, alors qu'intérieurement vos chagrins bien cachés vous rendaient vieille. Les yeux d'Olive s'ouvrirent.

Ce rire lui rappelait les défilés : les tambours battant, les piétinements rythmés, les visages frénétiques, les cris aigus des enfants. Chaque fois qu'elle entendait une musique de défilé, même au loin, ou qu'en arrivant à un coin de rue elle voyait la foule qui attendait, elle s'enfuyait. Depuis sa plus tendre enfance ; Elle sentait sa personnalité la quitter. Le rythme, le piétinement étaient des monstres, qui la détestaient, qui s'efforçaient vigoureusement de l'attirer.

Et les réunions religieuses. Un soir, elle était passée devant une petite boutique, dans la ville. La porte était ouverte. Une pancarte annonçait : ENTRÉE LIBRE. Elle était restée debout, vêtue d'une fraîche robe d'été, ses longs cheveux noirs lui chauffant le cou, les traits méprisants, les sourcils levés, à regarder à l'autre bout le prédicateur en robe noire. Il avait la voix douce, il était rusé comme une bête. Sa voix s'approchait à pas feutrés, insistante, et ses yeux étaient comme des aimants. Ils possédaient une part d'elle-même qu'elle avait perdue, une chose infinitésimale mais précieuse, perdue parmi un million de saisons. Et la voix s'élevait pour s'emparer d'elle. Un désir vague la bouleversait. Elle avait fait deux, trois, quatre pas vers lui. Cinq pas à sa recherche. Un homme auprès d'elle avait toussé. Elle avait titubé en arrière, et il n'y avait plus eu que le prédicateur qui hurlait, la poussant à s'enfuir, et tous les visages qui l'observaient, en se léchant les lèvres.

La panique l'avait prise. Elle avait fait demi-tour, gagnant la porte en trébuchant. Derrière elle, les gens se lamentaient, se frappaient la poitrine, sanglotaient comme si elle eût été une partie d'eux-mêmes, à jamais perdue. Elle avait fui, poursuivie par l'écho de ses propres pas

sur le trottoir, dans la nuit. Plus vite, plus vite, jusqu'à ce que leurs voix ne fussent plus que de faibles souffles qui s'accrochaient à ses chevilles.

Elle avait des gouttes de sueur à la lèvre supérieure. Elle les essuya de la langue, et cela avait le goût doux-amer de sa peur. Elle s'assit dans le noir, chassant ce souvenir, et alluma une cigarette en se murmurant : « Ce n'est rien, ma petite. Les initiations à l'université ne sont pas ainsi. Pas du tout. C'est une blague, et voilà tout. Comme des enfants qui jouent. » Elle se répéta ces mêmes paroles et finalement ses yeux se fermèrent et la panique se retira dans le coin le plus profond de son cerveau.

Le matin ramena tout à la normale, avec la bousculade pour passer aux water-closets. (Win y était toujours la première, et elle s'y installait régulièrement pour lire.) Olive s'habilla en attendant. « Tu es vraiment mignonne », dit-elle à son reflet dans la glace, en se moquant de ses frayeurs de la veille. Après tout on allait l'admettre à la meilleure ligue de l'université. Cela aurait dû la rendre heureuse, non ? « Naturellement », dit-elle à haute voix.

« Naturellement quoi ? fit Cynthia en sortant la tête de sous la couverture. Quelle heure est-il ?

— Tard. Tu seras en retard si tu ne te dépêches pas. »

Mais Cynthia se retourna en riant. Olive se peigna soigneusement, enfila une jupe et un sweater, prit sa brosse à dents et alla attendre dans le couloir devant la porte de la salle de bain, elle était petite, mince, avec de grands yeux d'un gris ardent, et elle était décidée à être ce matin-là d'une gaieté absolue.

« Salut ! Comment ça va ? » lui demanda Miranda Williams, qui arrivait dans le couloir. Elle avança sa figure grimaçante et ricanante : « J'espère que tu es en forme pour le moment. Ce soir, tu ne seras peut-être pas tellement d'aplomb. »

Olive la regarda froidement :

« Je me sens très bien, merci. »

La panique lui gonflait la gorge. Amusant ? Pourquoi pas ? se demanda-t-elle après le départ de Miranda. Bien sûr que c'était drôle. Elle courut dans les water-closets pour en parler à Win.

« Tu te figures, gloussa-t-elle, elles essaient de nous effrayer comme des gosses. Bon sang, ça me fait rigoler ! » Elle reprit haleine. « En tout cas... c'est absolument idiot.

— Tu parles comme tu as rigolé ! fit Win en traînant son corps musculeux dans le couloir avec beaucoup de dignité apparente. Tu rigoles peut-être maintenant, mais je parie que tu ne riais pas tout à l'heure », jeta-t-elle par-dessus son épaule.

Olive hurla :

« Oh ! tu t'imagines que tu sais tout ! »

La journée fut un kaléidoscope de gaieté forcée. La peur lui tapait sur l'épaule, lui faisait mal au fond des os. Finalement, elle alla s'asseoir dans la classe d'anglais, le dernier cours de la journée. Lounze parla de Beowulf comme si c'eût été la chose qui l'intéressât le moins au monde, et les étudiantes l'écoutèrent avec une inattention ennuyée, tricotant et se passant de petits billets.

Olive regardait par la fenêtre, les yeux mi-clos, jambes, croisées, un pied se balançant nerveusement. Elle avait de petites lèvres, bien formées, mais pour l'instant elles dessinaient une ligne droite irritée, et ses traits étaient durs.

De l'autre côté de la salle, Cynthia, les yeux à demi fermés, mâchonnait du chewing-gum avec une nonchalance solennelle. Ses cheveux blonds et souples lui caressaient les joues, et ses lèvres charnues s'entrouvraient en une expression de séduction travaillée. Win était trois rangs plus bas. Elle prenait des notes, d'une main prompte et exercée. Sa tête se penchait sous la concentration, comme un œuf incliné, couvert d'un fin duvet brun.

Olive les regarda rapidement, mal à l'aise, comme si quelqu'un l'eût fixée des yeux. Comme si son corps eût été transparent et que des millions d'yeux l'eussent transpercé. Ce sont mes nerfs, s'accusa-t-elle, et elle leva les yeux pour rencontrer le clair regard de miss Lounze. Elle rougit, comme pour s'excuser de sa distraction, puis fronça les sourcils. Il y avait dans le regard de miss Lounze une expression qui n'avait rien de commun avec le cours. Quelque chose... d'évaluateur ? Cela ne dura qu'un instant, puis le regard se voila et se détourna. Olive décroisa les jambes et porta les yeux sur le tableau noir.

Lounze était grande, avec des cheveux sombres, des pommettes saillantes et une personnalité variable, si bien que les élèves ne savaient jamais à quoi s'en tenir. Aujourd'hui, elle n'était qu'une écorce humaine vide, sans lumière dans ses yeux d'un brun-orangé, sans le moindre signe de l'esprit et de la vitalité qui lui reviendraient soudain, comme après un petit voyage.

Olive n'aimait pas Lounze, elle s'écartait quand elle la croisait dans les couloirs, et elle lui parlait le moins possible en dehors des classes. Une impulsion irraisonnée la poussait à se cacher de cette femme, à se sauver vivement chaque fois que l'autre s'approchait.

Lounze recevait, chaque semaine, sans formalisme. Olive ricana. Il fallait être idiot pour perdre une soirée de vendredi chez un professeur. Il y avait d'autres distractions. Elle sourit, parce qu'elle avait ceci en commun avec ses compagnes de chambre : des tas d'hommes. Elle aurait bien parié qu'à elles trois elles avaient davantage d'hommes que tout le reste de leur classe en bloc. Et elles n'étaient pas non plus idiotes, ni elle, ni Cynthia, ni Win. Il fallait être étudiante d'honneur pour être admise à cette ligue. Et voilà que cela

la reprenait...

*
* *
*

« C'est tout simplement pour impressionner, dit Win un peu plus tard, que l'initiation se fait à minuit. Elles veulent avoir la certitude que nous serons dans l'état voulu. » Cynthia haussa ses épaules rondes : « Eh bien, moi, j'y suis, dans l'état. » Elle se tourna vers Olive. « Tiens ? Pourquoi fais-tu le signe de croix ? Tu n'es pas catholique.

— Je chasse le mauvais œil », aboya Olive, et les deux autres clignèrent de l'œil derrière son dos.

Cynthia se polissait les ongles, se tournant de-ci, de-là, pour les examiner sous l'applique murale. Elle chantonait, aussi Olive lui hurla-t-elle :

« Bon sang, ce n'est pas à un mariage que tu vas !

— Ta gueule, lui dit Cynthia en souriant. Ce qu'il fait calme ici, ajouta-t-elle.

— Trop calme. »

Olive frissonna. C'était étrange de se trouver dans la chambre à pareille heure, au lieu d'être à un rendez-vous, ou de prendre le café à La Hutte, ou d'étudier dans la bibliothèque. Dans le couloir, le téléphone sonna.

La surveillante générale répondit :

« Oui, elles sont toutes ici, ce soir. »

Cinq minutes après, elles entendirent quelqu'un à la porte.

« Mince ! Des invités ! dit Olive en se précipitant. Entrez ! » cria-t-elle en ouvrant le battant, puis elle resta plantée comme une imbécile, car le couloir était désert. « Une blague ! Elles veulent nous faire peur. Quelles idiotes ! Si ce n'est pas malheureux ! » Les muscles de son cou frémissaient. Ses doigts se crispèrent et elle gloussa : « La chose la plus bête que j'aie jamais vue. »

Ce fut Win qui trouva le papier.

« Écoutez-moi ça.

— Qu'est-ce que cela raconte ? » demandèrent-elles en la suivant dans la chambre.

Win prit une expression rébarbative :

« *Éteignez vos lumières. Quelqu'un entrera chez vous dans l'heure à venir. Ne bougez pas avant qu'on soit reparti.*

— Ça alors, fit-elle, d'accord pour une fois avec Olive. Et dire que ce sont des étudiantes d'université !

— Oh ! quelle rigolade ! » fit Cynthia en se tordant de rire sur le lit.

Olive s'empara d'une couverture et s'en drapa les épaules, le visage solennel.

« Il n'y a pas de quoi rire. C'est votre âme qui est en jeu », dit-elle, puis elle gloussa parce que tout cela était idiot.

Elles s'assirent sur le lit, l'oreille tendue. Était-ce un pas, dans le couloir ? La porte s'ouvrait-elle ? Ou la regardaient-elles depuis si longtemps qu'elles avaient l'impression de la voir bouger ? Était-ce un murmure ? Non, seulement des voix qui montaient de la pelouse, seulement la surveillante générale qui froissait des papiers à son bureau dans le couloir, ou un professeur qui fermait sa porte à clef avant de s'engager dans les allées couvertes de gravier.

Mais elle avait entendu quelque chose. Non, ce n'étaient que ses nerfs. « Raconte-nous des histoires, murmura-t-elle.

— Chut.

— Après tout, autant faire quelque chose.

— Tais-toi. Il y a quelqu'un qui entre.

— Mais non, tu te l'imagines.

— Olive, vas-tu te taire ? » Un gloussement de rires.

« On devrait se cacher derrière la porte et sortir d'un bond. Ça leur donnerait une leçon.

— Tais-toi.

— Mais c'est idiot. »

C'était idiot de rester là à trembler, tandis que des pas traversaient le plancher, adoucis par le tapis. Dans l'ombre, on distinguait presque la main qui s'attardait sur la coiffeuse, les pieds qui se posaient sur le tapis. La porte se referma doucement.

« Venez voir ce qu'elles ont fait. »

Les mots sonnèrent dans le silence, mais elle n'allait pas rester immobile. Elle se leva d'un bond, se forçant à rire, et, après avoir donné de la lumière, elle fonça la première jusqu'à la coiffeuse.

« C'est un couteau avec de la sauce tomate dessus, ha, ha ! Cela ne vous en bouche pas un coin ? » Les autres l'avaient rejointe à présent et riaient aussi. Elle lécha légèrement le bord du couteau. « De la sauce tom... » Ses lèvres avaient déjà formé le mot quand elle laissa tomber le couteau. « Ce n'est pas... de la sauce tomate, murmura-t-elle, puis elle poussa un cri : C'est du sang de poulet. Ce ne peut être que cela. » Elle se débattait contre la panique. « C'est du sang de poulet et... je vais... *t'attraper* ! gloussa-t-elle nerveusement en pourchassant Cynthia autour de la chambre.

— Il est temps de s'en aller », dit Win.

Elles cessèrent de faire les folles et se rendirent au vieux laboratoire scientifique de l'autre côté de la pelouse. Olive sautillait en balançant les bras.

« Mince, alors, nous sommes réellement bêtes d'aller à un truc pareil. » Personne ne lui répondit. « Vous ne pensez pas ?

— Ouais », marmonna Win, mais d'une voix sans force, et Cynthia

en oubliait de tortiller des hanches en marchant. La nuit était douce, trop chaude pour le mois de mai, tandis qu'elles avançaient dans le silence vers le vieux bâtiment qui se distinguait à travers les arbres. Une feuille tomba tristement sur le gravier et Olive s'écria soudain :

« Allez, je vous bats à la course, froussardes que vous êtes. »

Elle serra les dents. Ses pas retentirent devant les autres, dans les ténèbres. Quand elles la rattrapèrent, elle était immobile, livide, le souffle coupé. La panique tourbillonnait sous son crâne. Haletante, elle se tenait le ventre, secouée d'un rire saccadé.

« Venez... la dernière entrée est une dégonflée », s'écria-t-elle en ouvrant violemment la porte.

*
* *
*

Après cela, elles ne se rappelèrent plus, et il n'était pas prévu qu'elles se rappellent jusqu'au jour où, animées d'une fureur, d'un désir et d'une haine indicibles, elles parcourraient les continents. Les silhouettes en cagoule, les cierges et les chants, voilà tout ce qu'elles se rappelaient, et Olive soupira :

« C'était tellement bête, il n'y avait vraiment pas de quoi s'effrayer.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? mais tu prends toujours les taupinières pour des montagnes », répondit Win qui avait retrouvé sa voix de psychologue.

Cynthia agita dramatiquement les bras et annonça que l'aube pointait.

Quand elles furent rentrées dans leur chambre, Olive s'assit à la coiffeuse et se peigna, les traits pinces.

« Alors, qu'est-ce que tu as *encore* ? » demanda Cynthia.

Olive murmura :

« Rien. » Elle était angoissée comme si elle eût dû se rappeler quelque chose. Elle leva la main pour déboutonner son corsage, mais son geste s'arrêta à mi-chemin. « Où ai-je ramassé ça ? Je ne me rappelle pas qu'on me l'ait donné... D'où cela vient-il ? hurla-t-elle en se levant brusquement et en arrachant le collier de son cou. Où diable ai-je pu prendre ça ? » Elle courut vers les deux autres et leur montra le collier. Il était brun, fabriqué entièrement avec des châtaignes. Elle avait la main qui tremblait. « Est-ce que vous en avez aussi ? Vous en ont-elles donné ? Nom de nom, répondez-moi ! »

*
* *

Cynthia et Win firent des gestes négatifs.

« Pourquoi m'ont-elles mis ça ? Je n'en veux pas, de leur collier ! »

s'écria-t-elle en le jetant violemment sur le lit.

Elle se figea, les yeux fous, tandis que les autres gardaient soudain le silence et détournaient les yeux, prises d'une terreur inexplicable. Comme si elle leur eût proposé un problème qui n'appartenait qu'à elle seule, comme si elles eussent attendu qu'Olive leur donnât la solution.

« Eh bien, qu'est-ce que vous avez à me regarder ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Que je les mange ?... Probablement que vous n'avez pas le niveau voulu », dit-elle finalement en riant très fort, le visage convulsé, les poings de nouveau crispés. « Ha ha ! C'est drôle ? Hein ? » Mais elles continuaient à l'observer, mal à l'aise, sachant qu'il y avait une chose qu'elle devait faire. Elle ramassa le collier et le mit dans son coffre à bijoux.

« Voyons, dites-moi que c'est drôle ? » supplia-t-elle.

Elles sourirent, soudain soulagées de leur nervosité.

« Une rigolade, une vraie rigolade », acquiesça Cynthia.

II

C'était l'hiver, il neigeait. Miss Lounze, derrière la fenêtre de la cuisine, regardait la rue. Des enfants jouaient à gestes brusques, comme des marionnettes au bout de fils de soie. Derrière elle, dans le living-room, des rires fusaient. Elle se tordit doucement le poignet en écoutant le tintement des breloques accrochées à son bracelet.

« Où sont les verres ?

— Les verres ? fit-elle en se retournant vers la cuisine.

— Oui, les verres à eau. »

C'était une voix de fille, ridiculement aiguë. Lounze répondit :

« Dans le premier buffet. »

Elle attendit un instant, puis passa dans le living-room en souriant, dans le tintement de son bracelet et dans le balancement de son ample jupe.

Les trois jeunes filles firent une irruption joyeuse. Quelqu'un les débarrassa de leurs manteaux. Le living-room était à présent rempli d'étudiantes et d'étudiants, mêlés de quelques professeurs. Un phono usé sur le plancher débitait de la musique classique, et une pile de disques reposait en bon ordre sur la table pliante, dans le coin.

« Olive ? »

Olive se dégagea d'un groupe en murmurant : « Excusez-moi », et se rendit à la cuisine où l'attendait Lounze.

« Vous voyez ce garçon ? Le grand blond ?

— Oui.

Il se tenait debout, tout seul, l'air mal à l'aise, un Martini en main, le visage renfrogné comme s'il regrettait d'être venu.

« Il est de l'Université de Columbia. Un garçon brillant, mais il ne connaît personne ici. Voulez-vous le distraire, pour me faire plaisir ? Vous voulez bien, n'est-ce pas ? » Elle prit doucement Olive par le bras. « Il s'appelle Bill Watkins », ajouta-t-elle en faisant tinter son bracelet, sur un ton d'intimité qui les liait toutes les deux comme en une conspiration.

— D'accord », fit Olive en souriant.

Elle oublia immédiatement un autre garçon qu'elle désirait voir. Il était gentil, ce Bill Watkins, mais il était gêné, riant nerveusement de tout ce qu'elle lui disait, lui observant les yeux et le visage pour devancer tous ses mouvements, comme si c'était *lui* qui cherchait à la distraire.

Elle finit par s'échapper, mais en levant les yeux, elle vit Lounze. Soudain, sans savoir pourquoi, elle retraversa la pièce, en souriant. Il était vraiment très bien, songea-t-elle, et c'était vraiment moche de le laisser tout seul.

*
* *
*

« N'est-ce pas étrange, dit-elle plus tard à Win, si Lounze ne me l'avait pas désigné, j'aurais pu ne jamais le connaître. » Et, sans qu'elles se rendissent compte de la manière dont cela s'était fait, elles prirent l'habitude d'aller aux soirées de Lounze. Elles n'avaient jamais l'intention d'y aller, mais chaque vendredi soir, vers sept heures et demie, l'une d'entre elles commençait à se demander : « Que se passe-t-il chez Lounze, ce soir ? » Et avant de le réaliser, elles étaient lavées, poudrées, habillées et en route.

Les longues rues entre l'université et l'appartement de Lounze leur devinrent aussi familières que la cour de derrière l'est à un enfant. Les rares soirs où elles allaient ailleurs, elles se sentaient troublées, vaguement effrayées, comme si elles eussent visité de nuit un quartier chinois. « Je ne sais vraiment pas pourquoi nous y allons », disait Cynthia et Olive en riait :

« Boire pour rien, manger pour rien, et des tas d'hommes.

— Nous sommes une bande de parasites », disait Win, et c'était tout.

Mais il y avait toujours au fond de leur esprit, derrière leurs yeux brillants, la prémonition qu'il y avait quelque chose... d'anormal. Cela s'accrochait à leur conscience comme un fil tombé dans l'œil.

Et il y avait plus. Elles étaient par exemple tranquillement dans

leur chambre, et le téléphone sonnait dans le couloir. La surveillante envoyait quelqu'un. C'était pour Olive. Elle se précipitait à l'appareil. « Allô ! Samedi soir, pour danser ? Oui, j'en serai ravie. » Elle avait ces mots sur les lèvres.

« Olive ? Olive ? Vous êtes là ? » demandait le jeune homme.

Alors, lentement : « Oui. Seulement je ne peux pas sortir avec vous samedi. Je suis... occupée. Désolée. » Elle restait là, interdite. Elle *voulait* y aller. Pourquoi avait-elle changé d'avis ? Et rapidement, avant qu'elle ait eu vraiment le temps de s'étonner, la réponse était là. Bien sûr, songeait-elle, il faut que j'étudie, ou j'ai fait une promesse à Bill, ou c'est pour une autre raison parmi des millions. Mais, chose étrange, elle ne se rappelait jamais laquelle c'était.

Maintenant, les appels téléphoniques étaient moins fréquents. Quand elle s'en plaignait, Win riait : « Tous les hommes pensent que tu as une fréquentation régulière.

— Eh bien, ce n'est pas le cas ! » répondait-elle.

Une fois, elle descendit en courant au fumoir pour annoncer : « Je ne fréquente pas régulièrement le nommé Bill Watkins. Je prends tout ce qui se présente. » Elle espérait que cela se raconterait.

C'était pure coïncidence qu'elle fût toujours occupée quand quelqu'un d'autre la demandait. Plus tard seulement, au printemps, elle commença à soupçonner qu'il y avait autre chose. Mais cela n'avait plus d'importance. Il s'agissait d'un étudiant qui avait changé d'université. John Leggin. Elle l'avait remarqué immédiatement. Il était facile de suivre un cours supplémentaire, aussi s'inscrivit-elle à la classe de peinture à l'huile, car il avait passé un diplôme d'art. Avant longtemps, comme elle l'avait prévu, il se mit à lui demander des rendez-vous. Elle se sentit miraculeusement libre le premier soir, pleine d'audace, comme si elle eût désobéi à quelque commandement inexorable. Quand elle y repensait, elle s'étonnait toujours que la soirée eût fini si lamentablement.

Pendant deux semaines après cela, elle passa la classe d'art à l'observer, décidée à lui parler dans le couloir. Une voix intérieure lui disait que c'était sa seule chance de rompre... ce dont il s'agissait. Mais elle n'en fit rien, et le lendemain, Bill Watkins vint lui porter des fleurs. Il était particulièrement séduisant, avec son costume tout neuf, sa tête penchée et ses yeux bruns souriants.

*

* *

Ils faisaient un beau couple, songeait-elle, dans la cuisine de Lounze, tandis que les invités bruissaient comme des feuilles. Elle s'était isolée un instant à la cuisine, les gens dans l'autre pièce bavardaient, et la musique lui parvenait par vagues. Elle se tourna,

surprise, quand Lounze entra et referma la porte.

Olive l'examina tandis qu'elle s'approchait, en souriant de ses yeux brun-orangé.

« Que se passe-t-il, Olive ? Cela ne vous ressemble pas, de rester ainsi toute seule », dit-elle en lui touchant le bras.

Olive s'assit :

« Il y a trop de fumée, dans l'autre pièce.

— Oh ? Je ne l'ai pas remarqué. »

Un silence. Olive regardait le réchaud, le placard, l'évier. Puis elle leva les yeux.

« Je me sens mieux à présent, Je vais y retourner. »

Mais elle ne bougea pas. Ses mains tremblaient, elle se demandait pourquoi.

« Vous êtes bien calme, ce soir. Et il y a longtemps que je ne vous ai vue », dit doucement Lounze, en faisant tinter son bracelet.

— Je... je n'étais pas très bien. Un rhume, sans doute. En ce moment, avec les changements de température... Tout le monde est enrhumé dans les dortoirs. Oui, c'est là que j'ai dû l'attraper... »

Elle avait de nouveau baissé les yeux et aurait voulu s'arrêter de parler.

« Non, il y a autre chose, Olive. Qu'est-ce que c'est ? »

Elle savait que la question allait venir. Mais elle ne voulait pas y répondre. Ses anciens sentiments envers Lounze lui revinrent : le désir de s'enfuir le plus vite possible.

« Il n'y a rien, c'est la vérité », dit-elle d'une voix qui se brisait.

Les yeux de Lounze devinrent d'un orange pur.

« Mais si, il y a quelque chose. Qu'est-ce que c'est, Olive ? Peut-être pourrai-je vous aider ? »

Ses mots étaient doux et cotonneux. Elle sourit en tendant la main.

Que faire ? Pourquoi était-elle si sotte ? *Naturellement*, Lounze désirait *l'aider*. Elle n'avait jamais rencontré personne qui fût aussi aimable. Pourquoi la soupçonnait-elle ? Et de quoi ?

« Il n'y a vraiment rien », répéta-t-elle en s'efforçant de sourire.

Mais les larmes coulèrent en pluie chaude dans le creux de ses joues.

« Allons, allons, Olive, vous êtes fatiguée. Pleurez, cela vous soulagera. Vous êtes fatiguée et bouleversée. C'est tout. Cela va passer. »

Lounze restait la main sur l'épaule d'Olive, avec un sourire aimable.

Plus tard, Olive rit, bavarda et fut le boute-en-train de la soirée. C'était tellement idiot, se disait-elle, de se laisser abattre par ses humeurs. Et puis l'explication en était réellement toute simple. Lounze avait éclairci cela en une minute. Dire qu'elle avait été si inquiète ! Et

Bill était si merveilleux. Bizarre qu'elle n'eût pas compris auparavant que c'était lui qu'elle aimait, et que c'était pour cela qu'elle se sentait si... *mal à l'aise* avec les autres hommes. Son soulagement chassa ses angoisses.

Elle se sentait mieux ce soir-là qu'elle ne l'avait été depuis des mois. Elle chantonna en se préparant à se coucher et elle dit à Cynthia que Bill allait bientôt la demander en mariage. Elle le sentait. Il y eut chez elle un instant... non, seulement un demi-instant d'hésitation quand il finit par lui demander ; une sorte d'écroulement en elle comme si un morceau de son être se fût détaché. Puis elle sourit et dit : « Oui », et puis il y eut tout le plaisir de le dire aux autres, de montrer sa bague ornée d'un solitaire, et de remarquer l'air d'envie des autres filles.

*
* *
*

Le mois suivant, Cynthia fit la connaissance de Ray Williams, le frère de Miranda. Quand l'été vint, il y eut un double mariage, et Win fut demoiselle d'honneur, Win ne se maria pas. Non qu'elle eût manqué d'occasions. Mais elle n'arrivait jamais à dire oui, même une fois où elle le désirait désespérément. Elle en vint à chérir son indépendance, et en définitive, songeait-elle, elle n'avait jamais beaucoup aimé les enfants.

Dans l'ensemble, Olive était une épouse satisfaite, et devint ensuite une bonne mère. S'il y avait en elle un désir d'accomplissement plus profond, il restait enfoui sous le tourbillon de sa vie en société, de ses clubs et de ses œuvres pour la communauté.

De temps à autre seulement, elle éprouvait une panique passagère, une paralysie soudaine, comme si elle se fût trouvée devant un miroir sans y voir son reflet. Cela arrivait à l'improviste, alors qu'elle se préparait pour une soirée, qu'elle cherchait dans son coffret à bijoux une paire de boucles d'oreilles ou un bracelet ; ou quand elle mettait de vieux vêtements, pour nettoyer la chambre, et qu'elle voyait là le collier de marrons. Alors elle était prise de tremblements, comme si un signal furieux eût retenti sous son crâne. Elle s'immobilisait, le front plissé. « Voyons, où diable ai-je ramassé cela ? » s'étonnait-elle. Puis : « Ah ! oui, à l'université, bien sûr. » Et elle souriait avec indulgence envers sa sentimentalité et se détournait.

Bill était avocat. Il avait souhaité habiter une petite ville, mais elle avait été prise d'une colère inexplicable quand il l'avait suggéré. Quand il lui en demanda la raison, elle s'écria : « Oh ! simplement parce que... une grande ville est plus avantageuse, d'abord. » En outre, elle ne savait vraiment pas *pourquoi*. « Tu veux qu'on te connaisse comme William Watkins, le jeune et brillant avocat, n'est-ce pas ? Eh bien, il n'en sera pas ainsi si tu vas te perdre dans un trou. » Elle se mit à rire, l'embrassa et l'entraîna vers le lit.

Ils se décidèrent finalement pour Albany, et dès qu'elle sut qu'il y avait là une bonne université, elle cajola Win pour la persuader d'y venir passer son doctorat ; puis elle agit sur Cynthia jusqu'à ce qu'elle vînt habiter tout près, avec son mari.

« Ce serait amusant, hein, de reconstituer ici un chapitre de notre ancienne ligue ? » leur demanda-t-elle, et devant leur enthousiasme, elle fit passer une annonce dans le journal. Il y eut neuf membres en tout.

« Quelle coïncidence, n'est-ce pas, que nous vivions toutes les neuf dans la même ville ? » Et elles se sourirent, et elles se réunirent une fois par mois. D'une fois à l'autre, elle répétait à Bill qu'elle allait tout plaquer. Elle était si fatiguée après ces réunions. « Dieu seul sait pourquoi. Nous ne faisons pourtant pas grand-chose. » Parfois, en des occasions spéciales, elle portait le collier de marrons, comme cela, rien que pour rire.

*
* *

La folie de la guerre éclata en 1965. Olive acheta un nécessaire de survie pour la famille et le rangea soigneusement dans la cave avec des piles de conserves.

« Je sais bien que tu n'aimes pas les haricots, chéri, mais ils sont bourrés de vitamines. »

Johnnie naquit cette année-là et Sue l'année suivante. Et tout le temps les bruits de guerre ferraillaient sur les fils aériens. La télévision montrait des terres stériles et des visages douloureux. « Eh bien... à mon avis, on ne peut plus manger en paix, avec des trucs pareils qui regardent votre assiette de purée. »

Mais elle se fit acheter par Bill un fusil et un pistolet et apprit à tirer dans la cour. Cela fit sensation dans le quartier. Par les soirs d'été, les hommes et les femmes sirotaient leurs verres au-dehors, appuyés à la clôture des Watkins, faisant des commentaires amusés, et riant, de leurs voix qui tombaient comme de petits cailloux dans le patio.

En fait, l'opinion publique tenait Olive Watkins pour la femme la

plus complète du voisinage. Elle était membre du club d'escrime et de la compagnie d'archers, et elle avait même appris à faire pousser ses propres légumes dans la jardinière posée sur la fenêtre de la cuisine.

Quand sa petite fille eut six ans et devint membre des Brownies, il ne parut que naturel qu'Olive fût nommée maîtresse éclairceuse. Chaque semaine, elle se joignait à onze fillettes aux yeux étincelants. Elles faisaient des marches de printemps et, en automne, apprenaient à reconnaître les champignons comestibles et cueillaient du pissenlit au flanc de la colline proche de la ville.

« Vous savez, il faut bien qu'elles sachent tout cela pour gagner leurs médailles », expliquait Olive à leurs mères, en prenant le thé.

Dans l'ensemble, Bill Watkins n'avait que peu de chose à regretter et beaucoup à apprécier en sept ans de mariage. Olive obtint une citation au titre de la défense civile ; elle donnait des premiers soins à l'hôpital, et cependant elle ne négligeait jamais les enfants, ni son mari. Il avait honte de lui-même en la voyant si énergique.

Une excellente mère. Une bonne épouse. Bien que parfois son ardeur effrayât Bill. Quand elle s'accrochait à lui de tous ses ongles, dans le noir, en haletant lourdement, il se sentait... non pas effrayé, peut-être... mais confus, un peu mal à l'aise, comme s'il y eût eu près de lui une chose ténébreuse et affamée, qui n'était qu'une immense bouche. Elle leva les yeux, une fois, et surprit son expression étonnée. « Olive, Olive, ma chérie », dit-il, et elle bondit du lit, lui lançant un coup d'œil méprisant et malveillant. Elle coucha sur le divan, cette nuit-là.

Le lendemain matin, elle était souriante. Ils ne reparlèrent jamais de cet incident, mais il ne l'oublia jamais. Il y pensait parfois en la voyant regarder les enfants d'un air farouchement évaluateur, comme pour les mesurer par rapport à quelque règle de succès impossible à atteindre. « Olive, ce ne sont encore que des gosses », disait-il. Alors, elle donnait une tape affectueuse sur le derrière des enfants, et elle embrassait Bill en se dressant sur la pointe des pieds.

Souvent, il s'enfermait dans sa bibliothèque, le soir. Parfois, il lisait des livres de droit, mais il avait à l'ordinaire des clients à recevoir. Il aimait travailler ainsi, en entendant les voix des femmes dans le living-room, leurs rires étouffés, le bruit des tasses sur les soucoupes.

Olive et Cynthia, qui faisaient partie des mêmes groupements, se voyaient le plus souvent dans la journée. Sauf pour le bridge, naturellement, qui les réunissait chaque mardi soir dans la maison neuve de Cynthia, en dehors de la ville, Win venait le soir, quand elle avait fini ses cours de la journée et qu'elle en avait assez des couloirs sombres de l'université.

Elles ne se quittaient jamais pour très longtemps, toutes les trois. Le dernier été, Win prit de courtes vacances ; mais elle revint plus tôt

qu'elle n'avait prévu et se demanda, en retrouvant sa triste chambre à l'université, pourquoi diable elle était revenue si vite. Au fond de sa conscience, elle était mal à l'aise, cette saison, inquiète, nerveuse. Elle avait l'impression qu'une ère était révolue, que quelque chose... de vital était en train de mourir.

« Je me sens bizarre, dit-elle, comme s'il allait se passer quelque chose. »

Olive acquiesça.

« Je me suis sentie drôle, moi aussi. Et mes rêves ! Je rêve beaucoup depuis quelque temps. »

Il faisait maintenant trop froid pour s'asseoir dans le patio et le vent pénétrait, tout froid, par la porte grillagée.

« Vous êtes folles toutes les deux, fit Cynthia en riant, moi, je me sens merveilleusement bien depuis quelque temps. Je ne me suis jamais mieux portée. »

*
* * *

Cela arriva le lendemain, le jour en vue duquel elles avaient été entraînées. Le jour inévitable où des champignons s'épanouirent dans toutes les rues, bouleversant des villes entières de leurs racines monstrueuses ; le jour qui s'abattait sur le monde par la faute des mâles.

IV

C'était la mi-octobre et la chaudière venait d'être allumée pour l'hiver. Olive écarta les rideaux pour guetter le facteur. Elle mit au four trois pâtés de bœuf. Il était presque temps d'aller chercher les enfants pour le repas de midi.

Cynthia se préparait aussi à partir pour l'école, mais elle n'avait pas besoin de prendre sa voiture, car elle n'habitait qu'à une rue de distance. C'était le premier semestre de Bobby en première année. Elle aimait l'attendre dehors, le voir courir avec les autres enfants, et penser : « Celui-là, c'est le mien. » Puis elle le prenait dans ses bras, riant de son bavardage pendant leur retour.

Win déjeunait à la cafétéria de l'université. Elle mangeait une salade arrosée de café.

En même temps, de l'autre côté de la ville, Olive entra dans sa chambre, se peigna et passa une jupe serrée en tweed, un sweater vert

et des escarpins de daim.

Elle était raffinée, sûre d'elle, magnifiquement habillée. Elle s'était épanouie aux endroits où une femme doit l'être. Elle se cassa un ongle, poussa un juron, travailla de la lime et glissa ses clefs de voiture dans son sac en crocodile.

*
* *
*

Olive comprit immédiatement ce qui arrivait. Dès l'instant où elle perçut le jaillissement lumineux dans le miroir de la chambre, elle poussa un cri et se jeta à terre. La lumière blanche et froide frappa la maison comme un éclair d'été. Elle ferma les yeux. Trois secondes, trois secondes. Ces mots la hantaient tandis qu'elle rampait pour se tasser sous la fenêtre. Trois secondes avant l'explosion !

Et l'explosion monta au centre du monde comme un dieu terrifiant et éclatant, au contact duquel les fidèles tombaient en poussière. Elle entendait son cœur battre contre le plancher. Elle avait mal aux seins sous le poids de son corps.

Elle se releva enfin, hébétée, regardant comme de l'extérieur sa propre silhouette qui allait de fenêtre vide en fenêtre vide pour fermer les volets. Des livres et du verre recouvraient le plancher. L'armoire était tombée. Oh ! Seigneur ! Bill et les enfants ! Mais sûrement qu'ils savaient ce qu'il fallait faire, à l'école. Ils avaient fait des exercices. Seigneur ! Pendant tout ce temps, elle bougeait avec vivacité, sans panique.

Elle enfila méthodiquement une combinaison de mécanicien et prit ses vieux gants de jardinage. Elle prit le collier de marrons dans son coffret et le glissa dans sa poche. Les sirènes se déclenchèrent au moment où elle arrivait à la porte de la cave. L'avertissement venait un peu tard, songea-t-elle, tout en regardant une élégante lanterne japonaise se soulever dans le ciel et redescendre doucement en planant.

La maison hurla et se pencha de côté. Elle dégringola les marches de la cave et se tassa dans un coin près de la machine à laver. Il y eut encore trois explosions. À la seconde, la maison se fendit. Le toit de la cave était constitué par le sol cimenté du patio. Il résista. Elle alluma automatiquement une cigarette en se demandant s'il était dangereux de sortir.

Ce ne fut qu'alors, après avoir fait tout le nécessaire, qu'elle pensa vraiment à sa famille. Cela lui fit un choc sous le crâne. Ils étaient peut-être morts, ses enfants, démembrés, comme des poupées cassées dont le rembourrage... Seigneur ! Ou bien Bill avait été pris au piège dans quelque restaurant de la ville...

Elle courut à la fenêtre, écartant les débris qui étaient tombés du

dehors. Peut-être quelqu'un allait-il les lui ramener à la maison. Peut-être...

Mais son angoisse était artificielle, et elle le savait.

Elle s'efforça frénétiquement de ressentir une frayeur violente, malade. Mais elle était desséchée. Seul son cerveau fonctionnait. Il lui commanda de décrocher les fusils du mur et de glisser le pistolet dans la poche de sa combinaison.

C'est pour cela que tu as été entraînée. Pour ce moment et pour le temps à venir. Ce jour que les mâles ont attiré sur le monde. Rappelle tes souvenirs. Invoque les dieux de la vengeance.

Entraînée ? Elle devait être folle. Le choc, peut-être ?

Regarde les marrons. Regarde les marrons.

C'était idiot en un pareil moment. Pourquoi diable avait-elle emporté ce ridicule collier ? Plutôt que de l'argent... ou autre chose ?

Regarde le collier de marrons.

Les mots de son cerveau s'intégrèrent à ses muscles. Elle saisit farouchement le collier.

L'université. L'initiation. Dieu, qu'elle avait eu peur en montant les marches et en ouvrant la porte. Livide, tendue, elle s'était tenue là, au centre du cercle de silhouettes en cagoules.

« Eh bien, finissons-en », avait-elle dit d'une voix aiguë, quand Cynthia et Win l'avaient rejointe. Les silhouettes s'étaient écartées pour les laisser passer. Olive tremblait. Où étaient les rires étouffés ? Quelqu'un allait sûrement se laisser aller à rire. Pourquoi les autres étaient-elles à ce point silencieuses ? Bien sûr, pour leur faire peur ! Elle sourit d'un air dégagé pour leur faire voir qu'elle ferait ce qu'il fallait. N'importe quoi, pourvu qu'on rigole, avait-elle songé, et elle avait gloussé une fois dans le silence.

Les silhouettes se plaquèrent au mur. Elles en faisaient partie, à présent, comme un décor sur papier peint. Ce n'était que du coin de l'œil qu'on les sentait bouger. Une femme s'avança au milieu de la pièce. Elle tenait une chandelle qui éclairait son masque figé.

C'était Lounze ! Olive l'avait immédiatement su, sans savoir pourquoi elle le savait. Elle se tourna pour toucher du coude Cynthia et Win. Mais elles n'étaient plus là. Elle fouilla anxieusement la pénombre. Lounze fit un petit mouvement et Olive se retourna. Une tension générale monta dans la pièce. Les autres la laissèrent debout là. L'univers se refermait sur elle. Lounze était le prédicateur, les défilés militaires, la panique, le tout en une personne.

Lounze se mit à parler :

« Les femmes sont les créatrices.

— Les créatrices, les créatrices, les créatrices, psalmodièrent-elles.

— Les hommes sont les destructeurs.

— Les destructeurs, les destructeurs.

— Nous nous sommes unies de tous les coins de la terre.

— De tous les coins de la terre.

— Pour défendre ce que nous avons créé, pour conserver les secrets de notre sexe, pour nous préparer à la destruction que les mâles attirent présentement sur la terre. À travers les âges, nous nous sommes unies ; les femmes de la jungle, des vallées perdues, des cavernes de ciment des villes gigantesques. Une fois encore il nous sera demandé de nous élever dans la vengeance et dans le sang. Pour recréer l'univers. Seulement après l'achèvement de notre vengeance, seulement dans la vitalité terrifiante de notre haine, la nouvelle création pourra-t-elle s'accomplir.

— La création n'est pas un acte de bonté. C'est un acte cruel, un acte de haine contre les ténèbres. Le temps approche où notre haine devra tuer notre amour. Où notre amour ne pourra renaître que des graines pourrissantes de la colère. »

Elles se balançaient au rythme des mots, hurlant, ponctuant les phrases de gestes inquiétants qui les pliaient en deux. Olive leva la tête et lança un regard de défi à Lounze.

« Nous terroriserons les faibles, hurla Lounze, et Olive s'humecta les lèvres sans pouvoir détourner les yeux.

— Terrorisons les faibles, hurla-t-elle avec les autres, les femmes sont les créatrices, les créatrices, les créatrices. »

Les voix se turent et Lounze avança.

« Ceci, je vais vous le dire, initiées, qui venez ici pour la première fois. Vous avez le choix : vous joindre à nous ou non. De toute façon, vous ne vous rappellerez pas ce qui se passe ici. Mais, le jour venu, celles qui ne sont pas des nôtres seront nos ennemies. »

Olive avait conscience que Cynthia et Win étaient près d'elle. Elles ne dirent rien. Olive ne bougea pas, bien que quelqu'un eût ouvert la porte, sur les paroles de Lounze. Elle sentait un souffle d'air sur ses jambes. Puis il n'y eut plus rien. Une certitude remplaça sa frayeur. Voilà ce qu'elle avait craint, ce qu'elle avait attendu. Elle n'éprouvait qu'un sentiment de triomphe.

Les chants recommencèrent. Elle fut saisie de force et on lui rasa les poils du corps. On lui versa sur la tête des seaux d'eau glacée et on la frotta d'huile solennelle qui lui pénétra tous les pores d'une odeur d'animaux en décomposition et de musc.

Elle n'était plus celle qu'elle avait été ; vêtue d'une robe de coton blanc, elle renaissait dans la congrégation, sous un nouveau nom. Quand ce fut fini, on les poussa devant Lounze, à genoux, et on leur mit sur le visage des masques de bois aux expressions figées.

« Je suis la Bundu, la Démone. Vous êtes désormais des Digmas, ou initiées. Nous vous enseignerons à vivre sur deux plans, à vous conditionner de telle sorte que chacune de nos réunions demeure secrète pour vos esprits conscients. Vous obéirez aux ordres, en les rendant acceptables pour votre conscience. Ce n'est que le temps venu que vous vous lèverez, rejetant tout

mystère, pour vous joindre à nous dans la vengeance. »

Il y eut un silence. On ramena Win et Cynthia dans le cercle. Lounze s'avança et se tourna vers Olive. « Désormais, tu t'appelleras Migma », dit-elle en lui passant le collier de marrons autour du cou. « Ceci constitue notre promesse réciproque. Un jour tu seras une Bundu. Alors le collier deviendra un symbole de puissance auquel toutes devront obéir. Quand le temps sera venu, tu rejetteras Olive, et Migma, la Bundu, la remplacera. »

*
* *
*

Dans son refuge, à la cave, Olive leva la tête. Elle examina ce qui l'entourait : la machine à laver, le vieux coffre qui contenait encore les ornements de l'arbre de Noël. « Migma ? » fit-elle, en pleurant sur son mari et ses enfants et le monde finalement perdu.

« Migma ? » répéta Olive, puis elle se tut.

Migma la laissa dans la cave et partit au-dehors.

V

L'air était lourd et chargé de brouillard. Migma était immobile, les cheveux en désordre, le fusil à l'épaule, et contemplait ce qu'il restait de la ville. Elle en relevait froidement la topographie. La ville était dans une plaine. À l'est coulait l'Hudson. Sa maison avait été construite sur une éminence, et même par la petite fenêtre de la cave, on pouvait tout observer. La poussière redescendait. Quelques silhouettes se déplaçaient, se courbant, entrant et sortant des immeubles encore debout. Elle rassembla tout ce qu'elle put de décombres autour de la cave, en renforça les murs et entassa le bois de la véranda près de la porte.

Seulement lorsqu'elle fut convaincue que sa retraite était bien camouflée, elle rentra pour attendre un mois comme les plans le préoyaient. Elle savait que les autres attendaient aussi, dans les cavernes, dans l'ombre des ruines, qu'elles se purifiaient, nourrissant leur haine, tandis qu'au-dehors la poussière des bombes était d'une épaisseur ténébreuse.

Elles ne sortiraient pas avant que tout espoir fût mort ; avant que les faibles eussent été dévorés par les forts, avant que régnât le chaos et que le désespoir fût pain quotidien. Pendant ce mois, Olive et Migma restèrent enfermées ensemble. Olive pleurait le matin et le soir, sanglotant sur un univers qu'elle ne comprenait plus, suppliant

pour qu'il lui fût permis de parcourir au moins une fois la ville en criant le nom de son mari.

Cet après-midi-là, elle resta assise, les mains sur les oreilles, pour ne pas entendre les cris. Une fois, Olive entendit la voix d'une voisine et voulut se lever d'un bond. « C'est Mattie, Mattie Lundgren », s'écria-t-elle, en se rappelant le café du matin, les permanentes qu'elles se faisaient réciproquement, leurs longues promenades, l'accrochage du linge en commun dans la cour.

Migma serra les dents et ne bougea pas. « Je t'en prie, je t'en prie. » Olive se rongea les ongles et s'accroupit sur le sol. « Oh ! Seigneur », geignait-elle et Migma l'écoutait, méprisante, la lèvre retroussée. *Rejette Olive*. Le commandement n'était-il pas clair ? Avant de pouvoir mener les autres, il lui fallait se conquérir elle-même. Le matin, froidement, elle dressa ses plans.

Olive adorait les animaux. Migma sortit et s'embusqua près de la porte de la cave. Elle sifflait doucement, entre les dents, attendant patiemment. Un petit chien se faufila dans les décombres, et s'immobilisa, geignant. Elle lui tendit une boîte ouverte de steak haché.

« Viens, viens, petit », murmura-t-elle, en reculant au fur et à mesure que le chien avançait, alléché par la viande. Elle l'observait attentivement. Vivement, quand le chien s'approcha de la boîte, elle le poignarda et regarda son corps s'affaïsser. Méthodiquement, elle prit son mouchoir et se força à regarder quand elle essuya le sang. Olive se mit à hurler. Migma triomphait. À demi furieuse, elle tourna le dos, laissant le chien à découvert, pour ne pas oublier.

Des pillards s'abattirent comme des sauterelles sur la ville morte. Migma réussit à en effrayer deux bandes, mais la troisième était plus désespérée, et les pillards s'engagèrent dans l'escalier de la cave, en criant. Il y avait des jours qu'elle les avait vus, cachés dans l'ombre, pendant qu'ils étudiaient l'emplacement pour évaluer sa puissance défensive. Ils vinrent au crépuscule. Elle entendit leurs voix étouffées, au-dehors, et se cacha derrière la machine à laver, le fusil prêt, retenant sa respiration.

« Arrêtez, ou je tire », cria-t-elle.

En l'entendant, un des hommes éclata de rire.

« C'est une femme, une môme. Sois gentille, la gosse, et on ne te fera pas de mal. »

Il fonça et elle l'abattit. Les autres restèrent immobiles, sans y croire, à regarder alternativement Migma et le cadavre.

« Sortez », hurla-t-elle.

Ils se sauvèrent en se bousculant et elle en blessa un au moment même où il passait la porte.

Quand ils furent partis, elle regarda le cadavre, avec ses poils noirs

et sales qui sortaient par l'entrebâillement de sa chemise tachée de sang. Qu'avait-il été ? se demanda-t-elle. Chauffeur de taxi, représentant ? Le mécanisme délicat de son anatomie était à jamais brisé. Quelques instants auparavant, il respirait encore. À quoi avait-il pensé ? À elle, qu'il distinguait dans l'ombre, à la nourriture, au bruit de ses pas sur le sol de ciment. Et maintenant, son cerveau était mort. Elle eut les larmes aux yeux. Puis elle se rappela son rôle. « Je ne... hais pas assez », s'écria-t-elle, et elle lui trancha la tête, avant d'emporter le cadavre à l'extérieur. Elle l'accrocha à un pilier près du chien « C'est pour Olive », dit-elle.

*
* *

Bobby attendait déjà devant l'école quand Cynthia arriva. Elle voulut le presser, mais il échangeait des billes et se mit à pleurer quand elle lui prit la main.

Il y avait des voitures le long du trottoir et leurs avertisseurs fonctionnaient. Quelqu'un lança une boule de neige, qui atteignit Bobby. Il se mit à pleurer, lâchant ses billes dans la neige. « Je les veux, je les veux », sanglota-t-il. En soupirant, Cynthia les ramassa et les mit dans son sac.

« Viens, il est tard », lui dit-elle.

Ils étaient en train de traverser la rue, quand quelqu'un hurla et que l'éclair jaillit. Sans penser, elle jeta Bobby dans le ruisseau et le protégea de son corps. Un moment s'écoula, puis l'explosion réduisit la rue en poussière. Un arbre tomba de l'autre côté du trottoir. Cela fit comme un poids au-dessus du corps de Cynthia, mais Bobby fut frappé juste au moment où il se dégageait la tête.

« Bobby ? Bobby ?... » Il ne répondit pas. « *Bobby* ? » Elle se releva, en hurlant, tandis que des fragments de toiture retombaient lentement et que les maisons tournoyaient comme des toupies. « Mon petit, mon petit », cria-t-elle, puis elle s'enfuit en le portant dans ses bras vers ce qu'il restait de son foyer. Le living-room était encore debout. Elle éclata d'un rire de folle et courut chercher de l'eau à la cuisine.

L'eau froide le ranimerait. Il le fallait, il le fallait, se murmurait-elle, se refusant à accepter son immobilité. Le plafond de la cuisine s'était écroulé sur le réfrigérateur et sur le réchaud. La porte était bloquée. « Bobby, cela va aller mieux », cria-t-elle en courant rapidement vers l'escalier.

L'escalier était écrasé comme un accordéon géant sur le plancher de la salle à manger.

« Je suis là, maman est là, chantonna-t-elle en ramassant Bobby et en l'emportant vers la cave. Tout va bien, tout va bien », répéta-t-elle.

Au-dehors, le monde vibrait, se contractait, explosait de nouveau.

C'est le moment de se rappeler. Le jour de la vengeance. Libère tes souvenirs, lui disait son esprit.

En colère, elle écarta cette pensée. Quelle idiotie, alors que Bobby était malade et avait besoin d'elle. Son bébé avait besoin d'elle. Il n'y avait de temps pour rien d'autre. « Bobby, cela va mieux maintenant ? Bobby ? Tu veux que je te raconte une histoire ? Bobby ? »

Elle le regardait, elle écoutait, elle le caressait, elle chantonait. Elle le peigna. Elle se pencha pour écouter son cœur. Quand elle le toucha, elle se mit à hurler.

Plus tard, elle l'enterra au-dehors, sous le tas de sable où il jouait.

Deux jours s'écoulèrent. Son mari ne revint pas.

Libère tes souvenirs, dresse-toi et rejette Cynthia. Libère tes souvenirs, lui disait sa conscience. Elle chantait pour noyer les mots. Elle comptait jusqu'à cent, elle récitait l'alphabet, mais son esprit était le plus fort.

Libère tes souvenirs, lui commandait-il. Finalement, quand elle ne put plus lutter, elle se rappela l'initiation et toutes les réunions qui s'étaient succédées. Mais il y avait si longtemps. Les autres n'espéraient sûrement pas qu'elle prendrait cela au sérieux ? Son monde avait disparu. Ne comprenaient-elles pas ? Il n'y avait plus rien qui valût la peine de lutter.

Elle se peigna gauchement et se dirigea vers la maison d'Olive. Olive saurait ce qu'il fallait faire. Il ne lui restait plus qu'Olive et Win. Si elles étaient encore vivantes. Les rues n'étaient plus que décombres. Des gens l'appelaient, tandis qu'elle courait. Des mains se tendaient vers elle, mais elle pressait le pas et les écartait.

C'était impossible ! Pas à Albany ! Bobby et le petit Billy d'Olive avaient joué ensemble, ici même, dans cette rue. Elle et Olive les avaient surveillés de la véranda, en buvant du café. Où était la maison ? Et comment distinguer un tas de décombres d'un autre ?

Elle cessa de pleurer un moment pour fouiller dans les débris. La porte de la cave était cachée, mais il fallait qu'elle soit là. « Olive ? Olive ? »

Migma se dressa dans la porte, en se raidissant contre cette voix. Elle attira Cynthia à l'intérieur, vivement, sans rien dire.

« Olive ? Pourquoi ne parles-tu pas ? Olive ? » Cynthia n'avait pas mis de combinaison de mécanicien. Sa robe était en lambeaux, tachée de sang, et son fin visage était livide. « Ne reste pas ainsi à me regarder ! Olive ! Tes... enfants ? Olive ! »

Migma restait immobile, méprisant Cynthia de sa faiblesse, tout en s'efforçant de refouler sa propre pitié.

« Va-t'en, dit-elle en tripotant son collier de marrons pour y puiser de la force.

— Que je m'en aille ? Où ? » Le visage de Cynthia était convulsé,

elle se refusait à y croire. « Il n'y a aucun endroit où aller.

— À la cave, là où tu dois te cacher. Va et n'en bouge pas. Maîtrise-toi. »

Elle ne put en dire plus. Elle voulait cacher sa propre faiblesse.

Cynthia s'affaissa contre le mur.

« Tu ne comprends pas ? Mon Bobby est mort ! Olive !

— Je m'appelle Migma. Et toi, tu es Fion, née de nouveau dans la Congrégation sous un nouveau nom. »

Migma tremblait, mais elle gifla durement Cynthia quand cette dernière se mit à hurler, en appelant son mari.

« Tais-toi, idiote, tais-toi ! Retourne dans ta cave. Purifie-toi. Tu es Fion à présent. Laisse ton chagrin se transformer en haine. » Prise de pitié, elle l'avertit. « Rappelle-toi que j'ai juré de purger l'ordre de toute faiblesse, je l'ai juré, Cynthia. »

Elle poussa la jeune femme dehors et ferma la porte au verrou.

*
* *
*

Au milieu du mois, la radio s'arrêta. Les États-Unis, l'Angleterre, la Russie, tout cela n'était plus que des noms, des syllabes sans signification qui se perdraient dans l'esprit avec les légendes d'Atlantis et de Babylone. L'air n'était plus secoué de hurlements de folie. Le silence retomba sur Albany, comme une main étouffante.

Quand le mois fut passé, Migma se trouva prête, purifiée, haineuse. C'était une sorcière et à son cou pendait le collier de marrons.

La création n'est pas un acte de bonté. C'est un acte cruel, un acte de haine contre les ténèbres. Elle prononça ces mots à haute voix et se prépara à partir. L'air était piquant. Tout était calme dans les ruines. Elle prit son fusil, son pistolet, quelques provisions et jeta un coup d'œil vers l'endroit où s'était élevée sa maison, avec les vérandas et les pelouses vertes.

Çà et là se dressaient des tours brisées. Le paysage était parsemé de cadavres en décomposition. Elle marchait vite, froidement, repérant les boutiques encore debout, les magasins qui contenaient peut-être encore de la nourriture ou des marchandises.

C'était une jeep qu'il lui fallait. Elle mit trois heures à en trouver une qui fût utilisable, dans un garage. Dans les rues, il n'y avait plus que des carcasses vides, de gros scarabées chromés dont les phares regardaient au ciel. Le toit du garage était défoncé, mais elle y trouva de l'essence et fit sortir la jeep. Le garage s'écroula complètement derrière elle.

Il n'y avait pas eu suffisamment de temps pour qu'un exode s'organisât. Il n'y avait pas de réfugiés sur la route 9 W. Pour la première fois depuis des années, la route était silencieuse. Il n'y avait personne dans les stations-service. Les motels étaient déserts. De temps à autre, des cerfs traversaient la chaussée blanche.

À quinze kilomètres d'Albany, Migma quitta la route et se dirigea vers le fleuve à travers champs. Le lieu de rassemblement était sur une colline. Elle arrêta la jeep pour observer le paysage. Ses pas écrasaient des feuilles sèches ; de petits animaux se sauvaient devant elle. À travers les pins, elle distinguait des plaques de neige. En bas, dans l'Hudson, une eau grise roulait sous les minces couches de la glace de décembre.

Elle eut la tentation de dormir dans la jeep, mais les autres seraient forcés de dormir à même le sol, aussi se fit-elle un abri de branches de pins et s'y coucha-t-elle, couverte de son manteau. À présent, et pour la dernière fois, elle pouvait encore être elle-même.

Cynthia et Win arrivèrent dans la matinée. Migma aurait voulu se lever pour les accueillir, se rappeler leur ancienne amitié, le cours tranquille de leurs jours. Mais elle resta assise, impassible, le regard fixe, et ne se dressa qu'à leur arrivée devant elle.

« Les femmes sont les créatrices. »

Les silhouettes s'immobilisèrent. Win se mit à répéter les paroles. Mais Cynthia éclata en sanglots et se jeta contre l'épaule de Migma.

« Olive, oh ! Olive, que nous est-il arrivé ? Tout a disparu. Tout ! » Elle faisait de petits gestes inutiles et futiles. « Qu'allons-nous faire ? » Elle regarda Migma dans les yeux. « Qu'y a-t-il ? Pourquoi ne dis-tu rien ? *Rien* ? Pourquoi me regardes-tu fixement ? Je... je sais que je ne me ressemble guère. Mais c'est vrai pour nous toutes. » Elle tenta de sourire. « Je suis repartie... comme tu me l'avais dit. J'ai attendu. Olive ? Olive ? »

Migma laissa ces mots se perdre dans le silence de la forêt et attendit que le choc qu'elle avait éprouvé en entendant son ancien nom fût passé. Puis elle la gifla, durement, et demeura immobile tandis que Cynthia s'écroulait.

« Lève-toi, cria-t-elle, prise de colère. Reconnais-toi. Les Olive et les Cynthia sont mortes. Je suis Migma, la Bundu, la Démone. Dis-moi ton nouveau nom, fulmina-t-elle, livide de rage.

— Je suis Fion, dit Cynthia en se relevant maladroitement, les femmes sont les créatrices, ajouta-t-elle en souriant comme une enfant en voyant que Migma s'était calmée.

— Et toi ?

— Je suis Hesta », dit Win.

Elle se tenait aussi rigide que Migma, le visage marqué de cicatrices, le regard fixe. Elle était complètement chauve, ses sourcils étaient brûlés. Elles se regardèrent un instant, tandis que passait entre elles un courant de force. Les trois femmes s'assirent.

Entre Migma et Hesta, le silence régnait, absolu. Elles savaient, sans parler, qu'elles étaient unies dans un même but, dans une même force. Cynthia se mordit les lèvres et épousseta sa jupe sale, où s'accrochaient des brindilles.

Hesta leva la tête.

« Quand les autres arriveront-elles ?

— Bientôt.

— Mon enfant a été tué. Il avait presque six ans. Je voulais vous inviter toutes les deux pour son anniversaire. » Cynthia esquissa un sourire. « J'avais même acheté des cadeaux pour lui.

— Avons-nous des vivres en quantité suffisante ? demanda Hesta, qui s'efforçait de rester calme.

— En quantité. Quand les autres seront là, nous organiserons des équipes de pillage. »

Elles parlaient rapidement, à présent, pour combler les lacunes de silence.

« Il était joli, pour un garçon. Je lui avais acheté un costume neuf. Vous auriez dû le voir. Son père...

— Fais-nous du café. Rends-toi utile, lui dit Migma. Et cesse de marmonner. »

Le feu leur illuminait le visage. Elles burent le café dans des tasses de métal et ouvrirent une boîte de porc aux haricots. Quand Cynthia, épuisée, se fut endormie, Migma et Hesta continuèrent à parler, avec réserve, ne sachant trop quelle était leur nouvelle position réciproque.

« Est-ce que cela marchera pour elle ? demanda Hesta en regardant Cynthia.

— Qui sait ? »

Migma frissonna et s'emmitoufla plus étroitement dans sa veste.

*

* *

Les autres arrivèrent, par deux ou par trois, pendant toute la semaine. Elles s'accroupissaient dans la forêt, les yeux fatigués, maigres, échevelées et misérables, ces femmes qui avaient été habillées impeccablement en tant que ménagères, employées, secrétaires, institutrices. Elles buvaient du café dans des tasses de métal, elles avalaient le contenu de boîtes de conserve, elles se faisaient des lits d'aiguilles de pin et elles dormaient à ciel ouvert...

ces femmes habituées à des lits de plumes, à des cuisines immaculées, à des chambres tranquilles.

Elles avaient les yeux inquiets, le visage couturé de cicatrices, les os brisés. Elles étaient venues parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit où aller. Elles étaient comme des feuilles sèches, vides de pensée, que le vent pourchasse, et pourtant les yeux de Migma étincelaient quand elle les regardait. Une à une, pendant une semaine, elles furent mises à l'épreuve. Mais Migma plus que les autres, car c'était elle qui devait leur commander, les courber sous sa volonté. Et celles qui ne réussissaient pas les épreuves étaient lapidées et bannies, et Migma savait que c'était une condamnation à mort, et elle se forçait à jeter la première pierre. Même contre Fion, quand vint la troisième nuit.

Quand la cérémonie commença, Migma se dressa devant elles toutes et psalmodia les mots indispensables.

*Nous devons nous purifier et nous battre.
Que la seule haine anime notre sein,
Mangeons nos cœurs, refusons la bonté
Jusqu'à ce que la vengeance nous apporte le repos.*

*Sang de chauve-souris, et entrailles,
Entre nos dents le fiel amer.
La haine seule fera que la terre
Rendra ses morts à la vie.*

Cynthia, tremblante, se tenait au centre du cercle. Dans ses doigts hésitants un couteau luisait, et devant elle, un petit chat attaché crachait sa colère et sa peur. Elle les regardait, ces visages durs, amers, chagrins, et ses mains hésitaient. Elle regardait le petit chat, puis elle les regardait.

Puis, avec un courage étrange, elle lâcha le couteau. « Joli petit chat, joli petit chat, chantonna-t-elle en ramassant l'animal dans ses bras, comme un bébé. Joli petit chat. Je dis que c'est un joli petit chat », s'écria-t-elle d'un ton de défi.

Migma en fut ébranlée, mais elle hurla : « Lapidéz-la », et elle ramassa un caillou pour les mener contre Cynthia.

« Joli petit chat », hurlait farouchement Cynthia, les cheveux au vent. Le chat miaula, sauta, lui griffa le visage et s'enfuit. Les yeux de Cynthia s'écarruillèrent d'horreur. Elle porta la main à sa figure et la retira couverte de sang. Elle restait figée, sans y croire, Cynthia qui ne pouvait pas se transformer, et la meute la chassa en se moquant d'elle, jusqu'au bout de la forêt. On lui jeta quelques provisions, et on l'abandonna.

Plus tard, Migma passa devant les quelques huttes déjà construites.

Les autres, réunies en groupes, la regardaient. Hesta se dégagea d'un des groupes.

« Elles savent... que toi et Cynthia, vous étiez amies.

— Je sais.

— Elles pensent que tu n'épargneras personne. Elles ont peur. »

Migma fit un geste en direction de la ville.

« Il nous faut être dures et fortes. Il n'y pas de place pour la faiblesse dans *ce monde-ci*. Il faut que la haine nous purifie. Nous devons exercer notre vengeance contre l'homme, le poursuivre de notre haine. Tu le sais. »

Migma voulait remercier Hesta, mais elle se contenta d'ajouter :

« Il le fallait. Purifie-toi. Et moi aussi, il fallait que je la frappe. »

Mais Hesta hocha la tête.

« Elles vont te détester », dit-elle.

Migma fut prise de colère.

« Tu crois que je ne le sais pas ? Tu crois que c'est facile ? Elles me détesteront, oui, mais elles me craindront encore plus. Et bientôt, elles m'aimeront d'une passion plus forte qu'elles n'en ont jamais éprouvée envers un homme. La congrégation vivra, jusqu'à ce que nous ayons forcé l'homme à retrouver les dieux, jusqu'à ce qu'il nous mérite une nouvelle fois. »

Hesta acquiesça et retourna parmi les autres.

« Maintenant, le travail peut commencer », songea triomphalement Migma. Demain, elle donnerait des ordres pour les équipes d'approvisionnement, pour qu'on tendît les pièges. Demain, il faudrait qu'elle fût prête à recevoir les errants, les survivants, et déjà les huttes étaient prêtes, qui abriteraient séparément les hommes et les femmes.

On enseignerait aux femmes, on enseignerait aux enfants et on les aimerait, quant aux hommes, les traîtres, on les enverrait cultiver de nouveau les champs, construire des autels nouveaux pour des dieux anciens, ils deviendraient des serfs jusqu'à ce que la haine des femmes, la haine des sorcières, leur eût de nouveau enseigné les vérités anciennes. L'éducation de Migma était terminée. Maintenant, elle était en mesure de conduire ses sœurs vers la vengeance, jusqu'à ce que fussent rallumés les feux des foyers. Et elle restait là seule, Migma, la Bundu, la Démone, à égrener les marrons de son collier.

Traduit par BRUNO MARTIN.

The Chesnut Beads.

© Mercury Press. Inc. 1957. Reproduit du Magazine of Fantasy and Science Fiction

© Éditions Opta pour la traduction

LE NAVIRE DES OMBRES

Par Fritz Leiber

Puisqu'elle figure dans le présent volume, l'histoire qui suit concerne des survivants. Mais ce motif n'est que l'un de ceux que l'auteur a combinés en un tourbillon dont la vivacité et les modifications d'angle font songer au travail d'un maître de la mise en scène cinématographique. Le secret de Fritz Leiber, tel que ce récit permet de le comprendre, tient à ce que son imagination d'écrivain conserve une vitalité juvénile alors que son écriture atteste le métier d'un auteur révélé pendant l'âge d'or de la science-fiction américaine – trente ans avant la publication originale du récit qu'on va lire.

« SALE issiot ! Sstupide ssoûlard ! » siffla le chat en mordant Spar.

Les quatre piqures d'aiguilles firent oublier à Spar les douleurs d'entrailles que lui causait sa menaçante gueule de bois, si bien que son esprit se mit à flotter aussi libre que son corps dans les ténèbres de Malvent, où ne brillaient que deux feux de position, faibles comme en un rêve incohérent et aussi lointains que la Passerelle ou la Poupe.

Il lui vint la vision d'un navire toutes voiles dehors, soulevant l'écume d'une mer bleue hérissée par le vent, sous un ciel bleu. Il entendait le vent salé souffler dans les haubans et les filins, tambouriner contre les voiles tendues ; il percevait les craquements des trois mâts et de toute la membrure de bois.

Qu'était-ce donc que le bois ? De quelque part lui parvint la réponse : une matière plastique d'origine vivante.

Et quelle était la force qui aplatissait la surface des eaux, les empêchant de se fractionner et de s'éparpiller en gros globules, et qui s'opposait à ce que le navire tourbillonne, la quille en l'air, les mâts en bas ?

Au lieu d'être floue et vague comme la réalité ambiante, cette vision était nettement définie et claire... de l'espèce dont Spar ne parlait jamais de crainte qu'on ne l'accuse de voyance et par

conséquent de sorcellerie.

Malvent aussi était un navire, on l'appelait même souvent le Navire. Mais c'était un bâtiment d'un genre étrange, dont les passagers vivaient à jamais parmi les haubans, dans des cabines de toutes formes faites de voiles translucides soudées les unes aux autres.

Les deux seuls autres points communs entre les deux vaisseaux étaient le vent et les craquements continus. Tandis que la vision se dissipait, Spar recommençait à entendre les vents de Malvent gémir doucement dans les longues cursives et il sentait craquer le hauban vibrant auquel il s'accrochait du poignet et de la cheville, pour éviter de flotter en rond dans le Dortoir aux Chauves-Souris.

Les rêves de Sommedi avaient bien commencé, avec Spar qui s'offrait en une fois les trois bonnes amies de Couronne. Mais au soir de Sommedi, il avait été à moitié réveillé par le lointain grincement du grand masticateur de la Cale Trois. Puis des loups-garous et des vampires l'avaient attaqué, ombres massives plongeant des six coins simultanément, tandis que des sorcières et leurs familiers gloussaient dans le fond noir tout empli d'ombres. Il avait été plus ou moins protégé par le chat, familier d'une mince sorcière dont les dents dessinaient une tache ivoire floue dans le flou plus large et argenté de sa chevelure sauvage. Spar serra l'une contre l'autre ses gencives pareilles à du caoutchouc. Le chat avait été la dernière de toutes ces créatures surnaturelles à disparaître. Alors lui était venue la splendide vision du navire.

Sa gueule de bois prit le dessus, brutale, impitoyable. La sueur lui sortait du corps au point qu'il devait y en avoir un nuage autour de lui. Sans avertissement, ses entrailles se révoltèrent. De sa main libre, il trouva un tube à déchets qui flottait à proximité, juste à temps pour en presser la petite embouchure contre son visage. Il entendit son aigre vomissement qui gargouillait, aspiré par une légère succion.

Ses entrailles inversèrent leur flux aussi vite que se rabat un volet de secours quand la tempête souffle dans les cursives. Il introduisit le tube à déchets dans la jambe de son pantalon et y recueillit un sombre sous-produit, presque aussi aqueux et tout à fait aussi subtil dans sa sortie que le vomissement. Puis il eut une envie brûlante de soulager sa vessie.

Ensuite, envahi d'une faiblesse extatique, Spar se lova dans le noir non moins extatique et se prépara à faire un somme jusqu'à ce que Gardien l'éveille.

« Ssoûlard de Sspar ! cracha le chat. Esspèsse d'issiot ! Ssesse de dormir ! Ouvre les ssyeux pour y voir clair ! »

À l'épaule gauche, à travers le tissu usé de son caban, Spar sentit quatre piqûres, comme au contact des petits bouquets d'épineux dans les Jardins d'Apollon ou de Diane. Il se figea.

« Spar, souffla plus doucement le chat, cessant de le piquer, ze te ssouhaite du bien. Ssincèrement. »

Spar passa avec prudence la main droite en travers de sa poitrine, toucha un court pelage plus doux que celui de Suzy et le caressa timidement.

Le chat laissa échapper très bas, presque en un ronronnement : « Zentil Spar ! Ouvre les ssyeux pour voir loin ! Vois à zamais ! Vois en avant, vois en arrière ! »

Spar éprouvait une certaine irritation de ce bavardage où il n'était question que de voir – mal élevé, ce chat ! – puis il fut pris d'un espoir sans fondement au sujet de ses yeux. Il conclut qu'il ne s'agissait pas là d'un chat magique, résidu de son cauchemar, mais bien d'un animal égaré qui s'était fauflé par une manche à air jusque dans le Dortoir aux Chauves-Souris et avait ainsi interrompu son rêve. Il y avait pas mal d'animaux errants, à cette époque de la panique des sorcières et du dépeuplement du Navire ou du moins de la Cale Trois.

L'aube frappa alors la Proue, car le coin avant violet du Dortoir se mit à luire. Les feux de position se noyèrent dans un éclat blanc grandissant. En l'espace de vingt battements de cœur, Malvent fut aussi brillant qu'il le serait jamais un Travaildi, ou tout autre matin.

Le chat se mouvait le long du bras de Spar, vague tache noire pour ses yeux clignotants. Dans ses dents que Spar ne pouvait distinguer, il tenait une tache grise plus petite. Spar la toucha. Elle avait le poil encore plus court, mais froid.

Comme s'il s'en fût irrité, le chat sauta de l'avant-bras nu de Spar, d'un vigoureux élan de ses pattes de derrière. Il atterrit en expert sur le hauban voisin, qui dessinait une ligne grise mouvante se perdant de chaque côté dans le vague.

Spar se détacha, enroula les orteils sur son propre hauban mince comme un crayon et examina le chat.

Le chat lui rendit son regard, de ses yeux en taches vertes qui se fondaient presque l'une dans l'autre au milieu de la grosse tête noire et imprécise.

Spar demanda : « C'est ton petit ? Il est mort ? »

Le chat lâcha son fardeau gris qui se mit à flotter près de lui. « Mon petit ! » La voix sifflante avait repris toute sa morgue. « Ss'est un rat que z'ai tué, esspèsse d'issiot ! »

Les lèvres de Spar se plissèrent en un sourire. « Je t'aime bien, chat. Je t'appellerai Kim.

— Kim-la-frime ! cracha le chat. Moi, ze t'appellerai le Ssoûlard ! Ou le Ssoiffard ! »

Les craquements augmentèrent, comme toujours après le lever du jour. Les haubans vibrèrent. Les parois grincèrent.

Spar tourna vivement la tête. Bien que la réalité fût floue de

nature, il avait le don de déceler tout mouvement.

Gardien flottait mollement dans sa direction. La rondeur de son corps roussâtre était surmontée du grand rond pâle de sa figure, cible d'un rosé éclatant qui éclipsait les yeux bruns et indistincts. À l'extrémité de l'un de ses gros bras luisait l'éclat du pliofilm ; à l'autre se distinguait le reflet sombre de l'acier. Loin derrière lui, s'étalait le rouge foncé du coin arrière du Dortoir aux Chauves-Souris, avec le grand cercle lumineux du bar à mi-chemin.

« Flemmard ! Pute mâle et molle ! le salua Gardien. Tu as ronflé tout Sommedi pendant que je montais la garde et maintenant il faut que je t'apporte ton brouillard de lune jusqu'à ton hauban de repos !

« Mauvaise nuit, Spar, poursuivit-il d'un ton plus solennel. Des loups-garous, des vampires, des sorcières en liberté dans les coursives. Mais je les ai tenus à distance, sans parler des rats et des souris. J'ai appris par les bavardages que les vampires ont eu Fille et Chérie, les idiotes ! De la vigilance, Spar ! À présent, bois ton brouillard de lune et mets-toi au nettoyage. C'est dégoûtant, par ici ! »

Il tendit la main où brillait le pliofilm.

L'esprit encore hanté des paroles méprisantes de Kim, Spar répondit : « Je ne pense pas boire ce matin, Gardien. Du gruau et de la bière de lune seulement. Ou plutôt de l'eau !

— Comment ça, Spar ? fit Gardien. Je ne crois pas pouvoir le permettre. Nous n'avons pas envie que tu sois pris de convulsions devant les clients. Que la Terre m'étrangle ! Qu'est-ce que c'est que ça encore ? »

Spar se précipita aussitôt sur la main de Gardien où scintillait l'acier. Derrière lui, son hauban vibra. D'une main, il saisit un canon épais et froid. De l'autre, il dégagea du pontet un doigt boudiné.

« Ce n'est pas un chat de sorcière, seulement un animal errant, dit-il tandis qu'ils basculaient et pivotaient lentement.

— Lâche-moi, vile créature ! bafouilla Gardien. Je te ferai mettre aux fers. Je vais prévenir Couronne.

— Les armes de tir sont aussi illégales que les couteaux ou les aiguilles, rétorqua avec témérité Spar, bien que se sentant déjà étourdi et nauséux. C'est plutôt toi qui devrais avoir peur d'aller au trou ! » Il avait décelé sous la voix bougonne la crainte superstitieuse de Gardien devant la capacité qu'il avait, malgré sa semi-cécité, de se mouvoir vite et juste.

Ils rebondirent et furent plaqués contre un écheveau de haubans. « Lâche-moi, je te dis, répéta Gardien en se débattant mollement. C'est Couronne qui m'a donné ce pistolet. Et j'ai un permis délivré par la Passerelle. » Il mentait au moins sur ce dernier point, devina Spar. Gardien reprit : « De plus ce n'est qu'une arme punitive, prévue pour expédier une lourde balle élastique. Pas assez puissante pour briser

une cloison, mais suffisante pour assommer les ivrognes... ou défoncer le crâne des chats magiques !

— Ce n'est pas un chat magique, Gardien, insista Spar, qui devait avaler sa salive pour se retenir de vomir. Ce n'est qu'un égaré bien élevé, il a déjà démontré son utilité en tuant un des rats qui volaient notre nourriture. Il s'appelle Kim. Il fera un bon travailleur. »

La tache distante offerte par Kim s'étira, montrant le flou de ses pattes et de sa queue, comme s'il se fût dressé sur son hauban. « Une grande aide que ze ssuis, se vanta-t-il. Hyziénique. Z'utilise les tubes à déchets. Z'assassine les rats et les ssouris. Z'esspionne pour vous les ssorcières et les vampires !

— Il parle ! souffla Gardien. Sorcellerie !

— Couronne a bien un chien qui parle, répliqua Spar d'un ton péremptoire. Un animal parlant ne prouve rien. »

Durant tout ce temps il avait fermement maintenu le canon et le doigt. Mais voilà qu'il sentait par l'intermédiaire de leurs corps entrelacés une modification chez Gardien, comme si dans sa mauvaise graisse le maître du Dortoir aux Chauves-Souris se fût transformé, d'une masse de muscles et d'os solides, en un sirop épais capable de se conformer à n'importe quoi et d'enrober tout objet.

« Désolé, Spar, murmura-t-il avec onction. J'ai passé une mauvaise nuit et Kim m'a pris au dépourvu. Il est noir comme un chat de sorcière. Facile de me tromper. Nous le mettrons à l'essai comme chasseur. Il faut bien qu'il gagne sa vie ! Et maintenant, bois. »

La poche de pliofilm que Spar avait reçue dans sa paume était pour lui comme la pierre philosophale. Il la porta vers ses lèvres mais, au même instant, ses orteils heurtèrent accidentellement un hauban et il piqua vers le cercle lumineux, au ; centre duquel se dessinait un trou assez grand pour accueillir quatre barmen à la fois si nécessaire.

Spar s'affala contre le bord intérieur du bar circulaire. Dans une tension de haubans, l'impact de son arrivée fut amorti. Spar avait porté la poche à sa bouche, il en avait dévissé le bouchon, mais il n'avait pas encore appuyé sur ses flancs. Il ferma les yeux et, poussant un petit sanglot, remit la poche dans la cage à brouillard de lune.

Se fiant essentiellement à son toucher, il prit une pochette de gruau dans le placard brûlant, subtilisant du même coup un sachet de café qu'il fourra dans une poche intérieure. Il saisit ensuite une poche d'eau, l'ouvrit, y glissa cinq comprimés de sel, le referma, l'agita et le serra vigoureusement.

Gardien, arrivé à la dérive derrière lui, murmura à son oreille : « Ainsi tu ne bois pas ! Le brouillard de lune n'est pas assez bon pour toi, alors tu te fabriques un cocktail. Je devrais le déduire de ta paie. Mais tous les ivrognes sont menteurs ou le deviennent. »

Incapable de dédaigner l'allusion, Spar expliqua : « Non, c'est de l'eau salée pour me durcir les gencives.

— Pauvre Spar, et pourquoi donc aurais-tu besoin d'avoir les gencives plus dures ? Tu as envie de partager les rats de ton nouvel ami ? Que je ne te prenne pas à les rôtir sur mon grill ! Je devrais te punir pour le sel. Allons, à ton balayage, Spar ! » Il tourna alors la tête vers le coin avant violet et cria : « Et toi, attrape les souris ! »

Kim avait déjà trouvé le petit tube masticateur et poussé le rat à l'intérieur, en maintenant le conduit de ses pattes de devant et en poussant le rat de celles de derrière. Au contact du cadavre de rat sur l'étranglement dur du tube, une mouture s'amorça à l'intérieur, qui se poursuivrait jusqu'à ce que le rat soit macéré, puis lentement ingurgité pour être envoyé vers le grand cloaque qui alimentait les Jardins de Diane.

Par trois fois, Spar fit gargouiller avec énergie l'eau salée autour de ses gencives, puis il cracha dans un tube à déchets, avec un petit vomissement après le premier gargarisme. Ensuite, tournant le dos à Gardien, il pressa doucement sur les poches pour forcer dans sa gorge le café – plus cher que le brouillard de lune distillé à partir de la bière de lune – ainsi qu'un peu de gruau de blé.

Comme pour s'excuser, il offrit le reste à Kim, qui secoua la tête en disant : « Ze viens zuste de déguster une ssouris. »

Spar se rendit en hâte dans le coin tribord vert. De l'autre côté de l'écoutille, il entendit quelques ivrognes qui criaient avec une colère sourde et dolente : « Débouclez ! »

Après avoir empoigné les cols de deux longs tubes à déchets, Spar entreprit de balayer l'atmosphère, en partant du coin vert pour décrire une spirale, comme une araignée tissant sa toile.

Au bar dont il astiquait sans conviction le mince titanium, Gardien augmenta la capacité d'aspiration des deux tubes, si bien que la réaction accéléra la spirale de Spar. Il ne se servait de son corps que pour se diriger et éviter les haubans de façon à ne pas y emmêler ses tubes.

Bientôt Gardien consulta son poignet et s'écria : « Spar, tu ne peux pas faire attention à l'heure ? Ouvre ! » Il lança un trousseau de clefs que Spar attrapa au vol, bien qu'il n'eût distingué que la seconde moitié de sa trajectoire. Dès qu'il fut en route vers l'écoutille verte, Gardien le rappela en lui désignant l'avant puis le haut. Spar obéit et déboucla les fermetures automatiques de l'écoutille noire ainsi que de la bleue, bien qu'il n'y eût personne derrière l'une ou l'autre, avant d'ouvrir la verte. Dans chacun des cas, il évita de toucher la bordure collante des écoutilles, et les volets de secours adhésifs se rabattirent.

Trois poivrots, de vieux clients, culbutèrent par l'écoutille verte en se raccrochant maladroitement aux haubans et se bousculèrent dans

leur hâte à parvenir au bar, tout en abreuvant Spar de malédictions.

« Le Ciel t'étrangle !

— La Terre t'ensevelisse !

— La Mer te brûle !

— Un peu de tenue, les gars, les exhorta Gardien. Bien que j'admette que la stupidité et la paresse de mon assistant incitent aux grossièretés. »

Spar lui renvoya les clefs. Les poivrots s'alignèrent coude à coude au bar circulaire, trois boules grises aux têtes pointées en direction du coin bleu.

Gardien se tourna vers eux. « Vers le bas ! leur commanda-t-il, indigné. Vous vous prenez pour des gens de qualité ?

— Mais puisque tu ne sers encore personne du haut !

— Et on n'est que nous trois.

— Peu importe, trancha Gardien. À votre place, imbéciles ! À moins que vous n'ayez l'intention de vous offrir chacun toute une poche, renversez-vous ! »

En grommelant tout bas, les poivrots basculèrent leur corps de façon que leur tête pointe vers le coin noir.

Sans se donner la peine de se mettre à l'envers lui aussi, Gardien dirigea vers eux une vague tache rouge, mince et tordue, à trois branches. Chacun d'eux en saisit une et se l'appliqua à la bouche.

Sa grosse main plaquée sur le robinet étincelant, Gardien leur dit : « Faites d'abord voir la couleur de votre argent. »

Avec des grognements coléreux, ils débballèrent chacun quelque chose de trop petit pour que Spar pût le distinguer et le tendirent à Gardien. Celui-ci examina chacun des objets avant de les introduire dans la caisse. Puis il décréta : « Six secondes de bière de lune. Sucez vite ! » Il regarda sa montre, et sa main bougea.

Un des poivrots parut s'étouffer, mais il souffla par le nez et continua bravement d'aspirer.

Gardien referma le robinet.

Immédiatement un des poivrots l'accusa en bégayant : « Tu as coupé trop vite ! Ça n'en faisait pas six ! »

La voix de Gardien retrouva tout son miel pour leur expliquer : « Je vous gicle ça en quatre et deux. Je ne tiens pas à vous suffoquer ! Vous êtes prêts ? »

Les trois poivrots avalèrent goulûment leur lampée puis, tout en suçant désespérément leurs tubes jusqu'à l'ultime goutte, ils se mirent à bavarder. Tout en décrivant ses courbes lointaines, Spar percevait presque tout de ses fines oreilles.

« Un sale Sommedi, Gardien.

— Non, un bon, poivrot... pour les imbéciles d'ivrognes qui veulent se faire pomper le sang par un vampire lubrique.

— Je roupillais en sûreté chez Pete, espèce de grosse goule !

— En sûreté chez Pete ? Ça, c'est nouveau !

— Que les Atomes Souillés te bouffent ! En tout cas les vampires ont chopé Fiffille et Chérie. En plein milieu de la grande allée de tribord, si c'est croyable ! Par le Cobalt 90, Malvent devient plutôt désert ! En tout cas la Cale Trois. On peut parcourir toute la longueur d'une coursive dans la journée sans rencontrer une âme.

— Comment tu sais ce qui est arrivé aux filles ? demanda le second poivrot. Elles sont peut-être parties dans une autre cale, en quête de chance !

— Finie, la veine, pour elles. Suzy les a vues quand elles ont été emportées.

— Pas Suzy, rectifia Gardien, jouant maintenant les arbitres. C'est Mabel. Et elles ont eu le sort qui convient à des putains soûles.

— T'as pas de cœur, Gardien.

— Exact. C'est pourquoi les vampires me laissent en paix. Mais pour parler sérieusement, les gars, les créatures-garous et les sorcières se baladent un peu trop librement dans la Trois. Je suis resté éveillé tout Sommedi à monter la garde. J'envoie une plainte à la Passerelle.

— Tu rigoles ?

— Tu ne ferais pas ça ! »

Gardien fit un signe de tête affirmatif et solennel en se dessinant une croix sur le côté gauche de la poitrine. Les poivrots furent impressionnés.

Spar revenait en spirale vers le coin vert, aspirant l'air plus à distance de la cloison. En chemin, il dépassa la tache noire de Kim, lequel faisait à son compte le tour des lieux, sautant avec application d'un hauban à l'autre.

Une silhouette potelée, deux fois cerclée de bleu – soutien-gorge et slip – entra en flottant par l'écoutille verte.

« Bonjour, Spar, fit une voix douce. Comment va ?

— Bien et mal », répondit Spar. Un nuage doré de cheveux blonds lui effleura le visage. « J'abandonne le brouillard de lune, Suzy.

— Ne sois pas trop dur envers toi-même, Spar. Un jour de travail, un jour de flemme, un jour de jeux, un jour de sommeil, c'est comme ça que c'est le mieux.

— Je sais. Travaildi, Flemmedi, Jeuxdi, Sommedi. Dix jours font un terrant, douze terrants font un soleillant, douze soleillants un étoillant, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps. Avec quelques rectifications, disent certains. Je voudrais bien savoir ce que signifient tous ces noms.

— Tu es trop sérieux. Tu devrais... Oh ! un chaton ! Qu'il est mignon !

— SSaton, et ta sœur ? cracha la tache noire à grosse tête en

bondissant devant eux. Ze ssuis un ssat. Ze ssuis Kim !

— Kim est notre nouveau chasseur, expliqua Spar. Il est sérieux, lui aussi.

— Cesse de perdre ton temps avec notre vieux Sansdents-Sansyeux, Suzy, cria Gardien. Viens donc jusqu'ici. »

Tandis que Suzy s'exécutait en soupirant, prenant le chemin plus facile des galhaubans, ses doigts fuselés et doux caressèrent la joue creusée de Spar. « Cher Spar... » murmura-t-elle. Quand les pieds de Suzy passèrent devant son visage, les breloques suspendues à la chaînette de sa cheville tintèrent... rien que des cœurs plaqués or, Spar le savait.

« Tu sais la nouvelle ? Fille et Chérie ? lui lança un des poivrots avec sadisme, en guise d'accueil. Ça te plairait qu'on te fende la carotide ou l'iliaque externe, ou le... ?

— Ta gueule, idiot ! coupa Suzy, dégoûtée. Gardien, sers-moi à boire.

— Tu as une grosse ardoise, Suzy. Comment comptes-tu payer ?

— Pas de devinettes, je t'en prie, Gardien. En tout cas, jamais le matin. Tu connais les réponses à tout, et en particulier à ta question. Pour le moment, une poche de bière de lune, de la sombre. Et un peu de tranquillité.

— Les poches sont pour les dames, Suzy. Je veux bien te servir en haut, faut bien que tu rencontres tes clilles, mais... »

Un grondement s'enfla rapidement en un cri de fureur. Juste au milieu de l'écoutille arrière, une silhouette pâle en culotte et bustier vermillon – non, c'était plus qu'un bustier, une sorte de veste ou de manteau court – se débattait follement, avec des soubresauts et des coups de pied.

Entrée sans précaution et sans doute trop vite, la mince fille avait eu des parties de son corps et de ses vêtements plaquées à la bordure de l'écoutille ainsi qu'au volet de secours.

Elle s'en arracha en une démonstration de force frénétique tandis que Spar faisait un piqué vers elle et que les poivrots lui criaient des conseils. Elle fila vers le bar circulaire, avec des mouvements brusques sur les galhaubans, ses cheveux noirs flottant derrière elle.

Elle arriva en heurtant de la hanche le titanium et, retenant d'une main son vêtement vermillon, tendit l'autre par-dessus le bar qui chavirait.

Spar qui dérivait tout près, derrière elle, l'entendit commander : « Une double poche de brouillard, Gardien, et en vitesse.

— Bien le bonjour, Rixende, l'accueillit Gardien. Je te servirais volontiers de l'eau d'or, sauf que... eh bien... » (il ouvrit ses gros bras) Couronne n'aime pas que ses amies viennent toutes seules au Dortoir des Chauves-Souris. La dernière fois, il m'a donné des ordres rigoureux

de ne...

— Pourquoi tant de pétard ? C'est pour Couronne que je suis ici. Pour récupérer quelque chose qu'il a perdu. En attendant, du brouillard de lune... et un double ! » Elle frappa si fort sur le bar que la réaction lui fit prendre son essor en arrière. Elle revint en place avec l'aide de Spar, qu'elle ne remercia pas.

« Doucement, doucement, ma fille, l'apaisa Gardien, son sourire effaçant presque ses petits yeux flous. Et si Couronne arrivait ici pendant que tu picoles ?

— Aucun risque ! nia Rixende avec véhémence, jetant néanmoins un coup d'œil par-delà Spar... tache noire, tache pâle du visage, tache noire de nouveau. Il a une nouvelle pépée. Je ne parle ni de Fanette ni de Doucette, mais d'une fille que tu n'as jamais vue. Elle s'appelle Almodie. Cette maigre garce va bien l'occuper toute la matinée. Et maintenant, sale démon, déballe-moi ce double brouillard !

— Du calme, Rixie. Chaque chose en son temps. Qu'est-ce qu'il a perdu, Couronne ?

— Un petit sac noir, à peu près de cette grandeur. » Elle tendit sa main étroite, les doigts joints. « Il l'a perdu ici le dernier Jeuxdi soir, ou on le lui a piqué.

— T'entends, Spar ? fit Gardien.

— Pas de petits sacs noirs, répondit vivement Spar. Mais tu as laissé ton sac orange ici la nuit dernière, Rixende. Je vais te le chercher. » Il sauta dans le cercle.

« Au diable les sacs ! Sers-moi ce double ! réclama d'une voix frénétique la fille aux cheveux noirs. Par notre mère la Terre ! »

Les poivrots eux-mêmes en eurent le souffle coupé. Gardien porta les deux mains à sa tête et la supplia : « Pas de grossièretés obscènes, je t'en prie. Cela paraît encore pire quand cela vient d'une jolie fille, ma petite Rixende.

— Par notre mère la Terre, j'ai dit ! Et maintenant, assez de simagrées, Gardien, donne, avant que je te griffe la figure et que je mette tes cages en l'air !

— Très bien, très bien ! Tout de suite, tout de suite ! mais comment vas-tu me payer ? Couronne m'a menacé de me faire supprimer la licence si jamais je te remets sur son ardoise. As-tu des billets ? Ou... des pièces ?

— T'as des yeux, non ? Ou tu te figures que ma veste a des poches intérieures ? » Elle l'ouvrit en grand, découvrant son torse, puis la referma étroitement. « Par la mère Terre ! Par la mère Terre ! Par la mère Terre ! » Les poivrots bredouillaient, scandalisés. Suzy émit un reniflement un rien agacé.

D'une de ses grosses pattes, Gardien toucha le poignet de Rixende qu'encerclait un vague nimbe jaune. « Tu as de l'or », dit-il d'une voix

étouffée, ses yeux disparaissant de nouveau, mais cette fois d'avidité.

« Tu sais foutre bien qu'ils sont soudés. Les chaînes de mes chevilles aussi.

— Mais ça ? » Sa main se porta vers une tache dorée au bord de la tête de la jeune femme.

« Soudées aussi. Couronne m'a fait percer les oreilles.

— Mais...

— Oh ! sale démon souillé d'atomes ! Je te comprends bien, va ! Eh bien, dans ce cas, *d'accord !* » Le dernier mot jaillit en un cri de colère plus que de douleur quand elle saisit une des taches dorées et tira violemment. Le sang jaillit en grosses gouttes. Elle projeta en avant son poing fermé. « Et maintenant, *donne !* Voici de l'or pour un double brouillard ! »

Gardien respirait fort sans rien dire tout en fouillant dans la cage à alcool, comme s'il eût su qu'il était allé trop loin. Les poivrots étaient tout aussi silencieux. Suzy parut tout à fait indifférente quand elle dit : « *Et aussi* ma bière sombre. » Spar trouva une éponge propre et sèche et cueillit avec adresse les bulles de sang écarlates qui flottaient, avant de la presser contre le lobe déchiré de Rixende.

Gardien étudiait le lourd pendant d'or en le tenant tout près de son visage. Rixende tétait la double poche pressée contre ses lèvres et ses yeux se fermaient d'extase. Spar guida la main libre de la fille jusqu'à l'éponge et elle accomplit automatiquement la tâche de la maintenir contre son oreille. Suzy poussa un soupir de découragement, puis allongea son buste dodu sur le bar, plongea la main dans une cage fraîche et se servit elle-même un double de sombre.

Une longue silhouette maigre, brun foncé, vêtue d'une combinaison collante d'un violet moucheté d'argent, arriva en flèche par l'écoutille rouge sombre, à une vitesse de moitié supérieure au maximum qu'osait jamais Spar, et cela sans frôler par accident ou par intention un seul hauban. À mi-chemin, le nouveau venu exécuta un demi-saut périlleux en passant devant Spar, et ses pieds nus, longs et étroits, se posèrent sur le titane près de Rixende. Il amortit l'impact avec tant d'habileté que le cercle du bar bougea à peine.

Un bras brun foncé enlaça la fille comme un serpent. L'autre lui arracha la poche de la bouche et le bouchon claqua quand il le revissa.

Une voix mélodieuse et lente s'enquit : « Que t'avons-nous dit qu'il arriverait, ma jolie, si jamais tu recommençais à boire seule ? »

Le Dortoir aux Chauves-Souris était fort silencieux. Gardien était acculé de l'autre côté du bar, une main derrière le dos. Spar avait le bras plongé dans son coin aux objets trouvés derrière les cages à bière et à brouillard de lune, et l'y laissait. Il sentait la sueur de la peur perler sur sa peau. Suzy serrait sa poche à boire tout contre son

visage.

Un des poivrots eut une violente quinte de toux, qu'il étouffa en une sorte de râle, puis il souffla avec obséquiosité : « Excusez-moi, patron. Mes salutations. »

Gardien fit écho d'un ton morne. « Bonjour... Couronne. »

Couronne écarta en douceur la veste de l'épaule de Rixende, qu'il se mit à caresser. « Mais, ma chérie, tu as la chair de poule et tu es raide comme un cadavre ! Qu'est-ce qui t'a fait peur ? Allons, peau, redeviens lisse, et vous, muscles, décontractez-vous. Détends-toi, Rix, et tu auras droit à une giclée. »

Sa main rencontra l'éponge, s'immobilisa, tâta, découvrit l'endroit humide, puis se porta vers le milieu de son visage. Il renifla. « En tout cas, les gars, observa-t-il sans élever le ton, aucun de vous n'est un vampire, autrement on l'aurait trouvé en train de lui sucer l'oreille ! »

Rixende débita très vite, d'un ton monocorde : « Je ne suis pas venue pour boire, je te le jure. Je suis venue chercher le petit sac que tu as perdu. Puis j'ai été tentée. J'ignorais que ça me prendrait. J'ai voulu résister, mais Gardien m'a donné envie. Je...

— Ta gueule ! dit froidement Couronne. On se demandait seulement comment tu le payais. Maintenant, on sait. Comment comptais-tu t'offrir un troisième double ? En te coupant la main ou le pied ? Gardien... montre-moi ton autre main. Je t'ai dit « montre » ! C'est ça. Et ouvre-la ! »

Couronne arracha le pendant de la tache vague que faisait la main ouverte de Gardien. Sans quitter le débitant de ses yeux flous, couleur noisette, il balança d'avant en arrière le précieux bijou, puis il l'envoya lentement vers le haut.

Tandis que la traînée dorée s'élevait vers le panneau bleu béant, à vitesse constante, Gardien ouvrit et referma la bouche à deux reprises, puis balbutia : « Je ne l'ai pas tentée, Couronne, vrai de vrai. Je ne savais pas qu'elle allait s'abîmer l'oreille. J'ai voulu l'empêcher, mais...

— Ça ne nous intéresse pas, dit Couronne. Tu mettras ce double sur notre ardoise. » Sans quitter des yeux Gardien, il leva le bras et attrapa le pendant juste au moment où il allait être hors d'atteinte. « Pourquoi cet antre de la jovialité est-il si mort ? » Il allongea une jambe mince par-dessus le bar, aussi facilement que si c'eût été le bras, et pinça l'oreille de Spar entre son gros orteil et les autres ; il l'attira à lui et le fit pivoter. « Et alors, ça agit, ta solution saline, petit ? Est-ce que tes gencives durcissent ? Une seule façon de s'en assurer. » Saisissant la mâchoire et les lèvres de Spar entre ses autres orteils, il lui introduisit le gros dans la bouche. « Allez, petit, mords-moi. »

Spar mordit. C'était le seul moyen d'éviter de vomir. Couronne rit. Spar mordit plus fort. La fureur envahissait sa carcasse tremblante.

Son visage devint brûlant et ses tempes battaient tandis que perlait la sueur de la peur. Il avait la certitude de faire mal à Couronne, mais le patron de la Cale Trois se contentait d'en rire, de son gloussement ravi, et quand Spar eut un haut-le-cœur, il retira le pied. « Ma parole, mais tu deviens fort, petit. Nous avons presque senti la morsure. Bois un coup à notre santé. »

Spar détourna sa bouche stupidement béante du mince jet de brouillard de lune. Le liquide lui frappa l'œil et le piqua si péniblement qu'il dut serrer les poings et crispier ses gencives douloureuses pour retenir un cri.

« Pourquoi est-ce si mort ici ? Je vous le demande une fois de plus ? On n'a pas applaudi le petit, alors le petit nous fait le coup de la sobriété. On ne pourrait pas rire un tout petit peu ? » Couronne les regardait tour à tour. « Qu'y a-t-il ? C'est le chat qui vous a mangé la langue ? »

— Le chat ? On en a un, un nouveau, il est arrivé la nuit dernière. Il travaille comme chasseur, bafouilla soudain Gardien. Et il parle un peu. Pas aussi bien que Chiendenfer, mais il parle. C'est très drôle. Il a pris un rat.

— Qu'as-tu fait du cadavre du rat, Gardien ?

— Je l'ai mis dans le masticateur. Ou plutôt c'est Spar. Ou le chat.

— Tu nous dis bien que tu as disposé d'un cadavre sans nous en avertir ? Oh ! pas la peine de pâlir, Gardien. Ce n'est rien. Parce qu'on pourrait aussi t'accuser de donner asile à un chat de sorcière. Tu dis qu'il est venu la nuit dernière ; or, ç'a été une mauvaise nuit remplie de sorcières. Alors, ne deviens pas vert, à présent. Nous te faisons marcher. Nous ne voulions que rire un peu.

« Spar ! Appelle ton chat ! Fais-lui dire quelque chose d'amusant ! »

Avant que Spar ait pu s'exécuter ou même décider s'il appellerait Kim ou non, la tache noire apparut sur un hauban près de Couronne, les taches vertes de ses yeux fixant les taches noisette de ceux de l'autre.

« Alors, c'est toi le rigolo, hein ? Eh bien... fais-nous rigoler ! »

Kim grossit. Spar se rendit compte que c'était son poil qui se hérissait.

« Vas-y, blague !... Puisqu'on nous dit que tu en es capable. Gardien, tu ne nous aurais pas fait marcher avec ton histoire de chat qui parle ? »

— Spar ! Force ton chat à blaguer !

— Ne te tourmente pas. Nous croyons qu'il a aussi bouffé sa propre langue. C'est ça, Noiraud ? » Il tendit la main. Kim lui décocha un coup de patte et bondit au loin. Couronne se contenta d'un autre gloussement.

Rixende se mit à trembler sans pouvoir s'arrêter. Couronne la

regarda avec sollicitude en lui faisant tourner la tête vers lui de sa main tendue, de façon que le sang qui aurait pu couler de l'égratignure causée par le chat soit absorbée par l'éponge.

« Spar jure que le chat parle, bredouilla Gardien. Je vais... »

— La paix », dit Couronne. Il porta la poche aux lèvres de Rixende et la pressa jusqu'à ce que celle-ci eût cessé de trembler. Comme elle était vide, il expédia le pliofilm froissé en direction de Spar. « Et maintenant, venons-en à ce petit sac noir, Gardien, dit froidement Couronne.

— Spar ! »

Ce dernier plongea dans son coin aux objets trouvés en disant vivement : « Pas de petit sac noir, patron, mais nous avons trouvé celui-ci que madame Rixende a oublié le soir du dernier Jeuxdi », puis il se retourna en tendant quelque chose de gros, arrondi, d'un orange étincelant, fermé par une cordelette.

Couronne le prit et le fit balancer lentement en cercle. Pour Spar qui ne distinguait pas la cordelette, c'était comme de la magie. « Un peu trop grand, et pas tout à fait la teinte. Nous avons certainement perdu ce sac noir ici, ou on nous l'a pris. Tu transformes le Dortoir aux Chauves-Souris en repaire de brigands, Gardien ?

— Spar... ?

— C'est à *toi* que nous nous adressons, Gardien. »

Gardien poussa Spar de côté pour fouiller frénétiquement dans le coin, écartant les cages de brouillards et les poches de bière. Il en retira nombre de petits objets. Spar reconnut les plus grands... un ventilateur électrique, un gant de pied rouge vif. Tout cela flottait en désordre autour de Gardien.

Celui-ci haletait et tripotait dans le coin à deux mains depuis une bonne minute sans rien trouver d'autre quand Couronne reprit, de sa voix redevenue paresseuse : « Ça suffit. De toute façon, ce sac noir n'avait pas d'importance pour nous. »

Gardien émergea, le visage doublement flou. Il devait s'auréoler de sueur. Il désigna du doigt le sac orange. « C'est peut-être dans celui-là ! »

Couronne ouvrit le sac et commença à le fouiller, puis il changea d'idée et lui donna une tape pour le vider de son contenu. Des objets étonnamment nombreux en sortirent pour s'élever lentement mais à vitesse égale, comme une armée en marche en ordre dispersé. Couronne les examinait au passage. « Non, il n'est pas là. » Il repoussa le sac vers Gardien. « Remets les affaires de Rix dedans et tiens-le prêt pour la prochaine fois que nous plongerons ici... »

Il passa le bras autour de Rixende, en maintenant de la main l'éponge contre son oreille, puis il vira et prit un élan vigoureux en direction de l'écoutille arrière. Quand il eut disparu, il y eut un soupir

général et les trois poivrots présentèrent des billets pour payer une nouvelle rasade. Suzy demanda une seconde double sombre, que Spar lui servit aussitôt, tandis que Gardien se secouait et lui ordonnait : « Ramasse toute la camelote qui flotte, surtout celle de Rixie, et remets-la dans son sac. En vitesse, fainéant ! » Puis il utilisa le ventilateur à main pour se sécher et se rafraîchir.

C'était un sale boulot que Gardien avait confié à Spar, mais Kim vint l'aider, fonçant après les objets trop petits que Spar ne distinguait pas. Une fois qu'il les tenait en main, Spar les reconnaissait sans mal, à l'odorat ou au toucher.

Une fois dissipée sa fureur impuissante envers Couronne, les pensées de Spar se reportèrent à la soirée de Sommedi. Sa vision de vampires et de loups-garous n'avait-elle été qu'un rêve... maintenant qu'il savait que les créatures-garous s'étaient répandus en force ? Si seulement il avait eu de meilleurs yeux pour distinguer entre l'illusion et la réalité ! Sa mémoire évoquait les paroles de Kim : « Ouvre les yeux pour y voir clair ! » Quel effet cela ferait-il de voir nettement ? Tout serait-il plus brillant ? Ou plus proche ?

Après un moment épuisant, les objets dispersés se trouvèrent rassemblés ; il retourna à son nettoyage, et Kim à la chasse aux souris. Tandis que s'avancait la matinée de Travaildi, le Dortoir aux Chauves-Souris devenait peu à peu moins éclairé, mais si progressivement que c'était difficile à observer.

Quelques autres consommateurs entrèrent, tous pour boire un coup en hâte ; Gardien les servit, la mine sombre, et Suzy estima qu'aucun d'eux ne valait la peine qu'elle lui fasse des avances.

Avec le lent écoulement du temps, Gardien devenait de plus en plus agité et coléreux, comme Spar l'avait prévu après l'avoir vu ramper devant Couronne. Il s'efforça de jeter à la porte les trois poivrots, mais ceux-ci exhibèrent d'autres billets froissés que l'examen le plus minutieux ne pouvait permettre de considérer comme faux. En revanche, il écourta leur temps de giclée, ce qui donna lieu à des discussions. Il appela Spar qui balayait toujours pour lui demander d'une voix anxieuse : « Ton sacré chat a griffé Couronne, hein ? Il va falloir qu'on s'en débarrasse ; Couronne a dit que c'était peut-être un chat sorcier, tu te souviens ? » Spar ne répondit pas. Gardien l'envoya renouveler le revêtement adhésif des volets de secours, prétendant que si Rixende avait pu se détacher toute seule de l'écoutille par où elle était entrée, cela prouvait que l'ancien revêtement était en train de se dessécher. Il avalait des amuse-gueule en buvant du brouillard de lune au jus de tomate. Il répandit dans le Dortoir un parfum synthétique abominable. Il entreprit de compter les billets et la monnaie qu'il avait en caisse, mais il abandonna avant même de commencer. Sa grimace se fixa sur Suzy. « Spar ! » appela-t-il. « À toi le soin ! Et si tu allonges

les giclées des poivrots, c'est à tes risques et périls ! »

Il ferma ensuite la caisse et, adressant à Suzy un geste du menton, facile à comprendre en direction de l'écoutille écarlate de bâbord, il se propulsa vers celle-ci. Avec un haussement d'épaules peu enthousiaste à l'intention de Spar, elle suivit, mollement.

Dès que le couple eut disparu, Spar donna aux poivrots une giclée de huit secondes, repoussant leur argent, et plaça devant eux deux petites cages de service, contenant des chips et des boulettes fermentées. Ils grognèrent un merci et se mirent à manger. La lumière changea, passant d'une clarté saine à une lividité cadavérique. Ceci fut accompagné d'un grondement faible, lointain, suivi au bout de quelques secondes d'un court crescendo de craquements. La lumière nouvelle causait un malaise à Spar. Il servit encore deux giclées rapides et vendit une poche de brouillard de lune au double du prix. Il allait manger un morceau quand Kim arriva, tout fier, pour lui montrer une souris. Spar domina sa nausée mais commença à redouter la montée des symptômes de sa cure de désintoxication.

Une silhouette ventripotente vêtue de noir uni entra par l'écoutille verte et se déplaça laborieusement de hauban en filin. Du côté supérieur du bar apparut un visage dont la chair d'un brun de cuir était à peu près cachée par le halo des cheveux blancs et de la barbe, et où seules ressortaient les taches grises des yeux.

« Doc ! » s'écria Spar, oubliant d'un coup sa misère et son malaise. Il lui tendit aussitôt une poche glacée de bière trois étoiles. Et, malgré son enthousiasme, tout ce qu'il trouva à dire fut : « Mauvaise nuit de Sommedi, pas vrai, Doc ? Les vampires et...

— ...et toutes autres superstitions imbéciles qui renaissent tous les soleillants mais ne disparaissent jamais, coupa une voix vieillie, aimable mais cynique. Pourtant, je ne devrais pas t'ôter tes illusions, Spar, même celles qui te terrorisent. Tu n'as déjà que trop peu de raisons de vivre. Mais il est exact que la méchanceté se répand dans Malvent. Ah ! c'est délicieux, ça, sur les amygdales ! »

Spar se rappela alors le plus important. Il fouilla dans les profondeurs de son caban et en retira un objet en le dissimulant à la vue des ivrognes en bas ; c'était un petit sac noir, plat et étroit. « Tenez, Doc, murmura-t-il, vous l'avez perdu, Jeuxdi dernier. Je vous l'ai bien gardé.

— Bon sang ! J'en perdrais jusqu'à mon caleçon si jamais je le quittais ! observa Doc, baissant la voix quand Spar mit un doigt en travers de ses lèvres. J'ai dû mélanger le brouillard et la bière de lune... une fois de plus ?

— Tout juste, Doc. Mais vous n'aviez pas vraiment perdu votre sac. C'est Couronne ou une de ses pépées qui vous l'a barboté, ou qui l'a

escamoté pendant qu'il flottait près de vous. Et alors... moi, Doc, je l'ai piqué dans la poche de derrière de Couronne. Oui, je n'ai rien dit quand Rixende et Couronne sont venus le réclamer ce matin.

— Spar, mon garçon, j'ai une lourde dette envers toi, répondit Doc. Plus grande que tu n'imaginerais. Encore une trois étoiles, s'il te plaît. Ah ! un nectar ! Spar, demande-moi n'importe quoi comme récompense et, si cela se trouve dans les limites du premier infini transfini, je te l'accorde. »

À sa propre surprise, Spar se mit à trembler... d'impatience. Il se traîna à moitié en travers du bar pour murmurer d'une voix rauque : « Donnez-moi de bons yeux, Doc ! » Puis il ajouta : « Et des dents ! »

Au bout de ce qui parut un long moment, Doc répondit d'une voix rêveuse et triste : « Dans les Jours Anciens, ç'aurait été facile. Ils avaient mis au point la greffe des yeux. Ils étaient en mesure de régénérer les nerfs crâniens et parfois même de rendre le pouvoir de penser à un cerveau endommagé. Alors que l'implantation des germes de dents prélevés sur un enfant mort-né était un simple jeu pour des médecins débutants ! Mais à présent... Oh ! je suis peut-être capable de faire ce que tu veux d'une façon désagréable, démodée, non organique, mais... » Il s'arrêta sur un ton qui trahissait la misère de vivre et l'inutilité de tout effort.

« Les Jours Anciens, dit l'un des poivrots, du coin de la bouche, à son voisin. Des histoires de sorciers !

— Sorciers, la peau ! répliqua le second, de la même manière. Le mécanicien de la chair est tout simplement sénile. Il rêve quatre jours sur quatre, et pas seulement Sommedi ! »

Le troisième poivrot, pour conjurer le mauvais œil, sifflota un air qui ressemblait à la plainte du vent.

Spar tira sur la manche de la vareuse noire de Doc. « Doc, vous m'avez promis ! Je désire voir clair, mordre fort ! »

Doc posa une main desséchée sur l'avant-bras de Spar, l'air apitoyé. « Spar, dit-il d'une voix douce, voir clair n'aurait d'autre résultat que de te rendre très malheureux. Crois-moi, je le *sais* ! La vie est plus facile à supporter quand les choses sont floues, tout comme il vaut mieux avoir la pensée embrumée par la bière ou le brouillard. Et s'il y a sur Malvent des gens qui désirent mordre fort, tu n'es pas de leur espèce. Encore une trois étoiles, je te prie.

— J'ai abandonné le brouillard de lune ce matin, Doc », annonça Spar avec une certaine fierté, tout en passant le sac plein.

Avec un sourire morose Doc répondit : « Il y en a beaucoup qui abandonnent le brouillard tous les matins de Travaildi, pour changer d'avis quand revient Jeuxdi.

— Pas moi, Doc ! De plus, protesta Spar, Gardien, et Couronne, et ses bonnes amies et même Suzy voient tous clair, et ils ne sont pas

malheureux.

— Je vais te confier un secret, Spar, répliqua Doc. Gardien, Couronne et les filles sont tous des zombies. Oui, Couronne lui-même malgré toute sa ruse et tout son pouvoir. Pour eux, Malvent constitue l'univers.

— N'est-ce pas l'univers, Doc ? »

Sans tenir compte de la question, Doc poursuivit : « Mais tu ne serais pas comme eux, Spar. Tu voudrais en savoir davantage. Et cela te rendrait bien plus malheureux encore que tu ne l'es.

— Ça m'est égal, Doc », dit Spar. Puis il répéta d'un ton réprobateur. « Vous avez promis. »

Les taches grises des yeux de Doc disparurent presque tandis qu'il fronçait les sourcils pour réfléchir. Puis il offrit : « Que dirais-tu de ceci, Spar ? Je sais que le brouillard de lune apporte la douleur et la souffrance aussi bien que le soulagement et la joie. Mais suppose que tous les matins de Travaildi et tous les midis de Flemmedi je t'apporte une petite pilule qui aurait tous les bons effets du brouillard et aucun des mauvais ? J'en ai une justement dans ce sac. Essaie tout de suite, pour voir. Et tous les soirs de Jeuxdi, je t'en apporterais sans faute une autre qui te ferait dormir profondément sans jamais de cauchemar. Bien mieux que des yeux et des dents. Réfléchis. »

Tandis que Spar soupesait la proposition, Kim dériva vers eux. Il examina Doc de ses yeux verts, rapprochés. « Ssalutations respectueuses, monssieur, souffla-t-il. Ze m'appelle Kim. »

Doc répondit : « Salut de même, monsieur. Et que les souris te soient toujours en abondance ! » Il caressa doucement le chat, en commençant par le menton et la poitrine. Sa voix redevint songeuse. « Durant les Jours Anciens, tous les chats parlaient, et non pas quelques exceptions. Toute la tribu des félins. Et beaucoup de chiens aussi... je te demande pardon, Kim. Quant aux dauphins, aux baleines et aux grands singes... »

Spar s'enquit sur le ton sérieux : « Dites-moi une chose, Doc. Si vos pilules donnent l'extase sans gueule de bois, pourquoi boire vous-même toujours de la bière de lune qu'il vous arrive souvent d'arroser de brouillard ?

— Parce que pour moi... » Doc s'interrompit en souriant. « Tu m'as pris au piège, Spar. Je n'ai jamais imaginé que tu te servais de tes méninges. Très bien ! Mais que la responsabilité t'en incombe ! Viens à mon cabinet Flemmedi prochain... tu connais le chemin ? Bon ! On verra ce qu'on peut faire pour tes yeux et tes dents. Pour le moment, sers-moi un double pour le parcours dans la cursive. » Il paya en pièces étincelantes, enfonça la grosse poche de trois étoiles à l'intérieur de sa vareuse et dit : « Au revoir, Spar. À bientôt, Kim », puis il se propulsa en direction de l'écoutille verte, en décrivant des

zigzags.

« Bonne ssansse, monssieur », siffla Kim.

Spar tendit le petit sac noir. « Vous l'avez encore oublié, Doc. »

Comme Doc revenait en arrière en poussant un juron sans conviction et empochait l'objet, l'écoutille écarlate s'ouvrit et Gardien refit son apparition. Il paraissait de bonne humeur maintenant et sifflait un air tout en commençant à examiner la caisse à billets et les robinets à débiter la bière ; mais, quand Doc fut parti, il demanda à Spar d'un ton soupçonneux : « Qu'est-ce que tu lui as donné, au vieux ? »

— Son porte-monnaie, répondit Spar sans se troubler. Il allait l'oublier. » Il secoua sa main et cela fit un tintement. « Doc a payé en pièces, Gardien. »

Ce dernier se jeta dessus. « Retourne à ton balayage, Spar. »

Quand Spar plongea vers l'écoutille écarlate pour s'armer des tubes de bâbord, Suzy en émergea et passa devant lui en détournant les yeux. Elle s'approcha du bar en oblique, et saisit sans sourire la poche de brouillard que lui offrait Gardien avec une courtoisie moqueuse.

Spar éprouva une courte colère à cause de la conduite de Suzy, mais il avait du mal à penser à autre chose que son prochain rendez-vous avec Doc. Quand le soir de Travaildi tomba à la vitesse d'un couteau bien lancé, il s'en rendit à peine compte et n'éprouva rien de ses malaises habituels. Gardien actionna toutes les lumières du Dortoir aux Chauves-Souris. Elles brillaient, éclatantes, tandis qu'au-delà des murs translucides bouillonnait une blancheur laiteuse.

Les affaires reprirent un peu. Suzy s'en alla avec le premier client acceptable. Gardien appela Spar pour lui confier le bar tandis que lui-même, une planchette sur les genoux, écrivait laborieusement sur un feuillet souvent gommé, comme s'il eût pesé chaque mot, chaque lettre peut-être, en portant souvent la pointe de son crayon à ses lèvres. Il était si absorbé dans son travail qu'il dérivait sans s'en rendre compte vers le panneau noir du bas, tout en pivotant sur lui-même. Le papier se salissait de plus en plus de ratures, de frottis, de nouveaux coups de gomme, de salive et de sueur.

La brève nuit passa plus vite que n'osait l'espérer Spar, si bien qu'il fut surpris par l'éclat soudain de l'aube de Flemmedi. La plupart des clients s'en allèrent pour faire la sieste.

Spar se demandait quelle excuse fournir à Gardien pour quitter les lieux, mais le problème se trouva résolu de lui-même. Gardien plia la feuille malpropre et la scella d'un ruban adhésif. « Porte ça à la Passerelle, flemmard, tu le remettras à l'Exécutif. Attends. » Il prit dans le coin aux objets le sac orange dûment regarni et tira sur la cordelette pour s'assurer que celle-ci était bien serrée. « Au passage, dépose ça à l'Antre de Couronne. En toute courtoisie et obéissance,

Spar ! Allez, au trot ! »

Spar glissa le message dans sa seule poche encore munie d'une fermeture à glissière et serra cette dernière à fond. Puis il piqua lentement vers l'écoutille arrière où il faillit heurter Kim. Se rappelant que Gardien avait parlé de se débarrasser du chat, il le prit sous la poitrine, derrière les pattes de devant, et le fourra doucement dans son caban en murmurant : « Tu viens en balade avec moi, Kim. » Le chat s'accrocha des griffes au tissu pour se stabiliser.

Pour Spar, la cursive n'était qu'un cylindre étroit terminé à chaque extrémité par de la brume et décoré sur sa longueur de lueurs vertes et rouges. Il se guidait surtout par le toucher et la mémoire, se rappelant cette fois qu'il devait se tirer d'une main après l'autre le long du filin central, pour compenser la brise légère. Après s'être incurvée autour des cylindres plus larges des passages de l'avant à l'arrière, la cursive redevint rectiligne. Par deux fois, il contourna des ventilateurs centraux qu'il reconnut surtout – tant leur mouvement était silencieux – au renforcement de la brise avant de les dépasser et à la faible succion qu'ils exerçaient, une fois derrière lui.

Bientôt, il commença à percevoir des odeurs d'humus et de plantes vertes. Avec un frisson, il passa devant un rond noir qui était la bouche, fermée d'un rideau élastique, du grand masticateur de la Cale Trois. Il ne rencontra personne... ce qui était bizarre même pour un Flemmedi. Il aperçut enfin la zone verte des Jardins d'Apollon et, plus loin, un énorme écran noir, sur lequel planait, décalé vers l'arrière, un petit disque d'un orange fumeux qui inspirait toujours à Spar une tristesse et une peur inexplicables. Il se demandait sur combien d'écrans noirs était représenté ce cercle morne, surtout dans la partie tribord de Malvent. Il l'avait observé sur plusieurs.

La cursive décrivait un angle droit vers le bas. Il était si près des jardins qu'il distinguait des pousses vertes imprécises et la silhouette d'un jardinier qui flottait. Deux douzaines de tractions sur le filin, et il se trouva devant une écoutille ouverte ; sa mémoire des distances et les fortes émanations mêlées de parfums musqués lui indiquèrent que c'était là l'entrée de l'Antre de Couronne. En clignant les paupières, il parvenait à distinguer les spirales noir et argent qui s'entrelaçaient pour former le décor de la grande pièce sphérique. Juste en face de l'écoutille, il y avait encore un grand écran noir avec toujours ce disque terne moucheté d'orange, là aussi décentré de la même façon.

Sous le menton de Spar, Kim siffla très doucement mais d'un ton insistant : « Sstop ! Ssilence, ze t'en conzure ! » Le chat avait sorti la tête de l'encolure du caban. Ses oreilles chatouillaient la gorge de Spar. Celui-ci s'accoutumait aux interventions mélodramatiques de Kim, et de toute manière l'avertissement était à peu près superflu. Il

venait d'apercevoir la demi-douzaine de corps dévêtus qui flottaient et il serait resté immobile, ne fût-ce que de confusion. Non qu'il pût voir les parties génitales, pas plus que les oreilles à cette distance. Mais il percevait pourtant qu'à part les cheveux tous ces corps avaient une teinte uniforme ; l'un était brun très sombre et les cinq autres – ou quatre ? non, cinq – clairs. Il ne reconnut pas les deux aux cheveux respectivement platine et or, qui se trouvaient aussi être les plus pâles. Il se demanda lequel appartenait à la nouvelle amie de Couronne, nommée Almodie. Il était soulagé qu'aucun des corps ne fût en contact avec un autre.

Il distingua une luminosité métallique tout près de la fille aux cheveux d'or et discerna la tache rouge d'un mince tube à cinq ramifications qui partait du métal pour aboutir à chacun des cinq autres visages. Étrange que, même avec une fille pour tenir le bar, Couronne fût servir la bière de lune d'une manière aussi vulgaire dans son Antre de grand luxe. Bien sûr, le tube transportait peut-être du vin de lune ou même du brouillard ?

Ou Couronne envisageait-il d'ouvrir un débit de boissons pour concurrencer le Dortoir aux Chauves-Souris ? Le moment était plutôt mal choisi et le lieu encore plus mal, songeait-il en se demandant ce qu'il allait faire du sac orange.

« On sse ssauve d'issi ! » insista Kim, encore plus bas.

Les doigts de Spar découvrirent un anneau à pince près de l'écoutille. Avec un très faible déclic, il l'assujettit autour de la cordelette du sac puis repartit dans la direction d'où il était venu.

Mais, si faible qu'eût été le bruit, il y eut une réaction dans l'Antre de Couronne... un grondement prolongé, très profond.

Spar se hala plus vite sur le filin central. En arrivant à l'angle qui le ramenait vers l'intérieur, il jeta un regard en arrière.

Une grande tête aux oreilles pointues, plus étroite que celle d'un homme et plus foncée que celle de Couronne lui-même, sortait de l'écoutille.

Le grondement se répéta.

— Ridicule d'avoir une telle peur de Chiendenfer, se dit Spar en se tirant avec son passager, à coups brusques sur le filin. Voyons, puisque Couronne amenait même parfois le grand chien au Dortoir !

Peut-être était-ce parce que Chiendenfer ne grognait jamais dans le Dortoir aux Chauves-Souris et se contentait de parler en employant une centaine de mots simples, monosyllabiques pour la plupart ?

En outre le chien était incapable de se propulser le long du câble à bonne vitesse. Il manquait de griffes accrocheuses, même s'il était capable de progresser en rebondissant d'un côté de la coursive à l'autre.

Cette fois, à la vue des rideaux noirs du grand masticateur, avec

leur fente centrale, Spar fit un violent écart. Beau spécimen qu'il faisait ! Dire qu'il allait recevoir de nouveaux yeux le jour même et qu'il s'effrayait comme un enfant ! « Pourquoi as-tu cherché à me coller la frousse, là-bas, Kim ? demanda-t-il d'un ton irrité.

— Z'ai vu le vizaze du mal, issiot !

— Tu as vu cinq personnes qui t'étaient de la bière de lune. Et un chien inoffensif. Cette fois, c'est toi l'imbécile, Kim, c'est toi l'idiot ! »

Kim rentra la tête, se refusant à prononcer un mot de plus. Spar se rappelait la vanité et la susceptibilité des chats en général. Mais il avait pour le moment d'autres soucis en tête. Et si quelqu'un volait le sac orange avant que Couronne le prenne ? Et si Couronne le trouvait, ne saurait-il pas que Spar – garçon de courses de Gardien en toutes occasions – s'était payé un jeton de voyeur ? Dire que tout cela se produisait le jour le plus important de sa vie ! Sa victoire verbale sur Kim n'était qu'une faible consolation.

De plus, bien que la fille aux cheveux platine eût été pour lui la plus intéressante des deux inconnues, quelque chose venait maintenant le tracasser au sujet de celle qui faisait office de barmaid, celle qui avait des cheveux d'or comme Suzy mais était beaucoup plus mince et pâle... il avait l'impression de l'avoir déjà rencontrée. Et il y avait eu dans sa posture quelque chose d'effrayant.

Quand il parvint aux passages centraux, il eut la tentation d'aller au cabinet de Doc avant de se rendre à la Passerelle. Mais il tenait à pouvoir se décontracter chez Doc en prenant tout son temps, avec la conscience de s'être acquitté de toutes ses commissions.

À regret il pénétra dans le passage violet tout venteux et plongea la tête la première pour s'emparer du premier espace libre sur le filin collectif central, si bien qu'il n'eut les paumes que légèrement brûlées avant d'affermir sa prise et de se trouver propulsé vers l'avant, à peu près à la même vitesse que le vent. (Gardien était un radin de ne pas lui acheter des gants pour les mains – sans parler des pieds !) Mais il lui fallait faire très attention aux poulies de roulement suspendues à des filins qui maintenaient au centre du grand couloir l'épaisse corde mouvante. C'était assez facile de happer le câble à l'avant des poulies puis de dégager l'autre main derrière, mais cela exigeait une vigilance de tous les instants.

Il n'y avait que de rares silhouettes à voyager par la ligne et encore moins à se risquer en progression libre dans la cursive éventée. Il rattrapa une forme pliée en deux qui culbutait sens dessus dessous en criant d'une vieille voix fêlée : « L'Échelle de Jacob, l'Arbre de Vie, les Généalogies... »

Il dépassa l'étrangement qui marquait la séparation entre les Cales Deux et Trois sans être interpellé par le garde, puis il faillit manquer le grand couloir bleu qui venait vers le haut. Une fois encore il se

brûla un peu les mains en se transférant d'une chaîne collective à l'autre. Son inquiétude croissait.

« Spar, espèce d'issiot ! commença Kim.

— Chut ! Nous sommes dans le quartier des officiers », coupa Spar, heureux de ce prétexte pour river une nouvelle fois son clou à ce chat insolent. Et il était assez exact que les quartiers bleus de Malvent l'emplissaient toujours d'une crainte respectueuse.

Presque trop vite à son gré, il quitta en se balançant le filin collectif pour s'accrocher à un enchevêtrement immobile de métal tubulaire juste au-dessous du niveau de la Passerelle. Il grimpa jusqu'aux barres les plus élevées et flotta à cette hauteur, attendant qu'on veuille bien lui parler.

Il y avait beaucoup de métal luisant aux formes étranges sur la Passerelle, ainsi que des surfaces irisées comme l'arc-en-ciel et animées de pulsations irrégulières ; la plus proche ressemblait parfois à une armée de lumières minuscules qui s'allumaient et s'éteignaient... rouges, vertes, de toutes les couleurs. Au-dessus de tout cela s'étendait une immensité d'un noir de velours, faiblement mouchetée de lueurs laiteuses et brillantes.

Parmi les objets métalliques et les arcs-en-ciel flottaient des silhouettes, toutes vêtues du bleu marine des officiers. Ils s'adressaient parfois des signes sans jamais dire un mot. Pour Spar, chacun de leurs mouvements se chargeait d'une profonde signification. Ils étaient les dieux de Malvent, qui dirigeaient toutes choses, si toutefois il existait des dieux. Il se sentait ramené à l'importance d'une souris qu'on chasserait tout éperdue si elle se permettait une seule fois de rompre le silence.

Après un échange de signaux complexes entre les officiers, il entendit un grondement bref et lointain, puis des grincements et des craquements familiers. Spar était stupéfait, mais il aurait dû se douter, songeait-il, que le Capitaine, le Navigateur et les autres étaient responsables de ces phénomènes quotidiens et bien connus.

Cela marquait en outre le midi de Flemmedi. Spar commença à s'agiter. Ses courses lui prenaient trop de temps. Il ébaucha le geste de lever la main vers toutes les silhouettes en bleu marine qui passaient. Personne ne lui prêta la moindre attention.

Finalement, il murmura : « Kim...? » Le chat ne répondit pas. Spar percevait un ronronnement, peut-être un simple ronflement de sommeil ? Il secoua doucement le chat. « Kim, il faut qu'on parle. »

« Ssilensse ! Ze ssuis endormi. » Kim se repelotonna et affermit ses griffes, puis il se remit à ronfler... ou à faire semblant, Spar n'aurait su le dire. Il se sentait très déprimé.

Les lunants s'écoulaient. Il était maintenant découragé, désespéré. Il ne fallait pas manquer le rendez-vous avec Doc ! Rassemblant son

énergie, il s'apprêtait à grimper plus haut et à parler quand une voix jeune et aimable l'interpella : « Alors, grand-père, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Spar s'aperçut qu'il avait levé la main d'un geste automatique et qu'un homme à la peau aussi foncée que Couronne, mais vêtu de bleu marine, l'avait enfin remarqué. Il ouvrit sa poche et tendit la lettre. « Pour l'Exécutif.

— C'est justement mon service. » Un petit bruit de déchirement – un ongle qui ouvrait le billet ? Un froissement plus fort – le feuillet qu'on déplaçait ? Une brève attente, puis : « Qui est le nommé Gardien ?

— Le propriétaire du Dortoir aux Chauves-Souris, monsieur. C'est là que je travaille.

— Le Dortoir aux Chauves-Souris ?

— Un débit de bière de lune. Il s'appelait autre fois le Cercle Heureux, m'a-t-on dit. Et dans les Jours Anciens, le Mess Trois, m'a dit Doc.

— Hum. Eh bien, que signifie tout cela, grand-père ? Et comment t'appelles-tu ? »

Spar contemplait tristement le carré de papier grisâtre maculé de sombre. « Je ne sais pas lire, monsieur. Et je m'appelle Spar.

— Hum. As-tu vu des... euh... des êtres surnaturels dans le Dortoir aux Chauves-Souris ?

— Seulement en rêve, monsieur.

— Hum. Eh bien, on y jettera un coup d'œil. Si tu me reconnais, ne le laisse pas voir. Je suis l'Enseigne Drake, au fait. Et qui est ton passager, grand-père ?

— Ce n'est que mon chat, Enseigne, souffla Spar, alarmé.

Eh bien, prends le conduit noir pour redescendre. » Spar commença à se mouvoir dans la jungle de métal dans la direction que lui indiquait le bras bleu marine. « Et la prochaine fois, n'oublie pas que les animaux ne sont pas admis sur la Passerelle. »

Tandis que Spar regagnait les fonds, sa reconnaissance chaleureuse envers l'Enseigne Drake, qui s'était montré si humain et compréhensif, se mitigeait d'angoisse à l'idée qu'il n'avait peut-être plus le temps de rendre visite à Doc. Il faillit manquer son transbordement en arrivant au filin menant vers l'arrière, dans le couloir principal rouge sombre. La lumière livide qui s'intensifiait dans le faux crépuscule de fin d'après-midi le troublait. Une fois de plus, il passa devant la forme courbée qui culbutait en criaillant à présent : « La Trinité, le treillis, l'ÉPI de Blé... »

Il luttait contre l'envie d'abandonner sa visite à Doc pour réintégrer le Dortoir quand il s'aperçut qu'il avait franchi le second étranglement

et se trouvait dans la Cale Quatre, à l'approche de la coursive menant chez Doc. Il fonça, freina en agrippant un hauban et entreprit de se propulser à la main jusqu'au cabinet de Doc, aussi loin à bâbord que l'était à tribord l'Antre de Couronne.

Il dépassa sur le filin deux silhouettes maladroites dont l'haleine sentait déjà la bière en prévision de Jeuxdi. Spar craignait que Doc n'eût fermé son cabinet. Il respirait de nouveau l'odeur du sol et de la verdure en provenance des Jardins de Diane.

L'écouille était fermée, lorsque Spar pressa le bouton, elle s'ouvrit au troisième appel et le visage aux yeux gris, auréolé de blanc, regarda au-dehors. « Je ne t'attendais plus, Spar.

— Je suis désolé, Doc. Il fallait que...

— Peu importe. Entre, entre. Salut, Kim... promène-toi si ça te chante. »

Kim s'extirpa de la combinaison de Spar, prit son élan et ne tarda pas à accomplir le tour d'inspection coutumier pour les chats.

Et il y avait beaucoup à voir, comme Spar lui-même s'en rendait compte. Tous les haubans du bureau de Doc paraissaient couverts d'un bout à l'autre d'objets accrochés. Il y avait des taches petites et grosses, brillantes et ternes, claires et foncées, translucides et opaques. Cela se découpait sur un mur de la teinte livide détestée de Spar, mais il n'avait pas le temps d'y penser en ce moment. À un bout, il y avait un bandeau de lumière encore plus pâle.

« Attention, Kim ! cria Spar quand le chat atterrit sur un hauban et se mit en marche de tache en tache.

— Ça ne risque rien, dit Doc. On va un peu t'examiner, Spar. Garde les yeux ouverts. » Les mains de Doc maintenaient la tête de Spar. Les yeux gris et le visage parcheminé étaient si proches qu'ils ne formaient qu'une surface floue. « Garde-les ouverts, je te dis. Oui, je sais qu'il faut bien que tu les clignes, c'est normal. Juste ce que je pensais. Tu as subi l'effet de séquelle qui atteint une sur dix des victimes de la rickettsiose du Léthé.

— Vous voulez parler du Styx, Doc ?

— Exact, bien que les gens se trompent de rivière dans le Monde Souterrain ! Mais nous avons tous attrapé cette maladie. Nous avons tous bu l'eau du Léthé. Pourtant, quand nous devenons très vieux, il nous arrive parfois de commencer à nous rappeler les débuts. Ne bouge pas.

— Hé, Doc, c'est parce que j'ai eu ce truc du Styx que je ne me rappelle rien avant le Dortoir aux Chauves-Souris ?

— Possible. Depuis combien de temps es-tu au Dortoir ?

— Je ne sais pas, Doc. Depuis toujours.

— En tout cas, tu y étais avant que je découvre l'endroit. Quand le Tafiabar a fermé, ici, dans la Cale Quatre. Mais ça ne remonte qu'à un

étoilant.

— Cependant je suis terriblement vieux, Doc. Pourquoi n'ai-je pas moi aussi un commencement de mémoire ?

— Tu n'es pas vieux, Spar. Tu n'es que chauve et édenté, rongé par le brouillard de lune, et tes muscles se sont atrophiés. Oui, et ton cerveau aussi. Maintenant, ouvre la bouche. » Une des mains de Doc passa derrière la nuque de Spar. L'autre tâta. « En tout cas, tes gencives sont résistantes. Ça va me faciliter le travail. »

Spar voulait lui parler de l'eau salée, mais quand Doc retira enfin sa main, ce fut pour ordonner : « Maintenant, ouvre-la le plus que tu peux. » Il lui poussa dans la bouche quelque chose de brûlant et de volumineux. « À présent, mords fort ! »

Spar eut l'impression de mordre du feu. Il voulut rouvrir la bouche, mais les mains de Doc, sur son crâne et sous la mâchoire, le maintenaient ferme. Involontairement, il décochait des coups de pied et griffait l'air. Ses yeux s'emplissaient de larmes.

« Cesse de te tortiller ! Respire par le nez. Ce n'est pas tellement chaud. En tout cas, pas assez pour te faire des cloques ! »

Spar en doutait mais, au bout d'un moment, il conclut que ce n'était pas tout à fait assez chaud pour lui cuire la cervelle à travers la voûte du palais. De plus, il ne tenait pas à montrer à Doc combien il était douillet. Il se tint tranquille. Il cligna plusieurs fois les paupières et le flou général redevint plus distinct – le visage de Doc, la pièce encombrée dans la lumière cadavérique. Il s'efforça de sourire, mais ses lèvres étaient plus tendues qu'il n'eût pu les étirer en contractant ses muscles au maximum. Et cela lui fit mal ; il se rendait cependant compte que la chaleur diminuait.

Doc souriait à son adresse. « Eh bien, tu l'as voulu ! Tu as demandé à un vieil ivrogne d'utiliser des méthodes qu'il ne connaît que par ses lectures. Mais, pour te récompenser, je vais te donner des dents assez solides pour trancher les haubans. Kim, veux-tu s'il te plaît laisser ce sac tranquille ! »

La tache noire du chat s'écarta d'une autre tache noire deux fois longue comme lui. Spar exprima ses reproches à Kim en marmonnant par le nez et en gesticulant. La tache plus grande avait la forme du petit sac de Doc, mais elle était cent fois plus grande. Et elle devait être massive, car en réaction à la poussée de Kim, elle avait courbé le hauban auquel elle était attachée et – c'était une preuve – le hauban ne se redressait que très lentement.

« Ce sac contient mon trésor, Spar », expliqua Doc. Lorsque Spar eut haussé les sourcils par deux fois, l'air intrigué, Doc poursuivit : « Non, ce ne sont ni des pièces, ni de l'or, ni des pierreries. Mais un second infini transfini. Du sommeil, des rêves et des cauchemars pour toutes les âmes à bord d'un millier de Malvents ! » Il regarda sa

montre. « Ça suffit, à présent. Ouvre la bouche. » Spar obéit, malgré la douleur nouvelle que cela lui causa.

Doc retira ce sur quoi Spar avait mordu, l'enveloppa dans une poche de pliofilm luisant et accrocha celle-ci au hauban le plus proche. Puis il examina de nouveau l'intérieur de la bouche de Spar. « J'imagine que j'ai quand même un peu trop chauffé », dit-il. Il saisit un petit sac, l'adapta aux lèvres de Spar et le pressa. Une brume envahit la bouche de Spar et toute peine se dissipa.

Doc fourra le sac dans la poche de Spar. « Si la douleur revenait, sers-t'en. »

Mais avant que Spar ait pu le remercier, Doc lui appliquait un tube à l'œil. « Regarde, Spar. Et dis-moi ce que tu vois. »

Spar poussa un cri, sans pouvoir s'en empêcher, et il écarta la tête.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Spar ? »

— Doc, vous m'avez fait faire un rêve, dit Spar, la voix rauque. Vous ne le direz à personne, hein ? Et ça m'a chatouillé.

— Quel rêve ? demanda Doc d'un ton sérieux.

— Je n'ai vu qu'une image, Doc. L'image d'une chèvre avec une queue de poisson. Doc, je voyais les... (son esprit tâtonnait) les écailles du poisson ! Tout avait un... un contour ! Doc, c'est ça qu'ils veulent dire quand ils parlent de voir clair ?

— Bien sûr, Spar. C'est encourageant. Cela signifie qu'il n'y a pas de dommages au cerveau ni à la rétine. Je n'aurai aucun mal à te fabriquer des jumelles... du moins s'il n'y a rien de vraiment détraqué dans ma vieille paire. Ainsi tu vois encore les choses avec un contour précis dans les rêves... C'est assez naturel. Mais pourquoi as-tu peur que j'en parle ?

— J'ai peur qu'on m'accuse de sorcellerie, Doc. Je pensais que distinguer ainsi les choses, c'était de la « voyance ». Le tube m'a un peu chatouillé l'œil.

— Isotopes et démente ! Il est en effet censé te chatouiller. Voyons un peu l'autre œil. »

Cette fois encore Spar eut envie de crier, mais il se domina et il n'eut pas l'idée de retirer la tête malgré le léger chatouillement. L'image était celle d'une fille mince. Il était en mesure de dire que c'était une femme en raison de sa forme générale, mais en plus il voyait ses contours. Il distinguait... des détails. Par exemple, ses yeux n'étaient pas des ovales teintés et cernés de brume. Ils se terminaient en pointe aux deux extrémités, qui étaient des triangles d'un blanc de porcelaine. Et le rond violet entre les triangles avait un petit point noir au centre.

Elle avait les cheveux argentés, et pourtant elle paraissait jeune, pensait-il, bien qu'il fût difficile d'en juger d'après les seuls contours. Elle lui évoquait la fille aux cheveux platine qu'il avait aperçue dans

l'Antre de Couronne.

Elle portait une robe longue, blanche, luisante, qui laissait les épaules à nu, mais un artifice ou une force inconnue lui tirait les cheveux et la robe en direction des pieds. Et dans la robe il y avait... des plis.

« Comment s'appelle-t-elle, Doc ? Almodie ?

— Non, Virgo. La Vierge. Tu en vois les contours ?

— Oui, Doc, nettement. Je vois tout... tranché comme au couteau ! Et la chèvre-poisson ?

— Le Capricorne, répondit Doc, éloignant le tube de l'œil de Spar.

— Doc, je sais que le Capricorne et la Vierge sont des noms de lunants, de terrants, de soleillants et d'étoilants, mais j'ignorais qu'ils avaient des images. Je n'ai jamais su qu'ils *étaient* quelque chose.

— Tu... Bien sûr, tu n'as jamais vu de montres, ni d'étoiles et encore moins les constellations du zodiaque. »

Spar allait demander ce que c'était que tout cela, mais il constata que la lumière cadavérique avait disparu, tandis que le bandeau de lumière plus éclatante s'était beaucoup élargi.

« Du moins dans ce secteur de ta mémoire, compléta Doc. Tes nouveaux yeux et tes dents devraient être prêts Flemmedi prochain. Viens plus tôt, si tu le peux. Je te verrai peut-être d'ici là au Dortoir aux Chauves-Souris, disons Jeuxdi ou avant.

— Parfait, Doc, mais pour le moment, il faut que je me grouille. Arrive, Kim ! Le boulot est parfois plus lourd, les soirs de Flemmedi, Doc, comme si c'était Jeuxdi soir venu au mauvais moment. Saute là-dedans, Kim.

Tu es sûr de rentrer sans difficulté au Dortoir, Spar ? Il fera nuit avant que tu y sois.

Bien sûr, Doc, je m'y retrouverai ! »

Mais quand la nuit tomba comme un épais capuchon rabattu sur sa tête, au milieu du premier passage, il serait revenu en arrière demander à Doc de le guider s'il n'eût pas craint le mépris de Kim, lequel s'obstinait d'ailleurs à ne pas lui parler. Il se déplaça rapidement en avant, bien que les quelques feux de position ne lui permissent qu'à peine de distinguer le filin central.

La cursive d'avant était encore pire... entièrement déserte, avec des lumières faibles et vacillantes. Ne percevoir que des taches le tourmentait à présent, après avoir acquis la notion d'une vue nette. Il commençait à transpirer, à trembler et à éprouver des crampes en raison du manque d'alcool, et ses pensées devenaient tumultueuses. Il se demandait si *aucune* des choses étranges survenues depuis sa rencontre avec Kim n'était réelle ? Si tout n'était que rêve ? Le refus de Kim – ou son incapacité ? – de parler davantage était inquiétant, il

se mettait à distinguer les bords flous de taches qui disparaissaient quand il les fixait en face. Il se rappelait Gardien et les ivrognes parlant entre eux de vampires et de sorcières.

Alors, au lieu d'aller jusqu'à l'écoutille verte du Dortoir aux Chauves-souris, il plongeait dans le passage menant à l'écoutille arrière. Dans cette cursive, il n'y avait pas du tout de lumières. Il croyait y entendre les grondements de Chiendenfer, mais il n'en était pas certain car le grand masticateur broyait. Il luttait contre sa panique quand il pénétra dans le Dortoir par l'écoutille rouge sombre de l'arrière, en se rappelant juste à temps de ne pas toucher au revêtement adhésif fraîchement appliqué.

Le local vibrait de lumière et d'animation, il était bondé de silhouettes dansantes. Gardien commença incontinent à l'abreuer d'injures. Spar plongeait dans le bar circulaire et se mit à prendre les commandes et à servir machinalement, travaillant au toucher et à la voix exclusivement, car le manque d'alcool à présent lui embrouillait la vision encore plus... tout n'était plus qu'un flou tournoyant de taches méconnaissables.

Au bout d'un temps, cela s'arrangea, mais ses nerfs le torturèrent davantage. Seul son travail incessant le maintenait en état d'agir – tout en neutralisant les insultes de Gardien – mais il se sentait trop épuisé. Il n'en pouvait plus. Quand apparut l'aube de Jeuxdi, alors que la foule s'épaississait autour du bar, il s'empara d'une poche de brouillard de lune et la porta à ses lèvres.

Des griffes lui labourèrent la poitrine. « Issiot ! Ssoiffard ! Esclave de la peur ! »

Spar faillit en avoir des convulsions, mais il reposa le brouillard. Kim sortit de son caban et s'éloigna avec dédain, circulant autour du bar pour engager la conversation avec divers buveurs, ce qui le rendit populaire. Gardien se vanta du chat et cessa de servir. Spar, lui, continua à travailler dans un état de sobriété plus cauchemardesque que toute soulographie dont il pût se souvenir. Et avec des effets beaucoup, beaucoup plus durables.

Suzy arriva avec un client et toucha la main de Spar quand il lui servit de la sombre. Cela lui fit du bien.

Il crut reconnaître une voix qui venait d'en bas. Elle émanait d'un poivrot aux cheveux crépus, vêtu d'un caban, qu'il ne connaissait pas. Mais il l'entendit de nouveau parler et songea que ce devait être l'Enseigne Drake. Il y avait plusieurs poivrots qu'il ne reconnaissait pas.

L'animation arrivait à son comble. Gardien augmenta le volume de la musique. Isolément ou par couples, les danseurs exécutaient des sauts périlleux en rebondissant contre les haubans. D'autres, un pied sur un filin, dansaient le shimmy une fille en noir faisait le grand écart

sur un câble. Une autre, en blanc, plongeait à travers le cercle du bar. Gardien porta les frais sur la note de son compagnon. Les poivrots tentaient de chanter.

Spar entendit Kim qui déclamait :

« Ze suis un ssat.

Z'ai tué un rat.

Z'aime bien les zens,

Petits ou grands.

Et les fillettes,

Z'en perds la tête ! »

La nuit de Jeuxdi vint. L'agitation s'accrut. Doc ne venait pas. Mais Couronne se montra. Les danseurs s'écartèrent et tout un lot de buveurs lui firent place en haut, ainsi qu'à ses filles et à Chiendenfer, si bien qu'ils occupaient un tiers du cercle sans personne au-dessous dans cette même partie. À la surprise de Spar, ils commandèrent tous du café à l'exception du chien qui, à la question de Couronne, répondit : « Un Bloody Mary », étirant les syllabes en des sons si profonds qu'ils se réduisaient à un caverneux « Bleuh-Meuh ».

« Ss'est ssa qui ss'appelle parler, ze vous le demande ? » observa Kim, de l'autre côté du bar. Les ivrognes qui l'entouraient étouffèrent leurs rires.

Spar servit le café brûlant dans des poches munies de poignées de feutre pour les tenir, puis il mélangea le cocktail de Chiendenfer dans une seringue automatique avec un tube à aspiration. Il était assez hébété mais, pour le moment, ses craintes allaient à Kim plutôt qu'à lui-même. Les taches des visages palpaient un peu, mais il distinguait encore Rixende à ses cheveux noirs, Fanette et Doucette à leurs cheveux blond-roux assortis et à leurs peaux claires étrangement tachetées de rouge, alors qu'Almodie était bien la pâle fille aux cheveux platinés – et pourtant elle paraissait horriblement mal à sa place entre la silhouette brune à la veste violette, d'un côté, et la silhouette noire, plus étroite, aux oreilles pointues, de l'autre.

Spar entendit Couronne murmurer à la fille : « Demande à Gardien de te montrer le chat qui parle. » Le ton était très bas et Spar ne l'aurait pas entendu si la voix de Couronne n'avait eu une vibration excitée, étrange, que Spar n'y avait encore jamais décelée.

« Mais ils ne vont pas se battre?... Je veux dire avec Chiendenfer », répondit-elle d'une voix qui emprisonna de tentacules argentés le cœur de Spar. Il eût aimé regarder le visage de cette fille dans le tube de Doc. Elle devait ressembler à Virgo, en plus belle, bien sûr. Pourtant, c'était une des filles de Couronne, donc elle ne pouvait être vierge. C'était un monde étrange et horrible. Elle *avait* les yeux violets. Mais il en était malade, de voir toujours des taches. Almodie paraissait très effrayée, pourtant elle insista : « Ne fais pas ça,

Couronne, je t'en prie. » Le cœur de Spar était conquis.

« Mais c'est justement toute notre idée, ma cocotte. Et personne ne nous dit « ne fais pas ça. » Nous pensions t'avoir inculqué des principes à ce sujet. Nous te donnerions une autre leçon ici même sauf que ce soir nous avons plutôt envie de nous amuser. Gardien ! Notre nouvelle cliente souhaite entendre ton chat parler. Apporte-le.

— Je ne tiens vraiment pas... » commença Almodie, puis elle se tut.

Kim arriva en flottant en travers du cercle tandis que Gardien l'appelait de l'autre côté. Le chat s'immobilisa contre un mince hauban et regarda Couronne droit dans les yeux. « Oui, qu'esse que ss'est ? »

« Gardien, arrête ta sale boîte à musique. » Le son cessa brusquement. Des voix montèrent, puis se turent à leur tour. « Alors, chat, parle.

— Ze vais ssanter à la plasse », annonça Kim, qui se mit à pousser des miaulements étranges, selon un certain rythme qui ne correspondait nullement à l'idée qu'avait Spar de la musique.

« C'est une abstraction émit Almodie, enchantée. Écoute, Couronne, c'était une septième diminuée.

— Une tierce démente, à mon avis », commenta Fanette, de l'autre côté.

Couronne leur fit signe de se taire.

Kim termina sur un trille aigu. Il examina lentement ses auditeurs ébahis, puis entama la toilette de son épaule.

Couronne empoigna un bord du bar de la main gauche et, d'une voix sans timbre, demanda : « Puisque tu ne veux pas nous parler causeras-tu avec notre chien ? »

Kim regarda fixement Chiendenfer qui tétait son Bloody Mary. Ses yeux s'élargirent, les pupilles en fente, et ses lèvres découvrirent des crocs pointus comme des aiguilles. Il siffla : « Schweinhund ! »

Chiendenfer s'élança, prenant appui des pattes de derrière dans la paume de la main gauche de Couronne, qui le projeta vers la gauche où s'esquivait Kim. Mais le chat changea de direction, rebondissant en arrière sur le hauban le plus proche. Les mâchoires hérissées du chien se refermèrent en claquant à vingt centimètres de leur but, tandis que son corps noir à la poitrine puissante filait comme un bolide.

Chiendenfer atterrit des quatre pattes sur le ventre d'un gros buveur qui laissa fuser son souffle juste avant son liquide, mais le chien était immédiatement reparti en sens inverse. Kim bondissait de droite et de gauche parmi les haubans. Cette fois des poils volèrent quand les mâchoires claquèrent, mais une patte raidie de griffes déployées porta un coup.

Couronne attrapa Chiendenfer par son collier clouté, l'empêchant de sauter une nouvelle fois. Il toucha le chien sous l'œil et renifla ses

doigts. « Ça suffit, mon gars, dit-il. On ne doit pas tuer les génies de la musique. » Sa main retomba sous le bar et remonta, le poing à demi fermé. « Eh bien, chat, tu as bavardé avec notre chien. N'as-tu pas un mot à nous dire aussi ?

— Si ! » Kim dériva vers le hauban le plus proche de la figure de Couronne. Spar se rapprocha pour l'attraper et le faire reculer. Almodie jeta un coup d'œil au poing fermé de Couronne et glissa la main dans cette direction.

Kim cracha très fort : « Ssuppôt de Ssatan ! Ssauvage ! »

Spar et Almodie ne furent pas assez prompts. D'entre deux des doigts repliés de Couronne jaillit un filet mince comme une aiguille qui frappa la gueule ouverte de Kim.

Au bout de ce qui parut à Spar un très long moment, la main coupa le jet. Kim sembla se tasser sur lui-même, puis il s'élança loin de Couronne, vers l'ombre, la gueule grande ouverte.

Couronne déclara : « C'est du macis, une arme aussi vieille que le feu grégeois, et bien connue de mon peuple. La parfaite parade contre les chats sorciers. »

Spar sauta sur Couronne et le prit par la poitrine, s'efforçant de lui porter un coup de tête au menton. Ils s'écartèrent du bar à la moitié de la vitesse qu'avait eue Spar en bondissant.

Couronne esquiva de la tête, mais les gencives de Spar se refermèrent sur sa gorge. Il y eut un déclic. Spar sentit le vent sur son dos mis à nu. Puis un triangle froid s'appliqua sur sa chair, à la hauteur des reins. Spar ouvrit les mâchoires et flotta, inerte. Couronne émit un petit rire.

L'éclat d'un feu bleu tenu par un poivrot conférait à la foule du Dortoir aux Chauves-Souris un aspect encore plus cadavérique que la lumière de bâbord. Une voix commanda : « C'est bon, vous tous, allez-vous-en. Rentrez chez vous. On ferme ! »

L'aube de Sommedi vint, noyant la lueur du feu bleu. Le triangle froid quitta le dos de Spar. Il y eut de nouveau le déclic. Tout en disant : « Adieu, petit », Couronne se propulsa dans la blancheur éclatante vers quatre visages de femmes et une tête de chien. Ceux de Fanette et de Doucette, avec leurs petites taches rouges, étaient proches de la tête de Chiendenfer, comme si elles l'eussent tenu par son collier.

Spar poussa un sanglot et se mit à la recherche de Kim. Un moment après, Suzy vint l'aider. Le Dortoir se vidait. Spar et Suzy réussirent à acculer Kim dans un coin. Spar le prit sous la poitrine. Les pattes de Kim se nouèrent sur son poignet, ses griffes le piquèrent. Spar tira de sa poche le sac que lui avait remis Doc et le poussa entre les mâchoires de Kim. Les griffes s'enfoncèrent profondément. Sans y faire attention, Spar continua de répandre le produit en pressant doucement

le sac. Peu à peu, les griffes rentrèrent. Kim se décontractait. Spar le serrait contre lui avec tendresse. Suzy banda le poignet blessé de Spar.

Gardien approcha, suivi de deux poivrots dont l'un, qui était l'Enseigne Drake, déclara : « Mon camarade et moi, nous veillerons aujourd'hui aux panneaux d'avant et de tribord. » En dehors d'eux, le Dortoir aux Chauves-Souris était désert.

Spar avertit : « Couronne a un couteau. » Drake fit un signe d'acquiescement.

Suzy toucha la main de Spar et dit : « Gardien, je désire passer la nuit ici. J'ai peur.

— Je peux t'offrir un hauban », répondit Gardien.

Drake et son compagnon piquèrent lentement vers leurs postes.

Suzy pressa la main de Spar. Il dit d'une voix assez rauque : « Je peux aussi t'offrir mon hauban, Suzy. »

Gardien rit, puis, après un coup d'œil en direction des hommes de la Passerelle, il murmura : « Je t'offre le mien qui, contrairement à celui de Spar, m'appartient. Et aussi du brouillard de lune. Sinon, les coursives ! »

Suzy soupira, resta un instant immobile, puis elle partit avec lui.

Spar se rendit tristement dans le coin avant. Suzy avait-elle compté sur lui pour lutter contre Gardien ? Ce qui le rendait triste, c'était de ne plus la désirer, de ne plus voir en elle qu'une amie. Il aimait la nouvelle fille de Couronne, ce qui était également triste.

Il se sentait très fatigué. Même l'idée de posséder le lendemain des yeux neufs ne l'intéressait plus. Il s'accrocha par la cheville à un hauban et se noua un chiffon sur les yeux. Il tenait tendrement Kim, qui n'avait rien dit. Il s'endormit instantanément.

Il rêva d'Almodie. Elle ressemblait à Virgo, y compris la robe blanche. Elle tenait Kim, qui avait le poil si lisse qu'on eût dit du cuir noir verni. Elle venait vers lui en souriant. Elle venait mais ne se rapprochait pas.

Beaucoup plus tard – lui sembla-t-il – il s'éveilla en proie aux affres du manque. Il suait et tremblait, mais ce n'était rien. Ses nerfs tressautaient. D'un instant à l'autre, il en avait la certitude, ils allaient lui contracter tous les muscles en une crampe douloureuse à lui claquer les tendons. Ses pensées allaient si vite qu'il en captait à peine une sur dix. C'était comme de foncer dans une coursive incurvée et mal éclairée dix fois plus vite que le filin central. S'il en touchait une des parois, il oublierait même le peu qu'il savait, il oublierait qu'il était Spar. Tout autour de lui des haubans fouettaient en des sinusoïdes continues.

Kim n'était plus près de lui. Il arracha le bandeau de ses yeux. Il faisait aussi sombre qu'avant.

La nuit de Sommedi. Mais son corps s'arrêta de dériver, ses pensées se ralentirent. Il avait encore les nerfs à vif et voyait toujours les serpents noirs qui sinuaient, mais il savait que c'était une illusion. Il parvenait même à distinguer les lueurs vagues de trois feux de position.

Puis il vit deux silhouettes flotter vers lui. C'était à peine s'il percevait les taches de leurs yeux, verts pour la plus petite, qui avait la forme d'une boule noire, violets pour l'autre, dont le visage s'auréolait d'éclairs argentés. Elle était pâle et une blancheur l'entourait. Au lieu d'un sourire, il voyait l'éclair blanc horizontal des dents découvertes. À côté, les crocs de Kim aussi étaient à nu.

Il se rappela soudain qui était la fille aux cheveux d'or qu'il avait cru voir jouer le rôle de barmaid dans l'Antre de Couronne. C'était l'amie d'antan de Suzy, Chérie, enlevée le Sommedi d'avant par les vampires !

Il crut hurler mais ne laissa fuser qu'un souffle rauque, nauséeux, et il tâtonna la cheville par laquelle il était attaché.

Les silhouettes disparurent. Vers le bas, songea-t-il.

Des lumières se firent. Quelqu'un plongea vers Spar et lui toucha l'épaule. « Que se passe-t-il, grand-père ? »

Spar balbutia tout en réfléchissant à ce qu'il dirait à Drake. Il aimait Almodie et Kim. Il parla. – « J'ai fait un cauchemar. Des vampires qui m'attaquaient.

— Leur signalement ?

— Une vieille dame et un... un... petit chien. » Le second officier plongea vers eux. « L'écoutille noire est ouverte. »

Drake répondit : « Gardien nous a affirmé qu'elle était toujours fermée. Poursuivez plus loin, Fenner. » Quand l'autre eut piqué vers les profondeurs, il demanda à Spar : « Tu es sûr que c'était un cauchemar, grand-père ? Un *petit* chien ? Et une *vieille* femme ?

— Oui », dit Spar, et Drake se précipita derrière son camarade par l'écoutille noire.

Et ce fut l'aube de Travaildi. Spar se sentait mal en point, il avait les idées embrouillées, cependant il se mit à son travail habituel. Il tenta de parler à Kim, mais le chat resta silencieux comme la veille. Gardien le bousculait, lui trouvant des tas de besognes... l'endroit était dans un désordre fantastique après Jeuxdi. Suzy s'esquiva. Elle ne tenait pas à parler de Chérie ni d'autre chose. Drake et Fenner ne revinrent pas.

Spar balayait et Kim furetait hors d'atteinte. Dans l'après-midi, Couronne vint bavarder avec Gardien pendant que Spar et Kim étaient trop loin pour les entendre. Ils auraient tout aussi bien pu ne pas exister, pour l'attention que leur prêtait Couronne.

Spar se posait des questions sur sa vision de la nuit. Il se pouvait

bien que ce n'eût été qu'un rêve, conclut-il. Il n'était plus du tout impressionné d'avoir reconnu Chérie dans sa mémoire. Stupide de sa part de s'être imaginé qu'Almodie et Kim – en rêve ou en réalité – étaient des vampires. Doc affirmait que les vampires n'étaient que superstition. Mais Spar avait du mal à réfléchir. Il éprouvait encore les symptômes du manque, sauf qu'ils étaient moins violents.

Quand vint le matin de Flemmedi, Gardien autorisa Spar à quitter le Dortoir aux Chauves-Souris sans lui poser ses habituelles et insidieuses questions. Spar chercha Kim des yeux mais n'en aperçut pas la tache noire. De plus il ne tenait pas vraiment à emmener le chat.

Il se rendit directement au cabinet de Doc. Les coursives n'étaient pas aussi désertes que le Flemmedi précédent. Pour la troisième fois il rencontra la silhouette courbée qui débitait de sa voix rauque : « La Mouette, le Faucon, la Cathédrale... »

L'écoutille de Doc était ouverte, mais Doc pour sa part était absent. Spar attendit un long moment, mal à l'aise dans la lumière livide. Cela ne ressemblait pas à Doc de laisser son cabinet ouvert sans s'y trouver. Et il n'avait pas paru au Dortoir la veille au soir, malgré sa demi-promesse.

Spar se décida enfin à jeter un coup d'œil. Une des premières choses qu'il remarqua, c'est que le grand sac noir, qui contenait – Doc l'avait dit – un trésor, avait disparu.

Puis il s'aperçut que la poche de pliofilm brillant où Doc avait mis le moulage de ses gencives contenait à présent quelque chose de différent. Il la décrocha de son hauban. Il y avait deux objets à l'intérieur.

Il se coupa le doigt sur le premier qui était un demi-cercle, moitié matière rosé, moitié métal étincelant. Il en tâta alors la forme avec plus de prudence, sans tenir compte des minuscules gouttes rouges qui s'enflaient sur son doigt. Il y avait des creux irréguliers dans la matière rosé. Il s'introduisit l'objet dans la bouche. Ses gencives s'adaptèrent aux creux. Il ouvrit la bouche puis la referma, en ayant soin de reculer la langue. Il y eut un bruit sec, suivi d'un cliquetis amorti. Il avait des dents !

Ses mains tremblaient, et ce n'était plus seulement par manque d'alcool, quand il toucha le second objet.

C'étaient deux ronds unis par une courte barre ; de chaque rond partaient des barres plus épaisses, à angle droit, qui se terminaient en demi-cercle.

Il passa un doigt dans un des ronds. Cela le chatouilla, tout comme le tube lui avait chatouillé les yeux, sauf que c'était plus intense, presque douloureux.

Les mains plus incertaines que jamais, il adapta l'appareil à son

visage. Les demi-cercles passèrent sur ses oreilles, les ronds lui encerclèrent les yeux, mais pas assez près pour le chatouiller.

Il voyait clairement ! *Tout* avait un contour, même ses mains aux doigts écartés et la... goutte de sang sur un doigt. Il poussa un cri – une plainte basse, étonnée – et examina le cabinet. Tout d'abord les objets, par vingtaines et par douzaines, tous aussi distincts que l'avaient été les images du Capricorne et de la Vierge, l'écrasèrent par leur nombre. Il ferma les yeux.

Quand son souffle fut plus régulier, quand il trembla moins, il les rouvrit avec précaution et se mit à inspecter tout ce qui était accroché aux haubans. Chaque objet était une merveille. Il ignorait l'usage de la moitié d'entre eux. Quelques-uns, qu'il connaissait pour s'en être servi ou les avoir vaguement vus, le surprirent beaucoup par leur apparence réelle – un peigne, une brosse, un livre avec des pages (cette infinité de marques noires alignées), une montre-bracelet (avec à la périphérie les minuscules images du Capricorne et de la Vierge, du Taureau et des Poissons, et ainsi de suite, et les barres étroites qui partaient du centre pour tourner vite, lentement ou pas du tout, en désignant les signes du zodiaque).

Avant de s'en être rendu compte, il se trouva devant la paroi d'où émanait la lumière cadavérique. Il lui fit face avec un courage tout neuf, bien que cette vision lui arrachât des lèvres une seconde plainte admirative.

La lueur livide ne venait pas de partout ; elle n'occupait que le milieu de son champ visuel. Ses doigts touchèrent un pan de pliofilm transparent, tendu. Ce qu'il voyait au-delà – très au-delà, commença-t-il à songer – c'était le noir absolu, moucheté de nombreux petits... points de lumière éclatante. Des points, c'était encore plus difficile à admettre que des contours. Il lui fallait pourtant en croire ses yeux tout neufs.

Mais vers le centre, beaucoup plus important que toute cette noirceur, il y avait un vaste rond d'un blanc cadavérique creusé de faibles cercles, strié de lignes brillantes et parsemé de régions un peu plus sombres.

La chose ne paraissait pas branchée sur un courant électrique et elle ne semblait certainement pas incandescente. Au bout d'un temps, Spar conçut l'idée que la lumière émanant du cercle blanc était le reflet d'une autre chose bien plus éclatante, située *derrière* Malvent.

C'était infiniment étrange de penser à autant *d'espace* autour de Malvent. Comme de penser à une réalité plus vaste enfermant *la* réalité.

Mais, si Malvent se trouvait entre cette hypothétique lumière plus brillante et ce rond blanc creusé de trous, son ombre aurait dû se porter sur ce dernier. À moins que Malvent ne fût presque infiniment

petit. À la vérité, de telles spéculations étaient vraiment trop fantastiques pour s'y attarder.

Mais tout n'était-il pas aussi fantastique ? Les loups-garous, les sorcières, les points, les cernes, des dimensions et des espaces incroyables sinon pour un dément !

Lors de son premier coup d'œil à l'objet livide, ce dernier avait été rond. Et il avait entendu et senti les craquements marquant midi de Flemmedi, sans en être conscient sur le moment. Mais à présent le rond avait une nette entaille dans son bord le plus proche, si bien qu'il paraissait cabossé. Spar se demanda si l'incandescence supposée derrière Malvent se déplaçait, ou si le rond blanc tournait sur lui-même, ou si Malvent lui-même tournait autour du rond blanc. De telles idées, surtout la dernière, l'étourdissaient au point d'être presque intolérables.

Il se dirigea vers l'écoutille ouverte, en se demandant s'il la fermerait ou non. Il décida de la laisser ouverte. La cursive fut pour lui un nouvel étonnement ; elle filait loin, loin, loin, en se rétrécissant de plus en plus. Ses parois portaient... des flèches, les rouges pointant à bâbord, le chemin par lequel il était venu, les vertes à tribord, où il allait. Ces flèches étaient ce qu'il avait pris jusqu'alors pour des taches allongées. Tandis qu'il se halait au long du filin étonnamment distinct, le passage conservait le même diamètre d'un bout à l'autre, jusqu'à la cursive principale, de couleur violette.

Il avait envie de se projeter aussi vite que les flèches vertes jusqu'à l'extrémité tribord de Malvent, pour vérifier son hypothèse à propos de la chose incandescente et examiner en détail le disque d'un orange terne qui l'avait toujours tant déprimé.

Mais il décida d'avertir d'abord la Passerelle de la disparition de Doc. Il y trouverait peut-être Drake. Il fallait signaler aussi la perte du trésor de Doc, se dit-il.

Les visages qui passaient le fascinaient. Une telle diversité de nez et d'oreilles ! Il dépassa là forme courbée, marmonnante. C'était celle d'une vieille femme dont le nez rejoignait presque le menton. Elle confectionnait quelque chose de souple avec deux baguettes fines et une pelote de fil mince, poilu. Sous une impulsion, il quitta le filin et la saisit par les épaules, la faisant pivoter. « Qu'est-ce que vous fabriquez, grand-mère ? » lui demanda-t-il.

Elle gonfla les joues de colère. « Je tricote, répliqua-t-elle, indignée.

— Et quelles sont ces paroles que vous n'arrêtez pas de répéter ?

— Les noms de certaines mailles, répondit-elle, en s'arrachant à lui et en s'éloignant. Les Dunes de sable, l'Éclair, les Soldats en Marche... »

Il allait rejoindre le filin mais il remarqua qu'il était déjà arrivé au conduit bleu menant vers le haut. Il empoigna le rapide câble central,

sans se préoccuper des brûlures possibles, et fila vers la Passerelle.

Quand il y parvint, il vit qu'il y avait au-dessus de lui une multitude d'étoiles. Les arcs-en-ciel rectangulaires étaient des rangées d'ampoules multicolores qui s'allumaient et s'éteignaient tour à tour. Mais les officiers silencieux... ils paraissaient très vieux, leurs visages étaient fixes comme s'ils étaient en proie au sommeil, leurs ordres communiqués par gestes étaient mécaniques ; il se demanda s'ils savaient où se rendait Malvent – ou s'ils connaissaient quoi que ce fût d'autre que la Passerelle de Malvent.

Un jeune officier à la peau foncée, aux cheveux frisés, flotta jusqu'à lui. Ce ne fut qu'en l'entendant parler que Spar reconnut l'Enseigne Drake. « Salut, grand-père. Dis-moi, tu parais plus jeune. Qu'est-ce que ces choses autour de tes yeux ?

— Des jumelles. Ça m'aide à voir clair.

— Mais les jumelles comportent des tubes. Ce sont en quelque sorte des télescopes binoculaires. »

Spar haussa les épaules et l'informa de la disparition de Doc ainsi que du grand sac noir au trésor.

« Mais tu dis qu'il buvait beaucoup et qu'il a prétendu que ses trésors étaient des rêves ? Il semble bien qu'il ait perdu la tête et qu'il se soit égaré ailleurs pour boire en paix.

— Mais Doc était un habitué. Il venait toujours boire au Dortoir aux Chauves-Souris.

— Eh bien, je ferai ce que je pourrai. À propos, on m'a retiré l'enquête sur le Dortoir. Je pense que ce phénomène de Couronne s'est adressé à un supérieur. Il est facile de circonvenir les vieux... non pas qu'ils soient avides, mais parce que par habitude ils suivent la voie la plus facile. Fenner et moi, nous n'avons pas trouvé la vieille femme et le petit chien, ni d'ailleurs aucune femme ou animal-rien. »

Spar mentionna la première tentative de Couronne pour voler la petite sacoche noire de Doc.

« Tu crois donc que les deux affaires ont un rapport ? Eh bien, je te le répète, je ferai de mon mieux. »

Spar regagna le Dortoir aux Chauves-Souris. C'était très étrange de distinguer les détails du visage de Gardien. Il paraissait vieux, et la cible rosé de son visage avait pour centre un gros nez rouge avec un lavis de veines apparentes. Ses yeux bruns reflétaient plus d'avidité que de curiosité. Il s'informa des objets qui encerclaient les yeux de Spar. Ce dernier décida qu'il ne serait pas avisé de faire savoir à Gardien qu'il voyait clair. « C'est un bijou d'un nouveau genre, Gardien. Maudite Terre ! Si je n'ai pas un cheveu sur la tête, j'ai bien droit à autre chose !

— Surveille ta langue, Spar ! C'est bien d'un ivrogne de dépenser ses précieux billets en babioles grotesques. »

Spar ne rappela pas à Gardien que tous les billets qu'il avait pu gagner au Dortoir ne faisaient guère qu'une liasse épaisse au plus comme la première phalange de son pouce, ni qu'il avait cessé de boire. Il ne lui parla pas non plus de ses dents, qu'il tint dissimulées derrière ses lèvres.

Kim n'était pas en vue. Gardien haussa les épaules. « Il a dû filer ailleurs. Tu sais bien comme sont les bêtes sans maître, Spar. »

— Oui, songea Spar, celui-là est même resté trop longtemps au même endroit.

Il restait stupéfait de *tout* voir aussi nettement dans le Dortoir aux Chauves-Souris. C'était un hexagone où se croisaient les haubans, composé de deux pyramides rassemblées par leurs bases. Les sommets des pyramides étaient les angles violet de l'avant et rouge sombre de l'arrière. Les quatre autres coins étaient le vert de tribord, le noir du bas, l'écarlate de bâbord et le bleu d'en haut, si on les énumérait à partir de l'arrière et dans le sens des aiguilles d'une montre.

Suzy arriva en dérivant de bonne heure pour un Jeuxdi. Spar resta frappé de son aspect peu ragoûtant, de ses yeux injectés de sang. Mais il fut touché par ses manifestations d'affection et il ressentit la profonde amitié qui les unissait. Par deux fois, tandis que Gardien avait le dos tourné, il lui remplaça sa poche de sombre presque vide par une pleine. Oui, elle avait bien connu Chérie, lui confiât-elle, et elle avait effectivement entendu des gens prétendre que Mabel avait vu les vampires emporter Chérie.

Les affaires étaient molles pour un Jeuxdi. Il n'y avait pas de poivrots inconnus. Gardant espoir malgré la certitude terrible qu'il ressentait au ventre, Spar guettait l'arrivée en zigzag de Doc le long des haubans et attendait ses observations sur les nouveaux jouets qu'il lui avait donnés, ses discours sur les Jours. Anciens et ses propos pleins d'une étrange philosophie.

Le soir, Couronne vint avec toutes ses filles à l'exception d'Almodie. Doucette expliqua qu'elle était restée dans l'Antre avec un mal de tête. Cette fois encore ils commandèrent tous du café, bien que Spar eût l'impression qu'ils avaient déjà bu pas mal.

Spar étudiait leurs regards subrepticement. Bien qu'ils fussent vivants et même agités, il y avait dans leurs regards fixes quelque chose qui ressemblait à ce qu'il avait remarqué chez la plupart des officiers de la Passerelle. Doc avait dit que c'étaient tous des zombies. Il était intéressant de découvrir que l'aspect moucheté de rouge de Fanette et de Doucette était dû à des... taches de rousseur, de minuscules constellations rougeâtres sur leurs peaux blanches.

« Où est donc ce fameux chat parlant ? » demanda Couronne à Spar.

Celui-ci haussa les épaules. Ce fut Gardien qui répondit : « Il a filé. Ce qui me fait plaisir. Je ne veux pas d'un petit félin qui déclenche des bagarres comme la nuit dernière. »

Sans quitter Spar de ses yeux noisette, Couronne déclara : « Nous croyons que c'est ce combat de Jeuxdi dernier qui a causé la migraine d'Almodie, si bien qu'elle n'a pas voulu revenir ce soir. Nous lui dirons que tu t'es débarrassé de ce chat sorcier.

— Je m'en serais débarrassé si Spar ne s'en était pas chargé, intervint Gardien. Ainsi, vous pensez que c'était un chat sorcier, patron ?

— Nous en sommes certains. Qu'est-ce que c'est que ce truc sur la figure de Spar ?

— Une nouvelle espèce de bijou bon marché, patron. Pour se faire offrir à boire ! »

Spar avait l'impression que cette conversation avait été préparée, qu'il y avait un nouvel accord entre Couronne et Gardien. Mais il se contenta de hausser une fois de plus les épaules. Suzy paraissait en colère mais elle ne fit rien.

Pourtant elle resta encore après la fermeture du Dortoir. Gardien ne la réclama pas, malgré la grimace de connivence qu'il lui adressa avant de disparaître par l'écoutille écarlate, en bâillant et en s'étirant. Spar vérifia la fermeture des six écoutilles et éteignit les lumières, ce qui ne changeait rien, vu l'éclat du matin, avant de retourner près de Suzy qui s'était rendue à son hauban de repos.

Suzy lui demanda : « Tu ne t'es pas débarrassé de Kim ? »

Spar répondit : « Non, il a tout simplement filé, comme l'a dit Gardien. J'ignore où se trouve Kim. »

Suzy sourit et le prit dans ses bras. « Je pense que ces choses sur tes yeux sont belles », dit-elle.

Spar lui dit : « Suzy, savais-tu que Malvent n'est pas tout l'univers ? Que c'est un vaisseau qui navigue dans l'espace autour d'un rond blanc marqué de petits trous, un rond bien plus vaste que tout Malvent ? »

Suzy répliqua : « Je sais qu'on appelle parfois Malvent le navire. J'ai vu ce rond... sur des images. Oublie tes folles pensées, Spar, et détends-toi en moi. »

Spar s'en acquitta, surtout par amitié. Il oublia de fixer sa cheville au hauban. Le corps de Suzy ne l'attirait guère. Il pensait à Almodie.

Quand ce fut fini, Suzy s'endormit. Spar se mit le bandeau sur les yeux et s'efforça de dormir aussi. Les symptômes de manque étaient à peine moins pénibles que le Sommedi d'avant. Néanmoins, il n'alla pas au bar prendre une poche de brouillard. Mais il éprouva un choc brutal dans le dos, comme si un muscle s'y fût soudain noué, et les symptômes empirèrent. Il eut une, puis deux convulsions, et alors que

la douleur devenait intolérable, il perdit connaissance.

Spar s'éveilla, les tempes battantes, pour s'apercevoir qu'il était non seulement accroché à son hauban mais qu'il y était bel et bien ficelé, les poignets étirés dans un sens, les chevilles dans l'autre, les mains et les pieds engourdis. Son nez frottait contre le hauban.

La lumière parvenait en rouge à travers ses paupières. Il les ouvrit progressivement et vit Chiendenfer prêt à bondir, les pattes de derrière contre le hauban voisin. Il aurait pu compter les grandes dents acérées du chien. S'il avait ouvert les yeux plus brusquement l'animal lui aurait sauté à la gorge.

Il frotta les unes contre les autres ses dents de métal. Du moins avait-il autre chose que des gencives pour se défendre contre une attaque au visage.

Derrière Chiendenfer, il voyait des spirales noires et transparentes. Il se rendit compte qu'il était dans l'Antre de Couronne. Évidemment, la douleur violente qu'il avait ressentie dans le dos était due à une piqûre ; on lui avait injecté un somnifère quelconque.

Mais Couronne ne lui avait pas ôté ses bijoux oculaires et n'avait pas remarqué ses dents. Pour lui, Spar était toujours le vieux Sans-dents-Sans-yeux.

Entre Chiendenfer et les spirales, il aperçut Doc ligoté à un hauban, son grand sac noir accroché près de lui. Doc avait un bâillon. Il avait dû tenter d'appeler. Spar décida de se taire. Les yeux gris de Doc étaient ouverts et Spar eut l'impression qu'il le regardait.

Très lentement, Spar bougea ses doigts engourdis juste au-dessus du nœud qui lui maintenait les poignets et contracta sans brusquerie ses muscles, en tirant. Le nœud glissa d'un millimètre. Tant qu'il bougeait avec une lenteur suffisante, Chiendenfer ne s'en apercevait pas. Il recommença son geste à divers intervalles.

Encore plus insensiblement il tourna la tête vers la gauche. Il vit l'écoutille donnant sur la coursive, qui était fermée, et, derrière le chien et Doc, entre les spirales noires, une cabine vide de mobilier dont tout le côté tribord n'était qu'étoiles. L'écoutille de cette cabine était ouverte, avec le volet de secours à rayures noires qui oscillait à côté.

Avec une égale lenteur, il reporta les yeux vers la droite, plus loin que Doc, plus loin que Chiendenfer qui le surveillait avec impatience, à l'affût d'un signe de vie ou d'éveil. Spar avait déplacé de deux centimètres le nœud de ses poignets.

La première chose qu'il perçut ensuite fut un rectangle transparent. Il y avait là encore des étoiles et, près du bord, le disque orange enfumé. Au moins distinguait-il ce dernier plus clairement. La fumée était en haut, l'orange au-dessous, par plaques irrégulières. Le tout aurait été caché par la paume de Spar s'il avait pu étendre

complètement le bras. Tandis qu'il l'observait, il perçut un éclair brillant dans une des zones orangées. L'éclair fut bref, puis se transforma en un minuscule rond noir qui perçait à travers la fumée. Plus que jamais, Spar se sentit envahi de tristesse.

Sous le rectangle transparent, Spar vit un horrible spectacle. Suzy était fixée par des lanières à un râtelier de métal brillant étayé de haubans. Elle était très pâle et avait les yeux clos. Du côté de son cou partait un tube d'aspiration rouge qui se ramifiait en cinq branches. Quatre de ces branches aboutissaient aux bouches rouges de Couronne, Rixende, Fanette et Doucette. La cinquième, fermée par une petite pince de métal, était devant Almodie qui flottait, apeurée, les mains sur les yeux.

Couronne dit à voix basse : « Nous voulons tout. Dépouille-la, Rixie. »

Rixende ferma l'extrémité de son tube et dériva jusqu'à Suzy. Spar s'attendait à lui voir ôter à la fille sa culotte bleue et son bustier, mais Rixende se mit simplement à masser une des jambes de Suzy, en pressant toujours de la cheville vers la taille, poussant ce qui restait de sang plus près de son cou.

Couronne retira son tube d'aspiration de ses lèvres, le temps de constater : « Ah ! Délicieux jusqu'à la dernière goutte ! » Puis il happa le sang qui avait giclé dans l'intervalle et remplaça le tuyau dans sa bouche.

Fanette et Doucette étaient convulsées d'un rire muet.

Almodie jeta un coup d'œil entre ses doigts écartés, entourés de la masse de ses cheveux platinés, puis elle les referma.

Au bout d'un temps, Couronne dit : « C'est tout ce qu'il y avait à en tirer. Fan et Doucie, collez-la dans le grand masticateur. Si vous rencontrez quelqu'un dans la cursive, faites comme si elle était soûle. Après ça, on se fera filer une dose par Doc pour se défoncer, et s'il est bien sage, on lui donnera un peu de bière. Ensuite, nous boirons Spar. »

Le nœud des poignets de ce dernier n'était plus qu'à mi-chemin de ses dents. Chiendenfer le guettait, impatient du moindre mouvement, mais incapable de déceler ce déplacement trop lent. Il y avait autour de ses crocs de petits globules de bave.

Fanette et Doucette ouvrirent le panneau et guidèrent le corps de Suzy vers l'extérieur.

Serrant Rixende dans ses bras, Couronne s'adressa avec effusion à Doc. « Eh bien, ça n'est pas ce qu'il faut faire, vieux ? La nature aux dents et aux griffes ensanglantées, a dit un sage. Ils ont tout empoisonné là-bas. » Il désignait du doigt le rond orange enfumé qui glissait hors de vue. « Ils continuent à se battre mais bientôt ils seront tous morts. Donc il est normal que la mort soit aussi de règle sur ce

vaisseau en toc, ce prétendu navire de survie. Rappelez-vous qu'ils sont à bord. Quand nous aurons bu le sang de tous ceux qui sont sur Malvent, y compris le leur, nous boirons le nôtre, si le nôtre n'est pas le leur. »

Spar se disait que Couronne pensait trop en termes de « ils ». Le nœud était près de ses dents. Il entendit le grand masticateur se mettre à broyer.

Dans la cabine vide d'à côté, Spar vit Drake et Fenner, habillés une fois de plus en poivrots, qui flottaient vers l'écoutille ouverte.

Mais Couronne les avait aussi aperçus. « Chope-les, Chiendenfer ! ordonna-t-il, le bras tendu. Telle est notre volonté ! »

Le grand chien noir partit comme une balle de son hauban pour passer par l'écoutille. Drake braqua une arme vers lui. Le chien devint inerte.

Avec un rire sourd, Couronne prit par une extrémité une svastika aux branches incurvées et brillantes, tranchantes comme des rasoirs, et l'expédia en tournoyant. Elle décrivit sa trajectoire devant Spar et Doc, franchit l'écoutille, manqua Drake et Fenner – et aussi Chiendenfer – et alla frapper le mur garni d'étoiles.

Il y eut une rafale de vent, puis le volet de secours se rabattit en claquant. Spar vit à travers le pliofilm transparent Drake, Fenner et Chiendenfer vomir le sang, s'enfler puis éclater littéralement. La cabine vide où ils s'étaient trouvés disparut. Malvent avait une nouvelle cloison et l'Antre de Couronne avait changé de forme.

Loin au-delà, se rapetissant de plus en plus, la svastika se dirigeait en tourbillonnant vers les étoiles.

Fanette et Doucette revinrent. « Nous y avons mis Suzy, mais quelqu'un est arrivé, alors on s'est sauvées. » Le grand masticateur cessa de moudre.

Spar trancha d'un seul coup de dents les liens de ses poignets et se plia aussitôt en deux pour libérer ses chevilles.

Couronne se précipita sur lui. Les quatre filles prirent juste le temps de s'armer de leurs couteaux et en firent autant.

Puis Fanette, Doucette et Rixende se figèrent soudain. Spar eut l'impression que de petites balles noires rebondissaient de leurs crânes.

Il n'avait plus le temps de couper les attaches de ses pieds. Il se redressa. Couronne lui heurta la poitrine au moment où Almodie mordait ses liens à sa place.

Couronne et Spar décrivaient des cercles autour du hauban. Puis Almodie parvint à désentraver Spar. Tandis qu'ils pivotaient selon une tangente, Spar tenta de décocher un coup de genou au bas du ventre de Couronne, mais celui-ci se contorsionna et esquiva le coup tout en continuant d'avancer vers la paroi intérieure.

Le couteau de Couronne s'ouvrit avec un déclic. Spar aperçut le poignet à la peau brune et s'en empara. Il porta un coup de tête au menton de Couronne qui l'esquiva encore. Spar planta alors ses dents dans le cou de Couronne et serra les mâchoires.

Le sang couvrit la figure de Spar, arrivant sur lui par saccades. Il recracha un morceau de chair. Couronne se convulsait. Spar détourna la lame. Couronne devint mou. Dire que la pression interne du corps d'un homme se retournait contre lui !

Spar secoua le sang qu'il avait sur la figure. À travers les gouttes, il vit Gardien et Kim côte à côte. Almodie était cramponnée à ses chevilles. Fanette, Doucette et Rixende flottaient, privées de connaissance.

Gardien déclara avec fierté : « Je leur ai tiré dessus avec mon pistolet à ivrognes. Ça les a assommées. Maintenant, je suis prêt à leur couper la gorge, si tu le veux. »

Spar répondit : « Assez de gorges coupées. Assez de sang. » Il se dégagea sans douceur des mains d'Almodie et se dirigea vers Doc, recueillant au passage le couteau de Doucette qui planait près d'elle.

Il trancha les liens de Doc et lui ôta son bâillon.

Entre-temps, Kim soufflait : « Z'ai volé et caché l'arzent de la caisse de Gardien. Ze lui ai dit que ss'était toi qui l'avais pris, Spar. Toi et Suzy. Alors il est venu. Gardien, ss'est un ssale avare. »

Gardien prit la parole : « J'ai vu disparaître le pied de Suzy dans le masticateur. Je l'ai reconnu à la chaînette de cœurs qu'elle portait à la cheville. Après ça, j'aurais eu le courage de tuer Couronne ou n'importe qui. Je l'aimais, Suzy. »

Doc s'éclaircit la gorge et cria : « Du brouillard ! » Spar en découvrit une triple poche que Doc vida entièrement. Puis Doc expliqua : « Couronne disait vrai. Malvent est un navire de survie de la Terre. Il est entièrement en matière plastique. La Terre... (il montrait du geste le disque orange terne qui disparaissait à l'extrémité de la fenêtre arrière) la Terre s'est elle-même empoisonnée par la pollution de l'atmosphère et des eaux et par la guerre nucléaire. Elle a dépensé de l'or pour la guerre et du plastique pour sa survie. Mieux vaut l'oublier. Malvent a été pris de folie. C'était compréhensible. Même sans la rickettsiose du Léthé, ou du Styx, comme vous voudrez. Tous à bord pensaient que Malvent était le cosmos. Couronne m'a enlevé pour se procurer mes drogues ; il m'a gardé en vie pour connaître les dosages. »

Spar regarda Gardien. « Nettoie un peu ici, commanda-t-il. Mets Couronne dans le grand masticateur. »

Almodie releva la tête et remonta des chevilles de Spar jusqu'à sa ceinture. « Il y avait un second navire de survie qui s'appelait Tour-de-Lune. Quand Malvent a été pris de démence, mon père et ma mère –

et toi – on vous a envoyés ici pour enquêter et porter remède. Mais mon père est mort et toi tu as été atteint de la rickettsiose du Léthé. Ma mère est morte juste avant qu'on me donne à Couronne. C'est elle qui t'a envoyé Kim. »

Kim siffla : « Mon anssêtre est venu aussi de Tour-de-Lune à Malvent. Ss'était mon arrière-grand-mère. Elle m'a ensseigné les chiffres pour Malvent... rayon à partir du ssentre lunaire, 4 000 kilomètres. Période, ssix heures... ce qui explique la brièveté des jours. Un terrant, ss'est le temps que met la Terre pour traversser une constellation, et ainssi de ssuite. »

Doc reprit : « Ainsi donc, Spar, tu es le seul à avoir des souvenirs dénués de cynisme. Il va falloir que tu prennes les choses en main. À toi l'honneur, Spar. »

Et Spar dut en convenir.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Ship of shadows.

© Mercury Press Inc. 1969.

© Éditions Opta pour la traduction

SITUATION PRIVILÉGIÉE

Par Vernor Vinge

Un des thèmes familiers de la science-fiction, la recherche de civilisations perdues, est ici présenté sous un éclairage neuf. La perte de civilisation est due ici aux conséquences d'un conflit mondial. Un tel conflit peut être suivi de renaissances dissemblables, mais il n'efface pas nécessairement tout. De même que les archéologues et les anthropologues, les psychologues auront des problèmes – nouveaux ou éternels ? – à résoudre.

«MAIS il a vu une lumière ! Sur la côte. Vous ne comprenez donc pas ce que cela signifie ? »

Diego Ribera y Rodriguez se pencha par-dessus le minuscule bureau de bois pour appuyer son affirmation. Son adversaire était assis dans l'ombre, évitant la faible lueur de la lampe à huile de baleine, qui pendait du plafond de la cabine. Il y eut une pause dans la discussion, pendant laquelle Diego entendit le vent chanter dans les mâts et souffler au-dessus d'eux. Il fut soudain péniblement conscient du roulis régulier du pont et des lentes oscillations de la lampe.

Mais il attendait une réponse et il continua à regarder fixement l'homme qui lui faisait face. Finalement, le capitaine Manuel Delgado sortit sa tête de l'ombre. Il eut un sourire déplaisant. Son visage étroit, sa moustache noire et précise lui donnaient l'air de ce qu'il était : un maître du pouvoir, politique, militaire et personnel.

« Cela signifie, répondit Delgado, qu'il y a des gens. Et alors ?

— Exactement. Des gens. Sur la Péninsule de Palmer. Or, le Continent antarctique est inhabité. Il ne serait pas plus fantastique de trouver des êtres humains en Europe.

— Mire, Señor Professor. Je me rends vaguement compte de l'importance de ce que vous dites. » De nouveau, ce sourire. « Mais le *Vigilancia*... »

Diego fit une nouvelle tentative.

« Il faut absolument que nous débarquions et que nous allions

examiner cette lumière. Justement, considérez l'importance scientifique de tout cela... »

L'anthropologue venait de dire précisément ce qu'il ne fallait pas dire. L'indifférence cynique de Delgado tomba et son jeune visage plein d'expérience devint féroce.

« Importance scientifique ! Si vos mielleux amis australiens le voulaient bien, ils pourraient nous fournir toutes les données scientifiques jamais connues. Au lieu de cela, ils ont leurs sympathisants – il pointa un doigt vers Ribera – qui courent partout dans le monde du Sud pour y faire des recherches qui ont été effectuées dix fois mieux, il y a plus de deux cents ans. Ces cochons n'utilisent même pas leur savoir dans leur propre intérêt ! » Cette dernière phrase était la plus grande condamnation que Delgado eût pu proférer.

Ribera eut du mal à refouler une réponse amère, mais UNE erreur ce soir-là était plus que suffisante. Il pouvait comprendre, sinon approuver, l'amertume de Delgado à l'égard d'une nation qui avait eu la sagesse (ou la chance) de ne pas brûler ses bibliothèques au cours des émeutes qui avaient suivi la Guerre Mondiale du Nord.

« Les Australiens ont le savoir, d'accord, pensa Ribera, mais ils ont aussi la sagesse de savoir que quelques changements fondamentaux doivent intervenir dans la société humaine avant que ce savoir puisse y être introduit, ou sinon, nous nous retrouverions avec une Guerre Mondiale du Sud et plus de race humaine du tout. » C'était là un point que Delgado et beaucoup d'autres refusaient d'accepter.

« Mais, Señor Capitan, nous faisons vraiment de la recherche originale. Les courants de l'Océan et les populations changent au cours des années. Nos éléments d'information sont souvent tout à fait différents de ceux qui, nous le savons, ont été recueillis auparavant. La lumière que Juarez a vue cette nuit est la preuve la plus forte que les choses SONT différentes. »

Et pour Diego Ribera, c'était particulièrement important. Comme anthropologue, il n'avait rien d'autre à faire pendant ce voyage que d'avoir le mal de mer. Un millier de fois, au cours de la traversée, il s'était demandé pourquoi il avait eu l'idée de réunir des écologistes et des océanographes et de les amener sur ce bateau. Maintenant, il le savait. Si seulement il parvenait à convaincre ce marin sectaire !

« Et puis aussi, Señor Professor, il faut vous rappeler que vous autres « scientifiques » êtes vraiment superflus dans cette expédition. Vous avez même eu de la chance de pouvoir simplement monter à bord. »

C'était vrai. El Presidente Impérial était encore plus hostile aux scientifiques de l'École de Melbourne que Delgado lui-même. Ribera ne pensait qu'avec répugnance à tout le lèche-bottes et les tracasseries

qui avaient été nécessaires pour que ses gens puissent participer à l'expédition.

La réponse de l'anthropologue au dernier commentaire de son interlocuteur débuta d'abord sur un ton respectueux, teinté d'humilité :

« Oui, je le sais, vous faites ici quelque chose de vraiment important. » Il fit une pause. *Au diable tout cela !* pensa-t-il soudain, écœuré par ses manières insinuanes. *Cet imbécile n'écouterait ni logique ni flatterie !*

Ribera changea de ton :

« Oui, je le sais, vous faites ici quelque chose de vraiment important. Quelque part à Buenos Aires, l'Astrologue en Chef du Président Impérial a regardé sa boule de cristal, ou Dieu sait quoi d'autre, et sur un ton sépulcral, il a déclaré à Alfredo IV : « Señor Presidente, les astres ont parlé. Tous les secrets de la joie et de la prospérité se trouvent réunis sur l'île flottante de Coney. Envoyez vos hommes vers le Sud pour la découvrir. » Et c'est ainsi que vous, le *Vigilancia*, et la moitié des débiles mentaux d'Amérique du Sud, vous êtes en train de tourner autour de la côte de l'Antarctique à la recherche de Coney Island ! »

Ribera manqua en même temps de souffle et de sarcasme. Il se rendit compte que son humeur longtemps maîtrisée venait d'anéantir tous ses projets et avait peut-être même mis sa vie en danger. Le visage de Delgado semblait gelé.

Regardant par-dessus l'épaule de Ribera, ses yeux clignèrent en direction d'un miroir placé stratégiquement entre le cadre et le haut de la porte de la cabine. Puis son regard revint à l'anthropologue :

« Si je n'étais pas un homme si raisonnable, vous seriez de la chair à requin avant demain matin. »

Puis il sourit, un sourire sincère, amical.

« En plus, vous avez raison. Ces fous à Buenos Aires ne sont pas capables de gouverner une étable à cochons, et moins encore l'Empire Sud-Américain. Alfredo I^{er} était un homme, un surhomme. Avant même que les maux de guerre ne se soient apaisés, il avait unifié dans une seule poigne un continent tout entier. Un continent que personne, ni avec des jets, ni avec des armes automatiques, n'avait été capable d'unifier. Mais ses héritiers, surtout celui qui est là maintenant, sont des clochards superstitieux ! L'Astrologue Impérial, ce gars Jones y Urrutia, proclamerait, à notre retour à Buenos Aires, que je me suis rallié à vos sympathisants australiens, et le Président le croirait, et je finirais probablement avec un billet simple pour l'Hémisphère Nord.

Ribera resta silencieux pendant une seconde, essayant d'accepter l'amabilité soudaine de Delgado.

« J'aurais plutôt pensé, se risqua-t-il finalement, que vous aimiez

les astrologues. Vous semblez passablement nous détester, nous autres scientifiques...

— Ribera, vous utilisez des étiquettes. Je n'ai rien contre les étiquettes. Ce qui attire ma sympathie, c'est la réussite ; et ma haine, c'est l'échec. Dans le passé, il se peut qu'il y ait eu un temps où un groupe de prétendus astrologues ait pu produire des résultats. Je n'en sais rien et la chose ne m'intéresse pas. Car *je vis dans le présent*. De notre temps, les hommes qui travaillent au nom de l'astrologie sont incapables de produire des résultats, ce sont des escrocs conscients. Mais n'en tirez pas vanité. Vos propres gens ne sont pas arrivés à grand-chose non plus. Et si jamais il devait arriver que les astrologues réussissent, j'accepterais leur art sans hésitation, et je vous dénoncerais, vous et vos méthodes scientifiques, comme superstition, car, confronté à une méthode plus efficace, c'est cela que ce serait. »

« *Le dernier des pragmatiques*, pensa Ribera. *Au moins, il existe une forme de persuasion qui va marcher.* »

« Je vois ce que vous voulez dire, Señor Capitan. Et, en ce qui concerne la réussite, il y a un moyen d'aterrir là-bas avec impunité, une foule de choses peuvent se produire au cours des siècles. » Il poursuivit d'un air matois : « Ce qui a été, autrefois, une île flottante peut très bien s'être rattaché à la côte d'un continent. Si l'astrologue pouvait être convaincu de cette idée... »

Il laissa la phrase en suspens. Delgado réfléchit, mais pas longtemps.

« Dites donc ! Mais ça, c'est une idée. Et personnellement, j'aimerais bien découvrir quel genre de créatures pourrait préférer ce congélateur au reste du Monde du Sud... Très bien. Je vais essayer. Maintenant, sortez. Il faudra que je m'arrange pour que les astrologues prennent cette idée comme la leur. Si jamais vous vous trouvez dans les parages quand je leur en parlerai, vous serez censé combattre cette illusion... »

Ribera glissa de sa chaise, déséquilibré par le balancement du pont et la soudaineté de son congé. Sans aucun doute, Delgado était l'officier sud-américain le plus inhabituel qu'il ait jamais rencontré.

« Muchisimas gracias, Señor Capitan. »

Il se retourna et vacilla vers la porte, passa près de la lampe tempête à l'entrée et plongea dans l'obscurité venteuse de la courte nuit antarctique. Effectivement, les astrologues approuvèrent l'idée. À deux heures et demie du matin (juste après le lever du soleil) le *Vigilancia Nave del Presidente* changea de cap et vira de bord en direction du point de la côte où la lumière avait été aperçue. Le soleil n'était pas levé depuis six heures que les canots de débarquement passaient par-dessus bord et se dirigeaient vers la côte.

Dans son impatience, Diego Ribera y Rodriguez avait grimpé dans

le premier canot qui fut descendu, sans s'apercevoir que les astrologues impériaux avaient utilisé leur statut de faveur dans l'expédition pour réquisitionner l'embarcation de tête. La journée était claire, mais le vent agitait les flots et une eau salée et glaciale aspergeait les occupants du canot. La petite embarcation montait et descendait, montait et descendait, avec une monotonie qui promettait de rendre Ribera malade. Une voix flûtée interrompit ses pensées.

« Tiens ! Ainsi vous vous intéressez finalement à notre Recherche ? » Ribera se retourna pour faire face à celui qui parlait et reconnut Juan Jones y Urrutia, Sous-Assistant de l'Astrologue en Chef du Président Impérial. Sans aucun doute, ce jeune mystique falot croyait aux histoires sur Coney Island, sinon il aurait réussi à rester à Buenos Aires avec les autres hédonistes de la Cour d'Alfredo. Le capitaine Delgado était assis à côté de l'astrologue. Il avait dû certainement déployer un pouvoir de persuasion considérable, car Jones semblait considérer comme sienne l'idée d'explorer la côte. Ribera essaya de sourire :

« Euh ! oui... eh bien ! oui. »

Jones insista :

« Dites-moi ? Auriez-vous jamais soupçonné qu'il pouvait y avoir de la vie par ici, vous qui ne vous souciez pas de consulter les vérités fondamentales ? »

Ribera gémit. Il vit que Delgado souriait de le voir si mal à l'aise. Si le bateau effectuait encore une fois une de ses montée-descente, Ribera se dit qu'il allait crier. Le bateau monta et plongea et Ribera ne cria pas.

« Non, certes, fit-il, je ne pense pas que nous aurions pu le deviner. » Il se poussa vers le côté du canot, furieux d'avoir été si impatient de prendre le premier. Ses yeux scrutaient l'horizon – n'importe quoi pour s'éloigner, éviter l'expression vide et vaine du visage de Jones. La côte était grise, déserte, couverte de gros galets. Là où il n'y avait pas d'écume, les brisants qui s'écrasaient, semblaient vaguement jaunes ou rouges – probablement une coloration due aux algues ou aux diatomées dans l'eau. Les écologistes sauraient l'expliquer.

« Fumée devant ! »

Le cri ténu traversa l'air, venant du second bateau. Ribera cligna des yeux et examina minutieusement la côte. Voilà ! À peine reconnaissable comme fumée, une brume effilochée par le vent surgissait d'un point caché par les collines basses du littoral. Qu'arriverait-il si, en fin de compte, ce n'était qu'un volcan de faible activité ? Cette pensée décourageante ne lui était pas venue auparavant. Les géologues allaient bien s'amuser, mais en ce qui le concernait, ce serait un échec. En tout cas, dans quelques minutes, ils allaient être fixés.

Le capitaine Delgado évalua la situation puis donna quelques ordres brefs à ses rameurs. La cadence de l'équipage changea et le bateau vira à 90 degrés pour avancer parallèlement à la côte, à 500 mètres de brisants. Les canots suivants imitèrent la manœuvre du bateau de tête.

Bientôt, la côte s'incurva fortement vers l'intérieur, révélant un bras de mer étroit et long. La nuit précédente, le *Vigilancia* avait dû se trouver directement en ligne avec ce canal, de sorte que Juarez avait pu apercevoir la lumière.

Les trois embarcations remontèrent l'étroit chenal. Bientôt, le vent cessa. On n'entendait plus que son sifflement glacé pendant qu'il s'attaquait aux collines qui bordaient le rivage. Les vagues étaient beaucoup plus douces et l'eau glaciale n'aspergeait plus les canots, bien que les parkas des hommes aient déjà été recouvertes de sel. Un peu plus tôt, l'eau avait paru vaguement jaune. Maintenant, elle semblait orange, et même rouge, surtout plus haut dans le bras de mer. La coloration due à la contamination bactérienne contrastait vivement avec les collines désolées qui ne portaient aucune trace de plantes. À la place d'une vie végétale, des galets de toutes les tailles, uniformément gris, recouvraient le paysage. Il n'y avait de neige nulle part. Elle viendrait avec l'hiver, à cinq mois de là. Mais, pour Ribera, ce paysage « estival » était mille fois plus cruel que les scènes hivernales les plus désolées en Amérique du Sud. Eau rouge, collines grises. Les seules choses qui avaient l'air à peu près normales étaient le ciel d'un bleu brillant et le soleil qui projetait de grandes ombres dans cette vallée noyée, un soleil qui, à peine levé, semblait toujours sur le point de se coucher.

L'attention de Ribera remonta le long du chenal. Il oublia le mal de mer, l'eau sanglante, le pays mort. Maintenant, il pouvait *les voir*. Non pas une lueur ambiguë dans la nuit. Mais des hommes ! Il pouvait voir leurs huttes, qui semblaient faites de pierres et de peaux de bêtes, et en partie enterrées dans le sol. Il pouvait voir ce qui semblait être des barques à coque de cuir, ou des kayaks, à côté d'un bateau blanc, plus grand (qu'est-ce que cela pouvait bien être ?), couchés sur le sol devant le petit village. Il voyait des gens. Pas l'expression de leurs visages, ni le détail exact de leurs vêtements, mais il pouvait les voir et pour l'instant, c'était assez. Là, vraiment, il y avait quelque chose de nouveau. Quelque chose que les savants d'Oxford, de Cambridge et d'UCLA, morts depuis longtemps, n'avaient jamais appris, ne pouvaient pas avoir appris. Là, il y avait quelque chose que le genre humain voyait pour la première et non la deuxième, troisième ou quatrième fois.

Quelle cause, se demanda Ribera, pouvait avoir amené ces gens dans un endroit pareil ? D'après les ouvrages sur les cultures polaires

qu'il avait lus à l'Université de Melbourne, il savait que généralement les populations poussées vers les régions polaires l'avaient été par des groupes rivaux. Quelles forces se trouvaient derrière cette migration ? Et qui pouvaient être ces gens ?

Les canots avançaient rapidement dans l'eau calme. Bientôt, Ribera sentit la quille du sien toucher le fond. Delgado et lui sautèrent dans l'eau rouge et aidèrent les rameurs à tirer le canot sur le rivage. Ribera attendit avec impatience l'arrivée des deux autres embarcations qui transportaient les scientifiques. Dans l'intervalle, il concentra son attention sur les indigènes, cherchant à saisir d'un seul coup d'œil tous les détails de leur existence.

Aucun des aborigènes ne bougea. Aucun ne se mit à courir. Aucun n'attaqua. Ils étaient là, debout, tels qu'ils l'étaient quand ils avaient été aperçus pour la première fois. Ils n'avaient pas l'air menaçant et n'agitaient pas d'armes. Mais Ribera se rendit compte très nettement qu'ils n'étaient pas amicaux. Pas de sourires, pas de mimiques de bienvenue. Ils semblaient un peuple fier. Les adultes étaient grands, et leurs visages si burinés, si hâlés, si desséchés, que l'anthropologue ne pouvait que se livrer à des conjectures concernant leur race. Du pli de leurs lèvres, il pouvait déduire que la plupart d'entre eux manquaient de dents. Les enfants épiaient derrière les jambes de leurs mères, des femmes qui semblaient assez vieilles pour être des arrière-grand-mères. S'ils avaient été Sud-Américains, il eût pu estimer leur âge moyen à soixante ou soixante-dix ans, mais en fait, il savait que celui-ci n'atteignait guère plus de vingt ou vingt-cinq ans.

D'après la texture des peaux de leurs visages, Ribera crut pouvoir détecter une évidence de leur adaptation au froid. Peut-être étaient-ils Esquimaux, bien qu'il eût été matériellement impossible à cette race d'émigrer d'un pôle à un autre pendant que faisait rage la Guerre Mondiale du Nord. Aussi bien leurs parkas que leurs kayaks avaient l'air d'être en peau de phoque. Mais les parkas étaient mal faites et beaucoup plus volumineuses que les costumes des Esquimaux qu'il avait vus sur des photographies. Les harpons qu'ils tenaient étaient également beaucoup moins ingénieux que les modèles dont il gardait le souvenir.

Si ces gens étaient de la race des Esquimaux, supposée éteinte, ils représentaient une branche extraordinairement primitive. De plus, ils étaient beaucoup trop velus pour être des Indiens ou des Esquimaux pur-sang.

Une partie seulement de son esprit remarqua que les astrologues jetaient un coup d'œil au village puis le dédaignaient. Ils cherchaient l'île de Coney et non quelques aborigènes puants. Ribera eut un sourire amer. Il se demanda quelle serait la réaction de Jones si jamais il apprenait que Coney Island avait été un parc d'attractions. Après la

Guerre Mondiale du Nord, plusieurs légendes avaient couru et celle concernant Coney Island était une des plus délirantes.

Jones conduisit ses hommes au sommet de l'une des collines voisines, de toute évidence pour avoir une meilleure vue du secteur. Le capitaine Delgado dépêcha en hâte une douzaine d'hommes d'équipage pour accompagner les mystiques. Visiblement, le brave marin se rendait compte dans quelle situation il se trouverait si un des astrologues disparaissait. L'esprit de Ribera revint au problème. D'où venaient ces gens ? Comment étaient-ils parvenus jusque-là ? Peut-être était-ce là le meilleur angle pour aborder l'énigme : les gens ne surgissent pas du sol comme cela. Les misérables kayaks – ce n'étaient même pas de vrais kayaks, ils ne couvraient pas la partie inférieure du corps de l'usager – pouvaient à peine transporter quelqu'un à dix kilomètres au large. Qu'est-ce que c'était que ce grand bateau blanc, plus haut sur la plage ? Il semblait beaucoup plus robuste que ces kayaks faits d'os et de peaux. Il regarda de plus près : l'embarcation blanche aurait même pu être en fibre de verre, une substance d'avant la guerre. Peut-être devrait-il aller l'examiner sur place.

Un appel attira son attention. Il se retourna. Le second canot portant la majorité des « scientifiques » venait d'accoster sur la plage pierreuse. Il courut vers les hommes qui en descendaient et leur communiqua l'essentiel de ses observations. Après avoir exposé la situation, il choisit Enrique Cardona et Ari Juarez, tous deux écologistes, pour aller parlementer avec les indigènes.

Les trois hommes s'approchèrent du groupe le plus important qui les surveillait avec des visages de pierre. Les Sud-Américains firent plusieurs pas vers les hommes silencieux. Ribera leva les mains en un geste apaisant :

« Mes amis, pouvons-nous regarder votre beau bateau, là-bas ? Nous ne l'abîmerons pas. »

Il n'y eut pas de réponse, mais Ribera eut l'impression d'une tension accrue chez ses interlocuteurs. Il fit une nouvelle tentative, répétant sa requête en portugais, puis en anglais. Cardona essaya en zoulunder et Juarez en un français hésitant. Toujours aucune réponse, mais les harpons semblèrent frémir et il y eut un mouvement à peine perceptible des mains en direction des couteaux d'os.

« Bon ! Eh bien ! qu'ils aillent au diable ! finit par dire Cardona. Allons, venez, Diego, allons le regarder... »

Le bouillant écologiste se détourna et se dirigea vers le mystérieux bateau blanc. Cette fois, il n'y eut plus à se méprendre sur l'hostilité. Les harpons furent levés et les couteaux tirés.

« Attendez, Enrique », dit Ribera d'un ton pressant.

Cardona s'arrêta. Ribera était certain que si l'écologiste avait fait un pas de plus, il se serait fait embrocher.

« Attendez ! continua Diego Ribera y Rodriguez. Nous avons tout le temps. De plus, ce serait une folie de vouloir brusquer la conclusion. »

Il désigna les armes des indigènes. Cardona les vit.

« Bien ! fit-il. Ménageons-les pour l'instant. »

Il semblait considérer les harpons comme un embarras plutôt que comme une menace. Les trois hommes se retirèrent. Ribera remarqua que les marins de Delgado avaient à moitié tiré leurs pistolets. L'expédition venait de justesse d'éviter un bain de sang.

Les scientifiques auraient donc à se contenter d'une inspection périphérique du village. Dans un sens, c'était plus plaisant qu'un examen sur le terrain, car le sol autour des huttes était couvert d'immondices. Dans un siècle au plus, il y aurait dans ce coin un commencement d'humus. Après dix minutes environ, les mâles de la tribu reprirent leur travail de réparation des kayaks. Apparemment, ils préparaient une expédition de chasse aux phoques ; la région avoisinant le village avait été nettoyée par les chasseurs des phoques et oiseaux de mer qui peuplaient la plupart des autres points de la côte.

« Si seulement nous pouvions communiquer avec eux », pensait Ribera. Les aborigènes eux-mêmes savaient probablement (au moins à travers une légende) quelles étaient leurs origines. En l'état actuel des choses, Ribera était en train de pousser ses investigations par des moyens de fortune. En pensée, il additionna les faits qu'il connaissait : ces indigènes étaient d'une race indéterminée. Ils étaient velus, et cependant, ils semblaient posséder quelques-unes des adaptations physiologiques au temps froid des Esquimaux disparus. Au sens physique, c'étaient des primitifs ; leur équipement et leurs techniques étaient très inférieurs aux inventions ingénieuses des Esquimaux. Ils ne parlaient pas un langage populaire courant. Autre point : le feu qu'ils gardaient allumé au centre du village n'avait pas de but pratique et ne servait probablement qu'à des fins culturelles. Voilà les faits. Maintenant, qui diable étaient ces gens ? Le problème l'intriguait tellement qu'il en oublia momentanément l'insanité de cauchemar de ce paysage gris et de ce soleil qui se couchait à midi.

Un peu plus d'une demi-heure passa. Les géologues s'extasiaient mollement devant le terrain, mais pour Ribera, la situation devenait de plus en plus exaspérante.

Il n'osait pas s'approcher des villageois ou du bateau blanc et pourtant c'était ce dont il avait le plus envie. Peut-être son impatience le rendait-elle particulièrement attentif, car il fut l'un des premiers des scientifiques à entendre le bruit des galets et le son des voix dominant les sifflements du vent.

Il se retourna et vit Jones et sa compagnie dévaler la colline voisine à toute allure. Un faux pas et tout le groupe descendait la

penne sur le dos plutôt que sur ses pieds. Les galets que leur course avait détachés les précédaient dans la vallée. Les astrologues atteignirent le pied de la colline bien avant les marins affectés à leur protection, et ils continuèrent à courir.

« Je me demande bien ce qui essaie de les dévorer », demanda Ribera, à moitié sérieux, à Juarez.

Au moment où il passa devant Delgado, Jones lui cria :

« Je pense qu'on l'a trouvé, Capitaine ! Quelque chose, fait de main d'homme, qui surgit de la mer ! »

Avec des gestes frénétiques, il désigna la colline dont ils venaient de descendre.

Les astrologues s'empilèrent dans un canot. Voyant qu'ils étaient vraiment résolus à s'en aller, Delgado envoya quinze hommes pour les aider dans la manœuvre et un nombre égal pour les accompagner dans un autre bateau.

Au bout de quelques minutes, les deux embarcations s'étaient engagées dans le chenal et avançaient rapidement vers le large.

« Que diable se passe-t-il ? cria Ribera au capitaine.

— Vous en savez autant que moi, Señor Professor. Allons voir ! Si nous allons faire une petite promenade – il désigna la colline – nous verrons probablement la « découverte » avant que Jones et le reste ne l'aient rejointe en bateau. Vous, les hommes, vous restez là ! »

Delgado se tourna vers le reste de l'équipage. « Si ces primitifs essayaient de confisquer notre bateau, faites une démonstration de vos armes à feu... sur eux. Même chose pour les « scientifiques ». Le plus d'hommes possible auront à rester ici pour veiller à ce que nous ne perdions pas ce bateau. D'ici au *Vigilancia*, c'est une longue promenade par eau. Allons, Ribera. Si vous le désirez, vous pouvez emmener un ou deux de vos gens. »

Ribera et Juarez se mirent en route avec Delgado et trois officiers du bateau. Les hommes gravirent lentement la côte, qui s'avérait traîtresse du fait des galets mobiles dont elle était couverte. Lorsqu'ils parvinrent au sommet de la colline, le vent s'abattit sur eux, s'agrippant à leurs parkas. Le terrain était moins accidenté, mais dans le lointain, ils pouvaient distinguer les montagnes qui formaient l'épine dorsale de cette péninsule.

Delgado tendit le bras :

« S'ils ont aperçu quelque chose dans l'Océan, ce doit être dans cette direction. Nous avons vu le reste de la côte en venant. »

Les six hommes partirent dans la direction indiquée. Ils avaient le vent contre eux et ne progressaient que lentement. Quinze minutes plus tard, ils dépassèrent le sommet d'une petite colline et atteignirent la côte. Là, l'eau était d'un bleu vert très clair et les brisants qui s'écrasaient sur la plage pierreuse auraient pu être pris pour les eaux

du Pacifique balayant quelque côte déserte du Chili. Ribera regarda par-dessus les vagues. Deux objets, noirs et rigides, rompaient la ligne uniformément argentée de l'horizon. Leur allure anguleuse montrait qu'ils étaient artificiels. Delgado tira une paire de jumelles de sa parka. Ribera remarqua avec surprise qu'elles portaient la marque des meilleurs instruments optiques encore existants : des surplus de guerre de la Marine américaine. Sur certains marchés, cet objet aurait eu une valeur comparable à celle du *Vigilancia* tout entier. Le capitaine Delgado porta les jumelles à ses yeux et inspecta les formes noires dans l'Océan. Trente secondes passèrent.

« *Madré del Presidente !* » jura-t-il doucement mais avec conviction. Il passa les jumelles à Ribera :

« Regardez, *Señor Professor*. »

L'anthropologue inspecta l'horizon et découvrit les formes noires. Bien que les glaces de la mer hivernale aient fracassé leurs coques et les aient éparpillées sur les hauts fonds, c'étaient de toute évidence des navires – des navires d'avant-guerre, actionnés soit avec de l'essence, soit par énergie nucléaire. Dans l'angle de son champ de vision, il remarqua deux objets blancs dansant sur l'eau : c'étaient les deux canots du *Vigilancia*. Toutes les trois secondes, les canots disparaissaient au creux des vagues. Ils s'approchaient un peu des navires à demi-coulés, puis ils commencèrent à s'en éloigner. Ribera pouvait imaginer ce qui s'était passé : Jones s'était rendu compte que les coques n'étaient pas différentes des reliques de la marine argentine coulée au large de Buenos Aires. Il devait être fou de rage.

Ribera inspecta soigneusement les épaves. L'une d'elles, à moitié chavirée, se trouvait cachée derrière l'autre. Son regard se posa sur l'avant du navire le plus proche. Il y avait des lettres sur la proue, des lettres presque effacées par l'action de la glace et de l'eau sur la coque de plastique.

« Mon Dieu ! » murmura Ribera. Les lettres étaient *S-Hen-K-V-Woe-D*. Il n'avait pas besoin de regarder l'autre navire pour savoir qu'autrefois, il s'était appelé *Nation*. Sans un mot, il passa les jumelles à Juarez. Le mystère était résolu. Il savait maintenant ce qui avait poussé les indigènes jusque-là.

« Si jamais les Zoulunders entendaient parler de cela... »

La voix de Ribera se perdit dans le silence.

« Ouais ! » fit Delgado. Il comprenait la signification de ce qu'il avait vu et, pour la première fois, il semblait un peu désorienté.

« Bon ! dit-il. Allons-nous-en. Retournons. Ce pays ne convient pas à..., il ne convient pas. »

Les six hommes firent volte-face et reprirent le chemin du retour. Bien que les officiers du bateau aient eu la possibilité d'utiliser, eux aussi, les jumelles, ils ne semblaient pas exactement comprendre ce

qu'ils avaient vu. Les astrologues non plus ne réalisaient probablement pas la signification de la découverte. Il en restait trois, Juarez, Ribera et Delgado, qui connaissaient le secret de l'origine des indigènes. Si les nouvelles se répandaient, Ribera était certain qu'il en résulterait un désastre.

Ils avaient le vent dans le dos, mais cela n'accélérait pas leur marche. Il leur fallut presque un quart d'heure pour atteindre le sommet de la colline qui dominait le village et l'eau rouge.

Au-dessous d'eux, Ribera aperçut les adultes mâles de la tribu serrés en un groupe compact. À dix pas à peine, se tenaient tous les scientifiques et les hommes d'équipage. Entre les deux groupes, l'un des Sud-Américains. En clignant des yeux, Ribera se rendit compte que c'était Enrique Cardona. L'écologiste gesticulait avec violence et colère.

« Oh ! non ! »

Ribera se précipita sur la pente, suivi de près par Delgado et les autres. L'anthropologue avançait même plus vite que les astrologues une heure auparavant, et presque deux fois plus vite qu'il ne l'eût cru humainement possible. Les petites avalanches déclenchées par ses pas étaient lentes comparées à son allure. Et pendant qu'il volait ainsi sur la pente, Ribera se sentait détaché, analysant la scène devant lui.

Cardona hurlait comme si le bruit pouvait le faire mieux comprendre des indigènes. Derrière lui, les écologistes et les biologistes attendaient, impatients d'inspecter enfin le village et le canot blanc. Devant lui, se tenait un grand indigène desséché, qui devait avoir tout au plus quarante ans. Même de loin, son maintien révélait une colère intense et maîtrisée. Sa parka était la moins pratique de toutes celles que Ribera ait jamais vues. Il aurait juré que c'était une grossière imitation en peau de phoque d'un costume à double boutonnage.

« Dieu me damne ! criait Cardona à tue-tête, pourquoi ne pouvons-nous pas regarder votre canot ? »

Ribera tenta un dernier sursaut de vitesse et cria à Cardona d'arrêter cette provocation. Mais déjà, il était trop tard. À l'instant même où l'anthropologue arriva sur la scène de la confrontation, l'indigène à l'étrange parka se redressa de toute sa hauteur, montra du doigt tous les Sud-Américains et cria (pour autant que l'esprit de Ribera, formé à l'espagnol, pût comprendre) :

« *In di nam niu trantsfals mos yulisterf...* »

Les harpons à demi brandis furent lancés. Cardona s'abattit immédiatement, transpercé par trois des armes. Plusieurs autres furent frappés et tombèrent. Les indigènes tirèrent leurs couteaux et se précipitèrent en avant, prenant avantage de la confusion créée par les harpons. Un gros BAM frappa péniblement les oreilles de Ribera

quand Delgado tira un coup de pistolet et abattit le chef de la tribu. Les hommes d'équipage, revenus du premier choc, se mirent à tirer sur les aborigènes.

Ribera tira son pistolet de l'étui à son côté et fit feu lui aussi dans le tas. Mais les pistolets n'avaient qu'un coup ; après les avoir vidés, les scientifiques et l'équipage en furent réduits à leurs couteaux. Les quelques secondes qui suivirent furent un chaos total. Les couteaux montaient et descendaient, plus rouges que l'eau de la baie. L'anthropologue trébucha sur des corps qui se tordaient.

L'air résonnait de cris rauques et du bruit des hommes en train de se battre. Les groupes étaient de force égale et partis pour se mettre en pièces. Dans une zone de son esprit restée calme, Ribera remarqua les canots des astrologues qui revenaient. Il vit les hommes d'équipage pointer leurs mousquetons, en attendant l'instant propice pour tirer sur les primitifs. La turbulence de la bataille le fit tourbillonner, le rejetant hors du combat. Il fallait se dégager ; quelques minutes de plus et il n'y aurait plus un homme sur dix pour se tenir debout sur le rivage. C'est ce que Ribera cria à Delgado, qui, miraculeusement, l'entendit et fut d'accord. La retraite était la seule chose raisonnable.

Les Sud-Américains se précipitèrent vers leur bateau, avec les indigènes sur leurs talons. Les hommes d'équipage dans les autres canots profitèrent de la dispersion entre poursuivis et poursuivants. Les Sud-Américains atteignirent leur embarcation et commencèrent à la pousser dans l'eau. Ribera et quelques autres se retournèrent pour faire face aux indigènes. Le feu des mousquetons avait forcé la plupart d'entre eux à reculer, mais quelques-uns, couteau brandi, couraient encore vers le rivage. Ribera se baissa et ramassa une petite pierre. Utilisant un truc presque oublié de sa « douce » enfance, il plia le bras et lâcha la pierre sur une trajectoire horizontale. D'un coup sec, elle frappa l'un des indigènes entre les deux yeux. L'homme plongea la face contre terre et ne bougea plus.

Ribera se retourna et, suivi par l'arrière-garde, se mit à courir dans l'eau peu profonde. Des mains impatientes se tendirent pour le hisser à bord. Deux pas de plus et il aurait été en sûreté. Le coup le projeta en avant. Au moment de s'effondrer, il vit avec horreur le harpon écarlate qui émergeait de sa parka, juste sous la poche droite.

« Pourquoi ? Pourquoi commettons-nous les mêmes erreurs toujours et toujours et toujours de nouveau ? »

Ribera n'eut pas le temps de s'étonner de cette pensée incongrue qui venait flotter dans son esprit. La rouge obscurité se referma sur lui.

Une douce brise apportait les sons joyeux de réceptions lointaines. Elle entraït par les larges fenêtres du bungalow et en caressait

l'intérieur. C'était une nuit fraîche de la fin de l'été. Les premières brises de l'automne rendaient l'obscurité agréable, accueillante et plaisante.

La maison était située sur la crête basse de l'un des coteaux qui marquaient l'ancienne ligne du rivage de La Plata. À l'extérieur, les gazons et les haies descendaient en pente douce vers la plaine de la ville. La lumière délicate et diffuse des lampes à huile de cette ville faisait ressortir l'arrangement rectangulaire des rues et l'uniformité des immeubles à un ou deux étages. Un peu plus loin, les lumières cessaient brusquement sur le front de mer. Mais au-delà, apparaissaient les lumières jaunes et mouvantes des bateaux naviguant sur La Plata. À l'extrême gauche, scintillaient les feux brillants qui entouraient l'Enceinte Navale où le gouvernement travaillait à quelque arme secrète, peut-être un bateau de guerre actionné à la vapeur.

La scène était paisible et la soirée heureuse. Les préparatifs étaient presque achevés. Son bureau était encombré de réponses encourageantes à ses propositions. Un dur travail, mais en même temps, beaucoup de plaisir. Buenos Aires avait été la base idéale des opérations. Alfredo IV était en tournée dans les provinces de l'Ouest. Pour être plus précis, le Président Impérial et sa cour étaient en train de visiter les lieux de plaisir de Santiago (comme si, à Buenos Aires même, Alfredo n'avait pas dépensé déjà assez de son talent). La Garde Impériale et la Police Secrète s'étaient agglutinées autour du monarque (Alfredo redoutait davantage un coup de sa cour que n'importe quoi d'autre), de sorte que Buenos Aires était plus détendue qu'elle ne l'avait été pendant plusieurs années.

Oui. Deux mois de dur labeur. Il avait fallu informer confidentiellement un grand nombre de gens importants. Mais les réponses avaient presque toutes été enthousiastes, et, apparemment, le projet n'était pas venu à la connaissance de ceux qui auraient pu chercher à en détruire le but ; bien que le fait que tant de gens aient eu à le connaître ait évidemment augmenté les possibilités de fuites. Mais c'était un risque à courir.

Et, pensa Diego Ribera, deux mois s'étaient écoulés depuis la bataille de la Baie Sanglante (le nom était venu presque spontanément). Il espérait que la tribu n'avait pas été effrayée au point de quitter l'endroit ou, pire, poussée à la famine par le massacre. Si cet imbécile d'Enrique Cardona avait seulement su garder sa bouche fermée, les deux parties se seraient séparées en paix (sinon amicalement) et quelques hommes de valeur seraient encore en vie.

Ribera se gratta pensivement le côté. Un centimètre de plus et il n'en serait pas sorti non plus. Si ce harpon avait frappé juste un peu plus haut... La réaction rapide de quelqu'un, jointe à sa chance

initiale... Ce quelqu'un avait coupé la grosse corde attachée au harpon qui l'avait frappé. Si cette séparation n'avait pas été faite, la corde eût probablement été tirée en arrière et les barbillons du harpon se seraient trouvés engagés. Et il était tout aussi miraculeux qu'il ait survécu à cet empalement et aux minables conditions sanitaires à bord du *Vigilancia*. Physiquement, tout ce qui lui restait de l'accident était une paire de cicatrices circulaires et nettes. Toute l'affaire eût suffi à vous donner de la religion ou, inversement, à vous faire sortir le diable du corps.

En janvier prochain, il retournerait là-bas avec l'expédition secrète qu'il était en train d'organiser avec tant d'énergie. Neuf mois, c'était long à attendre, mais ils ne pouvaient décidément pas entreprendre ce voyage en automne, ni en hiver ; ils avaient vraiment besoin de temps pour rassembler tout l'équipement convenable.

Diego fut distrait de ses pensées par plusieurs coups frappés à la porte. Il se leva et se dirigea vers l'entrée du bungalow (cette petite maison, dans le quartier le plus confortable de la ville, était une preuve des encouragements qu'il avait reçus de plusieurs personnages de haut rang). Ribera n'avait pas la moindre idée sur l'identité du visiteur, mais il avait tout lieu de penser que les nouvelles apportées seraient bonnes. Il atteignit la porte et l'ouvrit.

« *Mkambwe Lunama !* »

Le Zoulunder était debout dans le cadre de la porte, son noir visage pratiquement invisible contre le ciel nocturne. Il mesurait plus de deux mètres de haut et pesait près de cent kilos : c'était l'image d'un superman. Il convient de dire que le Gouvernement zoulunder attachait une importance particulière à l'usage de la « super-race » dans ses relations avec les autres nations. Cette manière de procéder lui faisait indiscutablement perdre quelques précieux talents, mais en Amérique du Sud, le mythe restait vivace qu'un Zoulunder valait trois guerriers d'une autre nationalité.

Après sa première exclamation, Ribera resta un moment pétrifié dans une confusion horrifiée. Il connaissait vaguement Lunama comme le Grand Homme de la Propagande de Vérité à l'Ambassade de Zoulund à Buenos Aires. Le Grand Homme avait fait de nombreuses tentatives pour s'insinuer dans la communauté académique de l'Universidad de Buenos Aires. Ces efforts étaient probablement dictés par le désir de recruter des sympathisants pour le jour où les désaccords entre l'Empire Sud-Américain et les terres de Zoulund déboucheraient sur un conflit ouvert.

Ribera reprit son contrôle, en espérant frénétiquement que la visite n'était qu'une coïncidence malheureuse.

« Entrez, Mkambwe, dit-il en tentant un sourire désarmant. Je ne vous ai pas vu depuis longtemps ! »

Le Zoulunder sourit, ses dents blanches en contraste étincelant avec le reste de son visage. D'un pas léger, il entra dans la pièce. Ses robes étaient tissées de fibres brillantes, rouges, bleues et vertes, comme un défi aux sombres couleurs des costumes d'affaires des Sud-Américains. Sur sa hanche, reposait un revolver Mavibelamake 20 mm. Les Zoulunders avaient des idées particulières sur le protocole diplomatique.

Mkambwe traversa la pièce avec souplesse et s'assit dans un fauteuil. Ribera s'empressa de s'asseoir derrière son bureau, essayant, sans en avoir l'air, de dissimuler les lettres qui s'y étalaient sous les yeux du Zoulunder.

Si le visiteur voyait et comprenait une seule de ces lettres, c'en serait fini de jouer.

Ribera essaya de prendre un air détendu.

« Désolé, Mkambwe, de ne pouvoir vous offrir un verre. La maison est aussi sèche qu'un désert ! »

Si l'anthropologue se levait, le Zoulunder verrait presque certainement la correspondance. Diego continua sur un ton jovial, essayant désespérément d'évoquer des souvenirs (« Vous vous rappelez ce temps où vous vous étiez blanchi la figure et où vous étiez descendus à la Casa Rosada Nueva, pour y faire les fous ? » Lunama se mit à rire.

« Franchement, mon vieux, cette visite est une visite d'affaires. »

Le Zoulunder parlait avec un élégant accent pseudo-castillan que, sans doute, il estimait aristocratique.

« Oh ! fit Ribera.

— J'ai entendu dire que vous faisiez partie d'une petite expédition sur la Péninsule de Palmer en janvier dernier.

— Oui, répondit pesamment Ribera. Peut-être restait-il une chance. Peut-être Lunama ne connaissait-il pas toute la vérité.

— ...Et c'était censé être un secret. Si le Président Impérial apprenait que votre gouvernement est au courant...

— Allons, allons, Diego ! Ce n'est pas là le secret auquel vous pensez ! Je sais que vous avez découvert ce qui est arrivé au « Hendrik Verwoerd » et au « Nation ».

— Oh ! fit à nouveau Ribera. Comment l'avez-vous appris ? demanda-t-il d'une voix morne.

— Vous avez parlé à beaucoup de gens, Diego, répondit l'autre avec un geste vague. Sûrement, vous ne pouviez penser que chacun d'eux allait garder le secret. Et sûrement vous ne pensiez pas que vous pouviez nous cacher quelque chose d'aussi important. »

Il regarda au-delà de l'anthropologue et son ton changea :

« Pendant trois cents ans nous avons vécu sous la botte de ces diables blancs. Puis est venue la Rétribution dans le Nord et... »

Quel terme étrange ces Zoulunders utilisent pour la Guerre Mondiale du Nord, pensa Ribera. Dans cette guerre, on avait utilisé tous les moyens de destruction : nucléaires, biologiques, chimiques. Les résidus de l'immolation de la Chine avaient, à eux seuls, oblitéré l'Indonésie et l'Inde. Le Mexique et l'Amérique Centrale avaient disparu en même temps que les États-Unis et le Canada. Et l'Afrique du Nord avait sombré avec l'Europe. Les effluves les plus légers de cet enfer biologique et nucléaire avaient frôlé, et presque empoisonné, l'Hémisphère Sud. Quelques mégatonnes de plus, quelques bacilles d'épidémies de plus, et la guerre s'en serait allée sans nom, car il ne se serait plus trouvé personne pour en écrire l'histoire. C'était cela, cette Rétribution dans le Nord, à laquelle Lunama faisait allusion avec tant de désinvolture !

« ...et ces diables n'avaient plus la protection de leurs amis là-haut. Ensuite est venu le Combat des Soixante Jours pour la Liberté ! *Pendant ces soixante jours, il y eut à la fois des diables noirs et des diables blancs et des saints de toutes les couleurs, des hommes braves qui se battaient désespérément pour éviter le génocide. Mais les années d'esclavage avaient été trop nombreuses, et les saints perdirent la partie, et ce n'était pas pour la première fois.*

« Au début du soulèvement, continua Lunama, comme hypnotisé par son sujet, nous nous sommes battus contre les mitrailleuses et les soldats en jets, avec des fusils et des couteaux. Nous sommes morts par dizaines de milliers. Mais au fur et à mesure que les jours passaient, leur nombre à eux s'est réduit également. Au cinquantième jour, c'est nous qui avions les mitrailleuses et eux les fusils et les couteaux. Nous avons poussé les derniers jusqu'à Kapa et Durb (il utilisait les termes Zoulunder pour Capetown et Durban) et nous les avons culbutés dans la mer. »

Littéralement, ajouta Ribera pour lui-même. *Les derniers survivants de l'Afrique Blanche ont été physiquement précipités dans l'Océan du haut des appontements et des plages ensoleillées.*

Les Zoulunders avaient réussi à exterminer les Blancs et pensaient qu'ils avaient oblitéré la culture Afrikaner du continent. Naturellement ils s'étaient trompés. Les Afrikaner avaient laissé une marque durable, évidente pour tout observateur objectif. Le nom même de Zoulunder, que les Africains actuels chérissaient fanatiquement, était en partie une corruption de l'anglais.

« Au soixantième jour, nous pouvions affirmer que plus un seul Blanc ne vivait sur le continent. Pour autant que nous le sachions, un seul petit groupe avait réussi à éviter la vengeance. Quelques-uns des officiels Afrikaner de plus haut rang, peut-être même le Premier Ministre, réquisitionnèrent les paquebots de luxe « Sr Hendrik Verwoerd » et « Nation ». Ils sont partis plusieurs heures

avant le dernier assaut pour la liberté contre Kapa. »

Cinq mille désespérés : hommes, femmes et enfants entassés dans deux paquebots de luxe. Les navires avaient foncé à travers l'Atlantique Sud, cherchant un refuge en Argentine. Mais le gouvernement argentin avait ses propres difficultés. Deux bateaux patrouilleurs argentins endommagèrent gravement le « Nation » avant que les Afrikaner n'aient été convaincus que l'Amérique du Sud ne leur offrirait pas de refuge. Les deux paquebots s'étaient dirigés vers le Sud, probablement dans une tentative pour contourner la Terre de Feu et atteindre l'Australie. Ce furent là les dernières nouvelles que l'on eut d'eux il y a plus de deux cents ans. Jusqu'à l'exploration du *Vigilancia* sur la presqu'île de Palmer.

Ribera savait qu'un appel à la sympathie ne dissuaderait pas les Zoulunders d'ordonner la destruction de la pitoyable colonie. Il tenta autre chose.

« Ce que vous dites est exact, Mkambwe. Mais je vous en prie, je vous en prie, ne détruisez pas ces descendants de vos ennemis. La tribu sur la presqu'île Palmer est la seule culture polaire qui reste sur terre. »

Au moment même où il prononçait ces mots, Ribera se rendit compte de la faiblesse de l'argument. Celui-ci ne pouvait présenter d'intérêt que pour un anthropologue comme lui. Le Zoulunder parut surpris et avec un effort visible, il mit de côté la terrible histoire de son continent.

« Les détruire ? Mon cher ami, pourquoi le ferions-nous ? Si je suis venu ici, c'est justement pour vous demander si nous pourrions envoyer plusieurs observateurs du Ministère de la Vérité avec votre expédition. Pour nous faire un rapport plus circonstancié, vous savez. Je pense que si on lui pose la question avec suffisamment de persuasion, Alfredo se laissera convaincre.

— Les détruire ? » Il répéta sa question. « Ne soyez pas stupide ! Ils sont la *preuve* même de la destruction ! Ainsi, il paraît qu'ils ont baptisé leur morceau de rocher et de glace Nieustransvaal, hein ? » Il rit. « Et ils ont même un premier ministre, un vieux bonhomme édenté qui brandit ses harpons contre les Sud-Américains. »

Apparemment, l'informateur de Lunama avait dû se trouver sur place.

« Et ils sont même plus primitifs que des Esquimaux. En bref, ce sont des sauvages qui vivent de l'écume de la mer ! »

Il ne parlait plus avec une jovialité taquine. Ses yeux brillaient d'une haine très ancienne, une haine qui poussait Zoulund à la grandeur et qui, finalement, pourrait précipiter le Monde dans une autre guerre d'un Hémisphère (à moins que les spécialistes australiens des sciences sociales ne produisent enfin quelques réponses

désespérément nécessaires).

La brise dans la pièce n'était plus ni fraîche, ni douce. Elle était froide et le vent venait du vide de la mort, cette mort venue des millions de morts à travers des siècles de misère humaine.

« Ce sera un plaisir pour nous de les voir profiter de leur supériorité. » Lunama se pencha en avant avec une intensité accrue. « Finalement, ils l'ont, cette situation privilégiée, cet apartheid, que leur engeance a toujours souhaité ! *Eh bien ! Qu'ils y pourrissent !* »

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.

Apartness.

© New Worlds S.F. 1965.

© Librairie Générale Française, 1981, pour la traduction

NEIGES D'ANTAN

Par James Tiptree Jr.

Un loup et une jeune fille phocomèle figurent au premier plan du récit qui suit. Lorsque celui-ci fut repris dans une anthologie consacrée aux meilleures nouvelles de l'année – Best sf : 1969, publiée par Harry Harrison et Brian W. Aldiss – le nom (ou plutôt le pseudonyme) de son auteur n'était pas assez connu pour être mentionné parmi les célébrités saluées sur la couverture du recueil. Mais James Tiptree Jr. devait rapidement s'imposer parmi les grandes révélations de la science-fiction de l'époque, et cette nouvelle montre pourquoi il en fut ainsi : le renouvellement d'un thème familier à travers un certain nombre de notations originales, et l'assurance d'une écriture claire, élégante et évocatrice sont deux des raisons de cette affirmation.

LE paysage froid et silencieux s'éclairait tandis que la silhouette humaine grimpait vers la crête. Sur le fond des roches pâles, la silhouette ressemblait à une fourche sombre, trop mince. Des épaules très tombantes. Elle s'enfonça dans les buissons ombreux, sous la crête, leva au ciel un petit visage, puis s'accroupit.

Quelque chose bougeait le long de la crête, se découpant sur le ciel. Un grand chien ; non, un loup de forte taille. L'animal parvint aux roches au-dessus de l'être humain, s'immobilisa. Sa queue dressée avait été cassée et pendait à l'extrémité. L'aube venait rapidement à présent, mais la vallée à l'ouest restait sombre. De la vallée monta un hurlement qui cessa soudain.

Le loup disparut de la crête, reparut près des buissons où se tassait l'être humain. La silhouette baissa la tête. La lueur de l'aube éclaira les canines du loup quand la bête, lançant un coup de dents de côté, s'empara d'une casquette foncée.

Un flot de cheveux clairs fut libéré, voleta quand l'être humain le rejeta en arrière. Le loup lâcha sa casquette, s'assit et se mit à se

mordiller le poitrail.

La lumière inonda la niche sous les roches. La silhouette était maintenant clairement visible, une jeune fille en veste et pantalon, qui secouait sa chevelure. Les épaules de sa veste se terminaient par des coussinets. Elle n'avait pas de manches. Et la fille n'avait pas de bras, absolument pas : c'était une phocomèle. Elle s'assit près de la bête dont se révélèrent à présent la tête enflée, le poil curieusement frisé.

Le loup avait saisi un petit objet qu'il posa entre eux sur la roche. Ils étaient face à face et l'aube allumait des lueurs jaunes dans les yeux du loup, bleues dans ceux de la fille. Une patte se posa sur l'objet, causant un déclic.

« Patrouille à base », dit la fille, à voix basse. Un petit couinement en réponse. « Nous sommes à la crête. La rivière est à environ cinq kilomètres à l'ouest. Il existe une piste au-dessous de nous, mais elle n'a pas servi depuis les pluies. Nous avons entendu les chiens. Nous attendrons ici jusqu'à la nuit. Après quoi nous serons dans l'ombre radio. Nous vous enverrons un signal quand nous en serons sortis, peut-être dans deux soirs. »

Un grésillement plus fort ; une voix de femme. Les mâchoires du loup s'élargirent, les lèvres de la fille sourirent. « Nous faisons toujours attention. Terminé. »

Le loup actionna l'interrupteur qui cliqueta, puis il se baissa pour saisir délicatement entre ses dents la pointe de la botte de la fille. La fille sans bras dégagea son pied de la botte et fléchit dans la froide lumière ses minces orteils préhensiles. Quand la seconde botte fut ôtée, elle se servit de ses orteils pour décrocher le paquetage fixé sur le pelage épais de la bête. Celle-ci s'étira interminablement, se coucha sur le flanc, puis se mit à se rouler sur le dos, montrant son ventre couleur crème.

La fille retira avec ses pieds un paquet de rations et une gourde. Le loup se redressa et porta celle-ci près d'une source, sous l'encorbellement rocheux ; il la plongea dans l'eau pour la remplir. Ils mangèrent et burent ; la fille renversée sur le dos balançait la gourde au-dessus de son visage, la courroie entre les orteils. Elle se redressa en laissant échapper un petit rire. La patte du loup lui frappa la tête, la lui poussant entre les genoux. Ils achevèrent de manger et s'écartèrent pour se soulager. Il faisait maintenant grand jour et le soleil montait des hauteurs de l'est, comme tiré au bout d'une corde. En même temps le vent se levait, hurlant au bord de la crête rocheuse.

Le loup rampa jusqu'à la crête, observa un moment les environs, puis revint près de la fille. Ils rassemblèrent des broussailles autour d'eux, puis se lovèrent ensemble sur l'entablement de latérite.

Le soleil montait, dissipant le froid du vent. Aucun oiseau ne volait, aucun animal à fourrure ne se montrait. Dans le fourré, le silence. Une

fois, un insecte semblable à une mante crissa près des buissons. Un œil jaune s'ouvrit au ras du sol. L'insecte partit en tourbillonnant ; l'œil se referma.

Au cours de l'après-midi, le vent apporta un faible croassement jusqu'à la crête. Dans le fourré, les yeux bleus se joignirent aux jaunes. Le bruit s'éteignit, les yeux se fermèrent une nouvelle fois. Il ne se passa rien d'autre. Le soleil équatorial tomba droit dans la vallée à l'ouest, apaisant le vent.

Quand les ombres recouvrirent le fourré, les branchages s'écartèrent. La fille et le loup sortirent ensemble pour aller à la source et se mirent à laper, la fille se tortillant comme un serpent. Ils mangèrent de nouveau, puis la fille refit le paquetage et boucla le harnais du loup. Il poussa du museau l'émetteur dans la poche qu'il portait sur le poitrail et ramassa une botte pour qu'elle y enfonce le pied. Quand elle fut chaussée, il accrocha des dents le bord de la casquette ; elle y laissa couler en rond sa chevelure, et il tira la casquette sur sa tête, l'ajustant délicatement de façon qu'elle ne lui gêne pas les yeux. Il faisait nuit maintenant et un quartier de lune brillait derrière eux, à l'est. Elle se mit debout d'un bond, comme un ressort qui se détend, puis ils descendirent de l'escarpement dans la vallée.

C'était une terre aride, parsemée d'épineux, érodée par des inondations anciennes ; la forêt commençait plus bas. Ils marchaient l'un derrière l'autre, suivant une vague piste. Quand la lune eut dépassé le zénith, ils firent halte et se remirent à arranger laborieusement les broussailles et les pierres. Ils pénétrèrent sous les arbres, firent de nouveau halte pour travailler. Ici la piste se ramifiait et ils poursuivirent leur chemin avec précaution.

La lune se couchait devant eux quand ils parvinrent aux parois croulantes du canyon. Plus loin, une large bande de rivière murmurait dans la nuit.

Ils la traversèrent à un gué argenté puis longèrent sans bruit le cours descendant. Une odeur leur parvenait : un relent de fumée, de poisson, de sueur et d'excréments, provenant d'une bouche de la rivière derrière les rocs hérissés du canyon. Un chien hurla, un autre se joignit à lui, puis ils cessèrent de hurler pour japper.

La fille et le loup émergèrent en haut des rocs. Sous eux, huit chaumes hérissés se tassaient dans une crique. De la fumée montait d'un unique tas de cendres. Les huttes étaient dans l'ombre. Un dernier rayon de lune argenta un monceau de détritrus près de la rive.

Du haut des rocs, ils observaient en silence. Il faisait chaud, mais il n'y avait pas d'insectes qui volaient. Dans les huttes en contrebas, un chien gémit, et on le fit taire. La lune disparut, la rivière devint

sombre. Un poisson sauta dans une éclaboussure.

Le loup se dressa sur ses pattes et s'éloigna. La fille écoutait la rivière. Il revint et elle le suivit en amont jusqu'à une anfractuosité de roche, cachée des huttes par une boucle du cours d'eau. Dans la rivière, l'eau gargouillait autour d'une ligne de piquets tordus. Ils mangèrent et burent en silence. Quand le monde s'éclaira, ils dormaient tous les deux, blottis l'un contre l'autre.

La clarté du soleil frappa la paroi du canyon, les ombres s'enfuirent à l'est. De la crique s'élevaient une mince clameur de voix enfantines, des voix plus graves, un coup sourd, un cri. Sur l'éperon rocheux en surplomb, le soleil allumait des éclats jaunes derrière des herbes desséchées. Le vent se levait, soufflant vers le soleil, par le travers de la rivière. Entre les rafales montaient des grondements, des gazouillis, des cris indéfinissables, les craquements d'un feu. Les yeux jaunes guettaient.

Vers le milieu de la matinée, deux femmes apparurent en bas, traînant quelque chose le long de la rive. Sept autres se montrèrent ensuite et s'arrêtèrent pour bavarder en gesticulant. Elles avaient la peau rougeoyante, mais p  le à l'entre-jambes et aux aisselles. Des cicatrices blanches tranchaient comme des chevrons symétriques sur leurs ventres gonflés. Toutes avaient de gros seins coniques ; deux d'entre elles paraissaient sur le point d'accoucher. Leurs cheveux étaient collés, souillés de graisse, couleur rouille.

En haut de la falaise, les yeux bleus s'étaient joints aux jaunes. Les femmes étaient maintenant à gué dans la rivière et leur fardeau se révélait comme un filet grossier qu'elles s'affairaient à tendre entre les piquets. Elles se criaient les unes aux autres : « Gah ! Gah ! » Un petit troupeau d'enfants traînait à la boucle de la rivière, dont les plus grands portaient des bébés. « Gah ! Gah ! » répétaient-ils de leurs voix aiguës. Un piquet tomba, fut relevé parmi les cris, refusa de rester droit, fut abandonné.

Bientôt, des silhouettes plus massives apparurent le long de la rive : les hommes. Ils étaient sept, rouges de peau et nus comme les femmes, mais beaucoup plus marqués de cicatrices. Aucun d'eux n'avait passé la première jeunesse. Le plus petit avait les cheveux foncés ; tous les autres étaient poil-de-carotte et portaient la barbe. Derrière eux suivaient trois chiens, la queue basse, prêts à partir en courant.

Les hommes lancèrent des ordres impérieux et continuèrent de marcher vers l'amont. Les femmes sortirent de la rivière et les suivirent au trot.    la boucle suivante, tout le groupe se mit à l'eau. Ils entreprirent de battre l'eau en faisant de grandes éclaboussures pour chasser le poisson vers les filets. Un bébé pleurait. Les deux êtres au sommet des rocs observaient la scène avec attention.

Un des hommes remarqua que les chiens rôdaient près du filet et leur lança une pierre. Ils s'enfuirent ventre à terre. Cet homme était plus grand que les autres, agile, bien bâti. Tandis que les éclabousseurs approchaient du filet, le grand gaillard y jeta un coup d'œil, vit la brèche et fonça le long de la rive pour retendre l'engin. En haut de la falaise les yeux du loup croisèrent les yeux humains. Les dents du loup s'entrechoquèrent avec un petit bruit.

Les poissons pris dans le filet faisaient maintenant écumer l'eau. Les humains se refermèrent sur eux, tirant le filet d'où les poissons s'échappaient en glissant entre les mailles ou en sautant ; les chiens qui s'étaient aventurés dans l'eau les happaient au vol. Il y eut des cris, des hurlements, des chutes bruyantes. Les hommes traînèrent à terre la masse mouvante, puis la lâchèrent pour rattraper les poissons fugitifs. Le jeune géant souriait, mordant alternativement dans les poissons qu'il tenait dans ses deux mains. À ses pieds, les enfants grouillaient parmi le monceau argenté qui remuait sans cesse. L'homme lança un cri inarticulé, puis jeta ses poissons en l'air.

Pour finir, les femmes tirèrent leur prise le long de la rive et disparurent ; de nouveau la rivière fut déserte. La fille et le loup s'étirèrent puis se couchèrent, mais sans se décontracter. Une fumée montait de la crique derrière l'éperon rocheux. Il faisait chaud dans les roches, à l'abri du vent. En bas, sur le sable, les restes de poisson scintillaient, mais on ne voyait pas de mouches. Dans la crique régnait le silence, coupé brièvement par une plainte enfantine. Le soleil tombait derrière la fille et le loup ; l'ombre descendait sur leur falaise.

Bientôt les ombres envahirent le canyon et le ciel devint couleur lilas avec une lune naissante à l'est, vers laquelle montait la fumée de la crique. Dans le calme, des voix se firent entendre, avant de se joindre en un chœur rythmé, soutenu de battements sourds. Ce chœur continua un temps, coupé par intervalles de clameurs, de hurlements soudains. La colonne de fumée oscillait, répandant parfois des étincelles. Il y eut encore des cris perçants, puis une clameur générale. Le vacarme se réduisit à des grognements, et ce fut le silence. Les roches craquaient dans le froid de la nuit.

Le loup quitta l'anfractuosité. La fille resta sur place, poussant un soupir. Derrière le contrefort un chien se mit à hurler, puis geignit et se tut. La fille dessinait du bout du pied des entrelacs dans le sable. Le loup revint, les pattes mouillées ; ils mangèrent et burent. Pendant que la lune se couchait, ils s'endormirent.

Avant l'aube, ils quittèrent leur gîte pour retourner de l'autre côté de la rivière au point où ils avaient pénétré dans la vallée. La paroi du canyon était complètement érodée à cet endroit, prête à s'écrouler. Ils firent plusieurs fois, à pas lents, le trajet entre la rive et les rocs tandis

que le ciel pâlisait. Ils s'assirent enfin pour attendre au bord de l'eau, derrière un rideau d'arbres. Sur l'autre rive se dressaient les huttes.

Quand la lumière pénétra à l'intérieur du canyon, la fille se dressa face au loup. Sa veste était fermée par une ceinture nouée autour de la taille et s'achevant par une large boucle. Il planta un croc dans cette boucle, la dénoua et ouvrit la veste. Elle était nue dessous. Elle attendit patiemment qu'il lui dispose à petits coups de tête la veste sur les épaules comme une cape. Elle avait les épaules rondes comme des boules lisses, au-dessus de ses petits seins. La fraîcheur de l'air en faisait dresser les pointes rosées et agitait les touffes soyeuses et dorées à l'emplacement de ce qui aurait dû être des aisselles.

Le loup avait adroitement disposé les plis de la veste de façon à imiter des bras. Il rejeta en arrière sa grosse tête, satisfait de son œuvre, puis il se mit à tirer sur la bande élastique du pantalon, abaissant délicatement celui-ci pour découvrir le ventre et les cuisses de la fille. Pendant qu'il s'affairait, elle se mit à sourire, puis à bouger. Il grogna faiblement. Le vent soufflait sur la nudité de la fille. Elle s'appuya à la chaude fourrure de son compagnon. Ils attendirent.

Des bruits leur parvenaient des huttes sur l'autre rive. Des gens apparurent et descendirent au bord de la rivière. La fille et le loup surveillaient un bouquet d'arbres de l'autre côté du cours d'eau, à quelque distance des huttes. Bientôt les feuillages se mirent à frémir ; un homme s'y frayait passage. Le loup hochait la tête ; c'était le grand jeune homme. Il apparut, se déplaçant avec facilité dans un creux rempli de sable, puis il s'arrêta pour se soulager.

Le loup écarta avec précaution une basse branche. La fille fit un pas maladroit en avant, exposant son corps nu en plein soleil. La tête de l'homme pivota, son regard se fixa sur elle. Son corps se tendit. Elle poussa un appel rauque, en se balançant.

Une impulsion agita les jambes de l'homme ; ses pieds firent jaillir le sable. Immédiatement, la branche se rabattit sur elle. Le loup lui remontait son pantalon, lui remettait en place sa veste. Puis ils partirent en courant à travers les arbres, quittant le lit de la rivière en direction de leur piste.

Derrière eux, dans une grande éclaboussure, l'homme. La piste remontait la rivière. Le loup avait bien choisi l'endroit, il y avait un passage encaissé que l'homme devait contourner pour atteindre leur rive. La fille bondissait avec le loup sur les escarpements, agile comme une chèvre. Quand ils furent sortis du canyon, le loup s'écarta et disparut entre les arbres.

L'homme franchit une crête et vit la fille courir seule sur le sentier pareil à un tunnel, loin devant lui. Il fonça à sa poursuite, dévorant l'espace de ses fortes jambes. Mais elle était à l'âge idéal pour la course, légère comme un enfant et bien entraînée ; quand il passa de

sa première pointe de vitesse à une allure plus posée, elle avait une bonne avance et allait sans fatigue, une ondulation particulière de son torse compensant son absence de bras. Tout en courant, elle cherchait des yeux les encoches que le loup et elles avaient faites dans les arbres en bordure de la piste.

Soudain, d'autres voix se firent entendre derrière elle : les chiens se joignaient à la poursuite. La fille fronça les sourcils, accéléra l'allure. Une grande ombre grise arriva en diagonale, s'arrêta, patte levée contre un arbre, puis contre un autre. La fille sourit et se permit de ralentir.

Peu après, elle entendit les voix des chiens changer quand ils relevèrent la trace du loup. Il y eut des cris lancés par l'homme, un jappement. Puis plus aucun bruit de chiens.

Elle courait toujours. C'était maintenant un trot continu sur une pente ascendante, tandis que le soleil approchait de midi. Elle haletait en arrivant au premier des lieux qu'ils avaient aménagés. Elle bondit de côté, percevant l'étendue grise parmi les arbres, et continua de trotter sur le chemin montant.

Derrière elle, un hurlement sec, puis les grognements et le bruit de barbotage de l'homme pris dans le marécage. Elle s'appuya à une termitière morte. Les arbres se clairsemaient et le vent qui soufflait librement lui ôtait sa fatigue.

Bientôt le loup apparut, secouant la tête, l'air irrité. L'homme s'était libéré. Elle repartit au trot, le vent dans le dos. Au-dessus des arbres de la vallée, la crête rocheuse dessinait au loin une ligne bleue. Le trot, toujours le trot ; l'homme la gardait maintenant en vue et gagnait du terrain.

Elle entendit enfin derrière elle un fracas de branches brisées, puis un cri de colère. Elle s'immobilisa, le loup vint se tenir près d'elle et ils écoutèrent ensemble le bruit fait par l'homme en se débattant. Elle reprit d'elle-même sa course, sûre désormais de ne pouvoir courir plus vite que l'homme sur la pente montante. Le loup resta en arrière, à l'abri, aux aguets.

Le soleil jaunissait dans une brume de poussière quand elle atteignit la dernière crête et se retourna pour jeter un coup d'œil en arrière. C'était la limite des pistes des hommes sauvages ; la suivrait-il plus loin ? Le vent qui s'apaisait ne lui apporta aucun indice. Le loup apparut, lui fit signe de gagner un entablement ensoleillé et l'aida à y grimper en la poussant de la tête. Alors il lui ouvrit sa veste et elle poussa un gloussement qui se termina dans un rire.

Quand l'écho mourut, le loup lui fit reprendre sa course parmi les rochers, près de leur ancienne retraite. Au bout d'un moment il la rejoignit, découvrant ses crocs comme pour sourire, puis il se dissimula derrière un roc pour la laisser courir seule parmi les ombres

qui s'allongeaient. Elle regarda par-dessus son épaule ; une silhouette rougeâtre se déplaçait parmi les pierres.

Les ombres se réunirent, le crépuscule descendit autour de la fille. Quand il fit place au clair de lune et à l'encre de la nuit, le loup partit en avant, la queue dressée, et elle en suivit le panache à travers la plaine. C'était une vieille terre à chèvres, parsemée de bouquets d'épineux qui répandaient partout de jeunes pousses maintenant qu'il n'y avait plus de chèvres pour les dévorer. Ils avaient ralenti leur allure au rythme de la marche et s'arrêtaient de temps à autre pour écouter les pas qui les suivaient.

Il lui fit enfin faire halte et repartit dans l'autre sens, silencieux comme le brouillard. Il revint satisfait, la conduisit à une masse de buissons. Elle se libéra de ses bottes, but, mangea voracement, but de nouveau, puis se reposa pendant qu'il lui examinait les pieds et les léchait. Toutefois il refusa de se laisser débarrasser de son harnais, ainsi que de lui libérer les cheveux, et il la força à remettre ses bottes avant de préparer l'émetteur.

« Nous en tenons un. Il est très vigoureux. Est-ce que Bonz va bien ? »

Une volée de questions leur parvint. Le loup coupa l'émission et poussa le corps de la fille vers le sol. Puis il s'écarta de ses chaudes odeurs et escalada une fourmilière, tourné vers le chemin qu'ils venaient de suivre, la tête sur ses pattes croisées, un œil ouvert sous l'arcade en saillie.

L'aube leur révéla qu'ils étaient sur une *amba*, un haut plateau bordé par le rempart des falaises. Celles-ci étaient leur but, mais il fallait traverser la zone dénudée. La fille y était déjà, trottant seule, quand la silhouette rougeâtre fit son apparition derrière elle. L'homme hésita, prêt à faire demi-tour, mais la vue de sa proie l'aiguillonna et il se lança à la course sur ses traces.

Elle accéléra l'allure et maintint la distance entre eux sur un kilomètre avant qu'il commence à gagner du terrain. Le sol était entrecoupé de ravines profondes et asséchées ; l'endurance de la fille s'amenuisait, mais elle parvenait à tirer avantage de sa connaissance du terrain, retournant sur ses pas pour attirer son poursuivant vers des raccourcis trompeurs. Devant deux des arroyos les plus profonds, elle trouva le loup qui l'attendait. Elle les traversa en sautant d'un bord à l'autre sur le dos de l'animal, alors que son poursuivant devrait descendre dans le fond et remonter de l'autre côté.

Toutefois, malgré tous ses efforts, l'homme la rattrapait. Elle était à bout de souffle en atteignant les premières ondulations de terrain au pied des falaises escarpées. Il n'était plus loin, à présent. Elle entreprit la rude montée, se rappelant la pierre qui avait été jetée au chien. À

quelle distance ce bras qu'elle n'avait pas pouvait-il projeter un caillou ? Elle l'ignorait et continuait à grimper, les poumons en feu, concentrant tout son espoir sur le tunnel.

C'était la question vitale : connaissait-il ces roches ?

Mais il montait droit derrière elle, sans prendre le temps de lui lancer des pierres. Le gravier glissait sous ses pieds, elle l'entendait haleter. Il n'était plus qu'à quelques pas.

Soudain, l'ombre se referma sur elle. Elle était dans l'ancien conduit. Des cordes qui pendaient l'effleurèrent. Elle jeta tout son poids dans un harnais, tournoya à en être étourdie. Puis, d'un balancement, elle toucha durement le sol dans les ténèbres. Sous ses talons, elle entendit le tonnerre d'une avalanche de pierres qui tombaient dans le conduit et allaient boucher l'entrée, barrant le passage à l'homme.

Elle souffla un moment, puis reprit son ascension dans le noir. Peu après, elle perçut une lueur grisâtre. Elle se mit à ramper en prenant appui sur ses coussinets d'épaules et continua de grimper. Il y avait longtemps qu'elle avait acquis ce talent ; tout enfant, elle s'était souvent écorché les épaules à ce jeu.

Elle finit quand même par émerger sur l'antique chaussée où l'attendait le loup et ils allèrent de compagnie jeter un coup d'œil par-dessus le bord de l'escarpement. Le vent se déchaînait ; elle s'appuya contre l'animal avant de se pencher.

Loin sous eux, une silhouette rougeâtre était à quatre pattes devant l'éboulis qui obturait le tunnel. La paroi rocheuse qui les séparait était à pic ; il ne pourrait pas monter par cette voie. La fille poussa un soupir ; elle était encore pantelante. Elle frotta du visage le dos du loup, trouva le goulot de la gourde et y but avec avidité.

Quand elle eut repris son souffle, ils renouvelèrent le rite de la mettre à nu. Quand il abaissa le pantalon, elle gloussa. Il grogna en lui mordillant le ventre. Puis il se dressa sur ses pattes de derrière pour lui ôter sa casquette et laisser couler la blonde soie de sa chevelure.

Elle s'avança jusqu'à l'extrême bord de la falaise et lança un cri dans le vent. Un visage rouge se tourna vers elle. La bouche de l'homme s'ouvrit et bougea. Elle hocha la tête et fit quelques pas vers la gauche. De ce côté, la route s'était partiellement effondrée et il pourrait y accéder.

Il cessa de la regarder fixement et se dirigea vers l'éboulis, s'arrêtant souvent pour jeter un coup d'œil en l'air. Elle avançait parallèlement, comme pour aller à sa rencontre ; puis des roches s'interposèrent, leur coupant la vue.

Alors le loup la rhabilla d'office et l'expédia titubante sur la route dans la direction opposée. Elle adopta un pas rapide mais régulier, en

direction du nord-ouest à présent, avec le vent et le soleil dans la figure. Moins d'un kilomètre plus loin, la vieille route quittait le bord de la falaise pour couper vers l'intérieur entre les pics rocheux. Sur la droite se dressaient des cimes bleues plus élevées, lointaines ; elles s'étaient appelées jadis le Harrar. La route tranchait tout droit à travers un second plateau. Elle longeait des ruines, des murs de pisé, des fossés, des cours encombrées de détritrus sous de grands eucalyptus. Il s'y rencontrait aussi des débris métalliques. Une pompe rouillée se dressait comme un homme trapu. Il y avait beaucoup de poussière ; la fille commençait à boitiller.

De temps à autre, le loup remontait à sa hauteur, puis s'installait pour regarder passer le poursuivant. Sur la route droite, l'homme était maintenant bien visible. Il allait obstinément, décrivant des écarts au passage devant les objets étranges qu'il rencontrait. Ils marchaient toujours tous les deux quand la lumière commença à changer. La distance entre eux recommençait à diminuer rapidement.

La fille n'avancait plus que clopin-clopant quand elle parvint à une ravine qu'enjambait un pont en ruines. Elle pouvait gagner là un peu de temps, mais vraiment peu ; elle était épuisée. Au-delà de la faille, la route s'incurvait autour de restes de murailles et longeait une ancienne place. La fille quitta la route et tomba à genoux au pied du mur. L'homme franchissait déjà les débris du pont en bondissant.

Près d'elle le loup émit un grondement d'impatience. Elle secoua la tête, haletante. Il grogna de nouveau et se mit à la tirailler par ses vêtements, la forçant à se relever.

Quand l'homme contourna l'angle de la rue, elle était debout, seule, le corps resplendissant sous la lumière. Il s'immobilisa, les yeux écarquillés. Puis il fit un pas en avant et soudain se précipita. Elle resta immobile. Il sauta vers elle, lui attrapant la tête entre les bras, et elle s'écroula sous lui, sur le sol durci.

Tandis qu'ils tombaient l'un sur l'autre, elle lui laissa fuser entre ses lèvres un jet de gaz en plein visage. Il se rejeta en arrière convulsivement. Le loup était déjà sur eux et tirait l'homme par le bras. Battant l'air des quatre membres, le géant fut roulé de côté pendant que la fille toussait et s'étouffait. Quand l'homme fut enfin inerte, le loup se précipita près d'elle et, du museau, lui releva la tête.

Les bruits qu'elle émettait changèrent de ton ; elle enroula les deux jambes autour du loup et s'efforça de le jeter à terre. Il lui lécha rudement le visage, lui planta une patte sur le nombril et se dégagea. Quand elle se calma, il lui tenait l'appareil radio devant la figure. L'homme étendu sur le sol ronflait maintenant.

Ils regardèrent tous deux ce grand corps qui faisait une fois et demie, le poids du loup.

« Si on l'attache et que tu le traînes, il sera tout abîmé, dit la fille.

Tu crois pouvoir le faire marcher ? »

Le loup posa à terre l'émetteur et émit un grognement dubitatif en examinant l'homme.

« Nous sommes dans le village à l'ouest de Goba, dit la fille dans l'émetteur. Je suis navrée, mais l'homme est beaucoup plus fort que nous ne pensions. Vous... Attendez ! »

Le loup s'était éloigné sur la route, contracté. Elle tendit l'oreille mais n'entendit rien. Puis il y eut un frisson du sol, une petite rumeur. L'émetteur se mit à couiner.

« Tout va bien ! dit la fille. Bonz arrive !

— Qu'est-ce que ça veut dire, Bonz arrive ?

— Nous l'entendons qui approche. Il a dû passer par la brèche.

— Imbéciles ! dit la voix. Vous gaspillez le courant. Terminé pour la base. »

La fille et le loup étaient accroupis dans le crépuscule, près de l'homme qui ronflait. Elle lui tâta une fois les côtes du bout du pied avec curiosité. Elle claquait des dents.

Le sourd battement devint un grondement puissant et un éventail de lumière s'étala à l'autre bout du square. Derrière la lumière se distinguait le capot sombre d'un petit tracteur. Celui-ci tirait une remorque.

La fille se dressa, secouant sa chevelure. « Bonz ! Bonz ! On en a un ! »

Le tracteur s'arrêta près d'eux en ferraillant. La lumière du tableau de bord révélait un visage de garçon, reproduction plus anguleuse de celui de la fille.

« Où est-il ?

— Ici ! Regarde comme il est grand ! »

Le phare du tracteur pivota, inondant de lumière l'homme couché.

« Il va falloir le mettre dans la remorque », dit le garçon. Il avait les yeux bouffis de fatigue. Il ne fit aucun geste pour descendre du tracteur.

Le loup était contre la paroi latérale de la remorque, en train de tirer sur le loquet. La ridelle s'abattit bruyamment, formant une rampe d'accès au plancher. La fille et le loup se mirent en devoir de rouler le corps rougeâtre vers la rampe.

« Attention, dit soudain le garçon. Ne le malmenez pas. Que lui avez-vous fait ?

— Il n'a rien », répondit la fille. Les épaules de l'homme étaient contre ses genoux, et il avait le bras ensanglanté à l'endroit où le loup l'avait saisi.

« Attendez, que je le regarde », dit le garçon en se retournant. Il se contenta d'un coup d'œil, en se passant la langue sur les lèvres.

« Notre sauveur ! fit-il. Le voilà donc, ton fichu chromosome Y. Il n'est pas beau à voir. »

La fille et le loup parvinrent à hisser l'homme inerte sur le plateau. Il y avait des crochets et des courroies dans le plancher. La fille ôta ses bottes et ficela maladroitement le corps, de ses orteils. Quand ils l'eurent attaché, l'homme commença à geindre. La fille retroussa les lèvres pour démasquer la seringue fixée entre ses dents et sa joue, et elle lui projeta avec précision un supplément de gaz au visage.

Le garçon, retourné sur son siège, les regardait à nouveau. Il buvait à une gourde. Dans la remorque, la fille défit le packaging du loup, et ils burent eux aussi et mangèrent. Ils sourirent au jeune garçon qui ne leur rendit pas leur sourire ; il avait les yeux braqués sur le grand gaillard à la peau rouge doré.

La fille tripota négligemment le grand corps du bout des orteils.

« Ne le touche pas ! » cria le garçon. Il faisait à présent très froid.

« Penses-tu qu'il ait besoin d'une couverture ? demanda la fille.

— Non ! Si. » La voix du garçon paraissait éteinte.

Quand le loup se dressa sur ses pattes de derrière contre la porte de la cabine, le garçon se penchait pour tirer des couvertures de derrière son siège. L'intérieur de la cabine était couvert de tubes et de leviers. Sur le plancher, où auraient dû reposer les pieds du garçon, il y avait un appareillage duquel sortaient des tubes verticaux. Quand il se redressa, il devint visible qu'il n'avait pas de jambes ; son torse était attaché au siège et se terminait par un cocon de toile dans lequel s'introduisaient les tubes. Il avait le visage mouillé de larmes.

« On peut tous aller crever, maintenant », dit-il d'une voix dure. Il poussa les couvertures par la vitre de la cabine, en agitant ses bras musclés. Des larmes lui coulèrent sur la mâchoire et tombèrent sur la couverture. La fille jeta un coup d'œil de côté mais ne dit rien. Le loup saisit deux coins de la couverture et balança le reste sur son dos tout en retombant à quatre pattes. Le garçon entoura des bras le volant en y appuyant la tête.

La fille et le loup couvrirent l'homme étendu sur le plancher de la remorque et relevèrent la paroi latérale. Le loup drapa une autre couverture autour de la fille et sauta à terre. Le garçon releva la tête. Il actionna le démarreur et ils s'engagèrent sur la route, dans des cahots. Au-dessus d'eux, aucune chauve-souris ne battait de l'aile, aucun oiseau de nuit ne chassait, pas plus qu'en n'importe quel endroit du monde déserté. Seul le tracteur roulait par la plaine éclairée de lune, avec une bête grise qui trottait derrière. Pas d'insectes dans le cône jaune des phares. Devant eux la route s'étristait, monotone, jusqu'aux crêtes dominant la Fosse, dans le pays qui avait été autrefois l'Éthiopie.

Traduit par BRUNO MARTIN.
The snows are melted, the snows are gone.
© Mercury Press, 1969
© Éditions Opta pour la traduction

POUR VENGER L'HOMME

Par Lester del Rey

L'intelligence des ordinateurs et des robots pourra peut-être un jour dépasser celle des hommes. C'est là un thème de science-fiction, comme chacun le sait, mais c'est aussi une idée avancée hors de toute fabulation par des auteurs tels que Isaac Asimov, dans plusieurs de ses articles de vulgarisation scientifique, et le regretté Christopher Evans dans The mighty micro. En ce cas, on peut imaginer que les robots reprennent un jour le flambeau de l'intelligence et de la créativité, abandonné par notre espèce, et qu'ils nous succèdent en évitant nos erreurs – parce qu'ils auront été ainsi programmés (par nous-mêmes) : transmission, recommencement et amélioration, à travers une quête à la fois matérielle et symbolique.

LA haine dévastait la Galaxie en une immense croisade. Les vaisseaux de métal bondissaient d'un monde à l'autre et franchissaient l'espace vers des étoiles de plus en plus lointaines. Les planètes dépensaient des fortunes pour construire des cités hautes comme le ciel autour de temples fortifiés, alimentées par de vastes réseaux technologiques. Et d'autres vaisseaux étaient alors construits, munis d'armes incroyables et lancés à la recherche de l'ennemi.

Dans les cités surpeuplées et à bord des vaisseaux chasseurs, on composait une musique bouleversante, on écrivait des romans épiques et une poésie surnaturelle. On créait des tableaux et des sculptures qui étaient oubliés dès qu'une œuvre nouvelle et plus noble voyait le jour. La science approchait des limites extrêmes de la connaissance, s'attaquait à ces limites et les franchissait vers des possibilités infinies.

Mais, derrière tous les arts et toutes les sciences, il y avait l'impulsion de la religion. Et la religion était celle d'une ancienne colère et d'une haine tenace.

Les vaisseaux emplirent la Galaxie jusqu'à ce que chaque monde en fût

conquis. Pendant un temps, ils hésitèrent, se préparant au bond immense vers l'extérieur. Puis les armadas voguèrent de nouveau, au travers de milliers et de millions d'années-lumière, vers les galaxies qui clignotaient au-delà.

Et chaque vaisseau portait l'image de la foi et d'une haine à l'appétit insatiable.

I

Le *cat-track* progressait sur la route défoncée qui escaladait la paroi du cratère. Il franchit l'ultime rebord et redescendit en bourdonnant vers Aristarque. Comme il plongeait dans le noir d'encre, ses phares s'allumèrent. Tout autour de lui, les parois de rochers aux arêtes aiguës scintillèrent d'innombrables couleurs réfractées par les failles de cristal que le vent ni la pluie n'avaient jamais érodées.

Dans la cabine, le siège du conducteur émit un grincement de protestation sous le poids de Sam comme celui-ci penchait en avant ses six cents livres terrestres. Le retour était toujours un moment agréable. Il régla les lentilles de ses yeux et entreprit d'examiner le sol du cratère en quête du dôme de la Base Lunaire, bien qu'il sût que celle-ci était encore cachée par un détour de la piste.

« Tu ne devrais pas être si impatient de rentrer, Sam », dit Hal Norman. Mais le petit sélénologue, lui aussi, ne quittait pas la route des yeux. « Tu pourrais montrer quelque reconnaissance pour les moments que j'ai passés à répondre à tes questions stupides et à essayer de mettre un peu d'idées dans ta tête de plomb. On croirait que tu n'apprécies pas ma compagnie », ajouta-t-il avec bonne humeur.

Sam produisit le son d'un rire humain. Il avait appris à comprendre toutes les absurdités verbales que les hommes appelaient de l'humour. Mais la vérité l'obligea à répondre gravement : « J'aime beaucoup votre compagnie, Hal. »

Il avait toujours apprécié la compagnie des hommes qu'il avait rencontrés sur Terre ou durant ces nombreuses années passées sur la Lune. Les humains, avait-il décidé longtemps auparavant, étaient merveilleux. Il avait aimé ce long voyage avec Hal Norman durant lequel ils avaient relevé les renseignements enregistrés par les appareils automatiques dispersés à la surface de la Lune. Mais il était quand même bon de regagner le dôme où les hommes lui avaient

donné le privilège de se joindre à eux. Là, il pourrait écouter les conversations souvent incompréhensibles mais toujours fascinantes des quarante hommes de la Base. Et peut-être pourrait-il se mêler à leurs chants.

La musique et la lecture étaient les deux principales distractions des hommes, ici. Il y avait des milliers de micro-livres dans la bibliothèque du dôme. Ils avaient été amenés peu à peu par tous les hommes au fil des années et constituaient l'un des rares tabous. Il était interdit à Sam d'en lire un seul et un homme lui avait dit une fois que c'était afin de lui épargner une inutile confusion. Mais la collection musicale n'était pas interdite et on l'autorisait souvent à chanter avec les hommes. Tous les robots avaient une voix parfaite, bien sûr. Mais seul Sam avait appris à chanter assez bien pour avoir droit à une place sous le dôme.

D'avance, il commençait à murmurer une ballade sur la mer qu'il n'avait jamais vue. Le *cat-track* bourdonnait en descendant entre les deux parois qui surplombaient la piste ouverte par un bulldozer dans le cratère. Puis ils surgirent à ciel ouvert et Sam put apercevoir le dôme et le territoire alentour.

Hal eut un grognement de surprise.

« C'est bizarre. J'avais espéré que la fusée de ravitaillement serait ici. Mais que font ces trois vaisseaux ? »

Sam éteignit les phares et ramena ses lentilles en arrière jusqu'à la vision grand-angle. La plus grande partie du cratère lui fut visible, jusqu'à l'horizon où il disparaissait devant le ciel noir et les myriades de points colorés des étoiles. Au bout de la route, il y avait le dôme bas qui surmontait la base avec son antenne micro-ondes biphasée, dirigée vers la plate-forme spatiale habitée qui tournait autour de la Terre. Un kilomètre au-delà, il y avait les trois vaisseaux. Ils étaient énormes, avec des réservoirs extérieurs ; chacun d'eux comprenait une large sphère maintenue par des arceaux et destinée aux passagers. Les vaisseaux n'avaient rien de fusées de ravitaillement.

Le regard de Sam parcourut le sol du cratère, presque jusqu'à l'horizon. Il put apercevoir alors les débris tordus d'un autre vaisseau, surmontés par les capsules de secours qui avaient été mises en place automatiquement afin de sauver l'équipage jusqu'à l'arrivée des sauveteurs. Les trois vaisseaux avaient une ressemblance frappante avec celui qui s'était écrasé. Ce genre d'appareil n'avait été utilisé que durant la troisième expédition. Puis ils avaient été laissés en orbite autour de la Terre après la fin de l'expédition, cinquante ans auparavant. Une fois la base établie, leur volume était devenu inutile. Ils ne pouvaient servir aux voyages de ravitaillement routiniers et à la rotation des hommes de la base.

Avant qu'il puisse faire un commentaire sur les vaisseaux, le vibreur résonna, indiquant que la base avait décelé l'approche du *cat-track*. Sam appuya sur la touche et accusa réception de l'appel.

« Hello, Sam. » C'était la voix du Dr Robert Smithers, chef de la base lunaire. « Retirez-vous s'il vous plaît. Je veux parler à Hal. »

Sam aurait pu placer ses propres récepteurs sur la fréquence de la communication, car le signal était assez puissant à cette distance. Mais il obéit à cet ordre, évitant d'écouter tandis que Hal s'emparait de l'appareil. Mais il lui était impossible de fermer ses audio-récepteurs. Il entendit les paroles amicales de Hal. Puis il y eut au moins une minute de silence.

Le visage de Hal était grave et tendu quand il parla à nouveau. « Mais c'est complètement absurde, chef ! La Terre a abandonné cette folie il y a un siècle. Il n'y a eu aucun signe de... Oui, chef... très bien. Merci de n'avoir pas décollé sans moi. »

Il raccrocha l'appareil et hocha la tête. Lorsqu'il se tourna vers Sam, son expression était énigmatique. « Pleins gaz, Sam. »

« Des ennuis, » se dit Sam. Il lança le *cat-track* à pleine vitesse, soixante kilomètres à l'heure, rivé aux commandes, vigilant. Seul un robot pouvait guider la machine complexe à une telle allure sur cette route difficile, et cela requérait toute son attention.

La voix de Hal était rauque et inhabituelle : « On nous renvoie sur Terre. De graves ennuis, Sam. Mais que peux-tu savoir de la guerre et des rumeurs de guerre ?

— La guerre est une forme dangereuse de folie politique, proscrite par la conférence de 1983. » Sam citait une phrase entendue à la radio. « La guerre entre humains est devenue maintenant impensable.

— Oui, la guerre entre humains. » Hal eut un raclement de gorge. « Mais pas la guerre inhumaine et cruelle, semble-t-il... Oh ! bon Dieu, cesse de prendre cet air sombre. Cela ne te concerne pas. »

Sam décida qu'il ne devait pas rire, cette fois, bien que la référence à son expression morose et fermée fût d'habitude une forme d'humour. Il enregistra les surprenantes paroles de Hal dans sa mémoire permanente en vue d'un examen ultérieur.

La ligne du terminateur courait à la surface de la Lune. Bientôt, il ferait nuit. Plus de la moitié du cratère était déjà plongée dans l'ombre, bien que le soleil fût encore sur la base. Le territoire qui s'étendait au-delà demeurait encore dans une éblouissante lumière blanche. Mais les ombres nettes s'étiraient en longueur derrière chaque aspérité de la route. Ils ne voyaient plus que difficilement en approchant du dôme et toute l'attention de Sam se portait sur la conduite. Derrière lui, il entendit Hal qui enfilait sa tenue lunaire, se préparant à quitter la cabine.

Sam arrêta le *cat-track* à l'entrée de l'hémisphère étanche et souterrain de rocher lunaire qui constituait le véritable dôme, afin de laisser sortir Hal. La structure supérieure et légère du dôme n'était qu'un simple bouclier contre la chaleur du soleil.

Sam pilota la machine vers le bas puis coupa le moteur.

Comme il émergeait du sas, l'air s'échappa des petites cavités de son corps en formant une brume de cristaux scintillants qui retomba lentement vers la surface. Mais il n'en ressentit aucun malaise. Il n'y eut que le cliquetis léger d'une cellule piézoélectrique à pression qui activait un relais à l'intérieur de son torse.

Celui-ci était prévu pour une éventuelle alerte, afin de le remettre en activité s'il se produisait une fuite dans le dôme alors qu'il était déconnecté. Le déclic indiquait simplement que la pression baissait. L'une des raisons pour lesquelles les hommes appréciaient sa présence était peut-être l'existence de ce relais qui pouvait leur sauver la vie. Mais il espérait qu'il existait d'autres raisons. Les robots Mark III n'avaient pas été construits avec de tels perfectionnements.

Il en aperçut plusieurs qui attendaient à l'entrée comme il s'approchait. Des traces dans la poussière lunaire menaient jusqu'aux vaisseaux mais toute activité avait cessé, à présent. Les vaisseaux se tenaient prêts. Ils lui étaient totalement étrangers.

Sam s'avança entre les petits robots noirs. L'un d'eux, qui se trouvait sur son passage, s'effaça devant son bras tendu, pour lui laisser la place avec une grâce pleine de légèreté qu'il ne pouvait imiter. Il était massif et mécanique, prévu uniquement pour agir. Il avait été construit longtemps auparavant, quand les hommes avaient besoin d'aide sur la Lune. Les Mark III ressemblaient presque à des enfants sous leur vernis sombre. Leur taille et leur poids avaient été abaissés jusqu'à être inférieurs à ceux d'un homme. Il y en avait eu trente de ce modèle à l'origine, mais les accidents n'en avaient laissé qu'un peu plus de vingt. Et, des Mark I, seul Sam fonctionnait encore.

« Quand partons-nous ? » demanda-t-il par radio à l'un des petits robots.

La tête noire se tourna lentement vers lui. « Nous ne savons pas. Les hommes ne nous ont rien dit.

— Ne le leur avez-vous pas demandé ? » dit-il. Mais il n'avait pas besoin d'attendre leur réponse. On ne leur avait pas appris à poser des questions.

Ils étaient encore incomplets, âgés de moins de cinq ans, et leurs pensées étaient liées à l'éducation que leur donnaient les ordinateurs de la crèche. Il leur manquait les vingt années d'intimité qu'il avait eues avec les hommes. Mais il se demandait parfois s'ils en apprendraient jamais assez ou s'ils n'avaient pas été trop sévèrement

menés. Les hommes, sur Terre, avaient peur des robots, Hal le lui avait dit une fois. C'était pour cela qu'on ne les utilisait plus que sur la Lune.

Il s'éloigna des Mark III et descendit vers l'entrée du dôme intérieur qui donnait sur la grande salle commune, où tous les hommes étaient rassemblés en tenue lunaire. Ils discutaient avec Hal au moment où Sam émergea du sas. À sa vue, ils se turent. Ils le regardèrent en silence, soudain gênés.

« Hello, Sam ! » dit enfin le Dr Smithers. C'était un grand homme dégingandé d'à peu près trente ans. Sept ans de responsabilité avaient creusé des rides profondes dans son visage et mis du gris dans sa moustache, bien que ses cheveux fussent encore d'un noir de jais. « Très bien, Hal. Vos affaires sont à bord du vaisseau. Tout est prêt. Nous partons donc immédiatement. Plus de discussion. Sortons !

— Allez au diable ! lança Hal. Je n'abandonne pas mes amis ! » Les autres hommes commençaient à se diriger vers la sortie. Sam s'écarta pour les laisser passer mais ils semblaient éviter de le regarder.

Smithers eut un soupir attristé. « Hal, je ne veux pas me disputer avec vous. Vous partirez même si je dois vous enchaîner. Croyez-vous que cela me plaise ? Mais nous avons maintenant des ordres militaires. Ils sont en train de devenir fous, là-bas. Ils n'ont rien appris de plus sur cette attaque par surprise depuis une semaine, d'après ce que j'ai compris, mais ils ont interdit l'espace. Bon sang, je ne peux pas l'embarquer ! Nous sommes au-delà de la limite de poids prévue pour le décollage, maintenant, et il représente trois cents kilos, plus que quatre autres. » Il leva les bras.

Hal désigna l'extérieur. « Alors, laissez-en quatre de ceux-là. Il vaut mieux que tout le groupe réuni.

— Ouais. Bien sûr. Mais les ordres spécifient que tous les hommes et le maximum de robots doivent être ramenés. » Smithers eut une grimace farouche et se tourna tout à coup vers le robot. « Sam, je vais vous expliquer clairement les choses. Il faut que nous vous laissions seul ici. Je suis navré, mais c'est comme ça.

— Tu ne seras pas seul, Sam, dit Hal. Je reste. »

Pendant un moment, Sam resta silencieux, essayant d'enregistrer les paroles. Ses circuits avaient du mal à y parvenir. Il n'avait jamais envisagé d'être séparé de ces hommes qui avaient constitué sa vie. Revenir sur Terre était chose facile à admettre. Il y était retourné une fois, longtemps auparavant. Il y avait dans son esprit, prêts à se manifester, de furtifs espoirs et des images à venir.

Mais il y avait aussi les rêves et les espoirs de Hal Norman. Il lui avait montré une fois un portrait de sa future femme et tenté de lui décrire tout ce qu'une telle créature représentait pour un homme. Il lui avait parlé des champs verts et de la mer. Il avait trop souvent rêvé

de la Terre durant les journées qu'ils avaient passées ensemble.

Sam s'avança vers Hal. Celui-ci le vit approcher et tenta de lui échapper, mais il ne pouvait lutter avec le robot. Sam lui prit les bras et étreignit son scaphandre, puis il le souleva avec précaution. Hal se débattait mais il ne pouvait rien contre la détermination de Sam.

« C'est bon, Dr Smithers. Nous pouvons y aller, maintenant », dit le robot en chef.

Ils furent les derniers à quitter le dôme. Les petits robots noirs progressaient déjà sur la surface lunaire, suivis des hommes. Smithers marchait derrière Sam, voûté comme si le fardeau était sur ses épaules au lieu de celles du robot. Hal avait cessé de se débattre. Il restait inerte, mais les récepteurs de Sam percevaient des sons qu'il n'avait entendus que deux fois, en des occasions dont il ne voulait pas se souvenir. C'étaient les sons que produit un homme essayant de retenir ses larmes.

À mi-chemin des vaisseaux, des mots lui parvinrent faiblement par radio. « Pose-moi, Sam. Je marcherai. »

Sam obéit et tous trois continuèrent ensemble. La main de Smithers vint se poser sur l'épaule de Sam et les paroles de l'homme lui parvinrent au travers de sa tenue : « Merci, Sam, d'avoir maîtrisé Hal. C'était une faveur que je n'avais plus le droit de vous demander. Eh bien, il semble que vous allez avoir un bout de temps à tuer. Et nous... »

Il n'acheva pas. Sam examina les mots qu'il pouvait comprendre, mais ils n'avaient pas de sens. Une fois tous les hommes partis, il n'aurait pas de temps de reste. Il aurait tellement à faire qu'il ne lui resterait aucun loisir. Le grand observatoire solaire du cratère devrait être contrôlé, il faudrait vérifier les sélénographes et envoyer au moins tous les rapports hebdomadaires des instruments. Il aurait dû recevoir des heures d'instruction mais il semblait maintenant qu'il restait à peine le temps pour des ordres brefs.

Quand ils atteignirent le vaisseau, les autres hommes et les petits robots étaient déjà tous à bord. Le chef poussa Hal jusqu'à la rampe d'accès. Pendant un instant, le plus jeune des hommes hésita. Il se retourna vers Sam, esquissa un geste, puis il fit demi-tour et se rua à l'intérieur, les épaules secouées de sanglots.

Smithers resta encore un instant quand il n'y eut plus personne. Il y eut le son d'un soupir dans la radio de Sam. Puis l'homme s'éloigna. Sans un mot.

« Vous ne m'avez pas donné d'ordre », lui dit Sam.

Smithers secoua la tête, comme s'il était arraché à des pensées bien plus profondes. Ses lèvres esquissèrent ce qui aurait pu être un sourire. « Non, Sam. Il n'y a aucun ordre. Tous les ordres passés, présents ou

futurs sont annulés. Il n'y a plus aucun travail à faire. C'est la fin de l'espace ! »

Il mit le pied sur la rampe et s'éloigna de quelques pas. Puis il se retourna brusquement.

« Au revoir, Sam ! » dit-il d'une voix grave. Sa main droite eut un geste rapide. « N'oubliez pas les livres ! »

Un instant plus tard, il franchissait l'entrée du vaisseau. La rampe fut amenée derrière lui et le grand sas extérieur commença à se refermer.

II

Sam retourna vers l'entrée du dôme afin d'échapper au choc du départ. Tout en s'éloignant, il comprenait lentement le sens des paroles de Smithers.

Plus d'ordres ! On ne lui avait même pas donné l'ordre de revenir ici, en cet endroit, que les hommes et les robots avaient déserté. Pourtant, ses pieds se déplaçaient comme s'ils agissaient selon des ordres personnels et étranges.

La frange des ténèbres avait maintenant atteint le dôme, laissant les fusées dans un ultime éclat de lumière. Il observa l'envol des trois vaisseaux lourdement chargés. Ils se balançaient lentement sur leurs immenses queues de flammes. Ils s'élevèrent quand le flux devint plus intense, montèrent plus haut que le cratère, dans le noir de l'espace, emportant les hommes vers la station qui tournait autour de la Terre. Sam les regarda jusqu'à ce qu'ils échappent à sa vision la plus aiguë. Puis, sans ordres, sans savoir pourquoi il agissait, il rentra dans le dôme. Tout était silencieux et vide autour de lui.

Il fixa l'horloge sur le mur, et le calendrier qu'ils avaient tenu à jour. Il ne savait pas combien de temps ils seraient absents. Mais les paroles de Smithers lui donnaient une vague indication. Il aurait un certain temps à tuer. Cela pouvait signifier n'importe quoi, d'un mois à plus d'une année, à en juger par le sens de phrases similaires entendues dans le passé. Un long moment, il regarda les rayons chargés de micro-livres. Puis il ressortit pour observer la Terre. Il y avait des points lumineux dans les zones sombres. Il savait que c'étaient les villes des hommes. Les humains se trouvaient là-bas, à près d'un demi-million de kilomètres. Là-bas, il devait y avoir des mots, des rires, et des chansons d'hommes.

Il resta longtemps immobile à fixer le ciel. Finalement, il regagna le

dôme pour remettre de l'ordre dans ce que les hommes avaient dérangé dans leur hâte. Il replia les quelques effets éparpillés et les rangea. Il nettoya les ustensiles de cuisine et les rangea de son mieux. Hal avait oublié le portrait de la femme dont il avait si souvent parlé et Sam le regarda, essayant de comprendre. Enfin, il le déposa délicatement dans un tiroir qu'il referma. Les micro-livres que Hal avait toujours gardés près de lui se trouvaient dans le même tiroir et Sam se souvint des dernières paroles de Smithers.

« N'oubliez pas les livres ! » Cela semblait dépourvu de sens, puisque Sam ne pouvait oublier les ordres qui s'y appliquaient. Mais le chef avait dit qu'il n'y avait plus d'ordres. Il n'y avait même plus aucun ordre interdisant de lire les livres, à présent.

Et ceci, se dit Sam, pouvait bien être ce que Smithers avait voulu lui suggérer en prononçant ces derniers mots.

Le second jour qui suivit le départ des vaisseaux, Sam observait les zones sombres de la Terre quand certaines devinrent tout à coup plus brillantes. De nouvelles zones lumineuses apparurent puis s'éteignirent durant les heures suivantes. Elles étaient bien plus brillantes qu'aucune cité. Mais elles disparurent toutes à leur tour. Après cela, il n'y eut plus aucune zone lumineuse.

La Terre tournait lentement, et il découvrit que toutes les villes de la Terre étaient obscures, maintenant.

C'était un mystère auquel il ne voyait aucune explication. Il retourna à l'intérieur du dôme, pour essayer la radio qui apportait nouvelles et distractions depuis la station-relais, mais il ne perçut aucun signal. Il hésita à appeler puis décida que cela était réservé à Smithers. Et Smithers n'était plus là.

Il se trouvait de nouveau dehors quand les zones familières qui avaient été les villes humaines passèrent dans la partie obscure de la Terre. Il n'y eut encore aucun éclat de lumière. Même en utilisant le petit télescope qui servait aux observations de la Terre, Sam ne put déceler aucune trace des villes. Il y avait seulement une terne luminescence en quelques endroits, trop diffuse pour provenir des lumières normales. Et la radio restait silencieuse.

Il continua, essayant de forcer ses yeux à voir ce qui n'était plus là. Les hommes devaient se trouver sur Terre ! Et les lumières de leurs villes auraient dû le prouver, elles auraient dû lui dire que les hommes parlaient toujours, se livraient toujours à ce qu'ils appelaient des plaisanteries, chantaient, même s'il ne pouvait les entendre. Soudain, il avait besoin de cette preuve et n'en voyait aucune trace ! C'était comme si tous les hommes avaient disparu en même temps que ceux de la Lune !

Pendant tout le cinquième jour, Sam attendit devant la radio,

mettant le volume au maximum. Les hommes qui avaient abandonné le dôme avaient dû arriver à destination, à présent. Il savait qu'il n'y avait aucune raison d'attendre un appel : les hommes n'étaient pas obligés d'envoyer un rapport à un robot comme ils le faisaient pour un homme. Mais ses circuits mentaux étaient pleins d'étranges images qui le poussaient à demeurer devant le poste. Il attendit des heures avant de comprendre qu'il n'y aurait plus aucun appel pour lui.

Finalement, il se dit que rien ne viendrait. Il se leva et entra dans la salle vide où les hommes avaient passé tant d'heures.

Ses pas l'amènèrent par hasard devant l'appareil à musique. On lui avait permis de l'utiliser de nombreuses fois et il le mit de nouveau en marche, pour emplir de musique le vide de la salle et de son esprit. Il trouva une de ses bandes préférées et la mit en place. Mais quand le finale de la Neuvième de Beethoven s'éteignit, le dôme lui parut encore plus vide et silencieux que jamais. Il prit un autre enregistrement, sans chœurs, cette fois-ci. Et un autre suivit. Cela le réconfortait un peu, mais ce n'était pas suffisant.

C'est alors qu'il se tourna vers les livres et en prit un au hasard. C'était quelque chose sur Mars, par un humain nommé Edgar Rice Burroughs, et il s'appêta à le remettre en place : la machine éducatrice lui avait suffisamment appris en astronomie. Mais, finalement, il plaça le livre dans le micro-lecteur et s'assit.

Cela commençait bien, avec une espèce d'homme étrange, et sans aucune astronomie. Et puis...

Sam émit un son d'étonnement, et ne réalisa qu'il venait d'imiter un grognement humain que lentement, pour la première fois de son existence. Tout cela était fou !

Il savait que les hommes n'avaient jamais atteint Mars... et qu'ils ne pourraient jamais atteindre le monde du livre qui était absolument différent de tout ce qu'il connaissait. Ce devait être là quelque forme bizarre de l'humour humain. Ou alors il existait des hommes différents de ceux qu'il avait connus et des faits qu'on lui avait cachés. Cette dernière hypothèse semblait la plus probable.

Il persévéra et poussa un nouveau grognement quand il atteignit la fin, sans savoir ce qu'il était advenu de l'étranger femelle qui était une princesse et pondait des œufs hautement improbables. Mais, à ce moment, il avait commencé à aimer John Carter. Il eut envie d'en lire plus. Il était troublé mais c'était plus de la curiosité que de la perplexité. Il parvint à trouver toute la série et la lut en entier.

Ce ne fut que bien plus tard que l'un des livres résolut le problème. Il y avait une petite note avant le début du texte : CECI EST UNE ŒUVRE DE FICTION SPÉCULATIVE. TOUTE RESSEMBLANCE AVEC DES PERSONNES OU DES ÉVÉNEMENTS RÉELS SERAIT ENTIÈREMENT FORTUITE. Il regarda à FICTION dans le dictionnaire

que les hommes utilisaient et se sentit mieux ensuite. Ce n'était pas vraiment de l'humour, mais ce n'était pas réel non plus. Il s'agissait d'une espèce de jeu dans lequel toutes les règles de la vie étaient modifiées de manière idiosyncratique. L'auteur pouvait imaginer que les hommes aimaient s'entre-tuer ou qu'ils avaient peur des femmes, ou toute autre idée ridicule, et il essayait ensuite de montrer ce qui pouvait en résulter. Il était évidemment interdit d'imaginer à propos de véritables personnes et de véritables événements, bien que certains des livres eussent des noms et des décors semblables à ceux de la réalité.

La meilleure fiction ressemblait parfois à une véritable histoire si l'auteur était assez habile. L'« Histoire » était souvent dans ce cas. On y trouvait un monde totalement imaginaire appelé Rome, par exemple. C'était une chance que l'on eût appris à Sam les points élémentaires de l'évolution humaine avant qu'il lise ces livres. Il était vrai que les hommes avaient parfois usé de violence, mais jamais lorsqu'ils connaissaient tous les faits et pouvaient trouver une solution.

Finalement, il mit au point une classification très simple. Si un livre le faisait réfléchir intensément et s'il avait de la peine à le suivre, c'était une histoire vraie. S'il lisait plus vite et pensait moins, c'était de la fiction.

Il existait un livre difficile à classer. Il s'agissait d'un vieil ouvrage, écrit avant que les hommes n'atteignent l'espace. Pourtant il était plein de documents précis concernant une invasion de soucoupes volantes venues de très loin dans l'espace. Il déduisit des éléments internes qu'il s'agissait d'une histoire vraie. Mais cela le laissa troublé et préoccupé.

Hal Norman lui avait parlé d'une guerre inhumaine, et le Dr Smithers avait fait allusion à une agression. Était-il possible que ces étranges vaisseaux de nulle part aient pu attaquer la Terre ?

Il se souvint des lueurs au-dessus des cités, tellement semblables aux rayons décrits dans certaines fictions sur la guerre spatiale. Il y avait parfois des éléments réels dans les fictions. Il avait lu un livre sur des hommes ayant remonté le temps pour découvrir des monstres tout à fait impossibles, avant d'apprendre qu'il avait réellement existé des dinosaures de cette taille.

Si les envahisseurs étaient venus attaquer la Terre dans leurs grands vaisseaux, il faudrait beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait pensé pour les repousser. Et même il était possible que certains hommes ne revinssent jamais ! Et Sam ne pouvait rien faire pour les aider.

Il sortit pour observer le ciel. Il n'y avait toujours aucune trace des

villes de la Terre. Elles devaient être en couvre-feu si les soucoupes sillonnaient le ciel. Il examina l'espace au-dessus de la Lune mais n'aperçut aucun engin étranger. Il revint dans le dôme pour reprendre sa lecture.

Finalement, il semblait que la poésie seule fût capable de chasser le trouble de son esprit. Il avait déjà essayé d'en lire auparavant et avait abandonné. Mais, cette fois, il fit une découverte. Il essaya de lire à haute voix jusqu'à donner un rythme aux vers. Il lut *Hymn of Man* de Swinburne, attiré par le titre, et soudain les mots et quelque chose de plus commencèrent à chanter à leur manière jusqu'au tréfonds de son esprit.

Il lut encore quatre vers avant qu'ils devinssent une musique, avec tout ce que la musique avait tenté de dire sans y parvenir :

*À la naissance grise des choses qui commencent,
Le nom de la Terre, aux oreilles du monde,
Était-il Dieu, était-il l'homme ?*

Pendant la plus grande partie de cette journée, Sam parcourut le dôme de long en large, se répétant que le nom de la Terre aux oreilles du monde était *l'homme* ! Puis il passa à d'autres poèmes.

Aucun n'égalait vraiment le premier, mais la plupart faisaient vibrer ses circuits d'étrange manière. Un livre le déconcerta jusqu'à le faire rire par deux fois avant qu'il réalise qu'il n'avait jamais ri spontanément auparavant.

Il y avait plus de quatre mille volumes dans la petite bibliothèque, y compris les manuels techniques. Il lut tout consciencieusement, prolongeant le plaisir en relisant ses préférés jusqu'à ce qu'il ait achevé le dernier à minuit exactement, au seuil du jour anniversaire du départ des hommes.

Il passa les vingt-quatre heures suivantes au-dehors, observant le ciel et la Terre, tandis que ses récepteurs radio balayaient toutes les fréquences.

Il avait déjà tué un certain temps. Mais il n'y avait toujours aucun appel et nulle fusée ne s'était posée, ramenant les hommes de la base.

À minuit, il émit un soupir et regagna le dôme. À la section technique, il déverrouilla les commandes du générateur atomique et le mit au régime le plus bas. Il repartit, éteignant les faibles lumières sur son passage. Dans la grande salle, il mit son enregistrement favori dans l'appareil à musique et un exemplaire de Swinburne dans le micro-lecteur. Mais il ne mit rien en marche. Il étendit tranquillement son corps massif sur le sol près de l'entrée, là où les hommes ne pouvaient manquer de le trouver, s'ils revenaient.

Puis il se déconnecta d'un geste décidé.

III

La conscience revenait en lui et il tourna les yeux vers l'entrée. Il n'y avait pas trace d'hommes. Il se leva, examinant le dôme, puis sortit rapidement pour inspecter le sol du cratère. Celui-ci était nu à l'exception des débris du vieux vaisseau accidenté.

Les hommes n'étaient pas revenus.

À l'intérieur du dôme, il chercha ce qui avait pu tomber et déclencher ainsi son système interne. Le contact était toujours en position de déconnexion, pourtant. Il essaya l'appareil à musique et aucun son n'en sortit. Cette confirmation lui suffit. Il était arrivé quelque chose à l'atmosphère du dôme et son système interne était entré en opération pour le réveiller automatiquement.

Quelques minutes plus tard, il découvrit le trou. Un météore de la taille d'un œuf avait percuté le dôme. Il était arrivé avec une force suffisante pour ouvrir une brèche minuscule sur presque toute l'épaisseur du dôme, et la pression intérieure avait fait le reste.

Il sortit le matériel de calfatage et commença automatiquement à réparer. Il y avait encore suffisamment d'air dans les réservoirs pour remplir à nouveau le dôme.

Sam soupira quand le premier murmure lui parvint de l'appareil à musique. Il mit le contact de son système en position ouverte avant que la pression ne coupe le circuit d'alarme. Il devait regagner l'entrée du dôme et reprendre son attente. Ce n'était que par malchance qu'il s'était éveillé avant le retour des hommes.

Il retraversa le dôme, regardant à peine. Mais ses yeux étaient ouverts et peu à peu son esprit se mit à admettre l'évidence. Il ne lui était pas possible de savoir combien de temps il était demeuré inconscient. Il n'avait aucune perception du temps. Mais la poussière recouvrait chaque chose. Elle avait été déplacée lorsque l'air s'était rué au dehors, mais elle subsistait encore par endroits sur le métal. Et certaines parties de ce métal montraient des traces de corrosion. Cela avait dû demander des années !

Il s'arrêta brusquement pour vérifier ses batteries. Les cellules au cobalt-platine avaient été chargées au maximum avant sa période de repos. À présent, elles ne l'étaient plus qu'à moitié. De telles batteries duraient très longtemps. Même en tenant compte de la conductibilité résiduelle de ses circuits, il avait fallu au moins trente ans pour consommer une telle énergie !

Trente ans ! Et les hommes n'étaient pas revenus !

Un gémissement lui parvint et il se retourna aussitôt. Mais ce n'était que sa propre voix. Et il commençait maintenant à crier. Il criait toujours dans le vide sans air en atteignant la surface. Il se reprit et s'appuya contre le dôme, tandis que ses circuits d'équilibre réagissaient à la violente impulsion venue de son cerveau.

Les hommes ne pouvaient l'abandonner. Ils devaient revenir sur la Lune pour achever leur travail, et leur premier souci serait de le récupérer. Les hommes ne pouvaient vraiment pas le laisser ici ! Cela ne se passait que dans les fictions violentes, et même les méchants hommes imaginaires n'auraient pu faire une telle chose. Encore moins ses hommes à lui !

Il regarda la Terre. Le dôme était de nouveau dans la nuit et la Terre était une vaste sphère dans le ciel, bleue et blanche, scintillante, avec des touches de brun en quelques endroits. Il distinguait les contours des continents sous la couverture des nuages et situait les grandes villes qui devaient s'étendre entre les étroites zones d'ombre. Il aurait dû y avoir des lumières en ces endroits, même avec la brillance du jour.

Mais il n'y en avait aucune.

Il eut un nouveau soupir silencieux et se sentit plus tranquille. Les agresseurs devaient toujours survoler la planète ! Les dangereux objets non identifiés venus de l'espace. Les hommes étaient toujours en guerre, incapables de revenir. Trente années s'étaient écoulées pour eux, et il perdait son équilibre, ici, après seulement une année de temps conscient !

À présent, il affrontait calmement les pires éventualités. Il se força même à admettre que les hommes avaient pu être si durement touchés par la guerre qu'ils ne reviendraient plus... ou pas avant un temps qu'il ne pouvait envisager. Smithers lui avait dit qu'ils abandonnaient l'espace à un moment où l'attaque n'avait pas encore commencé. Combien de temps leur faudrait-il pour se reprendre et reconquérir leur territoire perdu ?

Il retourna dans le dôme, mais la radio était toujours muette. En hésitant, il lança un appel à la station orbitale. Après une demi-heure, il abandonna. Les hommes, s'il y avait encore des hommes là-bas, devaient garder un silence total.

« Très bien, dit-il lentement dans le silence du dôme. Très bien, il faut m'y faire. Les hommes ne reviendront pas pour un robot. Jamais ! »

C'étaient là des paroles qui relevaient plus des fictions qu'il avait lues que d'un esprit rationnel. Mais, d'une certaine façon, le fait de dire les choses à voix haute les rendait plus faciles à admettre. Les

hommes ne pourraient revenir. Pour eux, il n'en valait pas la peine.

Cela lui fit hocher la tête en se souvenant du temps où on l'avait ramené sur Terre après vingt années de crèche et de Lune. Les robots Mark I avaient tous été détruits dans des accidents pendant la construction de la base, à l'exception de Sam. Des robots Mark II, que l'on supposait meilleurs, furent envoyés pour les remplacer, mais ils furent handicapés par quelque défaut de circuit qui les rendait plus vulnérables aux accidents et moins utiles que les premiers modèles. En tout, plus d'une centaine furent envoyés et il n'en resta aucun. C'est alors que l'on avait rappelé Sam pour l'étudier.

Dans les ateliers souterrains et secrets, il avait été examiné de toutes les façons possibles. Cela devait aider les hommes à mettre au point les robots Mark III. Et le vieux Stephen DeMatre l'avait interrogé pendant trois jours. À la fin de cette période, l'homme avait posé la main sur son épaule de métal et lui avait dit en souriant :

« Vous êtes unique, Sam. Une combinaison heureuse de toutes les recherches que nous avons faites pour concevoir les Mark I, une réussite exceptionnelle de la première équipe. Nous n'irons pas jusqu'à vous reproduire, pourtant, mais un jour prochain l'ordinateur du circuit de contrôle aura besoin de votre schéma complet pour d'autres cerveaux. Prenez donc grand soin de vous-même. J'aimerais vous garder ici, mais... prenez soin de vous, Sam. Vous m'entendez ? »

Sam avait acquiescé. « Oui, monsieur. Voulez-vous dire qu'il vous est possible de faire d'autres cerveaux exactement semblables au mien ? »

— Techniquement, l'ordinateur de contrôle peut reproduire votre schéma, avait répondu DeMatre. Ce ne sera pas exactement votre cerveau. Il existe trop de facteurs aléatoires dans toute mécanique mentale, mais les capacités de ces cerveaux seront similaires aux vôtres. Voilà pourquoi vous valez plus que tout ce projet. Vous valez bien plus que quelques millions de dollars et c'est à vous d'agir pour qu'une telle valeur ne soit pas détruite. D'accord, Sam ? »

Sam avait acquiescé et on l'avait renvoyé sur la Lune avec le premier robot Mark III. Ce voyage avait peut-être eu quelque utilité car les nouveaux modèles marchaient aussi bien que le permettaient leurs limitations. Ils étaient bien meilleurs que les précédents.

Peut-être les hommes n'avaient-ils plus aucun intérêt à revenir pour lui, maintenant. Mais, selon les propres paroles de DeMatre, il était un de leurs biens les plus précieux. S'il devait veiller lui-même à ne pas être détruit, il devait également veiller à ne pas être perdu pour les hommes.

S'ils ne pouvaient venir à lui, il lui fallait aller jusqu'à eux.

La question était : comment ? Il ne pouvait se projeter

mentalement comme John Carter. Il lui fallait une fusée !

Tout en pensant cela, il se rua au-dehors et se dirigea vers les débris de l'ancien vaisseau accidenté. Tout était encore exactement comme après le choc. La moitié de la coque était brisée, ainsi que la plupart des moteurs.

Le vaisseau ne pourrait plus jamais voler. Pas plus que les capsules de ravitaillement.

Elles avaient épuisé leurs réservoirs en venant. Elles étaient exiguës et il n'y avait même pas assez de place pour lui à l'intérieur.

Sam en examina une, prit des mesures et se livra aux réflexions les plus intenses de son existence. Sans les manuels techniques de la bibliothèque du dôme, il n'aurait jamais trouvé de solution. Mais il finit par hocher la tête.

Un moteur du grand vaisseau pourrait être adapté à l'une des capsules. Cela serait juste assez puissant. Mais il devrait ôter le blindage afin d'alléger le petit vaisseau. Il n'avait besoin d'aucune protection contre l'espace. Et le système de guidage automatique pourrait être supprimé afin de lui ménager de la place. Il pourrait se diriger manuellement, puisque son temps de réaction et d'intégration était plus rapide que celui du système.

Le carburant restait un problème, bien qu'il y eût encore assez d'oxygène dans les réserves du dôme. Il lui faudrait utiliser l'hydrogène qu'il pourrait tirer de rochers en utilisant le générateur. Heureusement, il était plus facile d'échapper à la gravité lunaire qu'à celle de la Terre.

Il revint au dôme et prit du papier et un crayon. Il chantonait doucement en commençant à développer son plan. Ce n'était pas si facile. Il pouvait ne pas être assez habile pour piloter son étrange vaisseau jusqu'à la station. Et cela lui prendrait beaucoup de temps. Mais il retrouverait les hommes qui ne voulaient pas revenir vers lui !

IV

Il lui fallut beaucoup de travail pour passer de la théorie à la pratique. Près de trois ans s'étaient écoulés depuis le réveil de Sam quand la station orbitale apparut lentement devant lui. Aucun humain n'aurait pu supporter le décollage et le vol. Il apercevait maintenant devant lui le grand gâteau de métal. Il détermina soigneusement son orbite. Il ne restait que quelques litres de carburant dans le réservoir derrière lui, et il devait atteindre le filet d'amarrage au premier essai.

Ses premiers calculs semblaient erronés. Il regarda le vaste globe de la Terre et plaça des filtres sur ses yeux. Quelque chose n'allait pas. L'extrémité de la station n'était pas dirigée exactement vers le centre de la Terre comme elle aurait dû l'être. Elle tournait très lentement et même sa rotation était anormale, comme si l'eau qui servait à l'équilibrer avait été mal distribuée. À côté, le petit ferry que l'on utilisait pour aller des vaisseaux à la station se balançait légèrement au bout de son filin de plastique-silicone.

Sam éprouva une sensation désagréable dans la poitrine. Là où se trouvaient la plupart de ses circuits psychiques. Mais il ne s'y arrêta pas et calcula la poussée du vaisseau en considération de tous les facteurs. Il avait suffisamment appris sur les particularités de sa capsule pendant le décollage et l'approche de la station. Ses doigts se déplaçaient avec agilité. Le carburant se déversa dans le petit moteur rétif.

Ce n'était pas parfait mais il réussit à atteindre le filet près de l'entrée du moyeu. Il sortit tandis que la capsule tanguait et commença à progresser vers le sas. Un instant plus tard, il prenait pied dans la section de réception en apesanteur. Le bruit de ses pas lui indiqua qu'il y avait encore de l'air.

Il se figea, immobile, en comprenant qu'il avait réussi. Puis il chercha des yeux les hommes qui avaient dû le voir approcher et allaient lui poser des questions.

Il n'y avait aucun bruit de pas, aucune autre activité en dehors de ses propres mouvements. Aucune lumière au-dessus de lui. Seul un épais hublot de quartz brillait dans le soleil.

Sam alluma la lampe qui se trouvait sur son torse et commença à examiner les différentes sections du moyeu. La poussière avait formé un tapis, ici également. Il soupira doucement. Puis il marcha vers les autres sections d'un pas décidé.

À mi-chemin du tube qui allait du moyeu à la coque externe, il s'arrêta et éteignit sa lampe. Il y avait un reflet devant lui ! Une lumière qui brillait encore !

Il poussa un cri pour appeler les hommes et commença à courir tout en s'adaptant à la pesanteur croissante. Il se retrouva devant la lampe.

Il la regarda. Une lampe solitaire, brillant parmi de nombreuses autres qui étaient obscures bien qu'elles fussent placées sur le même circuit. Combien fallait-il de temps à ces lampes pour s'user ? Certainement des années, peut-être des décennies. Pourtant, la plus grande partie de la station était plongée dans les ténèbres bien que le générateur atomique fournit encore de la puissance.

Il découvrit quelques autres lampes encore allumées dans la partie

extérieure, mais elles n'étaient pas nombreuses. La grande salle de réception et de récréation était vide. Au-delà, les bureaux étaient presque tous ouverts, déserts. Dans certains, des paperasses et divers objets étaient éparpillés sur le sol, comme si quelqu'un était passé là sans prendre garde, sans se donner la peine de remettre les choses en place. La section d'habitation avec ses petites cellules cubiques était encore pire. Certaines chambres étaient simplement vides mais, dans les autres, il régnait un désordre total. Quatre d'entre elles avaient dû être habitées longtemps. Les hamacs étaient presque usés mais rien ne révélait depuis combien de temps ces chambres avaient été abandonnées.

Sam passa dans une autre section occupée par les machines et entra dans une grande pièce qui servait apparemment de hangar. Il avait vu un plan de la station dans un vieux bouquin du dôme. Il situa cette pièce. Elle était destinée, à l'origine, au stockage des bombes à hydrogène. Mais cela remontait aux jours précivilisés de l'humanité et les bombes avaient été détruites plus de soixante ans auparavant.

Ce fut dans la chambre hydroponique qu'il dut admettre la vérité. Les plantes avaient permis de renouveler l'oxygène nécessaire aux hommes. À présent, les réservoirs étaient secs et la végétation était morte depuis si longtemps qu'il ne restait que des tiges desséchées. Il ne pouvait plus y avoir aucun homme ici. Il n'avait plus besoin d'examiner la section alimentaire déserte pour le comprendre. Certains hommes étaient restés ici jusqu'à épuisement des provisions avant de laisser périr les plantes. Cela avait dû se passer des années auparavant.

Sam secoua la tête, furieux contre lui-même. Il aurait dû deviner cela en voyant qu'aucun vaisseau à aileron n'était rangé près de la station. Tant qu'il y avait eu des hommes ici, il leur avait fallu un moyen de regagner la Terre.

L'observatoire était obscur mais il y avait encore assez d'énergie pour le grand télescope électronique. L'écran s'illumina quand il appuya sur une touche, ne révélant que le vide de l'espace. Il dû attendre près de deux heures avant que la lente rotation de la station n'amène la Terre dans son angle de vision.

La plus grande partie était dans le jour et il n'y avait qu'une mince couche de nuages. Il y avait eu un temps où on avait pu voir d'ici un millier de villes. Quand la vision était bonne, on pouvait apercevoir les files de voitures en mouvement. Mais, maintenant, il n'y avait plus de ville et plus aucun signe de mouvement !

Sam émit un son rauque en observant le continent nord-américain. Il avait vu des photos de New-York, de Chicago et de plusieurs autres cités. Maintenant, il n'apercevait plus que de sombres ruines là où avaient été ces villes. Il éprouva un choc presque physique en

comprenant que des milliers d'humains étaient morts dans ces catastrophes.

Il existait encore de petites villes où il put discerner des traces de maisons. Mais, même en ces endroits, il ne décela aucun mouvement.

Il coupa le télescope d'un geste rageur, essayant de ne plus penser à ce qu'il venait de voir. Un instant plus tard, il le remit en marche, suivant les routes et les fleuves, en quête d'un mouvement.

Mais il n'y avait aucun signe des hommes. Et toutes les ruines semblaient anciennes, comme s'il n'existait plus un homme valide depuis un très grand nombre d'années.

Il s'appuya au télescope, l'esprit encombré de visions qu'il ne pouvait contrôler. Des vaisseaux immenses fondant depuis l'espace, apportant des monstres sauvages qui dardaient des rayons destructeurs sur la Terre. Il n'y avait eu aucun miracle pour sauver la Terre. Le désastre s'était abattu sur les constructions humaines. Et les hommes avaient disparu avant même que Sam eût atteint le terme de sa première année d'attente.

Il repoussa les images de toute sa volonté. Il y avait eu des hommes dans la station. Ils avaient dû laisser quelque message.

Il s'éloigna rapidement de l'observatoire, à la recherche de la section de communication. Elle était plus ravagée que toutes celles qu'il avait déjà visitées. Il semblait que quelqu'un avait délibérément tenté de détruire les appareils. Un marteau reposait encore dans un amas de débris qui devait avoir été le grand récepteur. Il y avait quelque chose qui ressemblait à du sang séché sur le métal de la cabine, avec la trace d'un coup qui aurait pu être porté par le poing d'un homme.

Le sol était recouvert de bandes qui avaient dû contenir les enregistrements de tous les messages reçus et envoyés. Le capot de l'appareil était tordu et inutilisable. Sam prit un morceau de bande et le glissa dans la fente sur le devant de l'appareil. Les têtes lectrices se mirent en place et il commença à explorer le bout de bande. Elle était muette. Tout message avait probablement été effacé par le temps et le transformateur à nu qui bourdonnait toujours au-delà du panneau de contrôle.

La plus grande partie du placard aux enregistrements était vide et il n'y avait rien sur les quelques bandes qui s'y trouvaient. Sam ouvrit les tiroirs à la recherche de quelque indice. Il découvrit finalement un enregistrement dans un tiroir cabossé. La bobine se trouvait tout au fond, brisée, comme si elle avait été projetée violemment dans le tiroir. Le contenu de cette bande était en grande partie un bourdonnement d'électricité statique. Des rayonnements parasites l'avaient endommagé, même au travers de la paroi de métal du

placard. Mais, vers la fin, Sam parvint à distinguer quelques bribes de phrases :

« ...chambres d'essai loin de l'explosion... Pensais que nous y arriverions... affamé... deviens fou. Doit avoir été un aérosol, mais il n'a pas agi comme... Fou. Partout. L'hémisphère sud aussi. Ceux de vos hommes qui sont descendus n'ont pas une chance... j'ai pris un risque après votre message, mais j'ai eu de la peine à trouver un émet... Semaines. Maintenant je suis le dernier survivant. Je dois être. Pour l'amour de Dieu, restez là où vous êtes ! Ne... »

Le parasitage devenait plus fort à cet endroit, rendant le reste totalement inintelligible. Sam perçut des fragments qui n'avaient pour lui aucun sens. Puis soudain, une petite portion de bande fut presque claire, près du moyeu de la bobine.

La voix était haut perchée, maintenant, et surmodulée, comme si les mots avaient été prononcés trop fortement pour l'émetteur. Cette voix avait une tonalité étrange, désagréable, que Sam n'avait jamais perçue auparavant dans une voix humaine.

« ...tout brillant et lumineux. Mais cela ne peut me tromper. Je sais que c'était l'un d'eux ! Ils m'attendent, ils me guettent dehors. Ils veulent dévorer mon âme. Ils sont rusés, à présent, et ils ne se feront pas voir. Mais, dès que je tournerai le dos. Je peux sentir... »

La bande était finie.

Sam ne put en tirer aucune signification, bien qu'il la remît sans cesse, dans l'espoir de trouver un indice. Il finit par abandonner et se pencha pour arrêter l'appareil. Il était étrange que les fusibles n'aient pas été arrachés dans cette section. Il trouva le contact et le poussa. Au même instant, ses yeux se posèrent sur quelque chose qui se trouvait sous le couvercle du transformateur. C'était un stylo noir et or.

Sam avait déjà vu un stylo semblable des éternités auparavant et il le tourna entre ses mains, pour découvrir les initiales familières gravées sur le capuchon : RPS. C'étaient les initiales du Dr Smithers, et le stylo n'avait pu être que le sien. Il était un de ceux qui étaient passés par la station, un de ceux qui avaient probablement reçu l'étrange message de la Terre. Les vaisseaux étaient bien arrivés de la Lune et Smithers était resté ici jusqu'à épuisement des réserves. Puis il avait dû regagner la Terre où, d'après le message, il restait encore au moins un survivant après l'attaque.

Le télescope ne lui avait révélé aucune trace des hommes. Mais s'il n'en restait qu'un sur l'immense surface de la planète, la chance d'en trouver la moindre trace était trop faible pour être prise en considération. Il devrait chercher au niveau du sol et non pas depuis cette station qui ne servait plus à rien.

En théorie, gagner la Terre depuis la station n'était pas difficile. Une simple rétro-poussée de fusée suffirait à diminuer sa vitesse et à modifier suffisamment son orbite pour lui permettre de franchir l'atmosphère. N'importe quel engin à aileron avec un angle de glissement assez grand pourrait être manœuvré lentement et échapper à l'incandescence due à la friction de l'air. Il y avait bien assez de plaques de métal dans le blindage de la station pour lui permettre de modifier le petit ferry, et il y avait des livres pour lui montrer tous les détails d'un appareil normal. Il existait aussi suffisamment de carburant. Les réservoirs de la station étaient à demi remplis du combustible nécessaire au petit moteur fusée du ferry.

Sam s'était donné un mois pour venir à bout de sa tâche. Mais, à la fin de ce temps, il se mit à jurer, se servant de mots corrects mais colorés qu'il avait puisés dans une série de romans historiques. Puis il se dit qu'il y avait un gouffre entre la théorie et la pratique. Il aurait de la chance s'il finissait le travail avant un an et, même alors, le résultat serait grossier et fragile.

Les plaques de métal étaient déjà façonnées et il ne disposait d'aucun four pour les refondre. Il n'existait aucune presse ni cisaille dans le minuscule magasin de la station. Les appareils de soudure eux-mêmes n'étaient prévus que pour de petites réparations.

Il n'avait aucune pile pour lui permettre de construire un appareil de soudure plus important et il fut obligé de rebobiner l'un des câbles électriques, espérant qu'il supporterait l'ampérage dont il avait besoin.

Il lui fallut deux semaines de travail acharné pour hâler le ferry, le fixer fermement au moyeu de la station et construire un grossier échafaudage autour. Il découvrit alors que le moyeu était trop souvent dans l'ombre, ce qui avait pour effet de refroidir le métal et de le rendre fragile. Il dut tout recommencer, amarrer le ferry au sommet de la station et reconstruire un échafaudage.

Pour la charpente des ailes, des commandes et de la proue, il dut souder ensemble tout un réseau de conduites. Cela s'avéra trop lourd et il fut forcé de construire une autre charpente au travers de la paroi du ferry et d'une grande partie du petit habitacle. Cela lui laissait juste assez de place pour lui. Puis il réalisa amèrement qu'il ne pourrait placer les plaques de métal sur la charpente sans faire de nombreuses soudures, ce qui aurait pour effet de provoquer une turbulence d'air rendant impossible toute manœuvre dans l'atmosphère.

Finalement, il dut façonner le plaquage des ailes à la main, sur un moule grossier installé sur le plus grand pont de la station. Il s'acharna à coups de marteau répétés jusqu'à ce que les feuilles de métal aient pris la forme souhaitée. Quand ce fut achevé, il s'aperçut qu'elles étaient trop grandes pour passer dans les couloirs et se trouva dans l'obligation de découper un passage vers l'extérieur. Il ne réussit que

parce qu'il n'avait pas besoin d'air.

Le carburant lui-même devint un problème. Trente ans de séjour dans les réservoirs avaient amené la lente formation de petits filaments de dépôt. Lentement, litre par litre, il dut filtrer et refiltrer le carburant jusqu'à ce qu'il fût assez fluide pour passer dans les fines canalisations de l'injecteur. Il réalisa qu'il eût été plus simple d'utiliser la centrifugation. Mais le travail était enfin achevé.

V

À la surprise de Sam, le ferry modifié fonctionna bien mieux qu'il ne l'avait prévu. Il s'échauffa dangereusement au premier contact de l'atmosphère, mais la température se maintint dans les limites et l'appareil résista. Sam apprit lentement à contrôler la descente jusqu'à prendre une trajectoire qui n'était pas trop plane pour la stabilité ni trop accentuée pour réchauffement. Quand il se retrouva à soixante kilomètres au-dessus de la surface, il était presque satisfait de sa façon de piloter.

Il avait réglé sa trajectoire afin d'atteindre la crèche souterraine qui l'avait abrité à son éveil et pendant les trois premières années d'éducation, avant d'être envoyé sur la Lune. C'était le seul endroit qu'il connût sur Terre. Il comprenait maintenant qu'il ne réussirait pas à l'atteindre. Son angle de descente dans l'atmosphère avait été trop accentué pendant les quinze premières minutes et il ne réussirait jamais à pénétrer loin dans les terres. Il se pouvait même qu'il ait du mal à gagner le rivage, se dit-il. Quand les nuages s'écartèrent, il ne vit rien d'autre que l'océan en dessous.

Il ouvrit doucement le moteur fusée qui se trouvait à l'arrière, afin d'accentuer la vitesse jusqu'au maximum que le petit appareil pouvait supporter à cette altitude. Mais il restait trop peu de carburant. Cela lui donnait peut-être quarante kilomètres de trajectoire supplémentaire, mais pas plus.

Sam envisagea un atterrissage dans l'eau avec une sombre appréhension. Il pouvait y survivre pendant un moment, même aux grandes profondeurs. S'il se posait à proximité du rivage, il réussirait à progresser. Mais, après un certain temps, l'eau pénétrerait dans son corps jusqu'à quelque circuit vital. Il cesserait alors de vivre.

Il descendit sous les nuages, luttant pour chaque centimètre d'altitude. Et alors, loin devant, il aperçut la côte. Il n'y avait aucune île dans les parages. Ce devait donc être le continent. Une fois qu'il

l'aurait atteint, il pourrait gagner la crèche en une seule journée.

Il franchit la côte à 150 mètres d'altitude. Il y eut une courte bande de sable, des bois, puis une vaste étendue de verdure qui devait être de l'herbe. Il poussa les commandes en avant, puis en arrière.

Le petit vaisseau glissa vers le sol à quatre cents kilomètres à l'heure. Ses patins touchèrent la surface et il rebondit. Sam lutta pour éviter de percuter le sol. Le vaisseau rebondit à nouveau en vibrant. Cette fois, il parut sur le point de se poser correctement. Un renflement du sol accrocha l'un des patins. L'appareil glissa sur le côté et bascula.

Sam s'agrippa tandis que le vaisseau commençait à s'éparpiller autour de lui.

Il sortit et examina les débris. Il était dommage que le vaisseau fût détruit, se dit-il. Mais il n'avait pu le faire en même temps solide et maniable.

Il se retourna pour observer le monde. L'herbe lui arrivait aux genoux, doucement agitée par le vent. Plus loin, il y avait des bois. Sam n'avait jamais vu de tels arbres qu'en photo. Il s'en approcha, notant l'épaisseur des broussailles qui les entouraient. Sous les arbres, il faisait sombre et humide. Il leva une pince jusqu'à son visage et avança ses capteurs olfactifs hors de sa fente buccale. L'odeur était riche, plus riche que celle des bacs hydroponiques. Il leva la tête, cherchant des oiseaux, mais n'en vit aucun. Il n'y avait que des insectes qui bourdonnaient et crissaient.

Il remarqua que le soleil était déjà couché. Pourtant, il ne faisait pas encore sombre. Il y avait une lueur diffuse dans le ciel. Il hocha la tête. Au-dessus de lui, des points minuscules commencèrent d'apparaître. Il avait lu que les étoiles scintillaient mais avait cru alors que ce n'était qu'une fiction. Jamais il ne s'était trouvé sur Terre à ciel ouvert.

C'est alors qu'il entendit un doux murmure. Il se mit en marche pour s'en rapprocher. Lentement, il réalisait que ce bruit était pareil à celui que l'on entend à proximité de la mer. Pourtant, il n'avait jamais vu d'océan. Il y en avait un, maintenant, à moins de deux kilomètres de là.

Dans l'obscurité croissante, Sam trébuchait dans les bois. Pour quelque raison inconnue, il ne voulait pas allumer sa lampe. Il parvint finalement à se frayer un chemin dans les broussailles entre les arbres. Le son se fit plus fort comme il avançait.

Il faisait nuit quand il atteignit le rivage mais, à l'est, il y avait un pâle reflet de lumière. Il grandit comme il l'observait. Un arc lumineux apparut sur l'horizon et devint un grand disque. La Lune, se dit-il enfin.

Les vagues s'élevaient et retombaient avec fracas. Loin sur la mer, la Lune semblait naviguer sur les flots, laissant une route argentée en surface.

Sam connaissait un nom. Maintenant, pour la première fois, il lui découvrait une signification. C'était la Beauté.

Il soupira en cheminant sur le sable et suivit la plage, en quête d'une route qui le mènerait vers l'ouest. Il ne s'étonnait plus de ce que les hommes fussent revenus défendre un monde où l'on pouvait voir semblable spectacle.

La Lune s'éleva tandis qu'il s'avavançait. Sa clarté était maintenant assez vive pour lui permettre de voir clair. Il rencontra une petite éminence du sol et aperçut au-delà ce qui semblait être une route. Non loin de la route, il y avait une maison. Elle était obscure et silencieuse mais il se dirigea vers elle au milieu des taillis, espérant trouver quelque trace de vie humaine.

En s'approchant, il vit que la plupart des fenêtres étaient brisées. L'herbe avait poussé tout autour. Il y avait un bâtiment séparé à proximité. Par l'unique fenêtre poussiéreuse, il aperçut une petite voiture à l'intérieur. Il ne s'y arrêta pas et marcha jusqu'à la porte de la maison. Elle s'ouvrit devant lui et les gonds rouillés grincèrent.

À l'intérieur, le clair de lune entra par les fenêtres et se posait sur un amoncellement de meubles retournés et éparpillés en désordre. Et il y avait autre chose. Des choses blanches allongées sur le plancher.

Il les reconnut d'après ce qu'il avait vu dans les livres : des squelettes d'êtres humains. Deux petits squelettes étaient accroupis dans un coin, la tête inclinée. Il y avait près d'eux un squelette mâle. Un couteau rouillé était planté au milieu d'un lambeau d'étoffe, entre deux côtes. Il y avait un revolver près d'une main. De l'autre côté de la pièce, un squelette femelle n'était plus qu'un amas d'os. Un petit trou dans le crâne pouvait avoir été fait par une balle.

Sam quitta la pièce. Il connaissait maintenant le sens d'un autre mot : il venait de contempler la Folie.

Les hommes avaient appris à construire des machines efficaces. Le moteur de la voiture tourna péniblement lorsque Sam eut identifié les commandes mais la voiture démarra avec seulement quelques ratés. Les pneus étaient un peu usés mais ils amortissaient les cahots de la petite route. Plus tard, Sam trouva une route meilleure et ils résistèrent à l'épreuve de la vitesse. La route était en grande partie déserte. Il y avait quelques véhicules sur le bas-côté, et la plupart semblaient avoir roulé sur eux-mêmes avant de capoter.

Le soleil se levait au moment où Sam reconnut l'usine et l'entrepôt qui avaient servi de camouflage au centre souterrain des robots. Le feu et l'eau n'avaient laissé que des ruines disloquées et des objets rouillés

qui avaient été autrefois des machines. Mais la partie qui avait abrité la crèche se trouvait à l'écart, presque intacte.

Sam y pénétra et s'arrêta devant la porte de métal que rien ne distinguait d'autres portes semblables. Il aurait pu ignorer la combinaison, mais les hommes avaient souvent été négligents avec les robots. Il avait eu assez de curiosité pour noter les détails et il n'oubliait jamais rien. Il se pencha vers ce qui ressemblait à une grille d'ornement et prononça une série de chiffres.

La porte parut résister un peu mais elle glissa finalement. De l'autre côté, il y avait un ascenseur qui se mit immédiatement en marche quand Sam eut appuyé sur le bouton. Il restait encore de l'énergie, au moins. Aucune lumière, mais les ampoules s'éclairèrent quand il trouva le commutateur.

Il cria une fois, mais il n'espérait plus trouver aussi facilement les hommes. L'endroit avait un aspect d'abandon. Et bien qu'il eût été construit pour protéger ses locataires de tout, il y avait eu juste assez de nourriture et d'eau pour deux semaines. Quelques indices révélaient que les lieux avaient servi d'abri, mais presque tout était encore en ordre.

Il dépassa les bureaux et les laboratoires en se dirigeant vers le fond. La véritable crèche, avec ses salles de jeux et ses appareils éducateurs, était vide. Aucun robot n'était plus là pour recevoir l'instruction qui suivait le réveil. Sam n'en fut pas surpris. La plus grande partie des recherches, ici, avait porté sur les possibilités des robots. La construction n'était qu'un à-côté nécessaire. Les complexes psychiques avaient été conçus et contrôlés sans les corps et détruits avant le véritable réveil.

Poussé par ses souvenirs, il se dirigea vers l'ordinateur d'éducation. Mais ce n'était qu'une machine qui avait programmé ses connaissances à l'aide de rubans sélectionnés et de circuits mémoriels. Elle ne pouvait plus lui être d'aucun secours.

Le cœur du bâtiment se trouvait au-delà de la crèche. Là, les complexes cervicaux étaient assemblés à partir de divers composants et selon des calculs ésotériques. Ce travail requérait un ordinateur qui avait lui-même sa propre intelligence. Il devait comprendre ce que désiraient les hommes et former les cheminements psychiques durant la construction et pendant la période initiale qui précédait le réveil. Tout ce que Sam avait appris avant de s'éveiller était venu de lui. Tout devait encore y être enregistré, avec ce que l'ordinateur avait appris depuis son passage, cinq ans avant l'abandon de la Lune.

Sam se dirigea vers la machine, découvrant avec surprise tout le matériel qui l'entourait. Des corps de robots étaient entassés dans tous les endroits possibles. Ils n'auraient jamais pu être assemblés ici

pendant la période dont il se souvenait. Derrière, les rayons étaient couverts de pièces appartenant aux complexes psychiques. Avec un tel matériel, il y avait assez de robots pour s'occuper de la Base Lunaire pendant des générations.

L'ordinateur lui-même était en grande partie dissimulé, mais le panneau s'éclaira sur un geste de Sam. La machine attendait.

« Ici le Robot 93, Mark I, dit Sam. Vous avez autorisation d'enregistrer. »

L'autorisation du Dr. DeMatre avait dû être annulée. Mais la machine ne déclencha pas ses circuits d'alarme. Un câble fin sortit et se glissa dans la fente buccale de Sam. Il se retira et le cerveau parla : « Autorisation. Que désirez-vous ?

— Quelle est la date exacte ? » demanda Sam.

Il émit un grognement en entendant la réponse donnée par la pendule à isotope de la machine.

Il s'était écoulé plus de trente-sept ans depuis que les hommes avaient abandonné la Lune. Il secoua la tête et reporta son attention sur les corps des robots.

« Pourquoi a-t-on construit tant de robots ?

— Des ordres ont été donnés pour la construction de mille robots capables de piloter des missiles. Ces ordres furent suspendus par le Directeur DeMatre. Aucun ordre n'a été reçu au sujet des pièces.

— Savez-vous ce qui est arrivé aux hommes ? » Sam n'espérait presque plus obtenir une réponse précise, mais il devait poser cette question.

La machine parut hésiter. « Renseignements insuffisants. Des ordres ont été donnés par le Directeur DeMatre pour contrôler les émissions. Les émissions ont été contrôlées. Analyse incomplète. Renseignements d'une cohérence douteuse. Une demande pour de nouveaux renseignements a été émise sur toutes les fréquences pendant six heures. Aucune réponse satisfaisante n'a été reçue. Nous demandons plus amples informations si possible.

— Aucune importance, dit Sam. Pouvez-vous m'apprendre à piloter un avion ?

— Le robot 93, Mark I, a été programmé avec la capacité de contrôler tous véhicules. Nouvelles instructions inutiles. »

Sam eut un grognement de surprise. Il avait été surpris par la façon dont il avait manœuvré la fusée à l'atterrissage et conduit la voiture. Mais il ne lui était pas venu à l'idée que de telles connaissances avaient pu être greffées en lui.

« Très bien, dit-il. Recommencez à émettre sur toutes les fréquences que vous pouvez contrôler. Si vous recevez une réponse, localisez le correspondant et enregistrez le message. Si l'on vous demande qui appelle, dites que vous appelez pour moi et prenez tous

les messages. Dites que je serai de retour dans un mois. » Il commença à s'éloigner, puis se souvint d'un détail. « Terminé », dit-il.

La machine redevint obscure. Sam repartit en quête d'un aéroport où il pourrait trouver un avion en bon état. Mais il commençait déjà à se douter de ce qu'il allait découvrir.

VI

L'herbe poussait et les fleurs s'épanouissaient. Les fourmis érigeaient des nids et les criquets crissaient dans la douce nuit d'été. Les mers étaient grouillantes de vie. Et les reptiles se chauffaient sur les rochers ou se retiraient dans leurs trous lorsque le soleil devenait trop chaud.

Mais, sur toute la Terre, il était impossible de trouver un seul animal à sang chaud.

La Terre des hommes était vide et informe. Les villes étaient des champs de scories où régnait encore la radioactivité. Le feu ne flambait plus dans les cheminées des maisons isolées. De nombreux villages étaient calcinés. Parfois il semblait que ce fût à la suite d'un accident, mais il apparaissait souvent qu'ils avaient été délibérément incendiés par leurs habitants.

La Lune était une splendeur au-dessus du lac Michigan. C'était la seule splendeur sur 1 000 kilomètres. Quatre fusées gisaient sur un terrain de Floride, mais il n'y avait plus trace des hommes qui les avaient pilotées depuis la Station. Un autre vaisseau était abandonné à proximité de Denver et il y avait dans le sas une inscription au crayon qui était la pire des obscénités.

Il existait une librairie intacte à Phoenix et le dernier journal portait la date du jour où Sam avait aperçu les lumières au-dessus des villes de la Terre. La plus grande partie de la première page était occupée par un article qui avertissait les lecteurs que le gouvernement avait réquisitionné toutes les voies de communications radio pendant la crise et diffuserait un bulletin d'information en temps utile. Le journal coopérait avec le gouvernement en déclarant que les nouvelles ne seraient transmises que par radio. Le même article figurait dans les neuf éditions précédentes. Auparavant, les nouvelles importantes semblaient concerner une campagne politique en Union Sud-Africaine.

Les petites bibliothèques recelaient des journaux qui n'étaient guère différents. Pourtant, ce fut dans l'une d'elles que Sam trouva son seul indice. C'était un morceau de papier qui se trouvait dans la main

d'un squelette effondré sur une collection de revues techniques. Le papier était couvert de taches et de traces de sang. Mais les mots étaient lisibles :

« *Leçon du jour. Pour tous les étudiants. POLITIQUE : Les hommes ne peuvent gagner une telle guerre et cela est évident. CHIMIE : Leur gaz neuronique était similaire à celui que nous avons essayé en petites doses. Il paraît efficace. Pourtant quand ils l'ont lâché dans les deux hémisphères, il ne semble pas avoir opéré aussi bien que le nôtre. CONCLUSION : Ces aérosols doivent être essayés en quantités massives. MÉDECINE : Bonny a été pendant trois semaines avec moi, à l'intérieur de l'abri, pourtant il restait encore assez de gaz dans l'air pour quelle meure en état extatique. GÉOGRAPHIE : La carte des vents est connue depuis des années. En trois semaines, toute la Terre a été touchée. PSYCHOLOGIE : Je suis fou. Mais ma folie est telle que je suis devenu d'une logique froide et sans âme. Je dois donc me tuer. RELIGION : Rien d'important. Je suis fou. Dieu est... »*

C'était tout.

La crèche restait la même, bien sûr. Sam était assis devant l'entrée, trois nuits après son retour à l'unique foyer qu'il avait connu sur Terre, et il regardait la Lune qui s'élevait sur l'horizon. C'était à nouveau la pleine Lune et, même ici, elle était belle. Mais il n'y prêtait que peu d'attention. Dans le sous-sol, le grand ordinateur était à présent au repos. Il avait absorbé tous les détails infimes que Sam avait rassemblés et les avait intégrés aux faits déjà connus. Un tel travail avait demandé du temps, mais quelques heures après le retour de Sam, l'ordinateur l'avait appelé par radio pour lui présenter son rapport :

« *Tous les renseignements ont été comparés. Ils ne correspondent pas complètement aux précédents. Degré de probabilité Zéro. Information insuffisante pour une conclusion. »*

Il était ensuite revenu en disponibilité pendant que Sam se mettait en quête de plantes et d'insectes vivants au-dehors.

L'ordinateur lui avait bien peu appris. Il savait bien qu'il existait trop peu d'éléments pour élaborer une conclusion.

Mais il avait pris sa décision, maintenant. Assis sous la clarté de la Lune, les yeux fixés sur le ciel d'où était venu l'ennemi, il sentait dans son cerveau un froid plus profond que l'espace.

Les hommes étaient partis. Il avait assimilé cette idée dès les premiers jours de sa quête et il apprenait maintenant à vivre avec elle. Ses créateurs n'étaient plus là. Il allait se mettre à leur recherche, bien sûr, avec le faible espoir qu'un petit groupe ait survécu quelque part. Mais il savait que ses recherches seraient vaines.

Les agresseurs étaient venus d'ailleurs, songea-t-il amèrement. Et la Terre n'avait été avertie de leur approche qu'une semaine auparavant.

Ils avaient frappé la planète avec des bombes et des radiations qui avaient dévasté les villes. Et ceux des hommes qui avaient survécu à l'avalanche destructrice avaient succombé à un ignoble gaz de folie que les vents portaient sur toute la planète.

« *Ils l'ont lâché sur nous,* » avait dit la note. Et la race magnifique que Sam avait connue était morte dans la démence.

Les assaillants n'avaient même eu aucun but. Ils ne désiraient pas la Terre. Ils étaient simplement venus et avaient frappé pour repartir ensuite.

Sam frappa du poing contre sa jambe jusqu'à ce que le métal résonne dans la nuit. Puis il brandit son autre poing vers les étoiles.

Il n'était pas juste que les envahisseurs échappent au châtimement.

Ils étaient venus avec le feu et le poison. Il faudrait les retrouver et les vaincre. Sam avait cru que l'on ne trouvait le Mal que dans la fiction. Mais, maintenant, le Mal dominait l'univers. Il devrait l'affronter, comme dans la fiction. Le mal devrait être éliminé avec une souffrance aussi grande que celle qu'il avait provoquée. Mais une telle justice était apparemment le seul grand mensonge de la fiction.

Sam frappa des poings contre ses jambes, encore et encore, hurlant à la Lune. Mais rien ne pouvait éteindre ce qui brûlait au fond de lui.

Ses oreilles perçurent un son nouveau et il cessa tout mouvement pour écouter. Le son se répéta très faible, très lointain :

« Au secours ! »

VII

Il cria tout en répondant par radio, se redressa et courut. Ses pieds écrasaient les broussailles et il bondissait dans les décombres sans prendre la peine de se frayer un passage facile. Il s'arrêta pour écouter et entendit à nouveau l'appel, droit devant lui, mais plus faiblement. Une minute plus tard, il faillit trébucher sur celui qui appelait.

C'était un robot. Il avait dû être autrefois mince et lisse, recouvert de vernis noir. Il était maintenant tordu et le métal était à nu. Mais cela restait encore un Mark III. Il était étendu, immobile, ne faisant plus entendre qu'un murmure.

Sam perçut la déception qui s'infiltrait dans son complexe psychique, mais il se pencha sur la silhouette et l'examina rapidement. Immédiatement, il vit qu'il s'agissait d'une panne d'énergie. Il prit une batterie dans le sac qu'il portait avec lui et la mit rapidement à la place de la batterie corrodée du robot.

Le petit robot s'assit et commença à se redresser. Sam tendit une main pour l'aider, examinant les jambes tordues et endommagées qui ne semblaient pas devoir fonctionner.

« Vous avez besoin d'aide, dit-il. Il vous faut un corps neuf. Il y en a un millier dans la crèche, prêts à être utilisés. Quel est votre numéro ? »

Ce devait être un des robots de la Lune. Les hommes n'avaient jamais permis à aucun robot de rester sur Terre.

Le robot tituba pendant un moment, puis parut se raffermir quelque peu sur ses jambes. « Joe. Ils m'appelaient Joe. J'ai été heureux d'entendre votre appel radio il y a des semaines, mais le chemin a été long. Mon émetteur est brisé. Je ne pouvais vous répondre. Un long chemin, et j'avais peur de ne pas réussir à vous atteindre. Mais, à présent, hâtons-nous. Nous ne pouvons perdre de temps.

— Nous allons nous hâter. Mais par-là », dit Sam en montrant la crèche.

Joe secoua la tête en produisant un horrible son grinçant.

« Non, Sam. Il ne peut attendre. Je crois qu'il est en train de mourir ! Il était malade lorsque j'ai reçu votre appel, mais il a insisté pour que je l'amène avec moi. Il...

— Malade ? Mourir ? Il y a un *homme* avec vous ? »

Joe hocha la tête et tendit le doigt.

Sam souleva la mince silhouette entre ses bras. Même avec la pesanteur terrestre, ce n'était pas un bien grand fardeau pour son corps plus puissant et ils gagnaient ainsi du temps. Hal, pensa Sam. C'était probablement Hal. Ç'avait été lui le plus jeune. Hal ne devait avoir encore que cinquante-neuf ans, ou à peu près. Ce n'était pas trop pour un homme, d'après ce qu'il savait.

Il alluma sa lampe car le clair de lune ne lui permettait pas de courir à pleine vitesse. Le doigt tendu du robot le guidait au long de la pente vers un chemin défoncé, couvert d'herbe. Il était déjà à plus de dix kilomètres de l'entrée de la crèche.

« Il était désespéré à l'idée que vous pouviez repartir avant que nous puissions vous joindre, » dit Joe. « Il savait qu'il s'était passé près d'un mois et qu'il me faudrait sans doute trop longtemps pour l'amener jusqu'ici. Il m'a ordonné de l'abandonner et de continuer seul. Il est souvent difficile à présent de comprendre ce qu'il dit, mais son ordre était clair.

— Il eût été plus sage de rester dans la voiture et de conduire jusqu'ici », suggéra Sam. Il se frayait un passage dans un amas de broussailles en se demandant jusqu'où ils devraient aller.

« Il n'y avait pas de voiture, dit Joe. Je ne peux plus en conduire

une, à présent. Mes bras, parfois, ne m'obéissent plus et il serait dangereux de m'en servir pour conduire. J'ai découvert un petit chariot et je l'ai remorqué derrière moi jusqu'à ce que nous arrivions.

»

Sam quitta la piste des yeux et regarda les jambes tordues de Joe. Le corps du petit robot était presque hors d'usage. Mais il s'était développé de bien d'autres façons depuis la Lune. Le temps, l'expérience et la compagnie des hommes l'avaient transformé jusqu'à le rendre méconnaissable pour Sam.

Ils arrivèrent alors dans une dépression de terrain, proche d'un étang. Il y avait là une petite tente dressée à côté d'une remorque. Sam abandonna Joe et se dirigea vers elle. Le clair de lune filtrait au travers des arbres et se posait sur un visage humain marqué par la souffrance.

Il lui fallut un examen prolongé pour identifier les traits familiers. Tout d'abord, il ne reconnut pas l'homme. Puis il suivit la ligne des mâchoires sous la longue barbe et étouffa un cri :

« Dr. Smithers !

— Hello, Sam. » Les yeux s'ouvrirent lentement et un sourire douloureux se dessina brièvement sur les lèvres de l'homme. « Je rêvais justement de vous. Je m'imaginais que Hal et vous étiez perdus dans un cratère. Il vaut mieux se secouer, à présent. Nous voulons que vous chantiez avec nous, ce soir. Vous êtes un brave type, Sam, même si vous êtes un robot. Mais vous avez passé trop de temps à ces patrouilles de surface. »

Sam eut un soupir. C'était là une autre réalité qu'il ne reconnaissait qu'à partir de la fiction. Mais il acquiesça.

« Oui, chef. Tout va bien, maintenant. »

Un sourire se dessina de nouveau sur les lèvres de Smithers et il ferma les yeux.

Puis il les rouvrit brusquement et tenta de s'asseoir.

« Sam ! Vous êtes vraiment Sam ! Comment êtes-vous arrivé ici ? »

Joe s'activait autour d'un petit feu et déchargeait des objets du chariot. Puis il s'approcha en clopinant, apportant un bouillon qu'il essaya de faire absorber à l'homme. Smithers avala péniblement quelques gorgées mais ses yeux demeuraient fixés sur Sam. Il hocha la tête en écoutant le résumé de son long voyage vers la Terre. Mais quand Sam lui parla de l'atterrissage, il se laissa aller en arrière.

« Je suis heureux que vous ayez réussi. Heureux d'avoir eu la chance de vous revoir avant de devenir le dernier fantôme de la Terre. Je n'arrivais pas à comprendre le message radio que Joe avait reçu. Je pensais qu'il était d'origine humaine. Je n'aurais jamais imaginé que vous reviendriez sur Terre. Il aurait fallu un orphéon pour vous

accueillir. »

Il ferma les yeux mais il continua de parler d'une voix faible : « Hal et Randy sont morts. Pete s'est suicidé. Je reste le dernier, Sam. Nous avons attendu pendant trois ans à la Station, nous demandant ce qui s'était passé ici. Puis nous sommes descendus pour essayer de retrouver quelqu'un, n'importe qui, afin de faire quelque chose. Mais il ne restait plus personne. Nous avons parcouru chaque continent pendant trente ans. Les robots sont tous tombés en panne à l'exception de Joe. Et nous sommes revenus ici. Je suis maintenant le dernier homme. Le dernier homme sur Terre entendit frapper à la porte, et c'était Sam. L'histoire finit mieux que je ne l'avais craint. »

Il tomba ensuite dans un profond sommeil, mais Sam l'entendit parfois murmurer. C'était le cancer, selon Joe, et il ne restait aucun espoir.

Joe avait réussi à découvrir un hôpital à l'équipement intact, où se trouvaient des livres qu'il avait étudiés. Il y avait amené Smithers et tenté de le soigner avec le matériel, mais ç'avait été une lutte vaine. Lorsque le message lui était parvenu, Smithers avait insisté pour qu'ils partent. Ils ne disposaient d'aucune radio pour répondre et ils n'avaient que peu d'espoir d'en trouver une à temps. Smithers avait insisté pour qu'ils se rendent eux-mêmes sur les lieux. Le traitement, à l'hôpital, lui avait sans doute fait gagner une année de vie. Et, à présent, il ne survivait que par sa seule volonté. Joe avait quelques drogues pour calmer la souffrance mais c'était là tout ce qu'il pouvait faire pour l'homme.

Pendant la longue nuit, Joe raconta plus en détail leur longue quête des survivants. Ils avaient tout exploré consciencieusement. Mais ils n'avaient pas trouvé trace d'un seul être humain. Le gaz neuronique avait provoqué la mort en agissant sur le système nerveux, après la folie initiale qui avait tué la plupart des humains.

« Qui ? demanda Sam. Quelle race a fait cela ? »

Joe eut un geste d'incertitude. « Ils en parlaient. Mr. Norman m'a dit quelque chose à ce sujet. Il m'a expliqué que les hommes s'étaient détruits eux-mêmes. Un camp a attaqué l'autre et celui-ci a riposté jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne. Mais je n'ai pas compris.

— Croyez-vous cela ?

— Non, répondit Joe. Mr. Norman disait toujours des choses qu'il ne pensait pas vraiment. Aucun homme n'aurait pu faire cela. »

Sam acquiesça et commença d'exposer ses théories. Tout d'abord, Joe fut incrédule. Puis le petit robot se laissa convaincre. Il ajouta des bribes d'informations récoltées durant les longues années de quête. Chacune d'elles était importante, mais il y en avait peu qui ajoutaient au tableau d'ensemble. Une inscription sur les Diables du Ciel, à

Bornéo. D'étranges fragments de sermon imprimés en Louisiane. Et quelques allusions au Jugement venu des Cieux.

Par deux fois, durant cette longue nuit, Smithers s'éveilla, mais il n'avait pas toute sa raison. Sam le calma et chanta pour lui pendant que Joe essayait de lui faire absorber une nourriture additionnée de morphine. Même Sam pouvait voir maintenant que l'homme approchait de la mort. Le pouls était ténu et la respiration semblait trop pénible pour son corps usé.

Au matin, pourtant, Smithers avait retrouvé ses esprits. Il parvint à sourire. « L'homme retourne à son berceau et, cette fois, nul ne le pleurera. Il n'y aura personne pour prendre le deuil.

— Nous serons deux, dit Sam.

— Oui. » Smithers réfléchit. « En un sens, c'est une bonne chose. L'homme aime qu'on le regrette. Je crois que vous allez devoir vous charger maintenant de toutes les dettes de l'humanité. »

Son souffle était haletant et il se dressa faiblement pour vomir. Puis il se mit sur les coudes et regarda par l'entrée de la tente les collines qui apparaissaient au-delà des broussailles sur le bleu du ciel.

« Il y a de nombreuses dettes et des promesses brisées, Sam, Joe, dit-il. L'homme avait promis d'écrire de grandes choses dans le futur de cet univers. Il allait conquérir les étoiles et changer les choses pour les rendre meilleures. Et puis il a disparu. Il est mort et l'univers ne le saura même pas.

— Nous le saurons », dit doucement Joe.

Smithers se laissa aller sur sa couche. « Ouais. Cela soutient peut-être. Nous avons nos torts mais je pense qu'il y avait aussi du bon en nous... Il devait y en avoir puisque nous avons créé deux êtres comme vous. Dieu, que je suis fatigué ! »

Il ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, Sam comprit qu'il était mort.

Les deux robots attendirent encore pour être certains, puis ils enveloppèrent le corps dans la toile de la tente et l'enterrèrent. Sam récita les passages de l'office des morts dont il se souvenait.

Il s'assit à l'endroit où Smithers était mort, contemplant le monde où nul homme ne vivrait plus jamais. Et ce qui était comme tordu dans son complexe devenait plus dur et plus froid. Il ne pouvait apercevoir les étoiles dans la clarté du jour. Mais il savait qu'elles étaient là. Et quelque part au-delà des étoiles, il y avait la dette que Smithers leur avait laissée, une dette de justice qui devait être réglée.

Quels qu'ils fussent, les monstrueux étrangers devraient payer jusqu'au dernier le délit que l'homme ne pouvait plus punir lui-même.

La colère et la haine se levaient lentement en Sam contre l'ennemi des étoiles, jusqu'à ce qu'il ne pût contenir ses émotions plus

longtemps. Son message radio fut comme un cri vers l'ordinateur :

« Vous avez mille robots qui attendent. Pouvez-vous leur construire des cerveaux, les modeler d'après le mien ? Pouvez-vous les monter sans les limitations imposées aux derniers modèles ? Avez-vous assez de matériel pour cela ?

— Un tel programme est réalisable, répondit la machine.

— Alors commencez... » dit Sam. Puis ses yeux tombèrent sur le corps abîmé de Joe et il modifia ses ordres. « Non, gardez un corps pour remplacer un robot que je vous envoie. Commencez à travailler sur les autres.

— Le programme est en train », dit la machine. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf suffiraient. Ils ne lui ressembleraient pas exactement, songea Sam. DeMatre avait dit qu'il existait un facteur aléatoire. Mais ils seraient utiles. Le premier groupe pourrait rassembler assez de matière brute pour mille autres et ceux-là pour plus encore. Il y aurait assez de robots pour étudier tous les livres que les hommes avaient laissés et pour entamer le long voyage dans l'espace.

Cette fois, il y aurait autre chose qu'un ordinateur pour les éduquer. Sam serait là pour leur raconter l'histoire de l'Homme, la gloire de cette race et la sauvage trahison qui l'avait enlevée à l'univers. Ils apprendraient que cet univers recelait un ennemi, une race de monstres technologiques qui devaient être chassés des étoiles et exterminés jusqu'au dernier.

Ils exploreraient toute la galaxie s'il le fallait. Et, un jour, la dette de justice de l'humanité serait payée. L'homme serait vengé.

Sam regarda le ciel et prêta serment de régler cette dette de vengeance au nom des robots de tous les temps.

VIII

La haine dévastait la Galaxie en une immense croisade. Les vaisseaux de métal bondissaient d'une étoile à l'autre et franchissaient les immensités qui séparent les galaxies. Les vaisseaux affluaient sans cesse et, avec eux, l'image de leur foi et de l'appétit insatiable de la colère et de la haine.

Un millier d'étoiles avaient vu la mort et la fin ancienne de races qui avaient forgé autrefois une technologie. Cinq cents soleils éclairaient des races intelligentes. Races tranquilles, pacifiques, aux cultures régressives. Les grands vaisseaux se posèrent sur ces mondes et repartirent, laissant dans toutes les galaxies des êtres pleins de

gratitude qui rendaient hommage à l'incroyable beauté de cet être surnaturel appelé l'Homme. Mais la quête se poursuivait.

Dans un temple immense, sur le monde principal de la galaxie d'Andromède, Sam regardait quelques débris éparpillés sur une grande table. D'un doigt gracieux qui appartenait à son dix-septième corps, il toucha quelques-uns de ces fragments et se pencha plus près pour lire les traces d'écriture ancienne. Puis il leva les yeux sur le grand savant qui venait juste de revenir de l'ancien monde natal, la Terre, à d'innombrables années-lumière.

« C'est ainsi que la race humaine est morte ? demanda-t-il tranquillement. Vous en êtes vraiment certain ? »

Le savant acquiesça : « Absolument certain. Avec cent millions d'ouvriers, il nous a quand même fallu cinquante années pour rassembler tout cela. Tout a été tellement abîmé, presque anéanti. Mais aucune vérité du passé ne peut vraiment échapper à nos méthodes actuelles de recherche. L'homme est mort ainsi que je vous l'ai dit. »

Sam eut un léger soupir et alla jusqu'à la fenêtre. C'était l'été au-dehors et les arbres s'étaient épanouis. Les fleurs se mêlaient aux brillants plumages des oiseaux ramenés de la lointaine Deneb. Les jardins étaient un poème de couleurs. Il se pencha, aspirant les parfums mêlés. Des échos de musique lui parvenaient depuis le Grand Hall des Arts dont l'architecture magnifique se dressait au-dessus du parc. C'était l'Opus Huit du plus grand compositeur contemporain. Une œuvre de jeunesse mais sublime par sa forme et son ambition.

Les épaules de Sam s'affaissèrent légèrement. Ses émotions se teintaient des souvenirs presque amers d'autres découvertes. Cela avait commencé par la première visite à la planète Mars, une planète Mars où nul John Carter n'avait jamais lutté contre les hommes verts pour conquérir la main de l'incroyable Dejah Thoris. Pendant mille ans, la fiction avait pâli devant la réalité, le doute avait grandi en son esprit. À présent, le dernier effort qu'il avait fait pour croire encore à la légende venait d'être balayé.

« Il n'y a plus d'Ennemi, maintenant, dit le savant derrière lui. Il ne peut subsister aucun doute. L'Homme fut son propre destructeur. Il s'est tué lui-même. D'une certaine façon, sa race était la seule que nous devons tuer. »

Sam se pencha un peu plus. En dessous, la foule se hâtait. Les gens riaient et le regardaient, lui faisaient signe de la main. Il y avait une douzaine de races dans ce parc, mêlées à son peuple qui représentait la majorité. Il sourit et agita la main. Puis il se pencha encore jusqu'à ce qu'il pût apercevoir la grande statue de l'Homme qui s'élevait vers

le ciel devant le temple. Il soupira de nouveau et courba la tête avant de se retirer en arrière.

« Combien de personnes connaissent la vérité, en dehors de vous, Robert ? demanda-t-il.

— Personne. Il y avait trop de fragments dispersés. Il a fallu que je les rassemble pour en tirer une signification. »

Sam lui sourit. « Vous avez fait du bon travail et il y aura de nombreuses façons de vous récompenser comme vous le méritez. Mais je suggère maintenant que nous brûlions ces preuves.

— Les brûler ! » La voix de Robert se fit plus forte. « Brûler ces preuves et laisser à jamais notre race dans cette superstition ? Nos vies entières se sont passées en ce culte de vengeance. Nous pouvons maintenant nous libérer. Ceci est notre héritage, Sam... nous pouvons être nous-mêmes ! »

À nouveau, Sam désigna les preuves. Il y avait en lui de la pitié à l'égard du savant, mais surtout à l'égard de l'étrange race des hommes dont la nature véritable venait d'être révélée. L'homme avait manqué de bien peu la domination de l'univers ! Mais les risques de cet univers s'étaient ligués contre lui. Il y avait eu deux chemins ouverts à son intelligence. Avec l'un, il aurait atteint doucement la vie pastorale et les plaisirs tranquilles, mais il n'aurait jamais pu aller plus loin que son monde natal. Avec l'autre, celui qu'il avait choisi, l'intelligence provenait de l'agressivité, de la sauvagerie. Elle menait à de grandes découvertes tout en préparant l'inévitable agression finale qui avait à jamais détruit l'humanité.

L'homme avait échoué, comme toutes les races issues des instincts meurtriers des animaux. Mais, en mourant, il avait transmis une partie de son âme à une autre race qui avait été créée sans ses passions violentes. Il avait passé la colère de son esprit à ses véritables enfants, les robots.

Et ils l'avaient conservée.

Les robots étaient une race fabriquée, prévue pour servir uniquement, capable de vivre dans la paix et sans ambition. Ils n'avaient aucun héritage.

Mais, par les hasards de la fiction et de quelques mots d'un homme mourant, l'humanité leur avait légué une grande richesse.

La colère les avait poussés jusqu'aux étoiles et la haine leur avait fait franchir l'espace entre les galaxies.

« Vous vous trompez, Robert, dit Sam. La vengeance est *notre* héritage. Brûlez ces preuves. »

Les matériaux desséchés s'enflammèrent aux premières étincelles. Pendant quelques secondes, ce ne fut qu'un tourbillon de flammes. Puis il n'y eut plus que des cendres noires pour marquer la mort véritable des hommes.

Traduit par MICHEL DEMUTH.

To avenge man.

© Galaxy Publishing Co., 1964.

© Éditions Opta pour la traduction.

LE PEUPLE DU CIEL

Par Poul Anderson

Recommencement ne signifie pas nécessairement répétition. Le développement de cultures différentes, après un conflit destructeur, pourra faire repartir l'homme sur le chemin des civilisations technologiques. Mais ce chemin n'est pas unique, bien que la tentation de l'isolationnisme et celle du chauvinisme risquent de se manifester à nouveau. Dans le récit qui suit, Poul Anderson parvient à montrer clairement ce que peuvent être de nouvelles traditions et de nouveaux tabous aux yeux de survivants (plus exactement, de descendants de survivants) qui ont déjà avancé sur les sentiers de la reconstruction.

I

L'ESCADRILLE des corsaires arriva juste avant le lever du soleil. Vue de sa hauteur (cinq mille pieds), la Terre était d'un bleu gris, nappée de brouillards locaux. Des canaux d'irrigation accrochaient les premières lueurs comme s'ils étaient emplis de mercure. Vers l'ouest, l'océan brillait ; il allait se perdre dans la pourpre et les étoiles.

Loklann-fils-de-Holber se pencha sur la lisse de son dirigeable-amiral, et braqua un télescope sur la cité. Un enchevêtrement de murs, de toits plats et de tours carrées surgit devant ses yeux. Les flèches de la cathédrale étaient teintées de rose par le soleil encore caché. Aucun barrage de ballons ne s'élevait. La rumeur devait être vraie, selon laquelle le Pério avait abandonné ses provinces limitrophes à leur sort. Donc toutes les richesses transportables du Meyco avaient dû se déverser dans S'Antôn, afin d'y être en lieu sûr – cela signifiait que

l'endroit valait bien un *raid*. Loklann se mit à sourire.

Robra-fils-de-Stann, le second du *Buffalo*, parla.

« Nous ferions mieux de descendre à deux mille pieds, suggéra-t-il. Surtout pour que les hommes ne soient pas chassés par le vent vers l'extérieur de la ville.

— Oui. » Le commandant secoua sa tête casquée. « Deux mille pieds ; d'accord. »

Leurs voix paraissaient singulièrement fortes là-haut, où seuls le vent et le craquement des cordages brisaient le silence. Autour des corsaires, le ciel étendait son immensité crépusculaire, frangée d'or rouge à l'est. Le pont de la galerie était couvert de rosée. Mais lorsque les longues trompes de bois lancèrent leurs signaux, elles ne semblèrent pas incongrues, pas plus que les ordres criés à distance sur les autres aéronefs, le bourdonnement des pieds des équipages, le tintamarre des guindeaux et des pompes de compresseurs actionnées à la main. Pour un Homme du Ciel, ces bruits faisaient partie du décor.

Les cinq grands appareils descendirent doucement en spirale. Les premiers rais du soleil firent étinceler les figures de proue dorées, hardiment dressées à l'avant pointu des nacelles, et allèrent jouer parmi les formes extravagantes peintes sur les ballons à gaz. Voiles et gouvernails se découpaient, incroyablement blancs, sur le fond noir de l'Occident.

« Holà », fit Loklann. Il venait d'examiner le port avec son télescope. « Voici du nouveau. Qu'est-ce que ça peut bien être ? »

Il passa le tube à Robra, qui le plaça devant son œil unique. Dans le cercle de verre apparurent un dock et des hangars de pierre vieux de plusieurs siècles, de la grande époque du Périó. Moins du quart de leur capacité était utilisé à présent. L'entassement habituel de misérables petites embarcations de pêche, un seul schooner caboteur et... oui, par Oktai le Faiseur d'Ouragans, il y avait aussi une chose monstrueuse, plus grande qu'une baleine, avec sept mâts incroyablement hauts !

« Je ne sais pas. » Le second abaissa le télescope. « Un étranger ? Mais venu d'où ? Pas de ce continent... »

— Je n'ai jamais vu une voilure comme ça, dit Loklann. Des voiles carrées aux mâts de hune, et des voiles latines au-dessous... » Il caressa sa courte barbe. Elle flamboyait comme des copeaux de cuivre dans la lumière du matin ; c'était un de ces blonds aux yeux bleus, si rares même chez les Hommes du Ciel, et absolument inconnus ailleurs. « Évidemment, dit-il, nous ne sommes pas experts en navires. Nous ne les voyons qu'en passant au-dessus. » Un dédain assez amical empreignait ses paroles : au moins, les matelots faisaient de bons esclaves – mais, bien sûr, les seuls véhicules convenant à un vrai guerrier étaient : au-dehors, un corsaire, et chez lui un cheval.

« Probablement un marchand, déclara-t-il. Nous le capturerons si possible. »

Il dirigea son attention vers des problèmes plus immédiats. Il n'avait pas de carte de S'Antôn, qu'il n'avait jamais vu auparavant. C'était le point le plus austral qu'eût jamais atteint le Peuple du Ciel lors de ses expéditions de rapines, et nul n'était guère descendu plus au sud : dans les temps anciens les véhicules aériens étaient encore trop primitifs, et le Pério était alors trop puissant. Aussi Loklann était-il obligé d'examiner la ville d'en haut, à travers les vapeurs blanches, et de dresser sur place son plan d'attaque.

« Cette grande plaza devant le temple... murmura-t-il. Notre contingent débarquera là. Les hommes du *Tempête* s'occuperont de cette grande bâtisse à l'est... voyons... on dirait un logement de chef. Par ici, le long du mur Nord, des casernes et un terrain de manœuvres, c'est visible – le *Coyote* s'occupera des soldats. Les hommes de la *Sorcière Céleste* atterriront sur les docks, s'empareront de l'artillerie tournée vers la mer et de ce navire bizarre, puis se joindront à l'attaque de la garnison. L'équipage de l'*Élan de Feu* devra atterrir à l'intérieur de la Poterne Est et envoyer un détachement à la Poterne Sud, pour juguler la population civile. Moi-même j'occuperai la plaza, et j'enverrai des renforts partout où il en faudra. C'est clair ? »

Il rentra sa longue-vue d'un coup sec. Certains des hommes qui se pressaient autour de lui portaient des cottes de mailles ; quant à lui, il préférait une cuirasse de peau durcie, à la mode Mong ; c'était presque aussi résistant et bien plus léger. Il était armé d'un pistolet, mais faisait beaucoup plus confiance à sa hache d'armes. Un archer pouvait tirer presque aussi vite qu'un fusil, avec autant de précision – et les armes à feu devenaient fabuleusement coûteuses à utiliser, à mesure que se raréfiaient les sources de soufre.

Il éprouvait la même tension que lorsqu'il était petit garçon, quand il ouvrait les cadeaux au matin du Mi-Hiver. Quels trésors d'esclaves, d'outils, de tissus et d'or, de combats, de hauts faits et de gloire éternelle allait-il trouver, Oktai seul le savait. Il était certain qu'un jour, il mourrait au combat : il avait offert tant de sacrifices devant ses idoles, qu'elles ne lui refuseraient sûrement pas sa mort guerrière, et sa chance de renaître Homme du Ciel.

« Allons-y ! » dit-il.

Il monta sur la rambarde de la coursive et sauta. Pendant un instant le monde tournoya, la cité se trouva au-dessus, puis fut remplacée par son *Buffalo*. Il tira alors la poignée d'ouverture, et les sangles du harnais le stabilisèrent violemment. Il évalua le vent et empoigna les cordes pour se diriger vers le sol.

Don Miwel Carabân, *calde* de S'Antôn d'Inio, offrit un festin somptueux à ses invités Maoraïs. Pas seulement parce que c'était une occasion historique, qui marquerait peut-être même un tournant dans le long déclin. (Don Miwel étant cette rare combinaison : un homme de sens pratique et qui savait lire, n'ignorait pas que le retrait des troupes du Périó au Brésil n'était pas un « repli stratégique provisoire ». Elles ne reviendraient jamais. Les provinces extérieures étaient livrées à elles-mêmes.) Mais il fallait convaincre les étrangers qu'ils avaient trouvé une nation riche, forte et profondément civilisée ; qu'il valait la peine de visiter les côtes Meycaines pour commercer et pour conclure finalement une alliance contre, les sauvages nordiques.

Le banquet dura jusqu'aux environs de minuit. Malgré que certains des vieux canaux d'irrigation fussent bouchés et n'eussent jamais été réparés – si bien que cactus et crotales logeaient dans les pueblos abandonnés –, la Province du Meyco était fertile. Les cavaliers Mongs du Tekkas, aux yeux bridés, avaient tué d'innombrables peones lors de leur raid, cinq années plus tôt ; fourches de bois et houes d'obsidienne étaient peu efficaces contre sabre et flèche. Il faudrait encore dix ans avant que la population revînt à son chiffre normal, et que revinssent les famines. Aussi Don Miwel offrit-il de nombreux plats : bœuf, jambon aux épices, olives, fruits, vins, noix, café – le Peuple de la Mer ne connaissait pas ce dernier, et ne l'apprécia guère – et cetera. Un spectacle suivit : musique, jongleurs, un assaut d'escrime entre quelques jeunes nobles.

Ensuite le chirurgien du *Dauphin*, qui était passablement éméché, offrit de montrer une danse des Îles. Musclée sous ses tatouages, sa silhouette brune évolua dans une série de contorsions qui firent pincer les lèvres des Dons collet-montés. Miwel lui-même remarqua :

« Cela me rappelle assez les danses de fertilité de nos peones », avec une courtoisie forcée qui suggéra au capitaine Ruori Rangi Lohannaso que les peones avaient une culture à la fois différente et peu intéressante.

Le chirurgien rejeta sa natte de cheveux et sourit.

« Maintenant, amenons les ouahinés du bateau pour leur monter une vraie hula, dit-il en Maoraï-Ingless.

— Non, répondit Ruori. Je crains que nous ne les ayons déjà choqués. Le proverbe dit : « Quand tu es aux Îles Solmon, noircis ta peau. »

— Je crois qu'ils ne *savent pas* s'amuser, se plaignit le Docteur.

— Nous ne savons pas encore quels sont leurs tabous, l'avertit

Ruori. Donc, soyons aussi graves que ces gens à la barbe en pointe, ne rions pas, ne pensons pas à l'amour avant d'être de retour à bord parmi nos ouahinés.

— Mais c'est stupide ! Que Nan-aux-dents-de-requin me croque si je vais...

— Tes ancêtres ont honte », fit Ruori. C'était la réprimande la plus grave qu'il pût faire sans devoir se battre avec l'autre. Il adoucit le ton pour en ôter la dureté, mais le docteur dut se taire. Ce qu'il fit en bredouillant une excuse, et il se retira avec sa confusion dans un recoin sombre, sous des fresques pâlies.

Ruori se tourna vers son hôte.

« Je vous demande pardon, S'ñor, dit-il dans la langue locale. Mes hommes parlent le Spagnol encore plus mal que moi.

— Bien sûr. » La longue forme habillée de noir de Don Miwel fit une petite révérence raide. Ce qui fit redresser grotesquement son épée, comme une queue. Ruori entendit pouffer un de ses officiers. Et pourtant, se dit le capitaine, les pantalons longs et les chemises à jabot étaient-ils pires que les sarongs, les sandales, et les tatouages de clans ? Coutumes différentes, tout simplement. Il fallait naviguer dans toute la Fédération Maorai, depuis Awai jusqu'à sa N'Zélanne natale, et à l'ouest jusqu'à Mlaya, pour se rendre compte de l'immensité de cette planète et de ses mystères.

« Vous parlez notre langue très excellemment, S'ñor », dit Donita Tresa Carabân. Elle sourit : « Peut-être mieux que nous, puisque vous avez étudié des textes très anciens avant de vous embarquer, et que le Spagnol a grandement changé depuis. »

Ruori sourit à son tour. La fille de Don Miwel en valait la peine. Le riche vêtement noir moulait des formes au moins aussi belles que partout ailleurs au monde ; et, bien que les Gens de la Mer prêtassent moins d'attention au visage des femmes, il vit que le sien était fier et bien fait, que le bec d'aigle de son père était adouci, que ses yeux étaient lumineux et que ses cheveux avaient la couleur de l'océan à minuit. Dommage que ces Meycains – les nobles, du moins – pensaient que leurs filles devaient être réservées uniquement au mari qu'ils finissaient par leur choisir. Il aurait aimé qu'elle échangeât ses perles et son argent pour un *lei*⁽¹⁾ et partir dans une pirogue du bateau, rien qu'eux deux, pour regarder le lever du soleil et s'aimer.

Cependant...

« Dans une telle compagnie, murmura-t-il, j'ai envie d'apprendre la langue moderne le plus vite possible. »

Elle s'abstint de faire la coquette derrière son éventail, habitude locale que les Hommes de la Mer trouvaient parfois désopilante, parfois irritante. Mais ses cils battirent. Ils étaient très longs ; et il vit que ses yeux étaient d'un vert pailleté d'or.

« Vous prenez des manières de cab'llero tout aussi vite, S'nor, dit-elle.

— Ne dites pas que notre langage est moderne, je vous prie », interrompit un homme en robe longue, à l'air cultivé. Ruori reconnut l'Evêco Don Carlos Ermosillo, un grand prêtre de ce Esu Carito qui semblait analogue au Lésu Haristi des Maoraïs. « Pas moderne, mais corrompu. Moi aussi, j'ai étudié les vieux livres imprimés avant la Guerre du Jugement. Nos ancêtres parlaient le véritable Spagnol. Notre version en est aussi dénaturée que notre société actuelle. » Il soupira. « Mais que peut-on espérer quand, même parmi les bien-nés, moins d'un homme sur dix sait écrire son nom ?

Il y avait beaucoup plus de lettrés pendant les beaux jours du Pério, fit Don Miwel. Vous auriez dû nous visiter cent ans plus tôt, S'nor ; vous auriez vu de quoi notre race était capable.

— Pourtant qu'était le Pério lui-même, sinon un état successeur ? demanda l'Evêco amèrement. Il unifia un vaste territoire, maintint la loi et l'ordre pendant un moment, mais qu'a-t-il créé de nouveau ? Son histoire a suivi le même cours regrettable que celui de mille royaumes précédents, et en conséquence le même jugement a été prononcé sur lui. »

Donita Tresa se signa. Même Ruori, qui joignait à son brevet de navigateur celui d'ingénieur, fut choqué.

« Pas d'atomiques ? s'exclama-t-il.

— Quoi ? Oh... ces vieilles armes qui détruisirent l'Ancien Continent ? Non, bien sûr que non. » Don Carlos hocha la tête. « Mais, d'une manière plus limitée, nous avons été aussi stupides et criminels que les ancêtres légendaires, et les résultats ont été comparables. On peut appeler cela gloutonnerie humaine ou punition d'el Dio, comme on voudra : je pense que les deux sont très semblables. »

Ruori regarda le prêtre.

« J'aimerais bavarder plus longtemps avec vous, S'nor, dit-il en espérant qu'il lui donnait le titre adéquat. Les hommes qui connaissent l'histoire, plutôt que les mythes, sont rares actuellement.

— Mais bien sûr, fit Don Carlos. J'en serai honoré. »

Donita Tresa s'agita impatiemment sur ses pieds légers.

« Nous avons coutume de danser... » dit-elle.

Son père rit.

« Ah ! oui. Les jeunes personnes sont impatientes, je présume. Nous aurons le temps de reprendre les discussions officielles demain, S'nor Capitaine. Que la musique commence ! »

Il fit un geste. L'orchestre attaqua. Certains instruments étaient tout à fait semblables à ceux des Maoraïs, les autres totalement inconnus. La gamme elle-même était différente... Ils avaient quelque chose comme ça en Stralie, mais... Une main se posa sur le bras de Ruori.

Baissant les yeux, il vit Tresa.

« Puisque vous ne me demandez pas de danser avec vous, dit-elle, puis-je être assez immodeste pour vous prier de m'inviter ? »

— Que signifie *immodeste* ? » s'enquit-il.

Elle rougit et tenta de l'expliquer, sans succès. Ruori décida que c'était un autre concept local qui manquait au Peuple de la Mer. Les Meycaines et leurs cavaliers se trouvaient déjà dans la salle de bal. Il les examina un moment. « Les mouvements me sont inconnus, dit-il, mais je crois que je pourrai apprendre rapidement. »

Elle s'inséra entre ses bras. C'était un contact agréable, même si rien ne devait en résulter.

« Vous vous en tirez bien, dit-elle au bout d'une minute. Est-ce que tout votre peuple est aussi gracieux ? »

Plus tard, il réalisa que c'était un compliment dont il eût dû la remercier ; mais en bon Insulaire, il prit cela pour une simple question et répondit :

« La plupart d'entre nous passent beaucoup de temps sur l'eau. Il faut développer un certain sens de l'équilibre et du rythme, sans lequel on risque de tomber à la mer. »

Elle fronça le nez.

« Oh ! arrêtez, dit-elle en riant. Vous êtes aussi solennel que le S'Ose de la cathédrale. »

Ruori sourit à son tour. C'était un homme jeune, grand, brun comme tous ceux de sa race, mais avec les yeux gris que possédaient nombre d'entre eux en héritage d'ancêtres Ingliss. Étant N'Zélannais, il était moins tatoué que certains hommes de la Fédération. Par contre, il avait incorporé un filigrane en os de baleine dans sa natte, son sarong était fait du plus beau batik, et il avait ajouté à l'ensemble une chemisette à franges. Son couteau – sans lequel tout Maoraï se sent absolument désarmé – formait un contraste ; il était vieux, usé, tant qu'on n'avait pas vu la lame : un véritable outil.

« Il faudra que je voie ce dieu appelé S'Ose, dit-il. Voudrez-vous me le montrer ? Ou plutôt... non, car je n'aurais pas d'yeux pour une simple statue.

— Resterez-vous longtemps ? demanda-t-elle.

— Aussi longtemps que possible. Nous devons explorer toute la côte Meycaine. Jusqu'à présent, le seul contact Maoraï avec le continent Mériken avait été une expédition depuis Awaï jusqu'en Californi. On a trouvé un désert et quelques sauvages. Des marchands Okkaïdiens nous ont dit qu'il y a des forêts encore plus au nord, où des hommes jaunes se battent contre des blancs. Mais ce qu'il y avait au sud de la Californi, nous ne le savions pas avant la présente expédition. Peut-être pouvez-vous nous dire ce qui nous attend en Su-Mérika.

— Assez peu de choses pour le moment, soupira-t-elle, même au Brésil.

— Ah ! mais d'adorables roses fleurissent, au Meyco. »

La bonne humeur de Tresa revint. « Et des paroles flatteuses en N'Zélann, minauda-t-elle.

— Loin de là. Nous sommes directs, c'est bien connu. Sauf, bien sûr, lorsque nous racontons les voyages que nous avons faits.

— Que raconterez-vous sur celui-ci ?

— Pas grand-chose, de crainte de voir tous les jeunes gens de la Fédération venir ici en foule. Mais je vous emmènerai à bord de mon navire, Donita, et je vous montrerai la boussole. Et par la suite elle se tournera toujours vers S'Antôn d'Inio. Vous serez, pour ainsi dire, ma rose des vents. »

À la grande surprise du Maoraï elle comprit, et se mit à rire. Souple entre ses mains, elle le conduisait à travers la salle de bal.

Ensuite, tandis que s'écoulait la nuit, ils dansèrent ensemble autant que le permettait la décence, ou un peu plus, et échangèrent diverses folies qui ne concernaient qu'eux. Vers l'aube, l'orchestre fut congédié et les invités, cachant des bâillements derrière leurs mains distinguées, commencèrent à prendre congé.

« Comme c'est fastidieux de rester pour recevoir les adieux, chuchota Tresa. Laissons-les croire que je suis déjà couchée. » Elle prit la main de Ruori et se glissa derrière une colonne, et de là vers un balcon. Une vieille servante, postée là pour servir de duègne aux couples qui s'aventuraient dehors, s'était enveloppée dans sa cape pour se garantir du froid... et s'était endormie. À part elle, le couple se trouvait seul au milieu des jasmins. Des brumes flottaient autour du palais, estompant la ville ; au loin résonnait le « todos buen » des hallebardiers arpentant les remparts. Vers l'ouest, le balcon faisait face à l'obscurité dans laquelle brillaient les dernières étoiles. Les sept grands mâts du *Dauphin* Maoraï recevaient les premiers rayons du soleil.

Tresa frissonna et se blottit contre Ruori. Ils ne dirent rien pendant un moment.

« Souvenez-vous de nous, dit-elle enfin, tout bas. Lorsque vous serez revenu parmi votre peuple plus heureux, ne nous oubliez pas ici.

— Comment le pourrais-je ? dit-il, ne plaisantant plus.

— Vous possédez tellement plus de choses que nous, dit-elle rêveusement. Vous m'avez dit que vos bateaux peuvent naviguer incroyablement vite – presque aussi vite que le vent. Que vos pêcheurs remplissent toujours leurs filets, que vos éleveurs de baleines gardent des troupeaux immenses, que vous exploitez même l'océan pour en tirer aliments, fibres, et... (elle caressa le tissu brillant de sa chemise) vous m'avez dit que ceci a été fabriqué à partir d'arêtes de poissons.

Vous m'avez dit que chaque famille possède une maison spacieuse et que chacun, ou presque, possède son propre bateau... Que même les petits enfants des îles les plus reculées savent lire, et ont des livres imprimés... Que vous n'avez aucune des maladies qui nous déciment... Que nul n'a faim et que tous sont libres... Oh ! ne nous oubliez pas, vous sur qui el Dio a souri ! »

Ensuite elle se tut, embarrassée. Il put voir que sa tête était redressée et ses narines dilatées. Après tout, songea-t-il, elle descendait d'une race qui pendant des siècles avait fait, et non reçu, la charité.

Aussi choisit-il ses mots avec soin :

« Tout cela est moins dû à nos vertus qu'à notre bonne fortune, Donita. Nous avons moins souffert que la plupart de la Guerre du Jugement ; et le fait que nous étions principalement des insulaires, a empêché notre population d'épuiser les riches possibilités de la mer. Ainsi nous... non, nous n'avons pas conservé les arts ancestraux perdus : il n'y en avait pas. Mais nous avons recréé une ancienne attitude, une façon de penser, qui a provoqué la différence : c'est la science. »

Elle fit un signe de croix.

« L'atome ! dit-elle en s'écartant de lui.

— Non, non, Donita, protesta-t-il. Tant de nations que nous avons découvertes récemment croient que la science a été cause de la ruine de l'ancien monde. Ou elles pensent que c'était un fatras de formules « toutes faites » pour fabriquer de hautes maisons ou pour bavarder à distance. Mais aucune de ces croyances n'est vraie. La méthode scientifique est seulement un moyen d'apprendre. C'est un... un perpétuel recommencement. Et voilà pourquoi vous autres, gens du Meyco, pouvez nous aider autant que *nous* pouvons vous aider, voilà pourquoi nous vous avons cherché, et pourquoi nous viendrons encore dans l'avenir frapper à vos portes avec espoir. »

Elle fronça les sourcils, mais quelque chose commençait à se faire jour en elle.

« Je ne comprends pas », dit-elle.

Il regarda autour de lui, à la recherche d'un exemple. Finalement, il désigna une série de petits trous dans l'appui du balcon.

« Qu'y avait-il ici auparavant ? demanda-t-il.

— Mais... Je ne sais pas. J'ai toujours vu ces trous.

— Je pense pouvoir vous le dire. J'ai vu la même chose ailleurs. C'était une grille en fer forgé. Mais elle a été arrachée il y a fort longtemps, et transformée en armes et en outils. Non ?

— C'est très vraisemblable, admit-elle. Le fer et le cuivre sont devenus très rares. Nous sommes obligés d'envoyer des caravanes à travers tout le pays, malgré le péril des bandits et des barbares, aux

ruines de Tàmico pour chercher notre métal. Il y eut un temps où des rails de fer se trouvaient à moins d'un kilomètre d'ici. Don Carlos me l'a dit. »

Il inclina la tête.

« Exactement. Les anciens épuisèrent le monde. Ils prirent les minerais, brûlèrent le pétrole et le charbon, érodèrent le terrain jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. J'exagère, évidemment. Il y a encore des dépôts minéraux çà et là. Mais pas suffisamment. La vieille civilisation usa tout le capital, pour ainsi dire. À présent la terre et les forêts sont revenues en quantité suffisante pour que le monde puisse tenter de reconstituer la « culture des machines » – sauf qu'il n'y a plus assez de minéraux et de combustibles. Pendant des siècles les hommes ont été obligés de détruire les vieux objets manufacturés, quand ils voulaient du métal. Les connaissances des anciens n'ont pas été perdues, loin de là ; elles sont simplement devenues inutilisables, parce que nous sommes beaucoup plus pauvres qu'eux. »

Il se pencha en avant, avec ferveur.

« Mais la connaissance et la découverte ne dépendent pas de la richesse, dit-il. Nous nous sommes tournés ailleurs, peut-être parce que nous avons aux Îles moins de métal à dévorer. La méthode scientifique est tout aussi applicable au vent, au soleil, à la matière vivante, qu'elle le fut au pétrole, au fer ou à l'uranium. Par l'étude de la génétique, nous avons appris comment créer les algues, le plancton, les poissons nécessaires à nos projets. La gestion scientifique des forêts nous donne le bois adéquat, des bases organiques de synthèses, un peu de combustible. Le soleil déverse une énergie que nous savons concentrer et employer. Le bois, la céramique, la pierre même peuvent remplacer le métal dans la plupart des utilisations. Le vent, grâce aux principes des couches d'air, ou de la loi de Venturi, ou du tube de Hilsch, fournit énergie, chaleur, réfrigération ; les marées peuvent être maîtrisées. Même à son présent stade primaire, la psychologie paramathématique permet de contrôler la population, au même titre que... Non, je parle maintenant comme un ingénieur, dans mon propre langage. Je vous demande pardon.

« Ce que je voulais dire, c'est que si seulement nous pouvions obtenir l'aide d'autre peuples, tels que le vôtre, sur une échelle mondiale, nous pourrions égaler nos ancêtres, ou les surpasser... pas dans leurs propres méthodes, qui étaient souvent ruineuses et à courte vue, mais par des réalisations uniquement nôtres... »

Sa voix s'éteignit. Elle ne l'écoutait plus. Elle regardait dans les airs, au-dessus de lui, et son visage était empreint d'horreur.

À ce moment des trompettes hurlèrent sur les remparts, et les cloches de la cathédrale se mirent en branle avec fracas.

« Par les neuf diables ! » Ruori se retourna et leva la tête. Le zénith

était maintenant tout à fait bleu. Au-dessus de S'Antôn flottaient paresseusement cinq formes d'orques. Le soleil neuf éclairait les armoiries déchiquetées peintes sur leurs flancs. Il estima inconsciemment qu'elles devaient mesurer chacune trois cents pieds de long.

Des objets couleur de sang s'épanouirent au-dessous, et descendirent lentement sur la ville.

« Le Peuple du Ciel ! fit une petite voix brisée derrière lui. Sant'sima Mari, priez pour nous ! »

III

Loklann heurta des dalles, roula, et rebondit sur ses pieds. Près de lui un cavalier sculpté surmontait une fontaine. Pendant un instant il admira la pierre, presque vivante ; ils n'avaient rien de semblable au canyon, au Zona, au Corado, dans aucun des royaumes montagnards. Et le temple qui s'élançait vers le ciel au bout de la plaza était d'un blanc immaculé.

La place avait été affairée ; les artisans et les fermiers venaient d'installer leurs stalles pour le marché hebdomadaire. La plupart d'entre eux s'égaillèrent en criant de terreur. Mais un grand individu rugit, empoigna un marteau de pierre et se précipita pour affronter Loklann. Il couvrait la fuite d'une jeune femme, sans doute son épouse, qui tenait un bébé dans ses bras. Sous le vêtement informe Loklann vit qu'elle n'était pas mal faite. Elle atteindrait un bon prix lorsque le marchand d'esclaves Mong viendrait la prochaine fois au Canyon. Son mari aurait enlevé un bon prix aussi mais Loklann, encore encombré de son parachute, n'avait pas le temps... Il sortit rapidement son pistolet et fit feu. L'homme tomba sur un genou, regarda le sang qui coulait entre ses doigts crispés sur son ventre, et s'effondra. Loklann jeta rapidement ses sangles. Ses bottes claquèrent derrière la femme. Elle hurla quand ses doigts la saisirent par le bras, et essaya de se libérer, mais l'enfant la gênait. Loklann la poussa en direction du temple. Robra se tenait déjà sur les marches.

« Place des gardes ! cria le Commandant. Nous pouvons entasser tous les prisonniers ici, en attendant de piller le temple. »

Un vieillard en robe de prêtre s'avança devant le portail. Il éleva une idole Meycaine en forme de croix, comme s'il voulait barrer le passage. Robra lui fendit le crâne d'un coup de hache, écarta le corps à coups de pied, et poussa violemment la femme à l'intérieur.

Il pleuvait des hommes en armes. Loklann souffla dans sa corne de bœuf pour les rassembler. Il fallait s'attendre à une contre-attaque d'un instant à l'autre... Oui, maintenant.

Une troupe de cavalerie Meycaine surgit dans un bruit de ferraille. C'étaient des hommes jeunes, à l'aspect fier, en pantalons larges, gorgerins de cuir, casques empanachés, avec des lances de bois durci au feu mais aussi des sabres d'acier. Tout à fait comme les nomades jaunes du Tekkas, qu'ils combattaient depuis des siècles. Mais le Peuple du Ciel avait aussi combattu les Jaunes. Loklann se mit à la tête de sa file, où son porte-enseigne avait déjà dressé le Drapeau de l'Éclair. La moitié des hommes du *Buffalo* installèrent des piques dont la pointe était en céramique aiguisée ; ils en affermirent la hampe dans le sol, puis attendirent. La charge déferla sur eux. Leurs piques s'abaissèrent. Quelques chevaux s'embrochèrent, les autres reculèrent en hennissant de terreur. Les piquiers transpercèrent leurs cavaliers. La seconde ligne de parachutistes s'avança avec la hache, l'épée, le couteau à dépecer. Le carnage dura quelques minutes. Les Meycains rompirent. Ils ne s'enfuirent pas, mais battirent confusément en retraite. C'est alors que les arcs du Canyon se mirent à vibrer.

Finalement il ne resta plus sur la place que les morts et les blessés. Loklann circula rapidement parmi ces derniers. Ceux qui n'étaient pas trop sérieusement blessés furent menés dans le temple. Autant collecter le plus possible d'esclaves, quitte à les trier plus tard.

Il entendit au loin un *hown* sourd.

« Le canon, fit Ribra en le rejoignant. Aux casernes.

— Eh bien, que l'artillerie s'amuse, en attendant que nos gars s'en occupent, dit Loklann sardonique.

— Bien sûr, bien sûr. » Robra semblait nerveux. « Je voudrais pourtant qu'ils nous donnent de leurs nouvelles. Il ne sert à rien de rester ici.

— Ça ne sera pas long », prédit Loklann.

En effet. Un messenger au bras cassé arriva en titubant.

« *Tempête*, dit-il, haletant. Ce grand immeuble où tu nous as envoyés... plein d'hommes d'épée... ils nous ont repoussés à la porte...

— Eh ? Je croyais que c'était simplement la maison du roi », dit Loklann. Il se mit à rire. « Peut-être le roi donnait-il une réception. Je vais y aller moi-même. Robra, prend le commandement ici. » Du doigt il appela trente hommes pour l'accompagner. Ils s'avancèrent par les rues vides et silencieuses, mis à part le craquement de leurs bottes et le cliquetis des armes. Les habitants terrifiés devaient se tapir derrière ces parois muettes. Il serait d'autant plus facile de les ramasser plus tard, lorsque le combat aurait cessé et que commencerait la mise à sac.

Un vacarme se fit entendre. Courant, Loklann arriva en tête au dernier coin de rue. En face de lui il vit le palais, vieille construction au toit de tuiles rouges, aux murs jaunis percés de nombreuses fenêtres vitrées. Les hommes du *Tempête* se battaient devant l'entrée principale. Leurs morts et blessés du dernier assaut étaient nombreux.

Loklann comprit d'un coup d'œil la situation.

« Il ne viendrait pas à l'idée de ces têtes de lard d'envoyer un détachement par une porte latérale, non ? grogna-t-il. Jonak, prends quinze gars, et enfoncez une porte plus petite ; puis attaquez les défenseurs par-derrière. Nous, nous allons les occuper en vous attendant. »

Il leva sa hache teintée de rouge.

« À Canyon ! À Canyon ! » cria-t-il. Ses soldats beuglèrent derrière lui et tous coururent au combat.

La dernière vague, ensanglantée, venait juste de reculer, le souffle court. Une demi-douzaine de Meycains se tenait sur le large seuil. C'étaient tous des nobles : hommes farouches, porteurs de barbiches et de moustaches cirées, habillés en noir de cérémonie, une cape rouge enroulée sur le bras gauche en guise de bouclier, et une longue, fine épée dans la main droite. Derrière eux se tenaient d'autres nobles, prêts à prendre la place de ceux qui tombaient.

« À Canyon ! hurla Loklann en se ruant.

— *Quel Dio wela !* » cria un Don grisonnant. Une chaîne d'office en or pendait à son cou. Sa lame s'allongea en sifflant.

Loklann leva sa hache et para. Le Don était rapide, et riposta par une botte qui atteignit la poitrine du corsaire. Mais six couches de cuir durci firent dévier la pointe. Les hommes de Loklann arrivèrent des deux côtés, sans se soucier des coups, et se mirent à frapper. Il heurta l'épée de l'ennemi : elle fut arrachée de la main de son propriétaire.

« *Ah ! no Don Miwel !* » s'écria un jeune personnage proche du calde. Le vieil homme gronda, lança les mains en avant, et réussit à les serrer sur la hache de Loklann. Il l'arracha avec la force d'un géant. Loklann lut la mort dans ses yeux. Don Miwel leva la hache. Loklann dégaina son pistolet et tira à bout portant.

Pendant que Don Miwel tombait. Loklann le saisit, ôta la chaîne d'or qu'il plaça autour de son propre cou. Se redressant, il reçut un coup violent qui fut détourné par son casque. Il récupéra sa hache, écarta les pieds, et se mit à cogner.

La ligne de défense vacilla.

Une clameur s'éleva derrière Loklann. Il se détourna et vit des armes étinceler dans le dos de ses propres hommes. Avec un juron il comprit : il y avait eu dans le palais plus de gens que ceux qui tenaient le portail. Les autres avaient fait une sortie par-derrière et se trouvaient maintenant dans son dos !

Une pointe perça sa cuisse. Il ne ressentit qu'une piqûre, mais la rage se mit à luire dans ses yeux.

« Porc, puisses-tu renaître porc ! » rugit-il. Sans même s'en rendre compte, il se dégagea. Il réussit à s'ouvrir un espace, passa sur le côté et contempla la bataille.

Les nouveaux venus étaient surtout des gardes du palais, à en juger par leurs uniformes gaiement bariolés, leurs piques et leurs machettes. Mais ils avaient des alliés, une douzaine d'hommes comme Liklann n'en avait jamais vu – et n'en avait entendu parler. Ils avaient la peau brune et la chevelure noire des Injuns, mais leurs visages ressemblaient plutôt à ceux des Blancs ; des dessins bleus compliqués recouvraient leurs corps habillés d'une simple bande de tissu enroulée et de guirlandes de fleurs. Ils maniaient des couteaux et des casse-têtes avec une dextérité diabolique.

Loklann déchira la jambe de son pantalon pour examiner sa blessure. Ce n'était pas grand-chose. Plus sérieuse était la raclée que prenaient ses hommes. Il vit Mork-fils-de-Brenn se précipiter, l'épée haute, sur un des étrangers bruns, un grand homme qui avait ajouté une blouse chatoyante à sa jupe. Mork avait tué quatre hommes au pays, à coup sûr, et nul ne savait combien au cours de ses expéditions. L'homme brun attendait, un couteau entre les dents, les mains pendantes. Comme l'épée s'abattait, l'homme brun ne fut plus là, tout simplement. Souriant derrière son couteau, il frappa du tranchant de la main le poignet qui tenait l'épée. Loklann entendit distinctement les os craquer. Mork hurla. L'étranger le frappa à la pomme d'Adam. Mork tomba à genoux, cracha du sang, s'écroula, et ne bougea plus. Un autre Homme du Ciel chargea en brandissant sa hache. L'étranger – incroyablement – évita l'arme, reçut le corps en mouvement sur sa hanche, et l'accompagna dans son élan. La tête de l'Homme du Ciel heurta le pavé et il ne bougea plus.

Loklann voyait maintenant que les nouveaux venus formaient un carré autour d'autres qui ne combattaient pas. Par Oktai et par Ulagule-Mangeur-d'Hommes, ces bâtards emmenaient toutes les femmes du palais ! Et toute lutte contre eux avait cessé ; les corsaires, hargneux, restaient en arrière en tenant leurs membres blessés.

Loklann accourut.

« À Canyon ! À Canyon ! vociféra-t-il.

— Ruori Rangi Lohasanno » fit poliment le grand étranger. Il aboya une série de commandements. Sa troupe commença à s'éloigner.

« Attaquez-les, racaille ! » mugit Loklann. Ses hommes se regroupèrent et les poursuivirent. Les piques de l'arrière-garde les firent reculer. Loklann menait un assaut vers l'avant du carré mouvant.

Le grand homme le vit arriver ; ses yeux gris se fixèrent sur la

chaîne du calde, et devinrent de glace.

« Ainsi tu as tué Don Miwel », dit Ruori en Spagnol. Loklann le comprit ; il avait appris cette langue par ses prisonniers et ses concubines, lors de nombreux raids antérieurs, plus au nord. « Vil fils de skua ! »

Le pistolet de Loklann se leva. La main de Ruori eut un geste vif. Soudain le couteau se trouva planté dans les biceps de l'Homme du Ciel. Il lâcha son pistolet.

« Je le reprendrai ! » cria Ruori. Puis, à ses hommes Venez. Au bateau. »

Loklann regarda le sang ruisseler sur son bras. Il entendit un cliquetis d'armes lorsque les réfugiés percèrent la ligne des hommes du Canyon épuisés. Le groupe de Jonak apparut à l'entrée principale – qui était maintenant déserte, ses défenseurs survivants étant partis avec Ruori.

Un homme s'approcha de Loklann, qui contemplait toujours son bras.

« On les poursuit, Commandant ? demanda-t-il, presque timidement. Jonak peut nous conduire.

— Non, dit Loklann.

— Mais ils doivent escorter une centaine de femmes, dont un tas de jeunes. »

Loklann se secoua, comme un chien sortant d'un profond rêve glacé.

« Non. Je veux trouver le *médic* et faire recoudre cette blessure. Ensuite nous aurons beaucoup d'autres choses à faire. Nous pourrions régler nos comptes avec ces étrangers plus tard, si l'occasion s'en présente. Il y a une ville à piller !

IV

Il y avait des morts éparpillés sur les quais ; certains étaient brûlés. Ils paraissaient singulièrement petits près des entrepôts, comme des poupées de chiffon jetées par quelque enfant en pleurs. L'odeur de la poudre piquait les narines.

Atel Hamid Seraio, le second, qui avait été laissé à bord avec les hommes, menait un groupe à la rencontre de Ruori. Il salua à la mode des Îles, si familièrement que même en ces circonstances quelques Meycains parurent choqués.

« Nous étions sur le point d'aller à votre recherche, capitaine », dit-

il.

Ruori regarda vers la forêt de gréments du *Dauphin*.

« Que s'est-il passé ici ? demanda-t-il.

— Une bande de ces démons a atterri là-bas, près de la batterie. Ils ont pris les canons pendant qu'on se demandait encore ce qui arrivait. Certains sont partis vers le bruit du quartier nord – où loge l'armée, je crois. Mais le reste de la bande nous a attaqués. Avec notre plat-bord à dix pieds au-dessus du quai, et notre entraînement à lutter contre les pirates, ils n'ont pas eu de veine. Je leur ai donné une dose de flammes. »

Ruori grimaça devant les corps carbonisés. Sans doute l'avaient-ils mérité, mais il n'aimait pas l'idée de projeter de l'huile de baleine enflammée sur des hommes en vie.

« Dommage qu'ils n'aient pas essayé du côté de la mer, ajouta Atel en soupirant. On a une si mignonne catapulte à harpon. J'en ai utilisé une pareille il y a quelques années près de l'Hinja, quand un boucanier Sinois s'était approché un peu trop près. Sa jonque avait fait le même bruit qu'une baleine.

— Les hommes ne sont pas des baleines ! dit sèchement Ruori.

— D'accord, capitaine, d'accord, d'accord. » Atel recula devant cette violence, un peu inquiet. « Je ne voulais rien dire de mal. »

Ruori se ressaisit et croisa ses bras.

« Je me suis emporté sans cause, dit-il gravement. Je me ris au nez.

— Ce n'est rien, capitaine. Je disais donc : nous les avons battus et finalement ils se sont retirés. J'imagine qu'ils reviendront avec des renforts. Que faisons-nous ?

— C'est ce que j'ignore », dit Ruori d'une voix morne. Il se tourna vers les Meycains, dont les visages exprimaient l'inquiétude et l'incompréhension. « Je vous demande pardon, Dons et Donitas, fit-il en Espagnol. Il me racontait seulement ce qui s'était passé.

— Ne vous excusez pas ! » dit Tresa Carabân, se mettant en avant. Quelques hommes parurent un peu choqués, mais ils étaient trop fatigués, trop hébétés pour lui reprocher son audace ; et pour Ruori, il était naturel qu'une femme agisse aussi librement qu'un homme. « Vous avez sauvé nos vies, capitaine. Plus que nos vies. »

Il se demanda ce qui était pire que la mort, puis hocha la tête. L'esclavage, bien sûr, les liens et les fouets et une vie de travaux forcés sur une terre étrangère. Ses yeux s'attardèrent sur elle, sur les longs cheveux désordonnés, sur les douces épaules, sur la robe déchirée, sur la fatigue et les traces de larmes de son visage. Il se demanda aussi si elle savait que son père était mort. Elle se tenait droite et le regardait avec un étrange air de défi.

« Nous ne sommes pas certains de ce que nous devons faire, dit-il avec gêne. Nous ne sommes que cinquante hommes. Pouvons-nous

aider votre ville ? »

Un jeune noble, vacillant sur ses jambes, répondit :

« Non. La ville est perdue. Vous pouvez mener ces dames en lieu sûr, c'est tout. »

Tresa protesta :

« Vous abandonnez déjà, S'nor Dônoju ?

— Non, Donita, souffla le jeune homme. Mais j'espère pouvoir me confesser avant de retourner au combat, car je suis un homme mort.

— Venez à bord », dit brièvement Ruori.

Il s'engagea le premier sur la planche. Liliu, une des cinq ouahinés du navire, courut au-devant de lui. Elle jeta les bras à son cou en criant :

« J'ai eu peur que vous ne soyez tous tués !

— Pas encore. » Ruori se dégagea le plus doucement qu'il put. Il vit que Tresa, raide comme un piquet, les fusillait du regard. Il fut intrigué – ces curieux Meycains pensaient-ils qu'un équipage pouvait s'embarquer pour un voyage de plusieurs mois sans emmener quelques filles ? – puis il décida que le costume des ouahinés, très semblable à celui des hommes, allait à l'encontre de la mode locale. Au Nan avec leurs ridicules préjugés. Mais il était peiné que Tresa s'écartât de lui.

Les autres Meycains regardaient autour d'eux. Ils n'avaient pas tous visité le bateau à son arrivée. Ils examinaient avec étonnement les filins et les vergues, les profondeurs de l'entrepont et le lance-harpon, les cabestans et le beaupré... et les matelots. Les Maoraïs souriaient pour les encourager. Jusqu'à présent la plupart s'amusaient follement. Ces hommes qui plongeaient par jeu après les requins, ou qui voguaient, seuls, sur une pirogue à balancier pendant un millier de milles marins pour visiter un ami, ne craignaient guère une petite escarmouche.

Mais ils n'avaient pas discuté avec le grave Don Miwel, le gai Don Ouan et le doux Evèco Ermosillo, pour les voir morts ensuite sur le parquet de danse, songea Ruori avec amertume.

Les Meycaines, dames et servantes, se serraient en pleurant les unes contre les autres. Les gens du palais formaient un rang solide autour d'elles. Les nobles, ainsi que Tresa, montèrent avec Ruori sur le pont arrière.

« Maintenant, dit-il, parlons. Qui sont ces bandits ?

— Le Peuple du Ciel, chuchota Tresa.

— Ça, je l'ai vu. » Ruori jeta un coup d'œil sur les aéronefs qui patrouillaient en haut. Ils avaient la sinistre beauté de certains barracudas. Ça et là des colonnes de fumée montaient vers eux. « Mais qui sont-ils ? D'où viennent-ils ?

— Ce sont des Nor-Mérikains, répondit-elle d'une petite voix sèche. Ils viennent des plateaux sauvages autour du Grand Canyon creusé par

le fleuve Corado ; ce sont des montagnards. On dit qu'ils ont été chassés des plaines de l'est par les envahisseurs Monges, il y a fort longtemps ; mais ils ont refait leurs forces dans les collines et les déserts, ont vaincu quelques tribus Monges et ont noué des relations amicales avec les autres. Pendant cent ans ils ont harcelé nos frontières du nord. Mais c'est la première fois qu'ils s'aventurent si loin au sud. Nous ne les attendions absolument pas – je suppose que leurs espions ont appris que la plupart de nos soldats sont vers le Rio Gran, en train de pourchasser des rebelles... » Elle frissonna.

Le jeune Dônoju cracha :

« Ce sont des chiens de païens ! Ils ne savent que voler et brûler et tuer ! » il s'affaissa. « Qu'avons-nous fait pour qu'ils se déchaînent sur nous ? »

Ruori se frotta pensivement le menton.

« Ils ne peuvent pas être sauvages à ce point, murmura-t-il. Ces ballons sont meilleurs que tout ce qu'a tenté de faire ma Fédération. Le tissu... un procédé synthétique ? Sans doute, sinon il ne conserverait pas longtemps l'hydrogène. Ils n'emploient sûrement pas l'hélium ! Mais pour produire de l'hydrogène à cette échelle, il faut une industrie. Une bonne chimie empirique, au moins. Ils l'électrolysent même peut-être... Doux Lésu ! »

Il réalisa qu'il venait de parler dans son langage natal.

« Je vous demande pardon, fit-il. Je me demandais ce que nous pourrions faire. Mon bateau ne transporte pas d'appareils volants. »

De nouveau il leva la tête. Atel lui passa ses jumelles. Il les braqua sur le dirigeable le plus rapproché. L'énorme poche à gaz et la nacelle – aussi grande que nombre de bateaux Maoraïs – formaient un ensemble parfaitement aérodynamique. La nacelle, faite de rotin tressé sur un bâti en bois, semblait légère, mais résistante. Aux trois-quarts de sa hauteur, une galerie courait tout autour, sur laquelle l'équipage pouvait circuler et travailler. À certains intervalles, le long du garde-fou, se trouvaient des machines actionnées à la main. Certaines devaient servir de palans, mais les autres évoquaient des catapultes. Donc les dirigeables des divers chefs devaient se battre entre eux occasionnellement, dans les royaumes du nord. C'était peut-être utile à savoir. Les psychologues politiques de la Fédération étaient experts au jeu du « diviser pour régner ».

Le mode de propulsion était extrêmement intéressant. Près des proues de nacelles, deux espars latéraux avançaient d'environ cinquante pieds, l'un au-dessus de l'autre. Ils supportaient de chaque côté deux cadres montés sur pivots, auxquels étaient fixées des voiles carrées. Une paire d'espars identiques perçait l'arrière : en tout, huit voiles. Des surfaces de gouverne, en ailerons de requin, étaient arrimées au ballon proprement dit. Voiles et gouvernails étaient

orientés par des câbles filant à travers poulies et renvois jusqu'aux guindeaux de la galerie. En altérant leur disposition, il devait être possible de se diriger au moins vers plusieurs points dans le vent. Eh oui... le vent se déplace dans différentes directions, à des niveaux différents. Un dirigeable pouvait descendre en vidant plusieurs compartiments du ballon de gaz, et en comprimant l'hydrogène dans des réservoirs spéciaux ; il pouvait monter en regonflant ou en lâchant du ballast. (Mais ce dernier procédé devait être employé uniquement lors des voyages de retour, quand la réserve de gaz diminuait à cause des fuites.) Avec ses voiles, ses gouvernails, et sa capacité de trouver un vent raisonnablement favorable, un tel dirigeable pouvait traverser plusieurs milliers de milles pour faire ses ravages, avec une cargaison très importante. Oh ! un magnifique appareil !

Ruori abaissa ses jumelles.

« Le Pério n'a construit aucun aéronef pour se défendre ? demanda-t-il.

— Non, murmura l'un des Meycains. Nous n'avons jamais eu que des ballons. Nous ignorons comment fabriquer un tissu qui retiendra longtemps le gaz élévateur, ou comment diriger le vol, donc... » Sa voix s'éteignit.

« Et, étant une culture non-scientifique, vous n'avez jamais songé à faire des recherches systématiques pour apprendre ces procédés », fit Ruori.

Tresa, qui était en train de contempler sa cité, fit volte-face.

« C'est facile à dire ! s'écria-t-elle. Vous n'avez pas eu à repousser les Mongs au nord et les Raucaniens au sud, siècle après siècle. Vous n'avez pas été obligés de sacrifier vingt années et dix mille vies humaines à construire canaux et aqueducs pour que moins de gens meurent de faim... Vous n'avez pas à supporter le poids d'une majorité de peones qui ne savent que travailler, qui sont incapables de protéger leurs intérêts parce qu'on ne le leur a jamais appris étant donné que leur existence est une charge trop lourde pour notre patrie... Il vous est facile de vous promener sur l'eau avec vos ribaudes sans chemise et de vous moquer de nous ! Qu'auriez-vous fait, tout-puissant S'nor Capitaine ?

— Du calme, intervint le jeune Dénoju. Il nous a sauvé la vie.

— Et alors ? » dit-elle à travers ses dents et ses larmes. Son minuscule soulier de danse frappa le pont.

Pendant un instant, Ruori se demanda ce qu'était une ribaude. Cela avait un son peu flatteur. Parlait-elle des ouahinés ? Mais pour une femme, n'était-ce pas la façon la plus honorable de se constituer une belle dot, en hasardant sa vie au côté des hommes de son peuple, dans une mission de découverte et de civilisation ? Que pourrait raconter Tresa à ses petits-enfants par les soirées pluvieuses ?

Il se demanda aussi pourquoi elle le troublait tant. Il avait déjà remarqué auparavant, chez quelques Meycains, une intensité presque terrifiante entre mari et femme. Comme si une épouse était plus qu'une amie respectée et une associée. Mais quelle autre relation était possible ? Un expert en psychologie l'aurait su peut-être ; Ruori était décontenancé.

Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, et dit tout haut :

« Ce n'est pas l'heure de se faire des impolitesses. »

Il dut employer un terme Spagnol qui n'avait pas tout à fait la même portée.

« Nous devons nous décider. Êtes-vous certains qu'il n'y a aucun espoir de repousser les pirates ?

— Non, à moins que S'Anton en personne fasse un miracle », fit Dônoju d'une voix éteinte.

Puis, se redressant :

« Il n'y a qu'une chose que vous puissiez faire pour nous, S'nor. Si vous partiez maintenant avec les femmes. Il y a parmi elles des dames de haute naissance, qui ne doivent pas être vendues pour la captivité et le déshonneur. Emmenez-les au sud, à Port Wanawato, dont le calde s'occupera de leur sort.

— Il ne me plaît guère de fuir, dit Ruori en regardant les hommes tombés sur l'appontement.

— S'nor ce sont *des dames* ! Au nom d'el Dio, ayez pitié d'elles ! »

Ruori étudia les visages barbus et crispés. Il avait envers eux une grosse dette d'hospitalité, et il ne voyait pas d'autre moyen de la payer.

« Si vous le désirez, dit-il lentement. Mais... et vous-mêmes ? »

Le jeune noble s'inclina comme devant un roi.

« Notre gratitude et nos prières vous accompagneront, seigneur capitaine. Quant à nous, bien sûr, nous retournons nous battre. » Il se raidit et cria : « Attention ! Formez les rangs ! »

Quelques baisers rapides s'échangèrent sur le pont, puis les hommes du Meyco Franchirent la planche et regagnèrent la ville.

Ruori frappa du poing la lisse de poupe.

« S'il y avait seulement *un* moyen ! grommela-t-il. Si je pouvais faire quelque chose ! » Puis, presque avec espoir : « Pensez-vous que les bandits pourraient nous attaquer ?

— Uniquement si vous restez ici », dit Tresa. Ses yeux étaient des morceaux de glace. « Plût à Mari que vous ne vous fussiez jamais voué à la mer !

— S'ils viennent sur nous en pleine mer...

— Je ne crois pas. Vous transportez une centaine de femmes, et peu de marchandises. Le Peuple du Ciel peut avoir dix mille femmes, autant d'hommes, et tous les trésors de notre ville. Pourquoi prendrait-

il la peine de vous pourchasser ?

— Oui... oui...

— Partez donc, dit-elle froidement. Vous n'osez pas attendre. »

Il lui fit face. C'était un véritable soufflet. « Que voulez-vous dire ? demanda-t-il. Croyez-vous que les Maoraïs soient des lâches ? » Elle hésita. Puis, avec honnêteté : « Non.

— Alors pourquoi me bafouez-vous ?

— Oh ! laissez-moi ! » N'en pouvant plus elle s'agenouilla contre le bastingage et enfouit sa tête dans ses bras.

Ruori la quitta et donna des ordres. Des hommes grimpèrent dans la mâture. La toile ferlée fut libérée et claqua dans la brise. Au-delà de la jetée l'océan jetait des éclats bleus frangés de blanc ; des mouettes planaient dans le ciel. Ruori ne voyait rien ; il se rappelait ce qu'il avait aperçu en menant la retraite du palais.

Un homme désarmé, gisant le crâne ouvert. Une fille de douze ans à peine, hurlante, que deux corsaires entraînaient vers une ruelle. Un vieillard terrifié qui s'enfuyait en faisant des crochets, pendant que quatre arbalétriers tiraient sur lui au jugé, et éclataient de rire lorsqu'il tombait transpercé et se traînait sur les mains. Une femme assise hébétée sur la chaussée, son vêtement en lambeaux, près d'un bébé dont la tête avait été fracassée. Une petite statue dans sa niche – une image pieuse – avec un bouquet de violettes fanées à ses pieds, décapitée par une masse d'armes. Une maison en train de brûler, et des hurlements provenant de l'intérieur.

Subitement les aéronefs ne lui semblèrent plus magnifiques.

Oh ! pouvoir les atteindre, les arracher du ciel !

Ruori s'arrêta net. Près de lui, l'équipage choquait le cabestan. Il n'entendit que vaguement la mélodie des haleurs aux jeunes voix profondes, pleins de la joie d'avoir toujours été libres et bien nourris.

« Larguez les amarres ! modula le second.

— Pas encore ! Pas encore ! Attendez ! »

Ruori courut vers la poupe, gravit l'échelle, passa près du timonier, et retrouva Donita Tresa. Elle s'était relevée, mais gardait la tête basse ; ses cheveux cachaient sa figure.

« Tresa », haleta Ruori, « Tresa, j'ai une idée. Je crois... Il y a peut-être une chance... Peut-être pouvons-nous les combattre, malgré tout ! »

Elle leva la tête. Ses ongles pincèrent l'avant-bras de Ruori jusqu'au sang. Il balbutia rapidement :

« Il faut pour cela... les attirer... jusqu'à nous. Au moins deux de leurs appareils... doivent nous poursuivre... en haute mer. Je pense qu'alors – je ne suis pas certain des détails, mais il est possible... que nous puissions les affronter... même les mettre en fuite... »

Elle le regardait toujours fixement. Il hésita.

« Évidemment, dit-il, nous pouvons perdre la bataille. Et nous

avons ces femmes à bord.

— Si vous perdez, demanda-t-elle – si bas qu'il put à peine l'entendre – serons-nous tués ou serons-nous capturés ?

— Je crois que nous mourrons.

— C'est bien. » Elle approuva de la tête en frissonnant. « Oui. Dans ce cas, battez-vous.

— Il y a une chose dont je ne suis pas sûr. Comment les inciter à nous pourchasser. » Il fit une pause. « Si quelqu'un se laissait volontairement... capturer par eux – et leur disait que nous emportons un gros trésor – le croiraient-ils ?

— Vraisemblablement. » La vie, et même l'ardeur, renaissaient dans sa voix. « Disons... le trésor du calde. Il n'en a jamais eu, mais ces bandits croient sûrement que les caves de mon père regorgeaient d'or.

— Alors quelqu'un doit aller à eux », fit Ruori. Il lui tourna le dos, joignit les doigts, et poursuivit péniblement – vers une conclusion qu'il ne voulait pas formuler lui-même. « Mais ça ne peut pas être *n'importe qui*. Un homme... ils le jetteraient avec les autres esclaves, n'est-ce pas ? Ils ne l'écouteraient même pas ?

— Probablement. Très peu d'entre eux entendent le Spagnol. Au moment où l'homme qui parlerait de trésor finirait par se faire comprendre, ils seraient sans doute à mi-chemin de leur pays. » Tresa gémit. « Qu'allons-nous faire ? »

Ruori voyait la solution, mais il ne pouvait se résoudre à l'exposer.

« Je regrette, murmura-t-il. Tout compte fait, mon idée n'était pas fameuse. Partons d'ici. »

Pour lui faire face, la jeune fille dut passer entre la rambarde et Ruori, le frôlant comme s'ils dansaient de nouveau. Sa voix était ferme.

« Vous connaissez un moyen.

— Non !

— En une nuit, j'ai appris à vous connaître. Vous faites un piètre menteur. Parlez. »

Il détourna les yeux. Il réussit à prononcer :

« Une femme – pas une femme quelconque, mais une très belle femme – ne serait-elle pas rapidement amenée devant leur chef ? »

Tresa fit un pas de côté. La couleur se retira de ses joues.

« Si, dit-elle. Je pense que si.

— Mais aussi, fit Ruori malheureux, elle pourrait être tuée. Ces hommes tuent par plaisir. Je ne peux faire risquer la mort à une personne confiée à ma protection.

— Sot de païen, dit-elle entre ses dents, croyez-vous que c'est le risque d'être tuée qui m'inquiète ?

— Que pourrait-il arriver d'autre ? » demanda-t-il, surpris. Puis :

« Oh ! oui, évidemment... la femme deviendrait une esclave si nous perdions la bataille. Quoique je suppose, si elle est belle, qu'elle serait bien traitée.

— Et c'est là tout ce que vous... » Tresa s'interrompit. Il n'eût jamais cru qu'un sourire pouvait ainsi montrer la pure souffrance. « Bien sûr... j'aurais dû réaliser. Votre peuple a d'autres façons de voir.

— Que voulez-vous dire ? » bredouilla-t-il.

Un instant encore, elle serra les poings. Puis, à moitié pour elle-même :

« Ils ont tué mon père, oui, je l'ai vu mort sous le porche. Ils feraient de ma cité une ruine peuplée de cadavres. »

Elle leva la tête. « J'irai, dit-elle.

— Vous ? » Il la saisit par les épaules. « Mon, sûrement pas vous ! une des autres...

— Pourrais-je en envoyer une autre ? Je suis la fille du calde ! »

Se dégageant, elle traversa le pont arrière, descendit l'échelle vers la coupée. Elle regardait au loin. Quelques paroles vinrent jusqu'à lui :

« Après, *s'il y a un après*, il y a toujours le couvent. »

Il ne comprit pas. Il resta sur place ; tout en la regardant, il se maudit jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Alors il dit :

« Larguez ! » et le navire prit la mer.

V

Les Meycains se battirent avec acharnement, rue par rue et maison par maison, mais au bout de quelques heures leurs soldats survivants avaient été refoulés dans le quartier nord-est de S'Antôn. Ils ne s'en rendaient pas compte, mais un Chef du Ciel les voyait d'en haut ; un dirigeable corsaire était maintenant amarré à la cathédrale, avec une échelle de corde permettant aux hommes de descendre et monter – et l'autre aéronef, mené par un équipage réduit, lui apportait les nouvelles.

« C'est bon, dit Loklann. Nous les tiendrons en haleine avec le quart de nos forces. Je ne crois pas qu'ils passeront. Pendant ce temps le reste de notre troupe pourra tout organiser ; ne laissons pas à ces créatures le temps de se cacher avec leur argenterie. Dans l'après-midi, quand nous serons reposés, nous lâcherons des parachutistes derrière les troupes ennemies ; ils les pousseront dans nos lignes, et nous les détruirons ! »

Il ordonna que le *Buffalo* soit mis au sol, afin de pouvoir charger immédiatement le butin le plus précieux. Les hommes étaient beaucoup trop brutaux : de bons gars, mais aptes à endommager dans leur hâte une tunique, une coupe, ou une croix ciselée ; et quelquefois ces objets Meycains étaient trop beaux pour être donnés, encore moins vendus.

L'aéronef-amiral descendit le plus possible. Il resta cependant à mille pieds, car les pompes à main et les réservoirs en alliage d'aluminium ne permettaient pas une grande compression de l'hydrogène. Dans un air plus froid, plus dense, il aurait flotté encore plus haut. Mais des cordes en descendirent, vers une équipe rapidement assemblée au sol. Au pays, il y avait un cabestan à cliquet devant chaque loge, si bien que quatre femmes suffisaient à amener au sol un dirigeable. On détestait le système, employé en cas désespéré, de lâcher du gaz : car les Gardiens pouvaient à peine suffire à la demande – en dépit d'un nouveau générateur solaire ajouté à leur station hydroélectrique – et devaient se faire payer en conséquence. (C'est du moins ce que prétendaient les Gardiens, mais peut-être se servaient-ils de leur immunité, supérieure à celle des rois, pour hausser leurs prix. Certains chefs, y compris Loklann, s'étaient mis à expérimenter pour eux-mêmes la production de l'hydrogène, mais il fallait longtemps pour reconstituer un art que même les Gardiens ne comprenaient qu'à moitié.)

Ici, des hommes forts, en nombre suffisant, remplacèrent la machinerie. Le *Buffalo* fut bientôt amarré sur la plaza de la cathédrale, qu'il remplissait presque. Loklann inspecta lui-même chaque cordage. Sa jambe blessée lui faisait mal, sans pour cela l'empêcher de marcher. Plus grave était l'état de son bras droit, dont les agrafes le faisaient plus souffrir que la coupure initiale. Le *média* l'avait averti de ne pas trop s'en servir. Ce qui l'obligerait à se battre de la main gauche, car *jamais* on ne pourrait dire que Loklann-fils-de-Holber se serait tenu à l'écart du combat. Mais il n'était que la moitié de lui-même.

Il toucha le couteau qui l'avait frappé. Du moins avait-il gagné une bonne lame pour ses peines. Et... le propriétaire n'avait-il pas dit qu'ils se retrouveraient, pour décider de celui qui garderait le poignard ? Il y avait un présage dans ces paroles. Et... quel plaisir de faire réincarner ce Ruori !

« Mon commandant, mon commandant ! »

Loklann tourna la tête. Yuw-Hache-Rouge et Aalan-fils-de-Rickar, des hommes de sa propre loge, l'avaient hélé. Ils serraient les bras d'une jeune femme habillée de velours noir et parée d'argent. La multitude en armes commença à s'assembler autour d'elle ; des acclamations sauvages s'élevèrent au-dessus du bruit des voix.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Loklann avec brusquerie. Il avait

beaucoup à faire.

« Cette bergère, chef. Pas mal, n'est-ce pas ? On l'a ramassée près des quais.

— Eh bien, flanquez-la dans le temple avec les autres en attendant que... Oh ! »

Les yeux ébahis de Loklann rencontrèrent un ferme regard vert. Elle n'était *vraiment* pas mal.

« Elle n'arrêtait pas de crier les mêmes mots. *Shef, rey, ombro gran*... Finalement, je me suis demandé si elle ne voulait pas dire chef, dit Yuw, et puis, quand elle a crié *khan*, j'ai été tout à fait sûr qu'elle voulait te voir. Alors on ne s'en est pas servi nous-mêmes, termina-t-il vertueusement.

— *Abla tu Spanol ?* » demanda la fille. Loklann sourit.

« Oui, répliqua-t-il dans le même langage ; ses mots étaient lourdement accentués, mais suffisants.

— Bien assez pour savoir que tu me dis *tu*. » La jolie bouche de la fille se pinça. « Cela signifie que tu me considères comme ton inférieur – ou ton dieu, ou ton amoureux. »

Elle rougit, secoua la tête (le soleil joua sur sa chevelure aile-de-corbeau), et répondit :

« Tu peux dire à ces imbéciles de me lâcher. »

Loklann donna l'ordre en Angliz. Yuw et Aalan obéirent. Les marques de leurs doigts restèrent sur les bras de Tresa. Loklann lissa sa barbe.

« Tu voulais me voir ? fit-il.

— Si tu es le chef, oui, dit-elle. Je suis Donita Tresa Carabân, la fille du calde. » Sa voix se brisa un instant. « Tu as au cou la chaîne d'office de mon père. Je suis venue de la part de mon peuple, pour transiger.

— Quoi ? » Loklann écarquilla les yeux. Quelqu'un éclata de rire dans la foule de guerriers.

Elle ne devait pas avoir l'habitude d'implorer la pitié, se dit-il ; son ton se fit cassant :

« Considérant vos pertes certaines si vous combattez jusqu'au bout, et le risque de provoquer une contre-attaque sur votre territoire, n'accepterez-vous pas une rançon d'argent et un sauf-conduit, en échange de la libération des captifs et de la cessation de vos ravages ?

— Par Oktai, murmura Loklann. Seule une femme peut s'imaginer que nous... » Il s'arrêta. « Tu disais que tu étais revenue ? »

Elle fit « oui » de la tête.

« De la part du peuple. Je sais que je n'ai pas l'autorité légale pour ce faire, mais en pratique...

— Je ne parle pas de ça ! cria-t-il. *D'où* revenais-tu ? »

Elle se troubla.

« Cela n'a rien à voir avec... »

Il y avait trop d'yeux autour d'eux. Loklann hurla des ordres pour que commençât la mise à sac systématique. Puis il se tourna vers la fille.

« Viens à bord de l'aéronef avec moi, dit-il. Je veux discuter plus longuement. »

Elle ferma les yeux un court moment, et ses lèvres remuèrent. Puis elle le regarda, (il songea à un couguar qu'il avait pris au piège autrefois), et dit d'une voix neutre :

« Oui. J'ai d'autres arguments.

— *Toutes* les femmes en ont, dit-il en riant, mais *toi*, tu en as plus que la plupart !

— Pas de ça ! fulmina-t-elle. Je veux dire... Non. Mari, priez pour moi. » Elle le suivit tandis qu'il se frayait un passage au milieu de ses hommes.

Ils marchèrent le long des voiles ferlées, jusqu'à une échelle lancée de la coursive. Une écoutille était ouverte au bas de la coque, montrant les soutes et les frettes de cuir destinées aux esclaves. Quelques gardes étaient postés dans la galerie. Transpirant sous le casque, ils s'appuyaient sur leurs armes en bavardant ; lorsque Loklann passa avec la fille ils lancèrent des plaisanteries envieuses.

Il ouvrit une porte.

« As-tu déjà visité un de nos vaisseaux ? » demanda-t-il. Le niveau supérieur de la nacelle renfermait une longue salle, nue à l'exception de châlits sur lesquels se trouvaient des sacs de couchage. Puis une série de cloisons délimitant des alcôves, un genre de cambuse et enfin, à l'extrémité, une pièce avec cartes, tables, instruments de navigation, tubes acoustiques. Les parois s'évasaient tellement vers l'extérieur que les vitrages devaient montrer un spacieux panorama quand le dirigeable était en l'air. Sous un râtelier d'armes, une petite idole munie de défenses et de quatre bras était campée sur une console. Un grabat était roulé par terre.

« Le pont, dit Loklann. C'est aussi la cabine du commandant. » Il montra un des quatre fauteuils d'osier fixés au plancher. « Assieds-toi, Donita. Veux-tu boire quelque chose ? »

Elle s'assit mais ne répondit pas. Ses poings étaient serrés dans son giron. Loklann se versa un verre de whisky et en avala la moitié d'un seul coup. « Ahhh ! Plus tard nous te trouverons du vin de ton pays. Dommage que vous ne connaissiez pas l'art de distiller, ici. »

Elle leva des yeux désespérés sur lui ; il était penché au-dessus d'elle.

« S'nor, dit-elle, je te supplie, au nom du Carito – eh bien, au nom de ta mère, si tu veux – d'épargner mon peuple.

— Ma mère serait malade de rire si elle t'entendait », dit-il. Puis, se

penchant : « Écoute bien. Ne gaspillons pas nos paroles. Tu t'étais échappée, mais tu es revenue. Où étais-tu ? »

— Je... Est-ce important ? »

Bon, se dit-il, elle commence à faiblir. Il martela :

« C'est important. Je sais que tu étais au palais à l'aube. Je sais que tu as fui avec les étrangers à peau sombre. Je sais que leur navire a appareillé il y a une heure. Tu devais être dessus, mais tu en es repartie. Non ? »

— Si. » Elle se mit à trembler.

Il sirota une gorgée et demanda calmement : « À présent dis-moi, Donita, ce que tu as à offrir ? Tu n'espérais sûrement pas que nous abandonnerions la meilleure part de notre butin et une grande quantité de précieux esclaves, contre un vulgaire sauf-conduit. Tous les Royaumes du Ciel nous renieraient. Allons, tu dois avoir plus à offrir, si tu espères acheter notre départ.

— Non... pas réellement... »

Une gifle magistrale rejeta sa tête en arrière. Elle s'enfonça dans le fauteuil en frottant la marque rouge. Il gronda :

« Je n'ai pas le temps de jouer. Parle ! Dis-moi immédiatement ce qui t'a fait quitter ton refuge et venir ici, ou sinon tu descends à fond de cale. Tu atteindras un bon prix quand les marchands viendront au Canyon. Il y a de nombreuses maisons qui t'attendent : un chalet de forestier en Oregon, une yourte de khan Mong au Tekkas, un bordel à Chaï Ka-Go. Maintenant dis-moi, vraiment, ce que tu sais – et ce sort te sera épargné. »

Elle baissa la tête et dit péniblement :

« Le bateau étranger emporte l'or du calde. Mon père voulait depuis longtemps transférer son or personnel dans un lieu plus sûr, mais n'osait pas risquer un convoi de chariots à travers le pays. Il y a encore beaucoup de hors-la-loi entre Fortlez d'S'Ernân et ici ; et tant de richesses tenteraient l'escorte militaire elle-même. Le capitaine Loha-sanno a accepté d'emmener l'or par mer, jusqu'à Port Wanawoto, près de Fortlez. On pouvait lui faire confiance, parce que son gouvernement est très désireux de commercer avec nous : il est venu officiellement. Bien sûr, quand vous êtes arrivés, le bateau a aussi pris les femmes du palais. Mais ne peux-tu les épargner ? Il y a plus de butin dans le navire étranger que ta flotte n'en peut soulever.

— Par Oktai ! » murmura Loklann.

Il s'écarta, fit quelques pas, finit par s'arrêter et regarda par la fenêtre. Il pouvait presque entendre les rouages cliqueter sous son crâne. L'histoire était vraisemblable ! Le palais avait été une déception... oh ! oui, beaucoup de damas et d'argenterie et de colifichets, mais rien de comparable à la cathédrale. Ou bien le calde était moins riche que puissant, ou bien il cachait son trésor. Loklann

avait eu l'intention de torturer quelques serviteurs pour savoir à quoi s'en tenir. Il réalisait à présent qu'il y avait une troisième possibilité.

Pourtant il valait mieux interroger quelques prisonniers malgré tout, pour être sûr... Non, il n'avait pas le temps. Avec un vent favorable, ce rafiot pouvait aller plus vite qu'un dirigeable, et sans se forcer. Il était peut-être déjà trop tard pour le rattraper. Mais si ce n'était pas le cas... Hmm. L'assaut ne serait pas facile. Cette coque effilée et mouvante était une bien petite cible pour les parachutistes, et avec tous ces cordages au-dessus... Non, des hommes hardis pouvaient se frayer un chemin là-dedans. Et s'il lançait des grappins dans les superstructures ? Si la traction arrachait le grément, tant mieux ; une corde lestée permettrait alors de descendre en glissant jusqu'au pont. Et si les crocs résistaient, un commando pourrait malgré tout descendre le long des filins, jusqu'aux mâts de hunes. Sans doute, les matelots étaient agiles aussi, mais avaient-ils ferlé une voile de corsaire pendant un ouragan Mérikain, à un mille au-dessus du sol ?

Il pourrait improviser à mesure que la bataille se déroulerait. Au pire, il serait amusant d'essayer ! Et au mieux, pour un si bel exploit, il renaîtrait peut-être Conquérant du Monde.

Il se mit à rire joyeusement.

« Nous irons ! »

Tresa se leva.

« Tu épargneras la ville ? murmura-t-elle d'une voix rauque.

Je n'ai rien promis de la sorte, fit Loklann. Bien sûr, la cargaison du navire prendra la place d'une partie des objets et des gens que nous aurions pu prendre. À moins... hmm... à moins que nous ne décidions de faire naviguer le bateau jusqu'en Californi, chargé, et de le retrouver là-bas avec des dirigeables supplémentaires. Oui, pourquoi pas ?

— Parjure ! lança-t-elle avec mépris.

— J'ai seulement promis de ne pas te vendre », dit Loklann. Il la contempla de haut en bas. « Et je ne le ferai pas. »

Il fit un grand pas en avant et l'attira contre lui. Elle se débattit furieusement ; elle réussit même à arracher de sa ceinture le couteau de Ruori, mais la cuirasse arrêta la lame.

Finalement il se releva. Elle pleurait à ses pieds, la poitrine marquée de rouge par la chaîne de son père. Il dit plus calmement :

« Non, je ne te vendrai pas, Tresa. Je te garde. »

« Ba – al – lon ! »

Le cri de la vigie flotta un instant entre ciel et mer. Au pied du grand mât, les hommes d'équipage se mirent à courir à leurs postes.

Ruori examina l'ouest. La terre était une étroite bande sous d'énormes cumulus aux ombres bleues. Dans ce vaste ciel, il lui fallut un moment pour repérer les ennemis. Finalement le soleil les toucha : il éleva ses jumelles. Deux tueurs peinturlurés se propulsaient vers lui, descendant doucement d'une altitude de cinq mille pieds.

Il soupira.

« Seulement deux, dit-il.

— Ce sera peut-être plus que suffisant », fit Atel Hamid. La sueur perlait sur son front.

Ruori regarda vivement son second.

« Tu n'as pas peur d'eux, non ? Tu sais que la superstition a été un de leurs principaux facteurs de réussite.

— Oh ! non, capitaine. Je connais les principes de l'aérostation aussi bien que toi. Mais ces types sont coriaces. Et cette fois ils n'essaient pas de nous aborder à partir d'un wharf ; ils sont dans leur élément.

— Nous aussi. » Ruori frappa l'autre dans le dos.

« Prends le commandement. Seul Tanaroa sait ce qui va se passer, mais sers-toi de ton bon sens si je suis tué.

— Je voudrais que tu me laisses y aller, protesta Atel. Il ne me plaît pas d'être en sécurité ici. C'est ce qui peut se produire là-haut qui m'inquiète.

— Tu ne seras pas trop en sécurité, crois-moi. » Ruori se força à sourire. « Et il faut bien que quelqu'un ramène la barcasse au pays pour remettre tous ces mignons rapports à l'Institut de Recherches Géoethniques. »

Il dévala l'échelle vers le pont principal et se hâta en direction des haubans des grands mâts. Son équipage hurlait autour de lui ; les armes étincelaient. Les deux immenses cerfs-volants en forme de boîtes, dont la toile frémissait, étaient amarrés à une bitte de plat-bord, en attendant d'être utilisés. Ruori regretta de n'avoir pas eu le temps d'en faire construire d'autres.

Car il avait traîné plus longtemps qu'il ne semblait sage, d'abord en se dirigeant vers la haute mer, puis en mettant à la cape afin de se laisser rechercher par l'ennemi tandis qu'il faisait des préparatifs. (Ou des plans, à vrai dire. Quand il avait laissé partir Tresa, ses propres idées n'étaient guère plus qu'une conviction de pouvoir soutenir la lutte.) À supposer qu'ils étaient effectivement lancés à sa poursuite, il avait risqué qu'ils perdent patience et retournent à terre. Cela faisait une heure qu'il musardait avec le grand hunier, la génoise, et deux

clinfocs, en espérant que les Gens du Ciel étaient assez incompetents pour ne pas trouver suspect qu'il eût si peu de toile par un temps aussi beau.

Mais ils étaient là, et c'en était fini de ses soucis et de ses remords au sujet de certaine jeune fille. De telles émotions étaient rares chez un Insulaire ; mais s'apercevoir qu'il les éprouvait pour *une seule* personne – alors qu'Elles étaient *des millions* sur terre – cela avait été terrible. Ruori grimpa aux enfléchures, comme s'il fuyait quelque chose.

Les dirigeables passaient au-dessus ; ils étaient encore dans un courant aérien très élevé. En bas, le vent soufflait presque plein sud. Les aéronefs, incapables de gouverner vraiment au plus près, descendraient quand ils seraient dans son vent. Même alors, estima Ruori, le *Dauphin* pourrait éviter leur ruée maladroite.

Mais le *Dauphin* n'allait pas l'éviter.

Le gréement était maintenant constellé de matelots en armes. Ruori se hissa sur la barre de hune du grand mât et s'assit, balançant négligemment les jambes. Le navire s'inclina sous une risée de vent, et Ruori se trouva au-dessus de l'immensité bleu-vert diaprée de blanc. Y prenant à peine garde, il interrogea Hiti :

« Tu es paré ? »

— Oui. » Le grand harponneur, dont le corps était un entrelacs de tatouages et de muscles, hocha sa tête rasée. Amarrée à la plate-forme où il était accroupi, se trouvait la catapulte du bateau, armée et chargée d'un de ces énormes harpons qui pouvaient tuer un cachalot du premier coup. Deux autres fers gisaient à côté dans le râtelier. Les deux aides de Hiti et quatre hommes de pont se tenaient derrière lui, tenant les harpons plus réduits – de simples dards de six pieds – qu'on lançait à la main. Les câbles de tous ces projectiles descendaient le long du mât jusqu'aux bossoirs.

« Oui, ils n'ont qu'à s'amener. » Hiti sourit de tout son visage rond. « Que Nan dévore le monde, si ça ne vaudra pas une danse quand on rentrera chez nous ! »

— Si on rentre », fit Ruori. Il toucha la hachette passée dans son pagne. Comme un rideau, le jour aveuglant parut dévoiler un diorama de leur pays, où les vagues se brisaient, blanches sous la lune, où des brasiers brillaient sur les plages, où les danseurs étaient enjoués et où les palmiers jetaient leur ombre sur les couples qui s'éloignaient. Il se demanda comment s'y plairait la fille d'un calde Meycain... si elle n'avait pas la gorge tranchée.

« Il y a une tristesse sur toi, capitaine, dit Hiti.

— Des hommes vont mourir, répondit Ruori.

— Et alors ? » Les petits yeux amicaux l'examinaient. « S'il le faut, ils sont prêts à mourir, en l'honneur du chant qui sera fait plus tard.

Tu as une autre préoccupation que la mort.

— Tais-toi ! »

Le harponneur parut blessé, mais se réfugia dans le silence. Le vent sifflait et la mer étincelait.

Les aéronefs approchaient. Il en viendrait un de chaque bord. Ruori décrocha le mégaphone de son épaule. Atel Hamid maintenait le *Dauphin* droit sur une large bordée.

Ruori pouvait voir à présent un dieu ricanant sur la proue de l'aéronef à tribord. Il passerait juste au-dessus des mâts de hune, un peu au vent de la lisse... Des flèches jaillirent impulsivement des bouts de vergues, sans effet, mais personne ne fut assez excité pour gaspiller une cartouche de fusil. Hiti fit pivoter sa catapulte.

« Attends, dit Ruori. Il vaut mieux voir ce qu'ils vont faire. »

Des têtes casquées apparaissaient à la rambarde du dirigeable. Un homme avança le bras, puis un autre homme, et encore un autre, à intervalles réguliers ; ils firent tourner des grappins de fer à triples crocs, et les lancèrent. Ruori vit un des grappins frapper le mât de misaine, rebondir, heurter un grand foc... le filin se tendit jusqu'au dirigeable, et vibra – mais ne se rompit pas, il était fait de cuir... le foc se déchira ; la toile, avec un bruit de tonnerre, alla cingler un matelot en plein corps et le fit tomber de sa vergue... l'homme reprit ses sens à temps pour exécuter un beau plongeon, *Lésu le garde en vie*... le grappin poursuivit sa course, accrocha la pointe du grand hunier de misaine, le bois gémit... le navire trembla sous les câbles qui se tendaient l'un après l'autre.

Sous la traction, il s'inclina fortement. Ses voiles claquèrent. Aucun danger de chavirer – pour le moment – mais un mât pouvait être arraché. Puis, franchissant la rambarde et serrant les filins entre mains et genoux, les pirates descendirent. Poussant des cris d'écoliers, ils se laissèrent glisser jusqu'aux grappins et empoignèrent les premiers cordages qui se présentèrent.

L'un d'eux bondit comme un singe sur la plateforme du grand-mât, juste sous la barre de hune. Un des aides du harponneur jura, lança son arme, et cloua l'envahisseur.

« Pas de ça ! rugit Hiti. Nous avons besoin de ces harpons ! »

Ruori fit rapidement le point de la situation. Le dirigeable sous le vent manœuvrait toujours autour de son collègue, qui se trouvait poussé vers bâbord. Ruori porta le mégaphone à sa bouche et un amplificateur à batteries solaires cria pour lui :

« Écoutez tous ! Écoutez tous ! Brûlez ce deuxième ennemi immédiatement, avant qu'il nous accroche ! Coupez les filins du premier, et repoussez les abordeurs !

— Je tire ? appela Hiti. Je n'aurai jamais de plus belle cible.

— Oui. »

Le harponneur pressa la détente. Le harpon fila en ronflant. L'acier barbelé toucha la nacelle ennemie à la base, traversa la paroi, et termina sa course dans le plancher interne.

« Ramenez ! » beugla Hiti. Ses mains de gorille étaient déjà sur un maneton du treuil. Deux autres hommes réussirent à trouver assez d'espace pour l'aider.

Ruori glissa le long des gambes de hune et sauta sur la corne. Un autre pirate s'y trouvait et un troisième arrivait. L'homme juché sur le bout de vergue, les pieds nus, conservait son équilibre aussi bien qu'un marin ; il leva un sabre. Ruori se laissa tomber alors que la lame sifflait, saisit d'une main une manœuvre de la grand'voile et, suspendu, se mit à entailler le câble du grappin avec sa hachette. Le pirate s'accroupit et lui lança un coup de pointe. Ruori pensa à Tresa, flanqua sa hachette dans la figure de l'homme, et l'envoya choir sur le pont. Il se remit à trancher. Le cuir était résistant, mais son fer était aiguisé. Le câble se rompit dans un sifflement. La vergue libérée se balança, manquant de faire lâcher prise à Ruori. Le second Homme du Ciel tomba à la renverse, et alla s'écraser sur un rouf. Les hommes qui glissaient le long du câble descendirent jusqu'au bout tranché. L'un d'eux ne put s'arrêter, la mer l'avalait. L'autre fut écrasé contre le haut de mât par le mouvement pendulaire.

Ruori se hissa à califourchon sur la vergue et y demeura un instant, aspirant l'air dans ses poumons en feu. Le combat faisait rage autour de lui, sur les haubans, sur les vergues, et jusque sur le pont. L'autre dirigeable se rapprochait.

À l'arrière, mû par la vitesse du navire qui allait dans le vent, s'éleva un cerf-volant cubique. Atel lança un commandement et le timonier renversa la barre. Même avec cette entrave, le *Dauphin* répondit magnifiquement ; une science profonde de la mécanique hydraulique avait présidé à sa construction. Imprégné d'huile de baleine, le cerf-volant resta en l'air un moment – le temps que des « messagers » de papier en flammes montent en tournoyant le long de sa corde. Le cerf-volant s'embrasa tout d'un coup.

Le dirigeable s'éloigna, le cerf-volant le manqua, sa petite charge de poudre explosa sans résultat.

Atel jura et donna d'autres ordres. Le *Dauphin* vira de bord. Le second cerf-volant, déjà en l'air et en feu, toucha la cible. Il détonna.

L'hydrogène s'échappa. Il n'y eut pas d'explosion, mais des flammes enveloppèrent subitement le dirigeable. Elles étaient pâles sous l'éclat du soleil. Le plastique des compartiments à gaz se désintégrant, des spires de fumée se mirent à monter. L'aéronef descendit comme un lent météorite vers l'eau.

Son compagnon n'eut d'autre choix que de lâcher tous ses grappins, abandonnant l'équipe d'abordage qui était encore en nombre

inférieur. Le commandant ne pouvait savoir que le *Dauphin* n'avait possédé que deux cerfs-volants. Il cracha quelques volées vengeresses de ses catapultes. Puis il se dirigea rapidement vers l'arrière. Le bateau Maorai se balançait, recouvrant son assiette.

L'ennemi pouvait battre en retraite ou bien imaginer une nouvelle attaque. Ruori ne voulait ni l'un ni l'autre. Il lança dans son porte-voix :

« Pare à virer ! Face à ce bâtard ! » Et, avec ses matelots, il se précipita par les haubans jusqu'au pont où le combat se poursuivait.

Car l'équipe de Hiti avait placé trois gros harpons et une demi-douzaine de plus petits dans la nacelle.

Leurs câbles commençaient à se tendre entre le dirigeable et le cabestan du château avant. Dorénavant, plus de crainte d'une tension anormale : le *Dauphin*, comme tout navire Maorai était taillé pour ce genre d'épreuves. Il avait remorqué plus d'une baleine franche le long de son bordé : un dirigeable n'était rien en comparaison. Ce qui comptait était la rapidité de manœuvre, avant que les pirates réalisent ce qui leur arrivait et trouvent un moyen de se dégager.

« *Tohiha, hioha, itoki !* » Le vieux chant de pirogue monta pendant que les hommes viraient au cabestan. Ruori toucha le pont, vit un homme du Canyon qui affrontait un matelot, épée contre gourdin, et il décervela le type par-derrière, comme une vulgaire vermine. (Puis, vaguement choqué, il se demanda ce qui lui faisait qualifier ainsi cet homme.) Le combat fut rapidement mené à sa fin, les Hommes du Ciel n'ayant aucun espoir, mais une demi-douzaine de gens de la Fédération étaient grièvement blessés. Ruori fit jeter les quelques pirates survivants dans le lazaret ; ses propres blessés furent descendus dans l'entrepont pour y recevoir anesthésie, antibiotiques, sous les roucoulements des Donitas. Puis hâtivement, il prépara son équipage pour la phase suivante.

Le dirigeable avait presque été halé jusqu'au beaupré. Il était tellement incliné que ses catapultes étaient inutilisables. Les pirates étaient tous dans la galerie de la nacelle ; ils hurlaient en agitant leurs armes. Ils étaient trois ou quatre fois plus nombreux que les hommes du *Dauphin*. Ruori reconnut l'un d'entre eux ; le grand aux cheveux jaunes qui l'avait assailli devant le palais ; il éprouva une sensation étrange.

« On le brûle ? » demanda Atel.

Ruori fit la grimace.

« Je suppose qu'il le faut, dit-il. Essaie de ne pas enflammer l'appareil lui-même. Tu sais que je veux le récupérer. »

Un tube mobile fut promené le long de la galerie par quelques Insulaires herculéens. L'embout de céramique cracha des flammes. La fumée, la puanteur et les hurlements qui s'ensuivirent, et

le spectacle qui s'offrit lorsque Ruori ordonna de cesser le feu, donnèrent la nausée aux vétérans les plus endurcis. Les Maoraïs n'étaient guère sentimentaux mais ils n'aimaient pas infliger la souffrance.

« Éteignez, fit Ruori d'une voix rauque.

Des tourbillons d'eau se déversèrent. L'osier qui avait commencé à brûler se transforma en masse charbonneuse.

Le navire lança ses propres grappins. Quelques mousses se précipitèrent pour aborder avant les adultes. Ils ne rencontrèrent aucune résistance dans la galerie. La plupart des pirates, indemnes, étaient hagards, leurs armes jetées à leurs pieds, toute velléité de résistance disparue. Des échelles de Jacob suivirent les mousses ; l'équipage du *Dauphin* grouilla sur le dirigeable et se mit à rassembler les prisonniers.

L'arme au poing, quelques Hommes du Ciel surgirent par une porte. Ruori vit parmi eux le grand blond. De la main gauche, l'homme brandit le poignard de Ruori et se rua sur lui. Son bras droit semblait inutilisable.

« À Canyon ! À Canyon ! » cria-t-il – ce n'était plus que l'ombre d'un cri de guerre.

Ruori fit un pas de côté, évita la charge, et avança le pied. L'homme blond trébucha. Pendant qu'il tombait, le talon de la hache de Ruori s'abattit sur son cou. Il s'effondra bruyamment, tenta de se relever, frémit, et resta au sol en tressautant.

« Je veux mon couteau. » Ruori s'accroupit, défit la ceinture du pirate, et se mit à le ligoter.

Les yeux troubles le regardèrent avec une sorte de supplication.

« Tu ne vas pas me tuer ? murmura l'autre en Espagnol.

— Haristi, non, fit Ruori stupéfait. Pourquoi te tuerais-je ? »

Il se releva. Toute résistance avait cessé, le dirigeable était à lui. Il ouvrit la porte de l'avant, pensant trouver en deçà l'équivalent de la timonerie d'un navire.

Puis pendant un moment il ne bougea plus, et n'entendit plus que le vent et son propre sang.

Ce fut Tresa qui finalement vint à lui. Elle portait les mains devant elle, comme une aveugle, et ses yeux le traversaient.

« Vous êtes là, dit-elle d'une voix creuse.

— Donita », balbutia Ruori. Il lui saisit les mains. « Donita, si j'avais su que vous étiez à bord, jamais je... je n'aurais risqué... »

Pourquoi ne nous avez-vous pas abattus et brûlés, comme l'autre ? demanda-t-elle âprement. Pourquoi celui-ci doit-il revenir en ville ? »

Elle dégagea ses mains et s'avança en titubant sur le pont. Ce dernier avait un fort gîte, et remuait sous elle. Elle tomba, se releva, marcha prudemment jusqu'au garde-fou, et regarda fixement l'océan.

VII

Piloter un aéronef exigeait une technique éprouvée. Ruori sentait que les trente hommes qu'il avait placés à bord manœuvraient très maladroitement. Un Homme du Ciel expérimenté aurait su quelles températures et quels courants escompter, d'un simple regard sur l'air ou l'eau ; il pouvait estimer le niveau auquel soufflait la brise désirée, et s'élever ou s'abaisser lentement ; il pouvait même aller contre le vent, quoique ce fût un procédé extrêmement lent, à cause des courants latéraux.

Néanmoins, une heure d'étude montra à Ruori les principes de base. Il revint à la timonerie et donna ses ordres dans le tube acoustique. La terre se rapprochait. Un regard en bas lui montra le *Dauphin*, avec sa cargaison de captifs, qui suivait sous une voilure réduite. Lui et ses compagnons aéronautes devraient subir plus tard un tas de railleries sur leur progression d'escargot céleste. Ruori ne sourit pas à cette idée, ni ne prépara ses réponses, comme il l'eût fait en toute autre circonstance. Tresa était assise, immobile, derrière son dos.

« Connaissez-vous le nom de cet aéronef, Donita ? demanda-t-il, pour rompre le silence.

— Il l'appelait *Buffalo*, dit-elle, absente.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une espèce de bœuf sauvage.

— Si je comprends bien, il vous a parlé pendant qu'il volait à ma recherche. A-t-il dit quelque chose d'intéressant ?

— Il m'a parlé de son peuple. Il s'est vanté de toutes les choses qu'ils possèdent et que nous n'avons pas... moteurs, énergie, alliages... comme s'ils n'en étaient pas moins une bande d'ignobles sauvages. »

Enfin elle montrait un peu d'animation. Il avait eu peur qu'elle ne se mît à souhaiter l'arrêt de son cœur ; mais il se souvint qu'il n'avait vu chez les Meycains aucune évidence de cette pratique si courante chez les Maoraïs.

« Il vous a donc tellement maltraitée ? demanda-t-il, sans la regarder.

— Vous, vous ne considéreriez pas cela comme un mauvais traitement, répliqua-t-elle violemment. Maintenant laissez-moi seule, je vous prie ! » Il l'entendit s'éloigner, et passer la porte vers les sections de l'arrière.

Évidemment, se dit-il, son père avait été tué. Ce qui affligerait n'importe qui, n'importe où – mais *elle* peut-être plus que lui. Car les enfants Meycains étaient élevés uniquement par leurs parents ; ils ne passaient pas la moitié de leur temps à manger, à dormir ou à jouer avec des amis de rencontre, comme tous les jeunes Insulaires. Donc la parenté immédiate devait avoir beaucoup plus de signification ici. C'est du moins le seul argument que Ruori put trouver pour expliquer l'assombrissement de Tresa.

La ville fut en vue. Il aperçut le reste des appareils ennemis qui brillaient au-dessus. Trois contre un... Oui, s'il réussissait, il entrerait dans la légende du Peuple de la Mer. Ruori savait qu'il aurait dû éprouver le même plaisir insouciant que l'homme qui franchit la barre à la nage, ou qui pêche le requin, ou qui navigue dans un typhon, ou qui pratique tout autre sport dangereux dont le succès signifie gloire et femmes. Il pouvait entendre ses hommes chanter au-dehors, battant des rythmes guerriers avec les mains et les talons. Mais son cœur était pareil à l'Antarctique...

L'aéronef ennemi le plus proche se dirigea vers lui. Ruori essaya de le recevoir d'une manière professionnelle. Il avait costumé son équipage avec des attirails d'Hommes du Ciel prisonniers. Un coup d'œil superficiel les prendrait pour de véritables Canyonites, grandement diminués en nombre après un dur combat, mais remorquant le navire Maoraï capturé.

Comme les hommes du nord s'approchaient tranquillement, Ruori saisit son tube acoustique.

« Gouvernez tout droit. Tirez quand on passera par le travers.

— Entendu », dit Hiti.

Quelques instants plus tard le capitaine entendit vibrer le lance-harpon. Dans un hublot, il vit le projectile frapper l'autre nacelle par le milieu.

« Filez du câble, dit-il. Il faut le retenir pendant qu'on largue le cerf-volant, mais je ne tiens pas à être brûlé aussi.

— Ça va. Ce n'est pas la première fois que je chasse l'espadon », fit Hiti d'un ton rieur.

L'ennemi fit une embardée frénétique. Quelques carreaux jaillirent de ses catapultes ; l'un d'eux toucha le but, mais une simple cellule à gaz perforée n'avait guère d'importance.

« Vire de bord ! » cria Ruori. Inutile de présenter le flanc à une bordée. Les deux appareils se mirent à dériver au vent, toutes voiles battantes. « La barre toute dessous ! » Le *Buffalo* devint une ancre flottante, obligeant sa victime à flotter dans le ciel. Alors survint le cerf-volant préparé pendant le retour. Cette fois il comportait des hameçons. Il toucha et accrocha fermement le ballon Canyonite. « Envoyez ! » hurla Ruori. Des flammes grimpèrent au filin du cerf-

volant. En quelques instants elles eurent enveloppé l'ennemi. Quelques parachutes tombèrent vers la mer.

« Encore deux », dit Ruori, sans se joindre aux cris de joie de ses hommes.

Les envahisseurs n'étaient pas sots. Leurs autres dirigeables revinrent au-dessus de la ville, ne souhaitant guère s'exposer aux flammes venues de la mer. L'un descendit, lança des haussières, et fut rapidement halé sur la plaza. À l'aide de ses jumelles, Ruori vit des hommes en armes fourmiller à l'entour. L'autre aéronef, sans doute porteur d'un équipage réduit, manœuvra en direction du *Buffalo* qui arrivait.

« Je crois que celui-ci veut engager le combat, le prévint Hiti. Pendant ce temps le Numéro Deux, là-bas, embarquera quelques centaines de soldats, puis viendra à côté de nous et nous abordera.

— Je sais, dit Ruori. Soyons complaisants. »

Il gouverna comme s'il voulait aborder le patrouilleur démuné d'hommes. Ce dernier ne l'évita pas, contrairement à ce que craignait Ruori ; mais il est vrai qu'il y avait une bravoure instinctive dans le caractère du Peuple du Ciel. L'ennemi manœuvra pour lancer ses grappins le plus rapidement possible. Ce qui donnerait à son compagnon une chance de charger ces guerriers et de s'élever... il vint au plus près.

Ruori décida que c'était le moment de les effrayer.

« Envoyez les flèches », dit-il. Dehors, dans la galerie, on enfonça des pistons de bois dur dans de petits cylindres, et on alluma de l'amadou au fond ; les flèches imprégnées d'huile s'enflammèrent. Quand l'ennemi arriva à bonne portée, les archers du *Buffalo* se mirent à lancer leurs comètes rouges.

Si son plan n'avait pas réussi, Ruori aurait viré. Il ne voulait pas sacrifier d'autres hommes en corps à corps ; simplement, il aurait tenté de brûler de loin l'autre aéronef, quoiqu'il eût besoin de cet appareil pour sa tactique. Mais l'effet moral du désastre précédent était toujours présent dans les esprits. Comme les flèches enflammées s'enfonçaient dans leur nacelle – technique de combat tellement périlleuse pour les deux adversaires à la fois que les hommes du nord n'y étaient nullement préparés – les Canyonites pris de panique sautèrent par-dessus bord. Peut-être certains remarquèrent-ils, en tombant avec leurs parachutes, qu'aucune flèche n'avait été lancée dans leur ballon de gaz.

« Crochez-le solidement ! cria Ruori. Éteignez les feux ! »

Les grappins se plantèrent avec un bruit sourd. Se balançant, les deux aéronefs s'arrêtèrent presque. Les hommes sautèrent dans l'autre galerie ; ils lancèrent des seaux d'eau à la volée.

« Soyez prêts, dit Ruori. La moitié des hommes sur la prise.

Déroulez les filins de sauvetage et attachez-les. »

Il reposa le tube. Une porte grinça derrière lui. Il se tourna : Tresa entra de nouveau dans la timonerie. Elle était encore pâle, mais elle avait arrangé ses cheveux et redressait la tête.

« Un autre ! dit-elle sur un ton proche de la joie. Il n'en reste plus qu'un !

— Mais il sera bourré d'hommes, grogna Ruori. Je n'aurais pas dû écouter votre refus de descendre à bord du *Dauphin*. Je n'avais pas réfléchi. C'est trop dangereux.

— Pensez-vous que cela m'inquiète ? dit-elle. Je suis une Carabân.

— Moi, cela m'inquiète », dit-il.

Son arrogance la quitta ; elle lui toucha la main fugitivement, et la couleur monta à ses joues.

« Pardonnez-moi. Vous avez tant fait pour nous. Et nous n'avons aucun moyen de vous remercier.

— Si, il y en a un, dit Ruori.

— Nommez-le.

— N'arrêtez pas votre cœur, uniquement parce qu'il a été blessé. »

Elle le regarda avec une aurore dans les yeux.

Le maître d'équipage apparut à la porte extérieure.

« Tout est paré, capitaine. Nous sommes à deux mille pieds ; j'ai posté un homme à chacune des valves des deux aéronefs.

— Tu as assigné une écoute de descente à chacun ?

— Oui. » Le maître s'en alla.

« Il vous en faudra une aussi. Suivez-moi. » Ruori prit Tresa par la main et l'amena dans la coursive. Le ciel les environnait, la brise caressait leurs visages et le pont remuait sous eux comme un être vivant. Il lui indiqua une des nombreuses cordes venues de la réserve du *Dauphin*, boulinées à la barre d'appui. « Je ne vais pas prendre le risque de parachuter des hommes non entraînés, dit-il. Mais vous n'avez jamais descendu le long d'une corde. Je vais vous faire un harnais de sécurité. Déhalez-vous lentement, une main après l'autre. Quand vous atteindrez le sol, coupez tout. » Son poignard trancha quelques bouts de filin et il les noua avec l'habileté du marin. Quand il lui enfila le harnais, elle se raidit sous ses mains.

« Mais... je suis votre ami », murmura-t-il.

Elle se détendit. Elle sourit même, faiblement. Il lui donna son couteau et revint dans la cabine.

*

* *

Et le dernier aéronef pirate quitta le sol ; il s'avança assez près. Les deux appareils de Ruori ne tentèrent nullement de fuir. Il vit le soleil briller sur les armes blanches. Il savait qu'ils avaient assisté à la fin de

leurs camarades, et ne se laisseraient pas prendre à la même tactique ; ils viendraient plutôt bord à bord, même si leur aéronef brûlait autour d'eux – à tout le moins, ils l'incendieraient à son tour, puis sauteraient en parachute vers le salut. Il n'envoya pas de flèches.

Quand il ne fut plus qu'à quelques brasses de l'ennemi, il cria :

« Ouvrez les valves ! »

Le gaz s'échappa des deux ballons en rugissant. Les dirigeables attachés ensemble se mirent à tomber.

« Feu ! » hurla Ruori.

Hiti pointa sa catapulte et envoya un harpon, muni d'un câble d'ancre, dans la soute de l'assaillant.

« Mettez le feu, et quittez le bord ! »

Dans les coursives, des hommes enflammèrent l'huile que d'autres répandaient. Les flammes s'élevèrent.

Entraîné par le poids des deux appareils presque dégonflés, le dirigeable du Canyon commença à descendre. À cinq cents pieds les câbles de sauvetage se mirent à traîner sur les toits plats et dans les rues. Ruori passa par-dessus bord. Il s'écorcha les mains en glissant.

Juste à temps : le commandant du dirigeable harponné fit libérer son hydrogène comprimé ; l'aéronef s'éleva à mille pieds avec son fardeau. Personne n'avait dû s'apercevoir que ledit fardeau était en feu. En tout cas il serait difficile de se débarrasser des harpons de Hiti.

Ruori leva la tête. Entretenu par le vent, les flammes ne dégageaient pas de fumée : un petit soleil ardent. Il n'avait pas compté que son feu prendrait totalement l'ennemi par surprise. Il avait pensé qu'ils se parachuteraient à terre, où les Meycains pourraient les attaquer. Il eut presque envie de les prévenir.

Puis le feu atteignit l'hydrogène restant dans les ballons affaissés. Il y eut une sorte de hoquet géant. L'aéronef le plus élevé se transforma en brasier volant. Quelques silhouettes minuscules réussirent à sauter. Un des parachutes brûlait.

« Sant'sima Mari », chuchota une voix, et Tresa vint cacher son visage dans les bras de Ruori.

VIII

Après la tombée de la nuit, des chandelles furent allumées dans tout le palais. Elles ne purent celer la laideur des murs dépouillés et des plafonds noircis. Les Gardes alignés dans la salle du trône étaient las et déguenillés. Et la ville de S'Antôn ne se réjouissait pas. Il y avait

beaucoup trop de morts.

Ruori était sur le trône du calde, avec Tresa à sa droite et Pâwolo Dônoju à sa gauche. Ces derniers devraient prendre le pouvoir tant que de nouvelles autorités ne seraient pas élues. Le Don se raidissait sur son siège, pour empêcher sa tête bandée de tomber, mais de temps en temps ses paupières trop lourdes se fermaient. Tresa ouvrait des yeux immenses sous la capuche du manteau qui l'enveloppait. Ruori se prélassait ; il se sentait plus à l'aise, à présent que la bataille avait pris fin.

L'affaire avait été chaude, même après que les troupes citadines, reprenant courage, eurent fait une sortie et poussé les ennemis survivants devant elles. Trop d'Hommes du Ciel s'étaient battus jusqu'à la mort. Les centaines de prisonniers, capturés surtout lors du premier succès Maorai, seraient une prise dangereuse ; personne ne savait que faire d'eux.

« Mais en tout cas leur armée est défaite », fit Dônoju.

Ruori secoua la tête.

« Non, S'nor. Je le regrette, mais la fin n'est pas en vue. Il y a dans le nord des milliers d'aéronefs identiques, et un peuple puissant et avide. Ils reviendront.

— Nous les recevrons, capitaine. La prochaine fois nous serons prêts. Une garnison plus importante, des barrages de ballons, des cerfs-volants à feu, des canons qui tirent en l'air, même une flotte aérienne... nous saurons apprendre ce qu'il faut faire. »

Tresa s'agita. Il y avait une nouvelle vie dans ses paroles, mais une vie qui haïssait :

« Nous irons porter la guerre chez eux. Il ne restera plus personne dans les hautes terres du Corado !

— Non, dit Ruori. Il ne faut pas. »

Elle détourna vivement la tête et le regarda sous l'ombre du capuchon.

Finalement elle dit :

« C'est vrai, on nous dit d'aimer nos ennemis, mais il ne peut s'agir des Gens du Ciel. Ce ne sont pas des humains ! »

Ruori dit à un huissier :

« Envoyez chercher le chef prisonnier.

— Pour entendre notre jugement à son égard ? voulut savoir Dônoju. Mais il faut que cela soit fait dans les règles... en public.

— Seulement pour discuter avec nous, dit Ruori.

— Je ne vous comprends pas, dit Tresa. Après tout ce que vous avez fait, il n'y a subitement plus aucune virilité en vous. »

Il se demanda pourquoi ses paroles le blessaient. Eût-elle été une autre, il n'y aurait prêté aucune attention.

Loklann entra entre deux Gardes. Ses mains étaient liées dans son

dos et il y avait du sang séché sur sa figure, mais il marchait comme un conquérant sous une haie d'armes. Quand il arriva à l'estrade il s'arrêta, se campa sur ses jambes, et adressa un large sourire à Tresa.

« Ainsi, dit-il, tu trouves ces autres moins satisfaisants, et tu veux encore de moi. »

Elle bondit sur ses pieds et hurla :

« Tuez-le !

— Non ! » cria Ruori.

Les Gardes, machette à moitié dégainé, hésitèrent. Ruori se leva saisit les poignets de la femme. Elle se débattit en crachant comme un chat.

« Ne le tuez donc pas », accepta-t-elle enfin ; sa voix était si rauque qu'il fut difficile de la comprendre. « Pas tout de suite. Que ce soit lent... Étranglez-le, brûlez-le vif, jetez-le sur vos piques... »

Ruori la maintint fermement jusqu'à ce qu'elle se tût.

Quand il la relâcha, elle s'assit en pleurant.

Pâwolo Dônoju dit d'une voix coupante :

« Je crois que je comprends. Il faut trouver la punition qu'il mérite.

»

Loklann cracha à terre.

« Bien sûr, fit-il. Quand on tient un homme ligoté, on peut jouer à un tas de sales petits jeux avec lui.

— Tais-toi, dit Ruori. Tu n'aides pas ta propre cause. Ni la mienne.

»

Il se rassit, croisa les jambes, joignit les mains sur un genou et contempla le fond du hall obscur.

« Je sais que vous avez tous souffert à cause de cet homme, dit-il lentement et prudemment. Attendez-vous à souffrir encore dans l'avenir à cause de ses semblables. Ils forment une race jeune, étourdie comme un enfant, de même que vos ancêtres et les miens furent jeunes eux aussi. Croyez-vous que le Périó ait été établi sans pleurs et sans dommage ? Ou, si je me souviens de votre histoire, que les Spagnols aient été bien accueillis ici par les Inios ? Que les Ingliss ne soient pas venus en N'Zélann avec le meurtre, et que les Maoraïs ne furent pas autrefois des cannibales ? Dans un âge de héros, le héros doit trouver de l'opposition.

« Votre arme véritable contre les Gens du Ciel n'est pas une armée que vous enverriez se perdre dans des montagnes inconnues... Vos prêtres, vos marchands, vos artistes, vos maîtres-artisans – vos us, vos coutumes, votre éducation... voilà les moyens, si vous savez les utiliser, de les faire venir à genoux vers vous. »

Loklann sursauta.

« Démon, fit-il à voix basse. Tu penses réellement que nous nous convertirions à... à des croyances de bonne-femme, à des villes-

prisons ? » Il secoua sa crinière fauve et rugit : « Non ! » Les murs en vibrèrent.

« Cela prendra un siècle ou deux », dit Ruori.

Don Pâwolo sourit dans sa jeune barbe rare.

« Vengeance raffinée, S'nor capitaine, admit-il.

— Trop raffinée ! » Tresa leva la tête, prit une profonde inspiration, leva des mains crispées comme des serres, et les abattit comme si elle voulait atteindre les yeux de Loklann.

« Même si cela pouvait se faire, gronda-t-elle, même si ces gens avaient une âme, qu'avons-nous besoin d'eux, ou de leurs enfants, ou de leurs petits-enfants... eux qui ont assassiné nos bébés aujourd'hui ? Devant el Dio tout-puissant – je suis la dernière des Carabân et ma descendance parlera pour moi dans le gouvernement de Meyco – pour le Peuple du Ciel, il n'y aura jamais autre chose que l'extermination ! Nous saurons le faire, je le jure. Il y aura des Tekkans pour nous aider, à cause du butin. Et je verrai brûler ta maison, vil porc, et je verrai tes fils pourchassés par nos chiens ! »

Elle se retourna vers Ruori et poursuivit frénétiquement :

« Sinon, comment notre terre serait-elle en sécurité ? Nous sommes environnés d'ennemis. Nous n'avons pas le choix : ou nous les détruisons, ou ils nous détruisent. Et nous sommes la dernière civilisation Mérikaine ! »

Elle s'assit, frémissante. Ruori allongea le bras pour prendre sa main, qui était glacée. Pendant un bref instant elle répondit inconsciemment à sa pression, puis arracha sa main.

Il soupira de lassitude.

« Je ne suis pas d'accord, dit-il. J'en suis navré. Je comprends ce que vous ressentez.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle, serrant les dents. Vous ne pouvez pas.

— Mais après tout, continua-t-il en se forçant à parler sèchement, je ne suis pas seulement un homme avec ses aspirations humaines. Je représente mon gouvernement. Je dois rentrer leur dire ce qu'il y a ici, et je peux déjà prédire leur réponse.

« Ils vous aideront à repousser les attaques. Ce n'est pas une aide que vous puissiez refuser, n'est-ce pas ? Les responsables du Meyco ne pourront pas décliner notre offre d'alliance, pour conserver simplement une précaire autonomie d'action, quoi que puissent dire quelques extrémistes. Et nos conditions seront extrêmement raisonnables. Nous ne vous demanderons guère plus qu'une politique tendant à la réconciliation et à l'établissement de relations étroites avec le Peuple du Ciel, dès qu'il sera las de se briser contre nos défenses communes.

— Quoi ? » fit Loklann. Tous les autres étaient silencieux. Les

blancs des yeux brillaient sous les casques, en direction de Ruori.

« Nous commencerons par toi, dit le Maoraï. Le moment venu, tu seras ramené chez toi avec tes camarades, sous escorte. Votre rançon sera la suivante : que ton pays favorise l'entrée d'une mission diplomatique et commerciale.

— Non, fit Tresa d'une voix brisée. Pas lui. Renvoyez les autres s'il le faut, mais pas lui – pour se vanter de ce qu'il a fait aujourd'hui. »

Loklann sourit de nouveau en la regardant droit dans les yeux.

« Ça oui, je m'en vanterai », dit-il.

La colère empoigna Ruori, mais il resta coi.

« Je ne comprends pas, dit Don Pâwolo en hésitant. *Pourquoi* favorisez-vous ces brutes ?

— Parce qu'ils sont plus civilisés que vous, dit Ruori.

— Quoi ? » Le noble bondit, cherchant son épée. Puis, raidement, il se rassit. Sa voix se glaça. « Expliquez-vous, S'nor. »

Ruori ne pouvait voir le visage de Tresa dans l'obscurité de son capuchon, mais il sentit qu'elle s'éloignait de plus en plus de lui. « Ils ont créé l'aérostation », dit-il en se renfonçant dans son fauteuil, épuisé et sans éprouver le moindre sentiment de victoire. O grand Tanaroa créateur, accorde-moi le sommeil cette nuit !

« Mais...

— Ils l'ont fait à partir de rien, expliqua Ruori, et non pas en copiant simplement les anciennes techniques. Tout d'abord pauvres réfugiés, les Gens du Ciel ont créé, à partir d'un désert, une agriculture qui peut se permettre d'envoyer des guerriers par milliers – et qui pourtant n'a pas besoin de hordes de peones. En les interrogeant j'ai appris qu'ils utilisent l'énergie solaire, l'énergie hydroélectrique, un rudiment de chimie synthétique, une navigation très développée avec les mathématiques que cela implique, la poudre à canon, la métallurgie, l'aérodynamisme... Oh ! j'admets que c'est une culture bâtarde, une mince pellicule de savoir sur une masse grandement illettrée. Mais même cette masse doit respecter la technologie, sinon elle n'en serait jamais arrivée aussi loin.

« En un mot, soupira-t-il, se demandant s'il pourrait se faire comprendre d'elle, le Peuple du Ciel est une race scientifique... la seule – à part nous-mêmes – que les Maoraïs aient découverte jusqu'à présent. Ce qui la rend trop précieuse pour être éliminée.

« Vous autres, vous avez de meilleures manières, des lois plus humaines, un art plus élevé, une vision plus large, toutes les vertus traditionnelles. Mais vous n'êtes *pas* des scientifiques. Vous utilisez les connaissances routinières transmises par les anciens. Parce qu'il n'y a plus de combustible fossile, vous dépendez de l'énergie musculaire ; donc, inévitablement, il y a une classe de peones, et il y en aura toujours. Parce que les mines de fer et de cuivre sont épuisées, vous

démantelez les vieilles ruines. Dans votre pays je n'ai vu aucune recherche sur la force du vent, l'énergie solaire, les réserves énergétiques de la cellule vivante – je ne mentionne pas la possibilité théorique de la fusion de l'hydrogène sans avoir recours au bombardement de l'uranium. Vous irriguez le désert en fournissant mille fois l'effort qu'il vous faudrait pour exploiter la mer, et cependant vous n'avez même pas tenté d'améliorer vos techniques de pêche. Vous n'avez pas exploité l'aluminium qui se trouve toujours en abondance dans les argiles ordinaires, pas cherché à en faire des alliages résistants ; non... vos paysans se servent d'outils de bois et de verre volcanique !

« Oh ! vous n'êtes ni ignorants ni superstitieux. Ce qui vous manque, c'est principalement les moyens d'acquérir de nouvelles connaissances. Vous êtes de braves gens, vous apportez la douceur au monde, et je vous aime autant que j'exècre ce *démon* qui est devant nous. Mais finalement, mes amis, si vous êtes laissés à vous-mêmes, vous retournerez gracieusement à l'Âge de Pierre. »

Un peu de force lui revint. Sa voix emplit la salle :

« La voie des Gens du Ciel est une voie rude *vers l'extérieur*, vers les étoiles. Sous ce rapport – qui prime tous les autres – ils sont plus proches de nous, Maoraïs, que vous-mêmes. Nous ne pouvons laisser périr nos semblables. »

Puis il s'assit, au milieu du silence général, sous le rictus de Loklann et le regard de Dônoju. Un Garde s'agita ; son harnachement de cuir crissa légèrement.

Tresa dit enfin, d'une voix très basse, perdue dans son obscurité :

« Ce sont vos derniers mots, S'nor ?

— Oui », dit-il. Il se tourna vers elle. Elle se pencha en avant ; son capuchon recula un peu, la lumière des bougies vint la caresser. Et la vue des yeux verts et de la bouche entrouverte rendit à Ruori son sentiment de victoire.

Il sourit.

« Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez tout de suite. Pourrai-je en reparler souvent avec vous ? Lorsque vous aurez vu les Îles, comme je l'espère...

— *Sale étranger !* » glapit-elle.

La main de Tresa claqua sur sa joue. Elle se leva, descendit les marches en courant, et sortit de la salle.

Ruori ne porta pas la main à son visage. Il suivit des yeux le départ de Tresa. Ensuite, avec un effort, il se tourna vers Dônoju et déclara :

« Je suis désolé si je vous ai offensés... Nombre de choses, murmura-t-il, et Dônoju, avec une courtoisie instinctive, se pencha pour l'entendre mieux, sont beaucoup plus importantes que... les sentiments. »

Il se leva.

« Vous voudrez bien m'excuser. Nous sommes tous extrêmement fatigués, je crois, et j'aimerais dormir à mon bord cette nuit. »

Traduit par P.J. IZABELLE.

The sky people.

© Mercury Press, 1959.

© Éditions Opta pour la traduction.

SERPENT BRÛLANT SUR UN AUTEL

Par Brian W. Aldiss

Un passé qui a peut-être été tragique, la présence acceptée d'extra-terrestres ou de mutants, une culture nouvelle qui est étrangement vivifiée par certains de ses éléments hédonistes, un culte de l'esthétique qui s'inscrit dans un art de vivre : ces motifs, avec bien d'autres, sont subtilement combinés dans un récit où Brian W. Aldiss s'affirme un maître de la suggestion poétique. L'instant paraît se suffire à lui-même, pour l'auteur comme pour les personnages. Au lecteur, s'il le désire, de chercher ce qu'il peut y avoir au-delà.

LES grues volant vers le Midi au niveau de la fenêtre étaient d'excellent augure pour les dons que l'amour reçoit ou donne. Par conséquent, après la répétition du matin, mon ami Lambant décida de commander le cadeau de mariage pour sa sœur, le jour choisi pour les noces venant d'être annoncé. Il tombait au premier jour de la foire d'automne.

Lambant et moi allâmes à l'atelier d'un graveur sur verre pour commander quelques gobelets, cadeau qui seyait au grand événement familial. L'atelier était situé au-delà des murs de la ville. La peinture sur sa porte orange s'écaillait et tomba comme des feuilles roussies par le gel quand nous la poussâmes. L'entrée était étroite et l'escalier qui menait à l'atelier du Maître Giovanni Bledlore encore plus tortueux que les autres à Malacia.

Il vint à notre rencontre sur le palier, vieillard harcelé par les fièvres, fermant derrière lui la porte qui grinçait.

« Vous êtes, jeunes hommes, des gêneurs pour un honnête artisan. Vous remuez la poussière et la poussière va abîmer mes couleurs. Que me voulez-vous ? Je serai obligé de revenir à l'atelier et de rester assis sans bouger un bon quart d'heure pour que la poussière se dépose, avant de pouvoir rouvrir mes palettes.

— Alors vous devriez tenir votre local plus propre, Maître

Bledlore – dis-je – ouvrez vos fenêtres, même vos mouches aspirent à fuir.

— J'ai besoin de vous pour me faire une douzaine de gobelets décorés de scènes locales, comme ceux que vous avez dessinés pour Thiepol de Tera il y a un an », lui dit Lambant.

Le vieil homme leva les bras et secoua sa barbe sous notre nez.

« Faites-moi grâce de vos besoins ! Chacun de ces dessins me vieillit de toute une vie. Et Thiepol ne m'a même pas encore payé. Ma vue n'est plus assez bonne pour ces sortes de choses. Ma main tremble trop. En plus, ma femme est malade et je dois m'occuper d'elle. Mon contremaître m'a quitté pour aller chez ce vaurien de Dapertuto. Non, non, je ne pourrai jamais... Et puis, pour quand en auriez-vous besoin ? »

Il a fallu beaucoup de persuasion. Avant la signature du bon de commande et le paiement des arrhes, le vieil artisan nous montra les trésors de son atelier et les belles miniatures sur lesquelles il avait travaillé avec tant de peine et de soin, leurs minuscules silhouettes incisées sur le verre et brillantes de couleur.

« Ah ! quel beau travail. C'est rien moins que de l'alchimie », dit Lambant, quand nous passâmes la porte étroite, pour nous promener, une main sur l'épaule de l'autre, à travers le pré où les camelots dressaient les frêles étalages de leur foire d'automne. « Tu as vu le vase bleu azur avec sa vignette ? Et ces deux enfants s'amusant près du squelette de la baleine, le veilleur jouant dans le lointain ? Qu'est-ce qui pourrait être plus beau sur une échelle si petite ?

— En effet, c'était beau. Et la perfection n'en est-elle pas plus grande, l'objet étant si petit ? Il confirme ce qu'on m'a dit de lui, que tout ce qu'il peint est copié de la réalité. Le balai est copié de celui qui se trouve dans la cour de sa nièce, la vieille appartient à un vieil homme qui vit près du marché aux puces, et il n'y a pas de doute que les deux gamins courent à l'heure qu'il est le derrière au vent, près des portes.

— Quelle époque décadente que la nôtre ! Giovanni Bledlore est le dernier de nos grands maîtres, et si rares sont ceux qui le reconnaissent comme tel, en dehors de quelques cognoscenti !...

— Tels que nous-mêmes, Lambant !

— Tels que nous-mêmes, Prian ! Les gens sont aveugles en ces dernières années du siècle – l'écume des temps ! – qu'ils ne savent apprécier le mérite que sur une grande et prétentieuse échelle. Écrivez l'histoire de l'univers et vous serez applaudi, même si ce que vous avez écrit est exécrable et criblé d'erreurs dans les faits et dans la syntaxe ; peignez un paysage parfait sur votre pouce, et personne ne vous acclamera. »

Un plaisant gazouillis remplit l'air. Un marchand de flûtes venait

vers nous, portant son plateau plein de flûtes et jouant sur l'une d'elles. Parvenu à sa hauteur, j'attrapai une flûte et jouai en écho à son air charmant *Lorsque se réveilla l'air serein*.

« Les flûtes n'auraient pas un plus beau son si on pouvait les entendre à une demi-douzaine de vallées au-delà – tu n'insinues pas que Bledlore devrait se mettre à peindre de monstrueuses fresques au soir de sa vie pour se faire un nom ?

— Je condamne le goût commun, non pas le goût de Bledlore. Il a atteint la perfection parce qu'il a tout de suite trouvé l'échelle qui lui convenait. Je regrette qu'il ne reçoive pas l'acclamation qui lui est due. Trente kopits par verre ! Il devrait demander et recevoir dix fois plus ! »

Nous nous arrê tâmes au stand des marionnettes, pour regarder aussi bien les pantins que leur public enfantin.

« Je suis d'accord avec toi sur ce point. Mieux payé, il pourrait combattre son obsession de la poussière avec un aspirateur. Mais en cela nous ne sommes peut-être que les enfants de notre époque décadente. La vraie récompense d'un authentique artiste ne devrait-elle pas être son talent, et non pas la renommée que celui-ci lui vaut ?

— Vraie... Authentique... Tes adjectifs me déconcertent, Prian ! Qui donc a dit que la Réalité et la Vérité sont des armes dans la panoplie dialectique de toutes les écoles de pensée ? »

L'école de pensée dont nous étions en train d'observer les activités avec nonchalance était primitive, n'ayant pour seule fin que de provoquer un plaisir immédiat et bruyant de la part de ses spectateurs irréfléchis. Bonhomme Voleur entra, masqué de rouge, et essaya de fracturer le coffre-fort de Bonhomme Banquier. Celui-ci, gras, poilu et malin, apparut et attrapa Bonhomme Voleur sur le fait. Bonhomme Voleur lui donna un coup avec sa besace à la grande joie des enfants. Bonhomme Banquier prétendit faire patte de velours, et demanda à voir combien d'argent Bonhomme Voleur pouvait faire entrer dans la besace. Bonhomme Voleur, malgré les avertissements criés par les enfants, monte avec complaisance dans le coffre. Bonhomme Banquier claque la porte du coffre, rit, et va chercher Bonhomme Policier. Rencontre à sa place Bonhomme Allosaure. Les enfants éclatent d'un grand rire franc et clair quand Bonhomme Allosaure referme sa mâchoire bien garnie autour du nez de Bonhomme Banquier. Bonhomme Astronaute descend, attrape Bonhomme Allosaure dans le casque. Pendant ce vacarme, la Dame du Banquier, tout attifée, entre pour prendre de l'argent dans le coffre. Fait sortir du coffre Bonhomme Voleur et se fait bastonner par lui. Et ainsi de suite. Spectacle continu.

Deux filles imperturbables près de nous, en petites robes qui oscillent entre l'innocence et l'indécence, échantent leurs

commentaires. Elle à elle : « Farce de bas étage ! Comment avons-nous pu en rire l'année dernière ? »

Elle à elle : « Farce peut-être, Chloé, mais théâtralement remarquable ! »

Je m'étais calé contre les pierres d'une voûte en ruine. Lambant s'était hissé pour s'y étendre. Il murmura à mon oreille : « Prends-en de la graine, de ce dialogue ! Ainsi, le plaisir qu'on prend dans sa jeunesse cède la place à l'esprit critique dans la vieillesse ! »

Ces mots désinvoltes furent entendus par les filles qui n'avaient pas fait chorus avec le rire généralisé ayant salué les tentatives de Judy, la fille du Bonhomme de Loi, pour embrasser Bonhomme Allosaure, le confondant, encore piégé dans le casque, avec Bonhomme Astronaute. Elles se tournèrent vers nous, devenues l'une rose et l'autre pâle après l'affront fait par Lambant, et je me trouvai dans l'embarras pour savoir laquelle de ces colorations me séduisait le plus.

« Nous aussi avons surpris *votre* conversation, messieurs les chevaliers, mais avec moins d'insolence, car nous l'avons entendue sans le vouloir et uniquement à la faveur de votre parler fort et grossier, dit une de ces créatures délicates d'un ton accusateur, et nous avons trouvé vos remarques aussi amusantes que vous semblez avoir trouvé les nôtres ! »

C'était celle que sa sœur appelait Chloé. Elle était la plus petite et la plus potelée des deux, avec des beaux cheveux châains et des doux yeux bruns, quoique en ce moment ces yeux semblaient vouloir transpercer aussi bien Lambant que moi. C'était elle qui prit un si joli teint de rose, les joues de sa sœur ressemblant provisoirement à de l'ivoire.

Sa sœur, dont le nom, nous le découvriâmes bientôt, était Lise, n'était pas moins féroce, mais elle avait un physique plus élancé, svelte et sombre, ses cheveux noirs et luisants comme minuit se reflétant dans un puits, ses yeux bleu-gris comme la fleur de Véronique. Aucune des deux ne pouvait avoir dépassé de beaucoup la moitié de sa seconde décade et aucune n'était privée de l'usage de la parole, car Lise, suivant de près le sarcasme de sa sœur, cria, et il y avait des orages dans ces voix (mais je voyais la lune briller à travers l'orage) :

« Entendre des drôles comme vous discuter des justes récompenses de l'art ! Je ferais aussi bien d'aller chez ma femme de chambre pour m'instruire dans la Vraie Religion ! »

Lambant glissa de sa pierre pour se mettre debout et dit :

« Votre femme de chambre pourrait m'instruire dans ce qu'elle voudrait, Mademoiselle, si elle avait une parcelle de votre beauté !

— Elle ne pourrait m'apprendre rien, si l'une de vous deux, princesses, était présente pour me donner ma leçon ! dis-je, regardant

l'une après l'autre pour décider laquelle des deux avait le plus grand pouvoir sur mon cœur, et percevant que Lise, la noire, la svelte, en détenait les clefs.

— Vos compliments sont aussi faibles que vos insultes », dit Chloé.

Elle parla au milieu des applaudissements du petit public, car le spectacle était maintenant fini ; la Dame du Banquier s'en était allée avec le Bonhomme Policier, le Joker avait eu les faveurs de Bettina, la Fille du Banquier, et le Bonhomme Allosaure avait dévoré le Bonhomme Voleur. Maintenant le marionnettiste fit le tour avec son plat en bois, le promenant avec optimisme dans le public qui se dispersait. Comme il le poussait vers nous, j'y jetai un kopetto en disant :

« Voilà un vrai artiste qui ne croit pas que sa récompense devrait être le seul talent ou les seuls applaudissements.

— Juste, mon maître, dit-il en roulant les yeux, j'ai besoin de combustible aussi bien que de flatterie pour ma représentation. Ainsi que mon épouse et nos six enfants.

— Six enfants, dit Lambant, alors vous devez avoir aussi un *lettro* pour votre performance ! »

Nos deux jeunes beautés parurent décontenancées par cette aimable grossièreté et, peut-être pour cacher leur confusion, Chloé dit :

« Ces hommes de carnaval méritent peut-être de l'argent, mais pas le titre d'artiste. »

Je pris hardiment le bras de sa sœur et dis :

« Puisque l'art semble vous intéresser, promenons-nous donc un peu et voyons ce que vous en connaissez. Notre sujet de conversation principal – le thème de la récompense n'en était qu'un chapitre – était celui-ci : vivons-nous ou non dans une époque décadente ?

— Comme c'est étrange, Messieurs, dit Chloé en souriant, car nous nous disions justement que cette époque est créatrice, même si nos aînés ne s'en sont pas bien rendu compte.

— Touché ! criai-je, une main sur la poitrine et tombant sur l'épaule de Lambant. Tu entends cela, frère ? Nos aînés, c'est nous, nous de quelque six ans au moins les aînés de ces deux vieilles filles.

— Deux pauvres vieillards à l'article de la mort, voilà comment elles nous voient ! »

Saisissant l'idée au vol, Lambant commença à boiter devant nous, se tenant un genou, clopinant comme un vieillard.

« Vite, vite, Prian, ma pommade ! Mes rhumatismes me font souffrir mille morts !

— C'est plutôt votre esprit qui causera notre mort ! » s'exclama Lise, mais elle et Chloé riaient joliment, faisant trembler leurs jeunes seins comme des boulettes fraîchement cuites. La vue en était si

agréable que Lambant redoubla de vigueur dans sa parodie de la sénilité, et en gâta ainsi un peu l'effet.

« Farce, peut-être, mais théâtralement remarquable, dis-je. Maintenant fais ta révérence avant que nous n'emmenions ces dames quelque part où nous pourrions discuter en paix. Allons nous promener vers la rivière. »

Les jeunes filles se regardaient, dubitatives, lorsque nous vîmes, au loin, une des femmes ailées s'élever avec grâce des murs de la cité et voler en notre direction. Comme le faisaient fréquemment celles de son espèce, elle portait de longs rubans dans ses cheveux qui traînaient derrière elle dans l'air tranquille. Elle était jeune et nue et sa vue au-dessus de nos têtes, sous le soleil, était fort plaisante ; comme elle passa derrière la Grande Cornette pour atterrir, nous entendîmes le bruissement solennel de ses ailes, comme quelque Jupiter travesti à la recherche d'une Lédà hermaphrodite.

Sans doute cette apparition inspira-t-elle Lise.

« Nous viendrons avec vous si nous pouvons voler, dit-elle, reposant sa jolie main sur ma manche.

— D'accord, fîmes Lambant et moi d'une même voix. Allons trouver le loueur de tapis. »

Et nous les entraînâmes, sifflant *Lorsque se réveilla l'air serein* sur un rythme cadencé, Lambant prenant la mélodie et moi le contrepoint, tout en passant les baraques des diseurs d'avenir et des chiromanciennes.

Comme l'après-midi avançait, la foule à la foire devenait plus dense. Le moment le plus gai et le plus populaire arriverait après le crépuscule, quand les fusées éclairantes seraient allumées et les masques mis, et quand les danseurs orientaux commenceraient leurs contorsions sur la scène d'un théâtre de verdure. Nous trouvâmes vite le chemin du plus proche loueur de tapis. Ses tapis étaient en plastique et de couleurs trop criardes à notre goût, mais ils étaient garantis pendant six heures et nous n'étions pas d'humeur à faire la fine bouche. Nous lui payâmes son dû, ainsi que la caution, et nous montâmes sur sa petite estrade branlante avec force plaisanteries.

Le compteur indiquait que notre tapis avait un plafond de douze pieds, mais il nous porta suffisamment vite, voltigeant au-dessus des têtes bigarrées de la foule et évitant les autres passagers volants. Les jeunes filles poussaient de petits cris et riaient joliment, ce qui nous faisait, Lambant et moi, nous regarder derrière leurs dos charmants, nous félicitant en silence d'avoir eu la chance de trouver – et si vite – les deux jeunes filles les plus jolies et les plus intelligentes de toute la foire.

Nous laissâmes derrière nous les baraques et poursuivîmes notre chemin à travers un bois de sveltes bouleaux. Devant nous s'étalait la

rivière et, au-delà, les contreforts des Montagnes de Vokoban. Lambant les montra du doigt.

« Allons-y, j'y connais un nid sûr et tranquille.

— Non, ne nous emmenez pas plus loin que la rivière ! » dirent les jeunes filles. Elles se rappelaient peut-être les vieilles légendes sur ce qui arrive lorsqu'on survole un plan d'eau par une journée ensoleillée.

Lambant ne voulut rien entendre et nous nous portâmes vers une corniche couverte de mousse tout en haut d'un versant tapissé de crocus sauvages d'automne, rosé sur rosé. Nous étions si haut que nous pouvions distinguer encore nettement les minuscules baraques brillantes de la foire, et les fortifications de la ville, et même entendre de temps en temps le gargouillis d'une trompette à deux sous. Au-dessus de nous, nous pouvions apercevoir la dentelure des toits d'ardoise d'un village de montagne – il s'appelait Heist – et les paysans travaillant dans les vignes hors les murs avec leurs hommes-lézards.

« Ceci est censé être une montagne néfaste, dit Chloé, mon père m'a dit que les Exilés sont emprisonnés dans les entrailles de ces rochers.

Êtes-vous deux apprenties sorcières, pour croire de telles balivernes, demandai-je. Si vraiment les Exilés existent, alors ils sont emprisonnés dans chacun de nous et non pas dans de simples rochers.

De simples rochers ! dit Lise, de simples rochers expulsent des choses plus étranges que l'homme, et d'ailleurs, l'homme lui-même en fut expulsé. Pas plus tard que l'année dernière, sur la côte de Lystra, une nouvelle sorte de crabe est née de la terre, un crabe qui monte sur les arbres et fait des signaux à ses amis et à ses ennemis au moyen d'une pince surdimensionnée. »

Lambant rit.

« Cela me semble être une espèce de crabe tout ce qu'il y a de plus ancien. Ce que nous voudrions voir comme nouveauté en matière de crabes, ce serait une espèce qui pousserait des cocoricos comme un jeune coq, donnerait du lait chaque lundi du mois, et lèverait sa carapace sur demande pour révéler en dessous de beaux bijoux de maison de poupée. Ou bien un crabe de terre vraiment grand et apprivoisé, de la taille de cette pierre, mais plus rapide, que nous pourrions dresser à galoper comme un étalon.

— Merveilleux ! Et il serait amphibie et nous porterait par les mers jusqu'aux terres de légende.

— Et pas seulement par les mers, mais au-dessous d'elles, car nous pourrions nous réfugier dans sa carapace, protégés des eaux environnantes.

— Alors nous verrions les repères des anciens monstres marins, où ils se cachent encore, dit-on, et ils deviendraient aussi civilisés que les hommes et se raconteraient les uns aux autres des récits de la mer.

— Je ferais pousser du lierre et de belles plantes grimpantes et des fougères sur mon crabe, jusqu'à ce qu'il paraisse un fantastique jardin itinérant.

— Le mien aurait des pinces musiciennes, qui joueraient pendant sa course.

— Les filles, les filles, vous entrez dans ce jeu avec une telle conviction que vous aurez un transport au cerveau à force d'imagination. »

Nous nous mîmes de nouveau à rire, et nous installâmes sous une plaque dans le rocher, sur laquelle était écrite une légende dans la Vieille Langue. Ils me demandèrent de la traduire et je le fis, au prix d'un certain effort.

« Cette pierre sculptée a une voix mélancolique. Elle porte une inscription pour un ami qui passa à l'ombre, à ce qu'il paraît d'après la date, il y a au moins onze siècles. C'est une sorte de poème. Il va ainsi... »

J'hésitai, et puis je commençai fermement :

*Oublierai-je Phalanda ? Oui, je l'oublierai
Car la Mort porte l'oubli
Et l'oubli englobe l'endeuillé et l'objet du deuil,
Reste ma larme mais non sa cause ;
La pensée de la Mort meurt dans un cœur jeune,
Ou, vivante, paraît une saveur ajoutée aux artifices de la Vie.
Maintenant, dans mon automne, le sort remémoré de la Mort
Apporte plus d'oubli que mon printemps n'oublia.*

Chloé rit poliment, sa main cachant à moitié sa bouche.

« Eh bien, cela est vraiment élégiaque, même si ça n'a pas de sens. Bien sûr, de tels vers ne comptent pas trop sur leur signification pour l'impact.

Rien de ce qui concerne la Mort n'a de sens, dit Lambant en prenant l'air inspiré. Car la Mort c'est la négation du sens ; nous n'en connaissons rien jusqu'à ce qu'elle nous emporte et alors, c'est sûr, nous n'en connaissons rien...

Car elle et nous ne sommes qu'un tas de pourriture », acheva Lise, et nous nous étreignîmes en riant. Pendant ce temps Lambant avait ouvert la plaque et retiré de derrière elle un plat brûlant et très épicé pour notre déjeuner, les grains de riz au safran richement agrémentés de dattes, et de raisins et de petits poissons, leurs bouches farcies avec des clous de girofle, à la manière Phrustienne. Nous criâmes notre plaisir aux dieux et, cherchant plus profondément dans le rocher, en extirpâmes du vin dans des flacons d'argile et une nappe couleur crème.

« Il ne nous manque plus que les gobelets du Maître Bledlore et nous aurions là un festin de roi, ou tout au moins de prince. Après tout, même les princes doivent parfois mincir un peu. Maintenant, Prian, pendant que nous mangeons, nous devons parler des sujets plus sérieux que la Mort, dont l'existence même est sujette à caution par un jour comme aujourd'hui – et d'ailleurs il existe des charmes contre elle, c'est pourquoi je porte à ma boutonnière, attaché par un bout de coton écarlate, une dent de serpent... Donc, commençons notre débat.

— Peut-être que ces demoiselles ne veulent pas parler de décadence, dis-je en me servant, à l'instar des autres, une portion de riz. Quant à moi, j'aimerais autant parler des demoiselles.

— La voilà, la vraie décadence », dit Chloé. Sa ravissante bouche pleine, elle ajouta : « Mais les poissons sont délectables. »

M'adressant à sa sœur, je dis :

« Je vois que votre sœur est plus hardie que vous dans la parole. Dans l'action, laquelle est la plus hardie ?

— Bah ! Chloé n'est pas ma sœur. Me ressemble-t-elle ? Parle-t-elle comme moi ? Pensez-vous qu'elle pense comme moi ?

— Vous êtes pareilles en beauté et en esprit, mais peut-être, tout bien réfléchi, vos phrases comme votre jupe sont-elles un peu plus courtes. Et vous mangez plus vite !

— Nous aurions dû deviner qu'elles n'étaient pas sœurs, Prian ! Comment un seul sein maternel aurait-il pu produire deux chefs-d'œuvre comme ceux-ci ?

— Merci à vous, Maître Lambant, mais laissons donc le sein de côté.

— Une telle asymétrie gênerait votre apparence, mesdames.

— Cette conversation décadente prouve que notre époque l'est aussi – dis-je en nous versant du vin. Pourquoi discuter plus avant ? Concédez, les filles, que cette époque ne peut être créatrice et nous n'en parlerons plus.

— Non, non, Prian ! s'écria Lambant, je ne peux que souscrire à ce que disent les filles, car notre conversation décadente ne concernait-elle pas le sein maternel et y a-t-il chose au monde plus créatrice ? Donc, l'époque est créatrice, c'est prouvé ! »

Je me mis à gesticuler, répandant du riz jaune sur tout le monde.

« Non, je ne l'admettrai pas. Tu ne suis pas tes propres arguments jusqu'au bout, Lambant ! Car comment un sein devient-il créateur ? Pour donner une réponse point trop anatomique et épargner à notre chère Chloé des rougeurs et à notre chère Lise de divines pâleurs, je dirai que l'agent de sa créativité est la recherche de sensations toujours plus neuves et plus intenses chez le mâle. Et qu'est-ce donc que la recherche de sensations plus neuves et plus intenses sinon l'essence même de la décadence ? Voilà donc, à son faite, mon

raisonnement suprêmement prouvé.

— Mais vous ne pouvez concevoir à quel point vous faites erreur, dit Lise. Votre argument ne vaut rien, car vous ne faites que porter des coups à la logique.

— Oui, en poursuivant une idée qui n'est qu'à vous, ajouta Chloé.

— Non, car je vous en fais part aussi. Croyez-vous que je veuille cacher les évolutions de ma pensée ? Mes miettes dérisoires de sagesse ne sont qu'un argument de plus en faveur de ma thèse – à savoir que cette époque est décadente. Pour ma part, je m'en félicite. On est confortable dans une époque décadente. Il n'y a pas de guerres, pas de questions majeures qui demandent une réponse, pas de vent glacial soufflant de quelque Pôle Nord religieux. »

Je donnais à la conversation une tournure moins facétieuse, l'ayant presque noyée dans des tourbillons d'esprit. Lise me répondit sérieusement.

« Mais vous avez tort. C'est le sujet que nous abordions avec Chloé indirectement avant la visite aux marionnettes. Il y a toujours des guerres, sinon entre les nations, du moins entre les maisonnées, les classes, les âges, les sexes, entre une face de la nature d'une personne et l'autre face. Et il y a toujours des questions majeures qui demandent réponse et il y en aura toujours tant que la vie se déroulera dans cet univers absurde. Même le spectacle des marionnettes me posait des questions auxquelles je n'ai su répondre. Pourquoi étais-je émue par ces poupées de pacotille en bois ? Elles n'essayaient pas d'imiter ou de caricaturer, ou même de parodier, des personnes. Ce n'étaient que des poupées en bois. Et pourtant, j'ai constaté qu'une part de moi applaudissait d'abord le Bonhomme Banquier et ensuite le Bonhomme Voleur. Était-ce là les effets de l'art ? Et si c'était le cas, l'art de qui ? L'art du marionnettiste, ou le mien, car j'usais de mon imagination malgré moi ? Pourquoi m'arrive-t-il de pleurer sur les personnages d'un livre qui n'ont pas plus de chair et de sang que les trente caractères du langage imprimé ? Quant à vos absurdes vents religieux soufflant du Pôle Nord, Prian, ne sommes-nous pas continuellement entourés de bourrasques de croyances ? De quoi venons-nous donc de parler sinon de différentes sortes de croyances et d'incroyances ? »

Nous entendions au loin de la musique du genre complexe et grêle, mais sans y prêter attention, pendant que Lambant parlait.

« Vous avez raison, c'est vrai, Lise, mais raison de manière si étriquée que vous devez me laisser développer vos arguments à votre place. C'est vrai que même à une époque décadente l'humanité est assaillie par des questions majeures – des mystères, comme je préfère les appeler. À une époque décadente, bien sûr, les hommes préfèrent tourner un dos délicat à de tels mystères, ou s'en servir comme décors

de théâtre. Mais il y a des mystères bien plus grands que ceux qui figurent sur votre liste. Je vais vous en nommer un. Avant d'avoir fait votre rencontre, mes deux anges, mon diabolique ami et moi-même sommes allés visiter un artiste, un miniaturiste qui grave ses chefs-d'œuvre sur verre, Giovanni Bledlore. Il travaille avec une obstination obsessionnelle pour presque rien. Pourquoi ? Ma théorie c'est qu'il sent que le temps est contre lui, et il se construit des monuments à lui-même de la seule manière qui lui est naturelle, comme un insecte à corail dont la vie anonyme crée des îles. C'est le temps qui pousse Maître Bledlore à créer des œuvres d'art. Supposez qu'il eût tout son temps ! Supposez qu'il puisse vivre pour toujours ! Je parierais qu'il ne lèverait pas la main pour graver un seul gobelet. Le temps est un de ces grands mystères qui pousse tout devant lui avec son fouet. »

La musique s'était approchée, avançant et reculant sur la montagne suivant un rythme aussi complexe que sa propre mesure. Son effet sur moi était irrésistible.

« Quel que soit le chenapan qui joue, il fait du temps ce qu'il veut, dis-je, me levant. J'ai assez mangé, Lise. Même si c'est le diable lui-même qui joue de sa musique, il faut que je danse avec vous ! »

Elle vint dans mes bras, la belle et svelte jeune fille, et nous dansâmes. Pour la première fois, j'ai senti la chaleur de son corps vulnérable contre le mien, et respiré son délicat parfum. Ses mouvements contre moi étaient si légers, si provocants et si harmonieux que mes pas trouvèrent comme un ressort particulier, actionné par quelque chose qui était davantage que de la musique. Lambant et Chloé se levèrent d'un saut et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Nous dansions ainsi légèrement avant que le musicien n'arrive. Lorsqu'il contourna le rocher, nous fîmes à peine attention à lui, absorbés que nous étions par notre art ; et il en était venu à faire partie de notre groupe. J'ai vu seulement qu'il était vieux, petit et trapu, qu'il jouait très gaïement de sa vielle et qu'un homme-lézard l'accompagnait.

Aussi longtemps que dura la musique, nous continuâmes à danser. Il nous semblait que nous ne pouvions pas nous arrêter, ou que nous n'en avions pas le besoin. C'était de la danse, oui. Mais aussi de la séduction, comme nous le commandait la musique, comme nous le commandaient nos corps si proches, nos mouvements, nos regards. Lorsque nous nous séparâmes en respirant profondément et que la musique se tut, notre intimité avait grandi.

Nous primes les bouteilles de vin et en passâmes au brave vieux musicien et à son ami : le joueur de vielle était petit et costaud, il paraissait dans ses vêtements fustiens aussi épais que le mur de la cité. Son teint était foncé et nous vîmes qu'il était bien vieux, avec des yeux

enfoncés et une bouche aux commissures tombantes, bien qu'il y eût encore des boucles noires autour de sa tête grise. Mon ami et moi le reconnûmes immédiatement. Nous avons vu son portrait le jour même.

« N'habitez-vous pas près du marché aux puces, homme mélodieux ?

— Sans doute, Monsieur. » Sa voix grêle, usée, n'avait rien du brillant de sa musique. « J'y ai une vieille baraque, sauf votre respect.

— Nous vous avons vu dépeint sur un des gobelets du Maître Bledlore. »

Le vieux musicien fit un signe d'assentiment. Il s'avança, tendant son instrument. Celui-ci était peint en jaune et portait une image sur son étui. Nous regardâmes et vîmes deux enfants, se poursuivant, les bras étendus. Ils riaient. Nous reconnûmes tout de suite le travail – et les enfants.

« Cela ne peut être que le travail de Bledlore ! Ces enfants – les mêmes que ceux représentés sur le vase bleu azur de son atelier ?

— C'est bien cela, Messieurs. Ces enfants – exactement les mêmes, que Dieu les bénisse. Comme Giovanni s'est servi de moi comme modèle, il a peint ces autres modèles sur mon instrument en guise de rétribution. Ce sont mes petits-enfants, ou plutôt devrais-je dire, c'étaient, et la prune de mes yeux, jusqu'à ce que les froids de l'hiver passé, trois fois maudits, les aient emportés tous les deux. Ils auraient dansé toute la journée au son de ma musique, si on les avait laissé faire, les jolis petits. Mais les magiciens de la Porte Septentrionale leur lancèrent un sort, et maintenant ils ne sont que de l'engrais, hélas ! » Il commença à pleurer. « Je n'ai rien qui me reste d'eux en dehors de cette petite image », et il pressa sa vielle contre sa joue cadavérique.

« Comme vous avez de la chance d'avoir cette consolation, dit Chloé, mutine. Et maintenant, jouez-nous un autre air, car nous ne pouvons danser aussi lestement au son de vos larmes qu'à celui de votre musique.

— Il faut que je m'en aille vers Heist, pour gagner quelques kopettos, dit-il, car bientôt ce sera l'hiver, quelle que soit la vigueur de votre danse, à vous autres jeunes. » Il poursuivit sa route tant bien que mal, suivi de l'homme-lézard très droit sur ses jambes solides et nous envoyant un sourire bienveillant à travers ses lèvres serrées, comme le font ceux de son espèce. Quant à Lambant et à moi, nous nous mîmes à embrasser et caresser nos jolies mignonnes dès que les autres eurent disparu de notre vue.

« Pauvre vieillard, sa musique nous plaisait, mais pas lui », dirent les belles lèvres de Lise tout près des miennes.

Je ris. « Le but de l'art n'est pas toujours la consolation ! » Je

couvris mon visage de ses cheveux noirs.

« Je ne sais vraiment pas quel est le but de l'art, mais je ne sais toujours pas non plus quel est le but de la vie. Pense, Prian, ces enfants morts, et pourtant leur image vit après eux sur quelque chose d'aussi fragile que le verre ! » Elle soupira. « L'ombre éclipçant ainsi la substance...

— L'art devrait être durable, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ne pourrait-on pas dire la même chose de la vie ?

— Vous êtes si morbides, vous autres filles. Alors que ce qui est durable maintenant, c'est ma main sous tes dessous soyeux... Ah ! créature exquise !

— Oh ! mon cher Prian, quand tu fais ça... il n'y a pas d'art qui, jamais...

— Ah ! mon délicieux oiseau, si seulement maintenant... Oui, c'est ça... »

Mais il y aurait peu de mérite à rapporter une conversation aussi incohérente que celle qui devint la nôtre, car de tous les arts aucun n'est traduit en paroles aussi difficilement que celui que nous étions en train d'exercer. Il suffira de dire que pour ma part – pour l'exprimer comme mon poète favori : « entre le grave et le frivole, de la dame j'eus plaisir. »

Ainsi en alla-t-il de nous. Quant aux phénomènes météorologiques, le beau temps anticyclonique nous apporta un coucher de soleil d'un or ancien, héraldique, qui fit étinceler le monde comme une vieille armure polie avant que la nuit ne descende sur lui, et tout ce temps il n'y eut presque pas de brise.

Nous laissâmes expirer le délai de six heures sur notre tapis volant, jusqu'à ce qu'il retombe par terre, flasque et désormais inutile, incapable de servir, et, à la longue, nous nous trouvâmes dans le même état que lui, Lambant et moi, dans les bras de nos dames encore amoureuses.

Nous dormîmes pêle-mêle, les uns contre les autres, les lumières de la foire dans le lointain en guise de lampes de chevet, et nos baisers en guise de prières.

L'avant-aube glaciale nous réveilla. L'un après l'autre, nous nous assîmes en riant de notre négligence. Les filles s'occupèrent de leurs cheveux. Dans un coin du ciel la couverture de nuages s'ouvrit comme une mâchoire qu'on force, montrant une lumière dans l'œsophage, mais la lumière était aussi glaciale que la brise qui jouait autour de nos tempes. Nous nous levâmes et descendîmes de la montagne, suivant un sentier parmi les chénopodes, les amarantes et les piquants ornés des genêts. De la ville ne parvenaient ni mouvement ni illumination ; tout en haut, en revanche, près des grises murailles de Heist, où on parlait encore le dialecte des montagnes, des lanternes

sourdes montraient que les paysans étaient déjà levés, se dirigeant vers un puits où vers leurs champs pentus. Les oiseaux commençaient à chanter, sans briser le silence montagnard.

Nous arrivâmes à la rivière et nous nous dirigeâmes vers le pont en bois. Un vieux sorcier en bois le gardait encore, penché sur le côté et buriné comme un vieux bouc, mais j'ai vu que des fleurs fraîches avaient été placées dans sa main vermoulue, malgré l'heure matinale, et le symbole était de bon augure. Prenant Lise par la taille, j'ai dit :

« Quelque matinal qu'on soit, on trouve plus matinal encore. Quelque légèrement que vous dormiez, quelqu'un dort plus légèrement encore. Quelle que soit votre mission, quelqu'un en accomplit une plus urgente encore. »

Lambant continua sur ma lancée, et ensuite les chères jeunes filles, improvisant, récitant et chantant leurs paroles pendant que nous traversions sur les planches branlantes du pont.

« Quelque léger que soit votre sommeil, le jour est plus léger. Quelque éclatant que soit votre sourire, le soleil est plus éclatant »

Quelque retard qu'ait l'aube, elle paiera au matin, en rosée, ce qu'elle doit. »

Mon astucieuse petite chatte !

« Quelque fragiles que soient les fleurs que tu apportes, année après année, elles fleurissent à ma porte. »

« L'eau court sous nos pieds, toujours douce et changeante, les oisillons s'égosillent dans la forêt chantante. »

« Quelle que soit la durée des brises nocturnes, elles s'évanouissent toujours dans les heures diurnes. »

« Et quel univers de contes d'enfants

Se loge dans ce petit mot « Cependant ».

Nous contournâmes les baraques fermées de la foire, qui prirent un aspect bien vulgaire dans ce qui restait de la nuit et nous nous dirigeâmes vers le portail de la ville. Le premier dard pâlot de soleil, se montrant au-dessus des prés frigides, éclaira le groupe du bâtiment derrière la muraille. Son rayon fut reflété dans une vitre. Je compris en levant la tête que c'était là la demeure de Maître Bledlore, fermée à double tour. Sûrement il dormait encore, obsédé et manquant d'air, ses poumons fonctionnant à peine par peur de faire voler la poussière de son atelier.

Comme je respirais profondément, une odeur vieillotte me parvint, comme si on flambait quelque chose et j'ai vu Chloé se blottir dans les bras de Lambant. Nous nous approchions de deux magiciens et aurions à passer près d'eux pour entrer par le portail.

Le jour les privilégiait dans leurs manteaux et hauts couvre-chefs, leur envoyant un de ses premiers rayons, jusqu'à ce qu'ils soient éclairés presque aussi artificiellement que des personnages dans

quelque vieux tableau, émergeant dramatiquement du bitume de la nuit. Sur deux blocs de pierre énormes et informes, tombés d'on ne sait plus quelle version de la géométrie de la cité, couvait un feu qu'ils avaient allumé ; à côté de lui, ils se livraient à leurs arcanes, leurs yeux furtifs comme ceux de chats, leurs visages carrés et malveillants. Je tournai vite la tête pour ne pas voir le serpent brûlant sur l'autel. Il s'en dégageait une fumée bleue qui restait accrochée au niveau du cœur. Aucun de nous ne prononça une parole.

Les magiciens déplaçaient leurs corps archaïques avec raideur. Au-delà des premières arcades la lumière du jour se montrait à peine, mais des gens bougeaient déjà dans l'ombre. Nous entrâmes par la porte de la cité, tous les quatre, là où brillait la lumière des flambeaux.

Traduit par RONALD BLUNDEN.

Serpent burning on an altar.

© Brian W. Aldiss, 1973.

© Librairie Générale Française, 1981, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ALDISS (Brian Wilson). – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Indonésie. Revenu à la vie civile anglaise, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Fut un des auteurs, révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne sont écrites pour les fantômes », Brian W. Aldiss s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux États-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages tels que *Non-stop (Croisière sans escale, 1956)*, *Space, time and Nathaniel (L'espace, le temps et Nathaniel, 1957)*, *Galaxies like Grains of Sand, 1960* et *The Long Afternoon of Earth (Le Monde vert, 1961)*. A ultérieurement signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « Nouvelle Vague » de la science-fiction. En 1964-1965, collabora avec Harry Harrison dans la publication d'un éphémère mais remarquable périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *S.-F. Horizons*. A fait paraître en 1973 une histoire de la science-fiction, *Billion year spree*. A de nouveau collaboré avec Harry Harrison pour la publication de neuf anthologies annuelles, *Best s.-f. : 1967 à... 1975*. Il a fait paraître seul d'autres anthologies notables, dont *Space opera*, *Space odysseys* et *Galactic empires*. Comme auteur, Aldiss a expérimenté avec les techniques habituellement associées à l'antiroman et au flux de conscience à la manière de James Joyce pour écrire *Report on probability A (1968)*, « une histoire surréaliste de voyeurisme énigmatique ». Il a aussi écrit (1970) *The shape of further things*, une intéressante combinaison d'autobiographie et d'autocritique. Avec Harry Harrison encore, il a fait paraître *Hell's cartographers (1975)*, un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de science-fiction, dont Harrison et lui-même.

ANDERSON (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par

ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Avec des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 – s'est consacré à la carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 14 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action, qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of time (La Patrouille du temps)*, 1955-1959) met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The High Crusade (Les Croisés du Cosmos)*, 1960) exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques (de la science-fiction) », ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Poul Anderson continue à être un des plus actifs parmi les auteurs américains de science-fiction, gagnant de nouveaux *Hugos* et des prix *Nebula*. Il ajoute à son cycle de l'« histoire future », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

BESTER (Alfred). – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité d'intérêts reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogue*. Il s'imposa relativement tard comme romancier avec *The Demolished Man (L'Homme démolí)*, 1953) et *The Stars my Destination (Terminus les étoiles)*, 1956). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique de livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et 1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son métier d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été inclus dans *The Science Fiction Novel*. Alfred Bester

devint rédacteur à plein temps à la revue *Holiday* et conserva ce poste jusqu'à la disparition du magazine, continuant cependant à écrire des nouvelles de science-fiction. Il est revenu au roman avec *The Computer Connection* (*Les Clowns de l'Éden*. 1975).

DEL REY (Lester). – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feliz Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé rapidement par des romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète, dans une certaine mesure, sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I am a jealous people* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. En 1971, il publia *Pstalemate (Psi)*, un des romans majeurs sur le motif des pouvoirs extrasensoriels. Lester del Rey a été critique de livres dans *If* et dans *Analog*, et il a déployé une activité considérable d'éditeur et d'anthologiste. En 1980, il a fait paraître *The world of science fiction 1926-1976*, qui constitue un bon survol historique du domaine.

KNIGHT (Damon). – Né en 1922. Débuts en 1941. A raconté dans *The Futurians* (1977) ses expériences au sein du groupe d'amis new-yorkais qui vivaient plus ou moins en communauté et d'où devaient sortir plusieurs des principaux auteurs, éditeurs et anthologistes de sa génération. Se fait connaître en 1945 par un éreintement célèbre ultérieurement du *Monde du non-A* de Van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complémentaire en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit assez peu et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années soixante, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe temporairement partout, ce qui lui vaut une brillante carrière d'anthologiste commencée avec *A Century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux recueils par an environ depuis 1966) qui ne publie que des nouvelles

originales et contribue avec les *Dangerous Visions* de Harlan Ellison à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre. Depuis lors, Damon Knight a été moins actif comme écrivain et critique que comme anthologiste et animateur. Il organisa les *Milford Science Fiction Writers Conférence* et contribua à la fondation de l'association des *Science Fiction Writers of America* dont il fut le premier président, 1965-1966. Un numéro spécial lui a été consacré, en novembre 1976, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

LEIBER (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr, naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débute en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell Jr dirigeait parallèlement à *Astounding* et où il publia les premières aventures héroïques du Grey Mouser et de Fafhrd (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*). En même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940) sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passa au roman avec *Conjure Wife* (*Ballet de sorcières*, 1943) puis *Gather, darkness ! (À l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny times three* ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning attraction* (1951) et *The Moon is green* (*La lune était verte*, 1952). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (*La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer* (*Le Vagabond*, 1964). Fritz Leiber est peut-être, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération : son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

MATHESON (Richard). – Né en 1926, il a gardé de ses études de journalisme le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il

s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (*Journal d'un monstre*, 1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is bleeding* (*Les Seins de glace*, 1955) et deux romans de science-fiction : *I am Legend* (*Je suis une légende*, 1954) et *The Incredible Shrinking Man* (*L'Homme qui rétrécit*, 1956). Le second a été adapté à l'écran sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sidney Salkow (*L'ultimo uomo della Terra*, 1961) et par Boris Sagal (*The Omega man*, en français *Le survivant*, 1971). Richard Matheson est lui-même devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher* (*La Chute de la Maison Usher*, 1960), *The pit and the Pendulum* (*La Chambre des Tortures*, 1961), *Tales of Terror* (1962), *The Raven* (*Le Corbeau*, 1962). En littérature, son succès croissant lui a ouvert la porte des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production est allée diminuant. Il s'est de plus en plus distancé des périodiques de science-fiction, et restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

ROBERTS (Jane). – Née en 1929. A écrit irrégulièrement de la science-fiction depuis 1956, signant une douzaine de nouvelles, ainsi que deux romans, *The rebellers* (1963), sur le thème de la surpopulation, et *The Education of Over-soul Seven* (1973), parabole temporelle à résonances philosophiques.

ST. CLAIR (Margaret). – C'est là son vrai nom. Il lui est arrivé d'utiliser quelques pseudonymes, dont Idris Seabright et Wilton Hazzard. Elle est née en 1911 et a écrit depuis 1946 des récits de science-fiction où l'accent est généralement mis sur l'action et le jeu des thèmes plutôt que sur la psychologie. *Sign of the Labrys* (1963) met en scène un groupe de personnes paranormales qui deviennent les derniers survivants – ou presque – de l'humanité. Dans *The Dolphins of Altair* (1973), elle met en garde contre les dangers qu'il y a à assimiler des extraterrestres intelligents à de simples animaux en se fiant à leur seule apparence.

SEABRIGHT (Idris). – Voir Margaret St. Clair.

SILVERBERG (Robert). – Né en 1936. De son passage à l'université

de Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Début en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation historique et scientifique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses œuvres les plus importantes sont surtout des romans : *Thoms* (*Un jeu cruel*, 1967), *The man in the maze* (*L'Homme dans le labyrinthe*, 1968), *Nightwings*, *Roum*, *Perris*, *Jorslem* ou *Les Ailes de la nuit*, 1968-69, *The World Inside* (*Les Monades urbaines*, 1971), *Son of man* (*Le Fils de l'homme*, 1971) *The book of skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses livres comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de penser d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! » En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg. Celui-ci exprima à plusieurs reprises le désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Mais en décembre 1979, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* commença à publier en feuilleton un nouveau roman de lui, *Lord Valentine's Castle*.

TIPTREE Jr. (James). – Pendant plusieurs années, ce fut là le pseudonyme le plus énigmatique de la science-fiction américaine. Il apparut pour la première fois en mars 1968 dans *Analog*, avec *Birth of a salesman*, et ce ne fut qu'en 1977 qu'on apprit qu'il avait dissimulé Alice B. Sheldon, une psychologue née en 1915, qui avait vécu en Afrique et aux Indes, et qui travailla longtemps pour le gouvernement des États-Unis. Dès le début, ses récits attirèrent l'attention par la compassion avec laquelle les personnages étaient décrits. Rétrospectivement, on y distingua aussi un point de vue féminin... En 1978, elle fit paraître son premier roman *Up the walls of the world* (*Par-delà les murs du monde*), à la fois « Space opera », fantasmagorie extraterrestre et exploration parapsychique.

VINGE (Vernor). – Né en 1944, docteur ès sciences mathématiques,

a publié des nouvelles à partir de 1965, ainsi que deux romans, *Grimm's World* (1969) et *The Witling* (1976), fondamentalement de science-fiction d'aventures, où se manifeste une certaine affinité pour l'*heroic fantasy*, en particulier à travers l'élaboration du décor.

1 Lei : collier de fleurs.